

# LE CONGO BELGE

## EN IMAGES

HISTOIRE — HABITANTS

MŒURS — CIVILISATION

PORTRAITS  
DES EXPLORATEURS

TYPES — PAYSAGES

VUES

FLORE — FAUNE

CE QUE L'ON PEUT  
Y VENDRE

CE QUE L'ON PEUT  
Y ACHETER

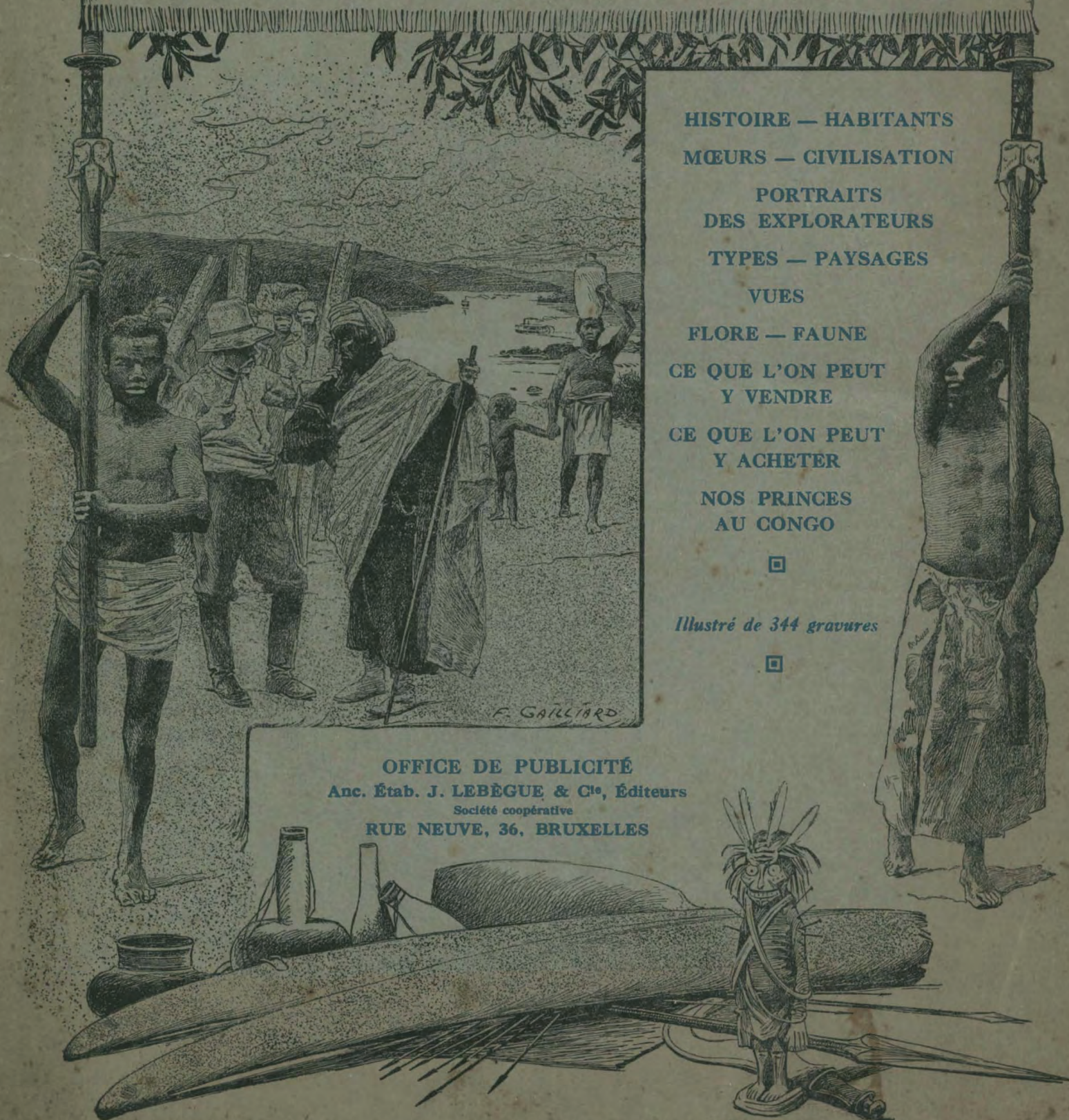
NOS PRINCES  
AU CONGO



*Illustré de 344 gravures*



OFFICE DE PUBLICITÉ  
Anc. Étab. J. LEBÈGUE & C<sup>o</sup>, Éditeurs  
Société coopérative  
RUE NEUVE, 36, BRUXELLES





**LE CONGO BELGE  
EN IMAGES**



LE  
CONGO BELGE  
EN IMAGES

---

GÉOGRAPHIE — HISTOIRE — MŒURS — FOLKLORE  
PRODUCTIONS NATURELLES — FLORE — FAUNE  
NOTRE COLONIE EN 1926  
COMMENT LE ROI ALBERT VIT LE CONGO  
LE VOYAGE DU PRINCE LÉOPOLD  
LES JOURNÉES COLONIALES



*OFFICE DE PUBLICITÉ*  
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE  
RUE NEUVE, 36, BRUXELLES

—  
1927



## PRÉFACE



ES meilleurs atlas de géographie présentaient vers 1850 une carte de l'Afrique dont la partie centrale était vierge de toute indication ; il y avait là un espace immense qui formait une large tache blanche.

Au nord, on voyait, comme actuellement, mais avec moins de détails, le Maroc, l'Algérie, que l'on appelait aussi Barbarie, les régences de Tunis et de Tripoli et l'Égypte. Cette dernière s'étendait jusqu'à Karthoum. A l'ouest, le long du tracé du continent, se remarquaient quelques indications telles que Sénégal, Côte d'Or, Guinée, Benguella. A l'est, on voyait, plus au sud de l'Abyssinie, le vague contour en pointillé de lacs signalés par quelques rares explorateurs dont on exaltait l'audace. Mais le cours supérieur du Nil restait à l'état d'hypothèse. Au sud, la colonie du Cap s'ouvrait à la civilisation, et au nord de cette colonie deux républiques, Orange et Transvaal, peuplées de Boers nomades, étaient à peine connues.

Rien entre le Sud du grand désert, le Sahara, qui constituait alors une barrière infranchissable, et le fleuve Zambèze, dont le cours n'était pas relevé. Les géographes déclaraient cette région inhabitable à cause du climat.

Des voyageurs avaient parcouru les rives du Sénégal, de la Gambie et du Niger ; d'autres avaient relevé le cours du fleuve Orange et du Limpopo.

Le long des côtes, on voyait, sur cette carte, l'indication de quelques comptoirs anglais et portugais, et le sultanat de Zanzibar étendait son pouvoir sur la presque totalité de la côte orientale. Sur les bords de cet énorme contour, de place en place, on remarquait l'embouchure de cours d'eau dont le tracé pointillé serpentait vers l'inconnu. Une de ces embouchures portait le nom de Zaïre ou Congo.

Voilà ce que nous présentait la carte de l'Afrique vers 1850.

La pénétration vers le centre fut lente, mais elle donna, de 1849 à 1870, de remarquables résultats. C'est d'abord Livingstone découvrant les lacs Ngami et Nyassa, de 1849 à 1859, relevant le Zambèze dont il remonta le cours en atteignant le lac Dilolo, de peu d'étendue, mais très important en ce que le célèbre explorateur le considérait comme étant le point de partage des eaux des deux bassins du Zambèze et du Zaïre ou Congo. C'est ensuite du Chaillu explorant le Gabon et l'Ogowé de 1856 à 1859 et de 1863 à 1869. C'est Burton découvrant, en 1858, le lac Tanganika. C'est Speke et Grant visitant, en 1861, le lac Victoria Nyanza dont ils relèvent le contour. C'est enfin Baker qui parcourt les rives de l'Albert Nyanza en 1864.

La tache blanche du centre africain tendait à diminuer, mais elle restait bien grande encore, lorsqu'on apprit avec étonnement, en 1877, que Stanley, parti de Zanzibar à la découverte des grands lacs, venait d'arriver à l'embouchure du Congo. Il s'était engagé à l'aventure sur un large cours d'eau qui se dirigeait vers

le nord, et se croyait sur le Nil, s'attendant à débarquer quelque part en Egypte, lorsqu'il constata que le fleuve sur lequel il naviguait en pirogue, ayant dépassé l'équateur, se dirigeait vers l'ouest, recoupait la ligne équinoxiale et descendait vers le sud, décrivant ainsi une boucle immense. Après des difficultés inouïes occasionnées autant par de nombreuses cataractes qui interrompaient la navigation, que par l'hostilité des indigènes, Stanley était parvenu à la côte occidentale : le Congo venait d'être parcouru en entier par le plus hardi et le plus énergique des explorateurs.

Mais c'était à la Belgique qu'était réservée la gloire d'explorer le vaste espace qui s'étend du Gabon au lac Tanganyika et du 5<sup>e</sup> degré de latitude nord au 13<sup>e</sup> degré sud. Là se retranchaient les derniers mystères du continent noir.

En un demi-siècle, ce continent, d'abord objectif de l'Association Internationale Africaine, ensuite territoire de l'État Indépendant du Congo, enfin Colonie belge, a été parcouru dans tous les sens par une poignée de Belges, dont l'énergie n'avait d'égale que l'inlassable ténacité de la Haute Initiative qui les guidait.

Beaucoup sont morts à la tâche ; mais pour un qui tombait, dix autres se présentaient pour le remplacer.

Aujourd'hui, l'ancienne partie blanche de la carte de l'Afrique s'appelle le CONGO BELGE. C'est une colonie en pleine marche vers le progrès, près de quatre-vingts fois aussi grande que la mère patrie, traversée par un fleuve que l'on peut se représenter comme le tronc recourbé d'un arbre immense, dont les branches mères sont des rivières larges comme les plus grands fleuves de l'Europe. C'est l'Ubangi avec son affluent l'Uele ; c'est le Kasai avec le Kwango, le Sankuru, la Mfidi, la Busira ; c'est l'Aruwimi ; c'est le Lomami, pour ne citer que les principaux, dont les affluents rayonnent innombrables et se ramifient de façon à constituer un réseau navigable de plus de quinze mille kilomètres d'étendue.

Un bassin navigable vaste comme celui du majestueux Amazone, le plus grand fleuve de l'Amérique du Sud, est ouvert au commerce et à la civilisation. Il est habité par dix millions de noirs délivrés du joug arabe, affranchis du cauchemar de l'horrible traite qui décimait autrefois ces misérables populations.

Nous retraçons au cours de ce volume les principaux épisodes de cette colossale entreprise ; nous en examinons les résultats ; et si nous réussissons à faire partager à nos lecteurs la légitime fierté que nous ressentons à la pensée que nous devons cela à nos compatriotes dont plusieurs, le plus grand nombre, sont de véritables héros, nous estimerons que nous aurons réussi dans notre tâche.





# Le Congo Belge en Images



## LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE CONGOLAISE



De tous les pays de l'Europe, la Belgique est un des plus petits en étendue, il est un des plus importants de la terre entière, au point de vue de la civilisation, du commerce, de l'industrie, des sciences et des arts. On peut être fier, et à juste titre, d'une patrie qui a produit de grands magistrats aussi bien que de grands guerriers, des architectes, des peintres et des musiciens hors ligne, des ingénieurs illustres et des ouvriers de tous métiers recherchés en tous lieux, de Bruxelles à Chicago, de Liège à Moscou.

Mais cette féconde Belgique, notre mère, est aujourd'hui à l'étroit dans ses frontières, la maison est devenue trop petite pour la famille, la salle à manger déborde de convives.

En y bien réfléchissant, de bons esprits ont su trouver un remède à ce fâcheux état de choses; la Belgique était trop petite, ils l'ont agrandie; elle regorgait de produits de toute espèce et ne savait où les déverser, ils ont trouvé un débouché pour le trop-plein de ses fabriques, de ses magasins.

Et le roi Léopold II a fondé l'Association Internationale Africaine, devenue par la suite l'État

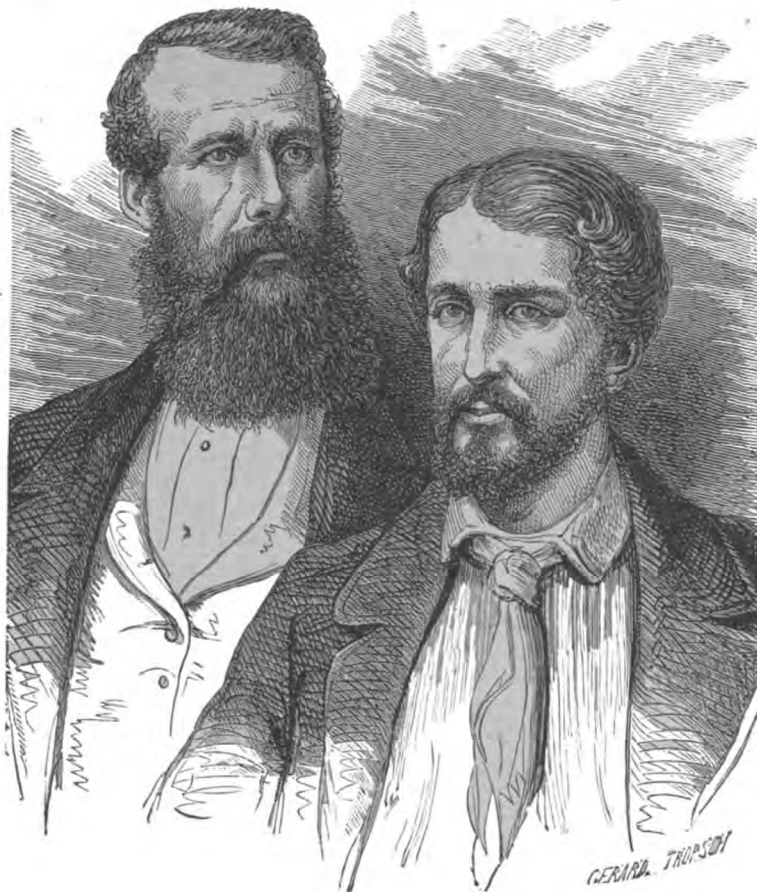
Indépendant du Congo, aujourd'hui notre colonie: le Congo belge.

L'Afrique (peut-être à cause de la couleur foncée de ses habitants) a été un peu la Cendrillon de ce globe. Comme celle-ci, l'Afrique a été méprisée, dédaignée, oubliée; et la vieille Asie, la jeune Amérique et sa cadette l'Australie l'ont primée jusqu'ici. Mais son jour est enfin venu et



CARTE DU CONGO D'APRÈS FILIPPO PIGAFETTA (1591).

encore une fois, comme Cendrillon, il semble que l'Afrique va éclipser pour de bon ses sœurs les autres parties du monde.



BURTON ET SPEKE.

Au nord, l'Égypte renaît, royaume indépendant; l'Algérie, la Tunisie, le Maroc prospèrent. Le Sud, colonisé au Cap, au Natal, au Mashonaland, au Transvaal par l'énergique famille européenne, progresse chaque jour en civilisation et en richesses. Restait la région centrale, le Congo, aujourd'hui ouverte au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, grâce aux efforts de nos compatriotes, qui y occupent la plus grande place à tous les points de vue.

Cette contrée a été découverte par un Portugais du nom de Diégo Cão, l'an 1482; mais jusqu'en 1816 on n'a rien connu de certain, de positif, sur ces parages que par un capitaine anglais, Tuckey, chargé par le gouvernement britannique de remonter le fleuve qui donne son nom au pays : le Congo. Vingt et un ans plus tard, deux autres marins anglais, Burton et Speke, parcourent l'Est à la recherche des sources du Nil. Puis, en 1840, le docteur Livingstone traverse l'Afrique entière et parvient, après

des fatigues excessives, à Quilimane, sur la côte orientale. Il découvre le lac Dilolo en 1856, le lac Bangwelo et le lac Moero en 1866.

En 1871 seulement nous commençons à avoir des données à peu près exactes sur cette région. Ces données, nous les devons à l'Anglo-Américain H.-M. Stanley.

« Né en 1840, dit M. Navez, auteur de *l'Histoire populaire de l'État Indépendant du Congo*, Stanley avait donc à peu près trente et un ans quand il fut envoyé par M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, à la recherche de Livingstone, dont on n'avait plus eu de nouvelles depuis si longtemps, que beaucoup de gens le croyaient mort. De Paris, où il avait été appelé par M. Gordon Bennett, Stanley ne se rendit pas directement à la côte orientale d'Afrique, d'où il devait partir pour s'enfoncer dans l'intérieur du continent. Il alla d'abord en Egypte, puis il continua son voyage par Jérusalem, Constantinople, la Crimée, le Caucase, la Perse et l'Inde. Enfin, le 6 janvier 1871 il abordait à Zanzibar.

» Stanley quitta l'île de ce nom après y



LE DOCTEUR LIVINGSTONE.

avoir formé la caravane qui devait l'accompagner, et il se dirigea par l'Usagara et l'Unyamwezi vers le Tanganika, où l'on supposait que Livingstone se trouvait. Stanley rencontra, en effet, à Udjiji, le vieil explorateur, malade et réduit à la plus profonde misère, par suite des vols dont il avait été victime. Les deux voyageurs visitèrent ensemble le Tanganika et constatèrent que le Ruzizi, cours d'eau communiquant avec l'extrémité septentrionale du lac, est un affluent, non un émissaire de celui-ci. Cette constatation établissait que le Ruzizi ne relie pas le Tanganika au Nil, comme le pensaient plusieurs géographes. Quatre mois après leur réunion, Stanley et Livingstone se séparèrent. Le premier regagna la côte; le second se prépara à partir pour le lac Bangwelo, au bord duquel il allait mourir. »

Un autre explorateur, officier de la marine anglaise, Verney Lovett Cameron, reçut le commandement d'une expédition destinée à rejoindre le brave Livingstone au centre de l'Afrique et coopérer à ses découvertes.

Il rencontra à Ruhiera la caravane qui ramenait à la côte le cadavre du grand voyageur. Cameron n'en poursuivit pas moins son chemin vers l'Occident. Le 10 décembre 1875, il faisait halte à Benguella après avoir traversé de part en part le continent africain; son voyage avait duré deux ans et dix mois.

Depuis, Stanley, revenu de la guerre des Ashantis, repartit en Afrique aux frais du journal anglais le *Daily Telegraph* et de la fameuse gazette américaine le *New-York Herald*. Stanley avait pour mission de compléter les découvertes de Speke, Burton et Livingstone.

Homme de lutte par excellence, ce journaliste a livré trente combats, a fait des marches et des



TIPPO-TIP.

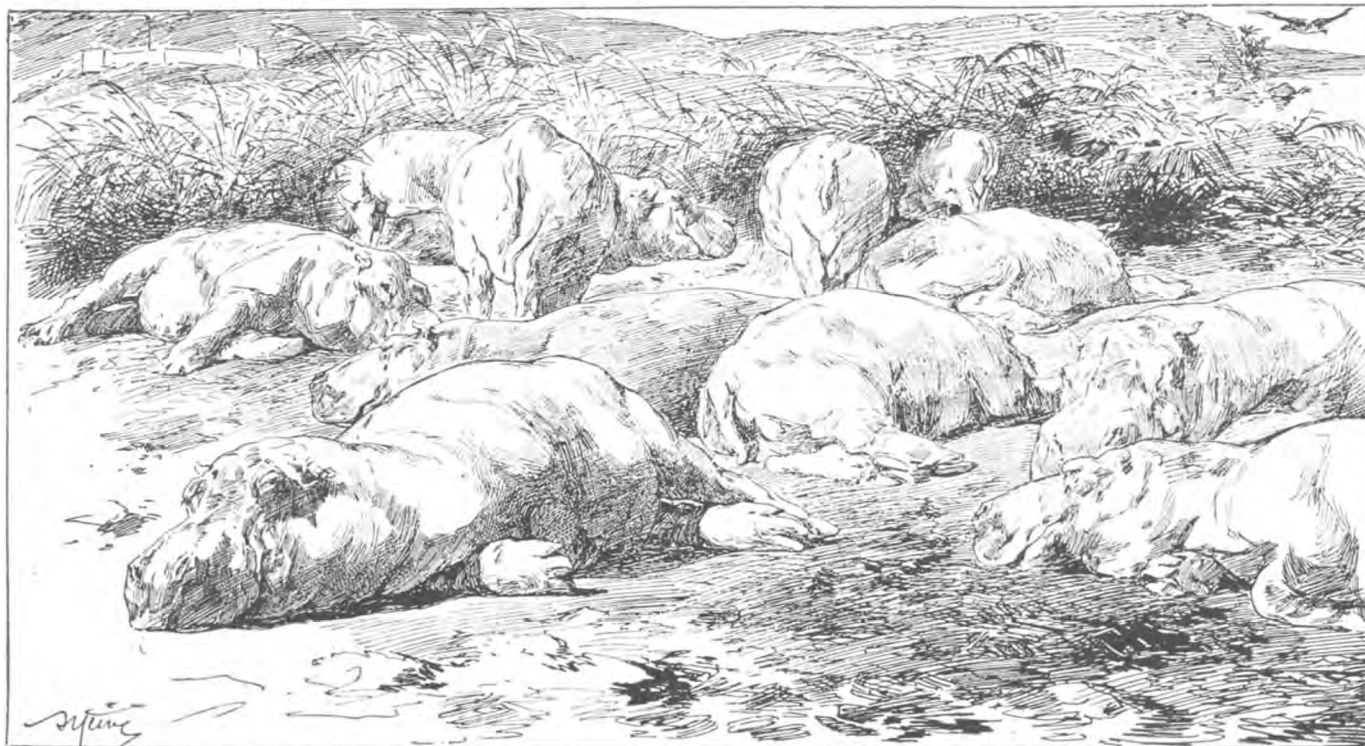
contremarches de condottiere, a enlevé des positions stratégiques comme un général, a conclu des alliances comme un diplomate.

Grande différence entre lui et ses prédécesseurs, Livingstone et Cameron.

Livingstone fut autant un missionnaire qu'un explorateur, et eut toujours la plus grande réputation pour les moyens violents. Il parcourut l'Afrique entière sans commettre un acte agressif, sans faire usage de ses armes. Souvent volé, trahi

hommes; elle fut bientôt décimée par les fatigues, les intempéries, les souffrances de la marche à travers d'inextricables forêts peuplées d'anthropophages.

Tippo-Tip lassé, découragé, ne tarda guère à abandonner Stanley, lequel, réduit à ses propres forces, c'est-à-dire cent cinquante personnes en-



HIPPOTAMES SUR LA PLAGE DE KARÉMA.

par les nègres, il se consolait de ses mésaventures avec la plus grande philosophie.

Cameron, lui aussi, n'employa que la douceur et la patience dans ses relations avec les naturels; il avait également horreur du sang.

Stanley, un vrai tempérament de soldat, ne fit presque pas une étape dans le continent noir sans faire parler la poudre.

Grâce à la munificence des directeurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, il put s'assurer le concours d'un trafiquant riche et entreprenant nommé Tippo-Tip. De concert avec ce marchand, il organisa une nombreuse caravane en compagnie de laquelle il se lança dans l'inconnu.

L'expédition qui partit le 24 octobre 1876 de Mouana-Bamba se composait de près de mille

viron, n'atteignit pas moins les grandes chutes ou cataractes nommées d'après lui Stanley-Falls.

Stanley, dans une des fréquentes escarmouches qu'il avait livrées aux indigènes, s'était emparé de vingt-trois embarcations qui lui servirent à redescendre le Congo jusqu'à son embouchure. Il arriva à Banana le 11 août 1877, ayant reconnu que le Luapula, le Tanganika communiquaient non point avec le Nil, mais avec le Congo.

\* \* \*

Dans l'entre-temps, le roi des Belges Léopold II, qui sut appeler à lui tant de dévouements aussi bien qu'en faire naître, avait pris l'initiative d'une Conférence géographique internationale en vue d'ouvrir le centre de l'Afrique à la civilisation et

de supprimer la traite des noirs. Cette grande pensée eut de l'écho dans les deux hémisphères, et une foule de professeurs, de savants, de publicistes se réunirent en septembre 1876 au Palais royal de Bruxelles, afin d'arriver à la réalisation de la généreuse et philanthropique idée du monarque.

C'était le 12. Dans la capitale, autour du palais du Roi, régnait une animation extraordinaire; par les grandes portes ouvertes à doubles battants, les voitures de la Cour amenèrent au pied de l'escalier d'honneur les illustrations de tous les pays.

Le Roi ouvrit la séance par un discours dans lequel il définissait nettement le but et le caractère de l'œuvre qu'on allait entreprendre.

« Messieurs, dit-il, parmi ceux qui ont le plus étudié l'Afrique, bon nombre ont été amenés à penser qu'il y aurait avantage pour le but commun qu'ils poursuivent à ce que l'on pût se réunir et conférer en vue de régler la marche, de combiner les efforts, de tirer parti de toutes les ressources, d'éviter les doubles emplois... Je me suis donc laissé aller à croire qu'il pouvait entrer dans vos convenances de venir discuter et préciser en commun, avec l'autorité qui vous appartient, les voies à suivre, les moyens à employer pour planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale; de convenir de ce qu'il y

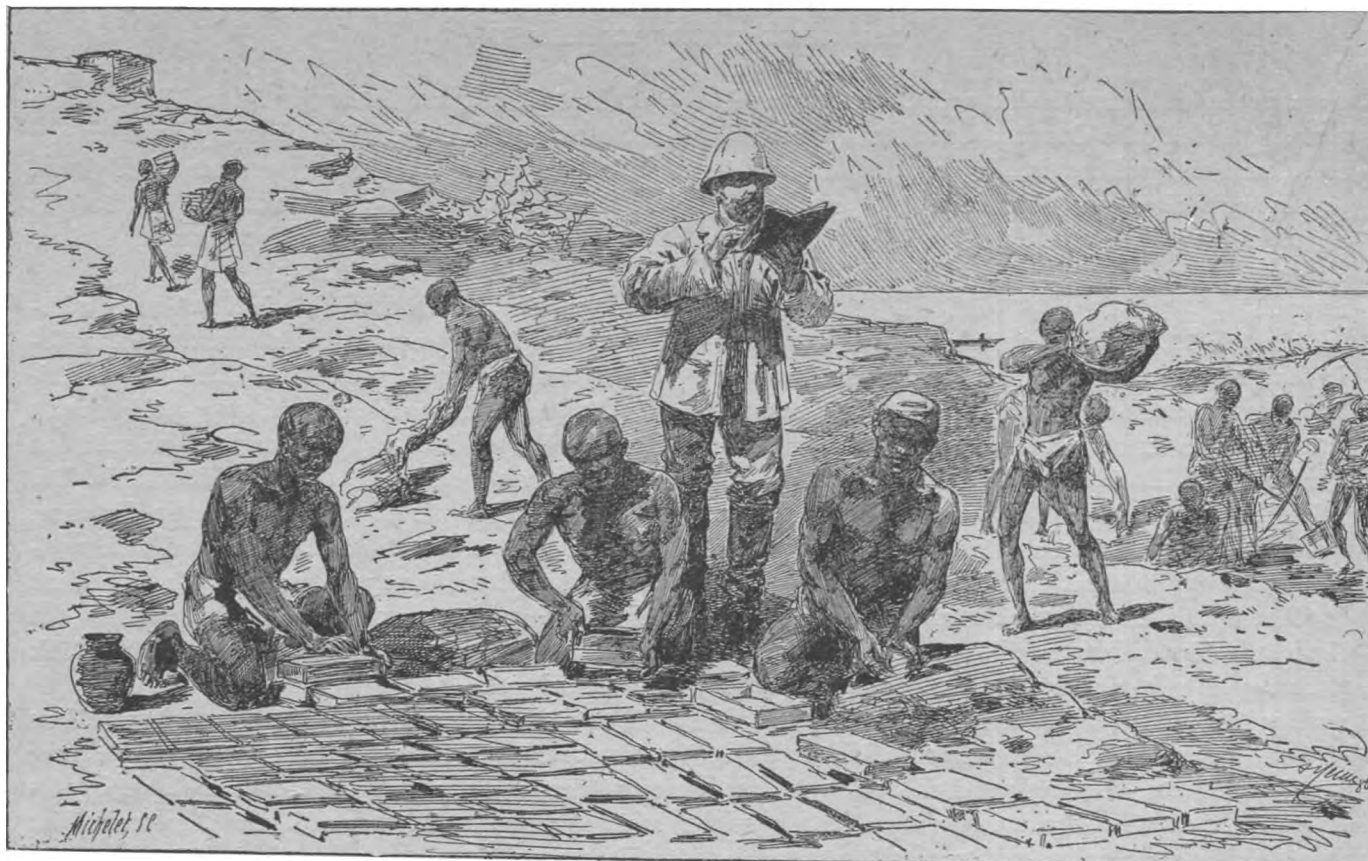
aurait à faire pour intéresser le public à votre noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Car, messieurs, dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès; c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir. »

En somme, les membres de la Conférence résolurent d'organiser sur un plan international l'exploration des parties inconnues de l'Afrique, et décidèrent que le moyen le mieux approprié à cette exploration serait l'emploi d'un nombre suffisant de voyageurs isolés partant de points isolés. Des stations seraient fondées de distance en distance, et serviraient d'entrepôts et de magasins de ravitaillement pour les voyageurs, qui y trouveraient au prix de revient, sur place, les instruments, les provisions, les marchandises, les armes dont ils auraient besoin.

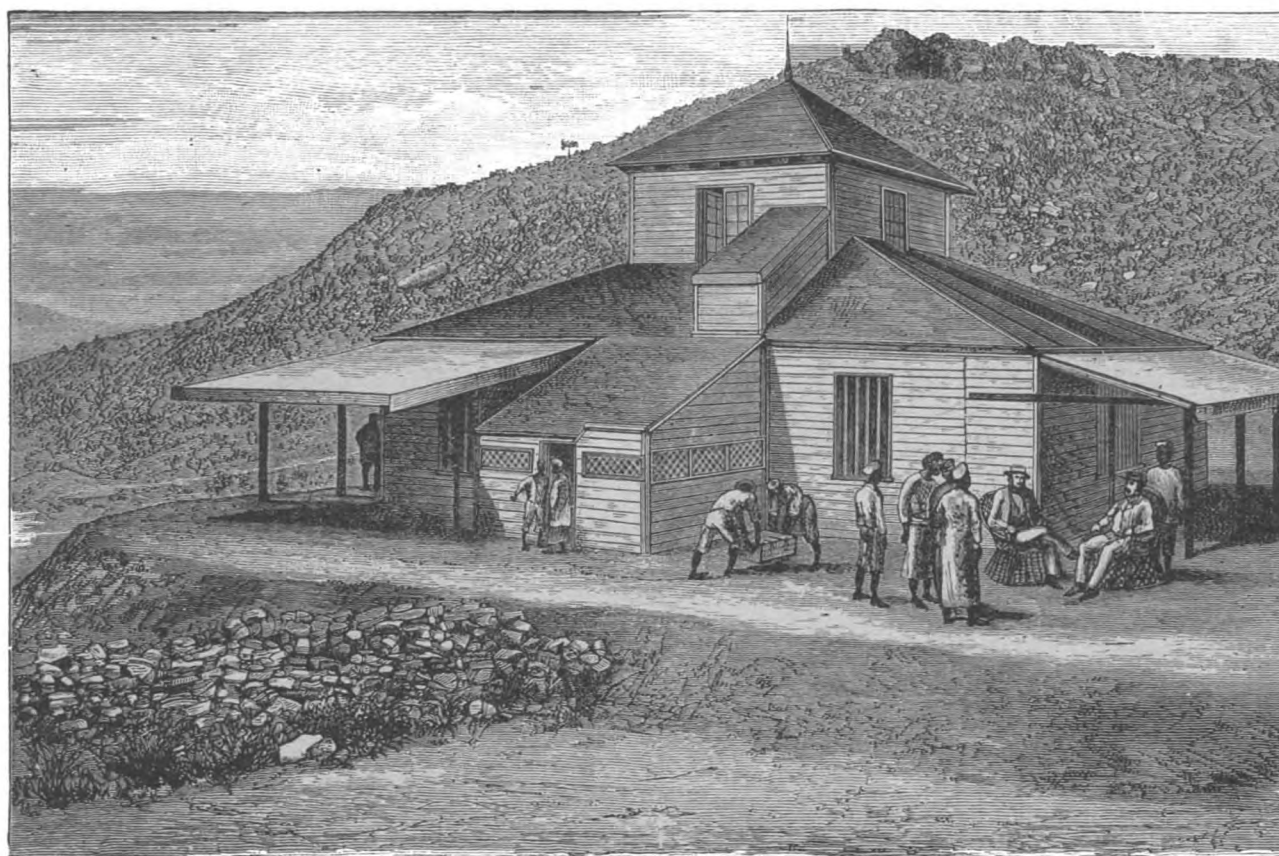
Dans ces stations se feraient les observations astronomiques, météorologiques et géographiques; on y formerait des collections de botanique, de géologie et de zoologie, on y rédigerait le vocabulaire et la grammaire du pays aussi bien que les récits des voyageurs de passage, auxquels au besoin on fournirait des guides et des interprètes.

Le 15 septembre, l'Association Internationale Africaine était fondée. Avec l'aide de Stanley, les expéditions allaient se succéder.





LE CAPITAINE CAMBIER ET SES BRIQUETIERS.



LE QUARTIER GÉNÉRAL DE VIVI ET LA MONTAGNE DE CASTEL.

## L'EXPÉDITION CRESPEL-CAMBIER



'EST en octobre 1877 que l'Association Internationale Africaine organisa sa première expédition.

Le capitaine Crespel, le lieutenant Cambier et le docteur Maes prirent la tête de cette phalange d'explorateurs belges qui, plus tard, comptant de dévouements. Ils sollicitèrent cette mission comme une haute faveur et y consacrèrent leurs peines avec cette noble abnégation qui préside toujours à l'accomplissement des grandes actions; ayant conscience

suivirent, l'armée belge tint toujours à honneur d'être dignement et largement représentée. Disons tout de suite qu'elle fut la pépinière d'où sortirent nos plus illustres voyageurs et nos plus généreux martyrs.

Martyrs, car quatre mois à peine après leur départ, Crespel et Maes moururent à Zanzibar, le premier de la dysenterie, le second d'une insolation.

Ils furent remplacés par le lieutenant Wauthier et le docteur Dutricux; le lieutenant Cambier fut nommé chef de l'expédition qui, forte de quatre cent sept hommes, se mit en marche le 28 juin 1878.

« C'était, nous dit-on, une superbe caravane bien outillée, amplement pour-



LE CAPITAINE CRESPEL.



LE CAPITAINE CAMBIER, FONDATEUR DE KARÉMA.



LE LIEUTENANT WAUTHIER.

des obstacles, des dangers dont ils étaient menacés, ils n'en étaient que plus ardents à voler les premiers au-devant de ces périls et de ces difficultés.

Dans cette expédition comme dans celles qui

vue de tout, qui s'en allait transporter là-bas à la région des grands lacs les premiers éléments de ce que devait être un jour Karéma.

» Elle suivit la route qui va de Bagamoyo à Mpwapwa en passant par la Makata. Sur la rive

gauche de la rivière de ce nom s'élève la florissante ville de Sembannwemi, gouvernée par la puissante sultane Kisabengo. Cette cité, véritable forteresse quadrangulaire, est entourée de hautes murailles de pierre, défendues par des tours fort bien construites. L'enceinte à double rang de meurtrières renferme un espace de huit cents mètres carrés au centre duquel se dresse le palais de la sultane. »

Tout marcha bien au commencement, mais bientôt trois cent vingt-cinq porteurs désertaient comme un seul homme et en une seule nuit.

Si vous croyez qu'après ce désastre Cambier se désespéra, si vous pensez que le cœur faillit à ce chef vaillant, vous faites grande erreur.

Cambier se reposa quelques jours et trouva moyen, non sans difficulté, de remplacer ses déserteurs par d'autres porteurs — qui montrèrent la plus grande indiscipline eux aussi, exigèrent un accroissement de paye et menacèrent de se retirer si leur solde n'était pas augmentée sur l'heure. Or, le prix avait été réglé, consenti et payé d'avance! Cette exigence était, comme vous le pensez bien, une abominable conduite de la part de ces indigènes. Et notez qu'aux ennuis et déboires de la traversée vint s'ajouter pour Cambier une grosse épreuve. Il ne pouvait plus marcher à cause d'une forte entorse. C'est sur le dos d'un âne qu'il voyagea pendant des jours et des nuits et il ne pouvait guère se reposer que sous sa tente où il faisait une chaleur de salle de chauffe et où, paraît-il, les sauvages entraient comme chez eux, tantôt mendiant un bout de calicot, en volant une aune, ou simplement pour voir l'homme blanc et lui demander : « Comment vous portez-vous? »

Enfin, un beau ou plutôt un vilain jour (il pleu-

vait des cataractes!), l'expédition approcha du premier gros village des domaines du sultan Mirambo. Cambier lança immédiatement deux émissaires vers la capitale de cette espèce de sous-Bonaparte nègre pour prévenir le célèbre chef de l'arrivée d'un Européen dans ses États.

Le lendemain, les émissaires revinrent accompagnés de deux guerriers; et ceux-ci, s'adressant à Cambier:

« Le mwami, notre maître, dirent-ils, souhaite la bienvenue à l'homme blanc. Il nous charge de te dire que, devant se mettre en campagne, il a retardé son départ pour t'attendre. Tu seras accueilli en ami dans sa capitale, où tu trouveras une case préparée pour te recevoir. »

La caravane suivit les envoyés, et le lendemain, 30 septembre, drapeau déployé et clairons sonnans la marche, elle entra brillamment dans Thierra-Magazy.

Le sultan se porta au-devant de Cambier, à une centaine de pas de son tembé (habitation) :

— Jambo mousoungou (Salut, homme blanc!).

— Jambo mwami (Salut, sultan!).

Ils échangèrent une poignée de main et le chef

noir conduisit son hôte jusqu'à la hutte qui lui était réservée.

Ils s'entretenirent quelques instants, puis Mirambo se retira. Auparavant, ayant appris que l'homme blanc n'était pas amateur de bruit, il avait prohibé les coups de fusil, les danses, les chants d'usage, ce dont Cambier lui fut extrêmement reconnaissant.

« Mirambo, dit M. Navez, était certainement une des figures les plus curieuses du continent africain. Stanley, qui eut à le combattre pendant son voyage à la recherche de Livingstone, en fit alors un portrait peu flatteur. Selon le grand



MIRAMBO.



voyageur, Mirambo, ancien pagazi (porteur), devenu chef d'une bande de voleurs, était parvenu au rang suprême avec cette habileté des coquins sans âme à qui tous les moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir. »

En avril 1876, Stanley, arrivant de l'Uganda, rencontra de nouveau le « Mars africain » à Serombo. Les deux hommes firent l'échange du sang, cérémonie qui les rendit « frères de sang ». Cette fois, le voyageur américain parle encore du guerrier noir, mais en termes élogieux. Dès que le souverain nègre eut annoncé son arrivée, Stanley s'empressa de lui faire porter de bonnes paroles. « Dites à Mirambo que j'ai le plus grand désir de le voir et que je serai content de serrer la main d'un aussi grand homme. » Mirambo ne se fit pas prier et arriva. La conversation s'engage. « J'étais complètement subjugué, continua Stanley; j'avais sous les yeux un gentleman africain très différent de l'idée que je m'étais faite du chef de bande qui avait porté aux Arabes et aux

chefs indigènes des coups si redoutables avec la rapidité d'un Frédéric le Grand... C'était un homme de grande taille (1<sup>m</sup>,80) et d'environ trente-cinq ans, sans une once de chair superflue. »

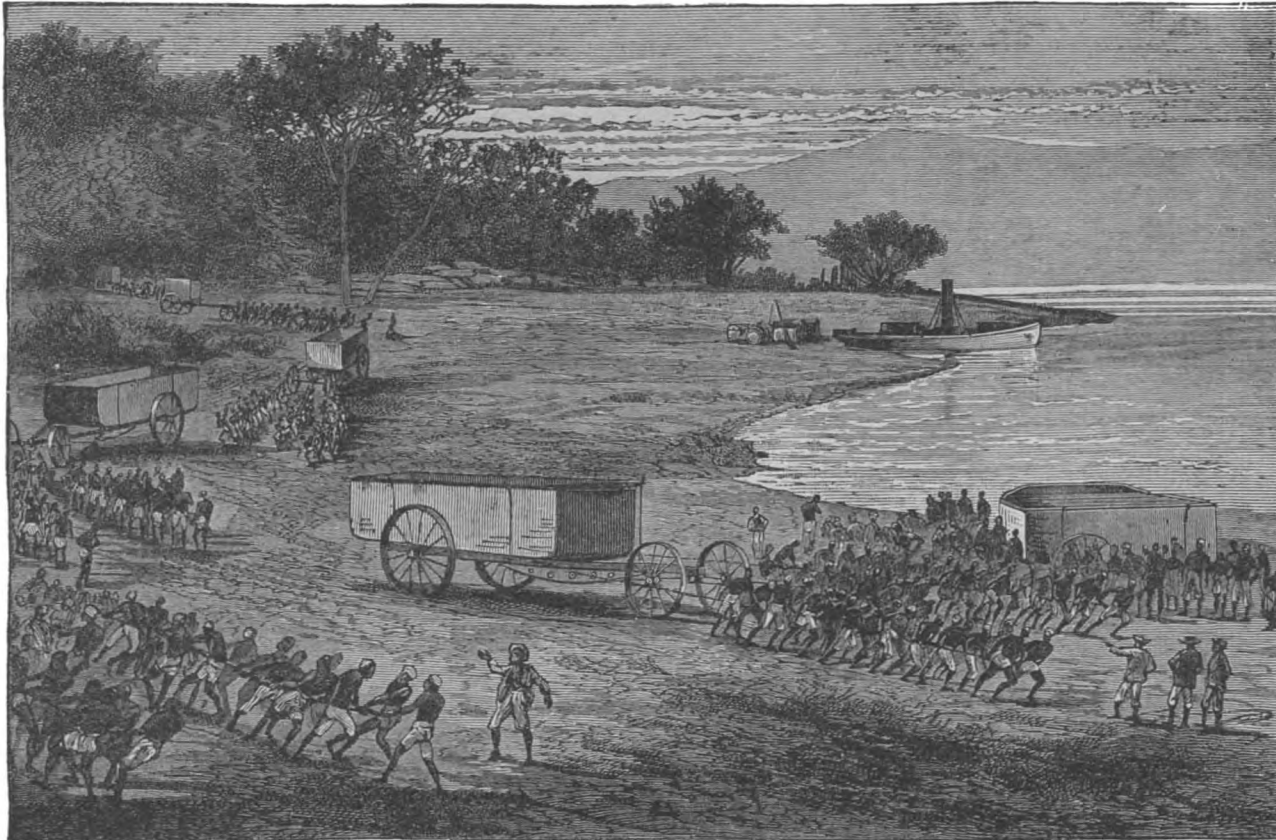
Le lieutenant Cambier, arrivé à Thicra-Magazy, la capitale des États impériaux de Mirambo, dut, comme Stanley, faire l'échange du sang avec le grand chef.

A Karéma, localité désignée par Stanley comme emplacement favorable d'une station, le chef de l'expédition belge commença la construction d'un poste qu'il était chargé de fonder. Cette station devint une des plus importantes du Congo. Malheureusement, les règlements de frontières la donnèrent plus tard à l'Allemagne, et depuis la guerre mondiale elle appartient à l'Angleterre.

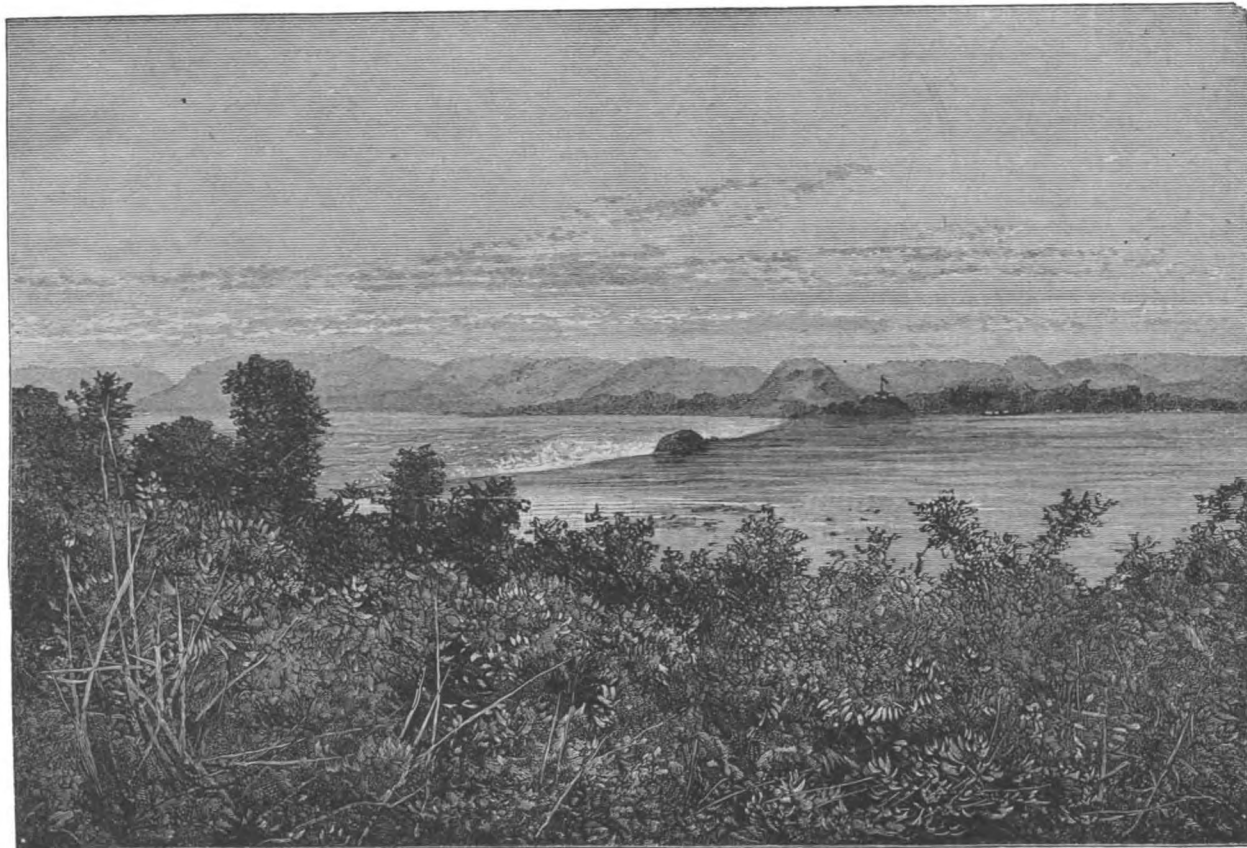
N'oublions pas de signaler, avant de terminer ce chapitre, la grande perte que fit l'expédition par la mort inattendue du lieutenant Wauthier, qui survint le 19 décembre 1878 à Hekungu.



SOLDATS HAOUSAS.



LE STEAMER DÉMONTABLE « LE STANLEY » QUITTANT LA JETÉE DE VIVI.



LE CONGO VIS-A-VIS D'ISANGILA.

## L'EXPÉDITION POPELIN

Ce fut le capitaine Popelin qui fut mis à la tête de la deuxième expédition belge. Il était secondé par le lieutenant Dutalis (qui, devenu malade, fut bientôt forcé de revenir en Belgique) et le docteur Vanden Heuvel.

Ces deux braves rejoignirent Cambier à Karéma, tandis que Stanley explorait l'Afrique à l'ouest et reconnaissait le bassin du Congo.

C'est alors que le colonel Strauch, président du Comité d'études du haut Congo, qui s'était fondé en 1878, préparait la

« Notre entreprise, écrivait-il à Stanley, ne tend

pas à la création d'une colonie belge, mais à l'établissement d'un puissant État nègre...

Il serait sage de faire rayonner l'influence des stations sur les chefs des tribus habitant le voisinage. On en pourrait faire une confédération indépendante sous cette réserve que le Roi, à qui en reviendraient la conception et la

création, en nommerait le président, le

quel résiderait en Europe. Une confédération ainsi formée pourrait, de sa pleine autorité, accorder



LE CAPITAINE POPELIN.



LE DOCTEUR VANDEN HEUVEL.



M. ROGER.



LE COLONEL STRAUCH.



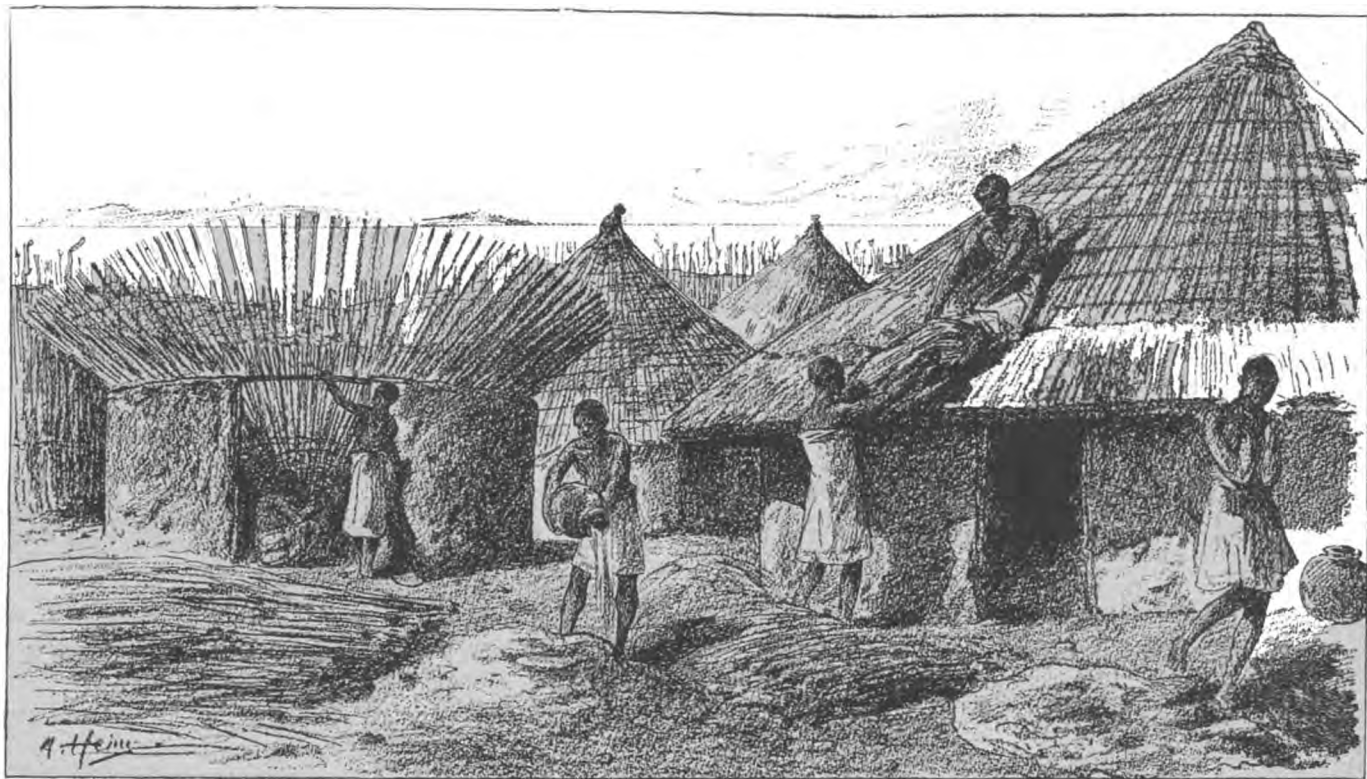
LE LIEUTENANT BRACONNIER.

création en plein continent mystérieux d'un État indépendant.

des concessions à des sociétés de travaux d'utilité publique, ou émettre des emprunts



TRAVERSÉE DU MPALANGA PAR L'EXPÉDITION STANLEY.



CONSTRUCTION D'UN VILLAGE.

et exécuter elle-même ses travaux publics. »

Stanley s'occupa avec ardeur de fonder une station internationale à Vivi, où il conclut une convention avec les chefs de la contrée.

Voici à peu près la teneur de ce traité :

Tout le terrain inoccupé par les indigènes et inculte était cédé à l'Association Internationale, qui pourrait y construire des maisons et des routes comme elle l'entendrait. Aucun blanc n'aurait le droit, sans l'autorisation de Stanley, de s'établir sur le territoire de Vivi, que tout individu pourrait d'ailleurs librement traverser. En échange de ces concessions et de quelques autres, Stanley livra pour 800 francs d'étoffe et s'engagea à payer un loyer de 50 francs par mois.

Revenons au capitaine Popelin, que la dysenterie allait bientôt tuer à Mtira. Popelin, chef de la deuxième expédition de l'Association Internationale, dit le lieutenant Jérôme Becker dans son livre *Au Pays noir*, était âgé de trente-trois ans environ. De haute stature, carré d'épaules, de figure sympathique entourée d'un collier de barbe blonde, il avait l'humeur gaie et le jovial entrain d'un vrai Bruxellois.

C'est ici, pensons-nous, le moment d'insérer une anecdote peu connue, relative à cet officier.

Popelin, sortant de la troisième professionnelle de l'Athénée de Bruxelles, s'était engagé à seize ans dans un régiment de ligne. Quelques mois après sa nomination de caporal, il avait demandé à pouvoir figurer sur les listes de présentation à l'École militaire, pour laquelle il s'était préparé tout seul. Il se présenta au rapport, et le colonel, très brave homme sous des dehors un peu brusques, en le voyant, lui dit :

— Savez-vous bien, caporal, que vous ne manquez pas d'audace? On n'admet cette année que trente élèves à l'école et il s'en présente cent cinquante!

— On n'en admettrait qu'un seul, mon colonel, que je me présenterais encore.

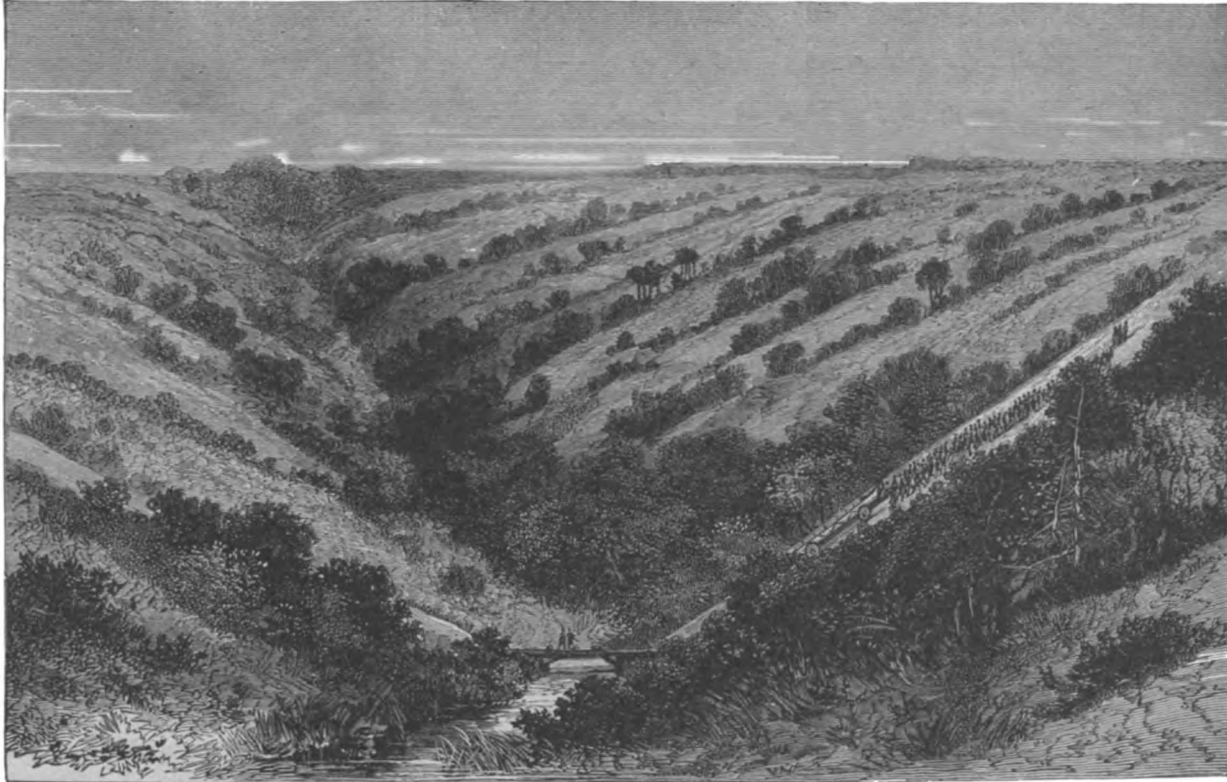
— Allez-y, mon garçon, vous me faites l'effet d'avoir une belle dose de volonté. Vous serez un homme! Je vous souhaite bonne chance.

Popelin se présenta à l'examen et fut admis premier à l'École militaire. Il en sortit premier.

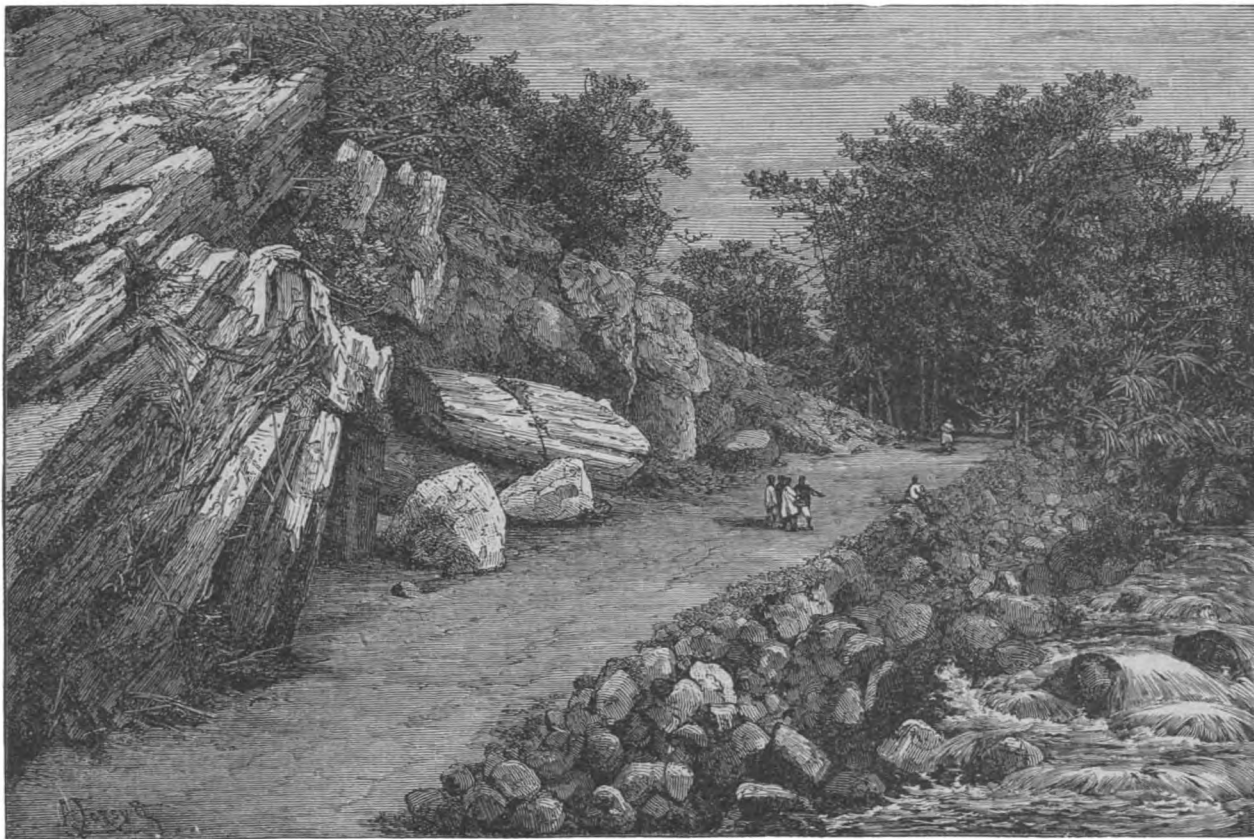
Il n'est pas étonnant qu'avec des caractères de cette trempe, l'on soit arrivé aux surprenants résultats que nous aurons à constater.

Popelin était chargé de fonder à Nyangwe une station sur le Congo. Il s'était rendu d'abord à Karéma avec son escorte, et se disposait à traverser le lac lorsque le bruit inquiétant de l'entrée en campagne de Mirambo vint lui faire ajourner ses premiers projets. Le Napoléon noir, en quête d'alliances, s'étant d'abord arrêté chez Simba, chef de l'Usavira, et les deux armées marchant vers l'Ufipa, une expédition Roger-Burdo, qui avait quitté Tabora pour se diriger vers le lac, courait risque d'être pillée et détruite. Popelin s'était mis immédiatement en marche pour secourir ses frères en péril. Après avoir contourné de nuit le village Simba, il put arriver sans être inquiété à Kisindé, et il réussit à faire transporter toutes les marchandises à Tabora, où elles restèrent déposées dans la station belge du docteur Vanden Heuvel. Une partie seulement en fut distraite en faveur de M. Burdo, atteint d'une périostite à la jambe et forcé de regagner la côte.





ASCENSION D'UNE PENTE DANS LA GORGE DE MPAGASSA.



LA POINTE DE NGOMA, APRÈS LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE.

## L'EXPÉDITION RAMAECKERS



LE Minotaure africain avait déjà dévoré nombre de braves Belges lorsque l'Association Internationale

se décida à lancer une troisième expédition composée du capitaine de génie Ramaeckers, des lieutenants d'artillerie Albert de Leu et Jérôme Becker, et de Robert de Meuse, artiste photographe, détaché de l'Institut cartographique militaire belge.

Encore des souffrances par la faim, par la soif, par la chaleur, par l'humidité; encore des haltes forcées; encore des fièvres, des pluies, des traversées dans les marécages avant de parvenir à la première étape : Karéma.

Puis, Stanley devint le grand chef de l'expédition de pénétration par le Congo.

La station de Vivi avait été fondée en 1879, et Stanley, secondé notamment par les lieutenants belges Valeke, Braconnier, Harou, puis Liebrechts et d'autres, avait entamé la construction de la route qui devait relier ce point à un second établissement qu'il comptait établir au-dessus de la cataracte d'Isangila. La distance était de 83 kilomètres, à travers une contrée sauvage, abrupte, profondément bouleversée par des convulsions souterraines. L'expédition, forte alors de cent quarante hommes, ne pouvait trouver ses subsistances dans le pays; elle dut les faire venir à grands frais d'Europe. Campée sous des tentes, elle transportait en même temps avec elle un

énorme matériel naval technique. Ce grand travail d'ingénieur et de mineur absorba onze mois: c'était la première section de la route vers le Stanley-Pool. A son extrémité s'éleva la station d'Isangila, au fond d'une crique profonde, sur une colline haute de 50 mètres.

A partir de ce point, le Congo, bien que toujours hérissé d'obstacles, est relativement navigable sur une étendue de 120 kilomètres. L'expédition reprit la voie fluviale, et en trente-trois voyages elle transporta son matériel jusqu'à Manyanga, qu'elle atteignit au mois de mai 1881. De graves difficultés l'y attendaient: son chef tomba dangereusement malade, en même temps que les indigènes se montraient plus hostiles, plus défiants, moins accessibles à l'intelligence du but de l'entreprise. Ce ne fut toutefois qu'un arrêt momentané; au bout de deux mois, Stanley était rétabli et les négociations conduisaient à la cession amiable d'un terrain sur lequel fut établie la station



LE CAPITAINE RAMAECKERS.

de Manyanga. Située à 2 kilomètres de la grande cataracte de Ntombo-Mataka, dont le mugissement se perçoit dans un rayon de 10 kilomètres, la station occupe le sommet d'une colline de 80 mètres de hauteur.

C'est à cette époque et en cet endroit que le grand voyageur faillit mourir d'une fièvre bilieuse. Déjà il avait mandé dans sa tente les compagnons de ses travaux et leur avait fait ses adieux: « Dites à votre Roi, ajouta-t-il d'une voix faible et entrecoupée, que mes forces m'ont trahi, et que je regrette de n'avoir pu

accomplir la mission qu'il m'avait confiée. »  
Heureusement, une médication énergique, jointe à un tempérament de fer, vainquit la maladie.

Cent cinquante-deux kilomètres séparent Manyanga du Stanley-Pool. Cette section du fleuve est à peu près innavigable; le sol sur les deux rives est, d'autre part, profondément raviné dans une notable partie du trajet.

Ces obstacles, ainsi que tous ceux échelonnés depuis Vivi, furent surmontés, mais Dieu sait au prix de quels sacrifices!

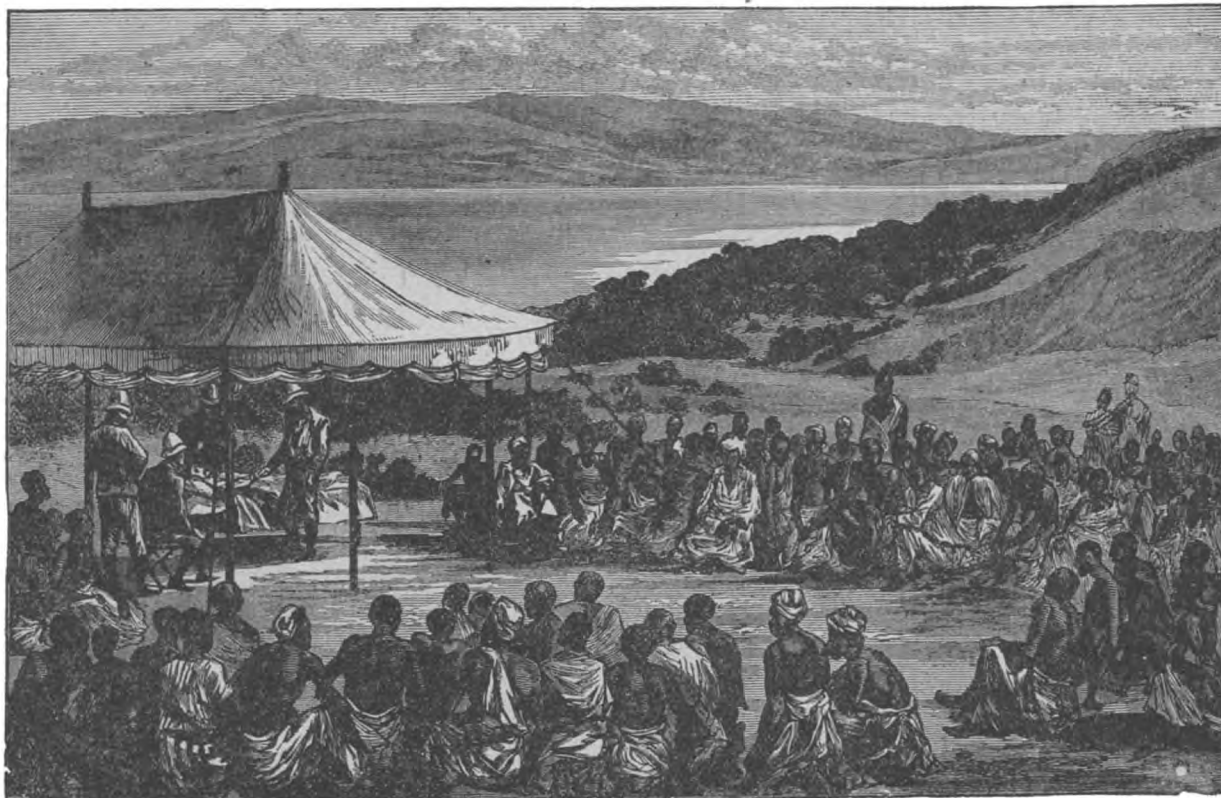
Travaux audacieux et gigantesques, quelquefois même surhumains, dit M. Oscar Roger, un des collaborateurs de l'expédition où l'héroïque Stanley

put déployer cette volonté inflexible, cette patience, cette adresse qui étaient ses qualités prédominantes; car il s'agissait

d'acheminer, avec une poignée d'hommes, les chariots sur lesquels étaient chargés les steamers et autres accessoires de tous genres destinés aux stations futures, et cela à force de bras, par monts et par vaux, à travers les marécages, à travers les torrents qui coulent au fond des vallées, à travers les rivières qu'il passait sans ponts, aux endroits guéables; ici s'ouvrant, par un labeur effroyable, une passe dans l'épaisse forêt vierge où il fallait couper les sous-bois, les lianes enchevêtrées, les arbres qui gênaient; là, pour ne point franchir une

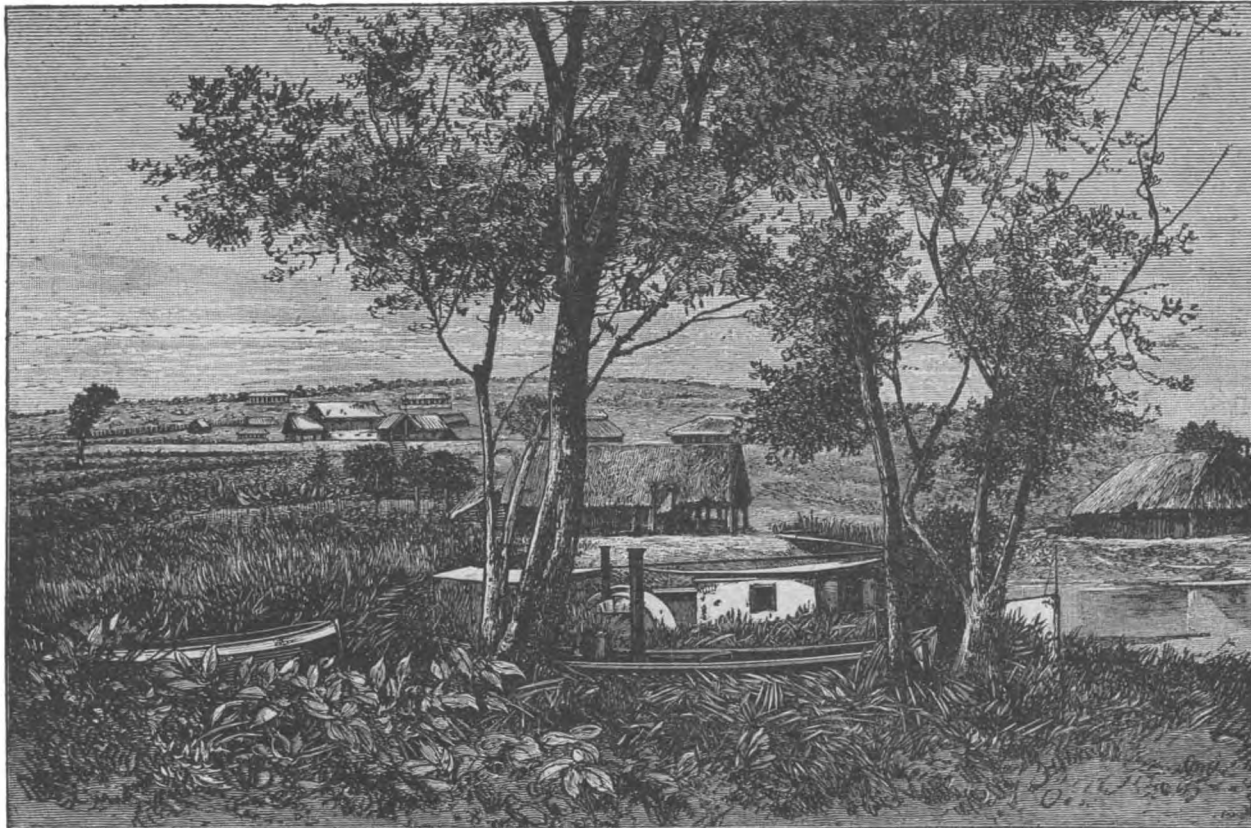


A.-B. SWINBURNE, CHEF DE LA STATION DE KINSHASA.

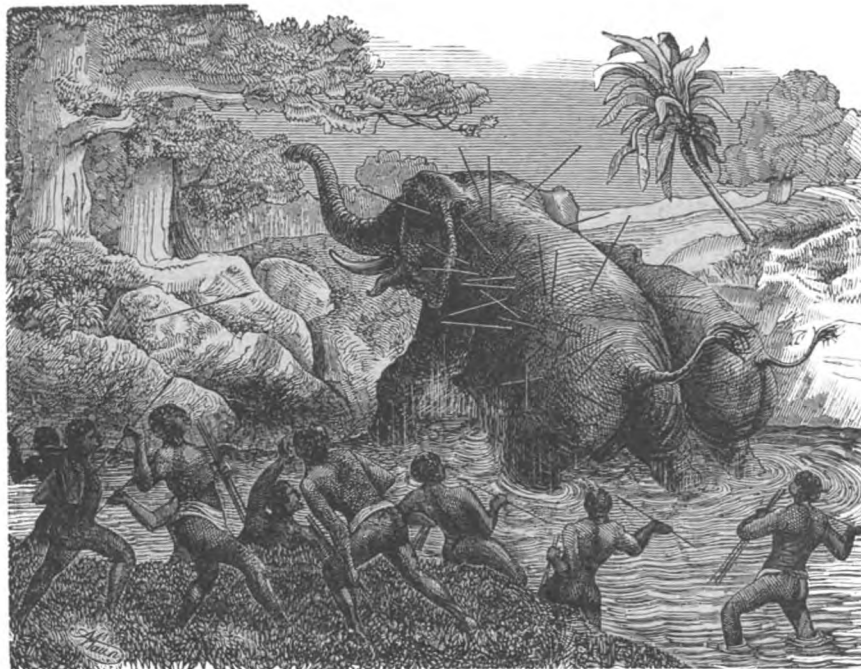


STANLEY, EN DANGER DE MORT, FAIT SES ADIEUX AUX COMPAGNONS DE SES TRAVAUX.





LÉOPOLDVILLE EN 1882.



UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT. (ÉLÉPHANT FEMELLE PROTÉGEANT SON PETIT DE SON CORPS.)

montagne escarpée sur les deux flancs, et dont l'ascension et la descente eussent demandé de nombreux jours et usé peut-être les forces de toute l'expédition, construisant dans le roc, au pied de cette montagne, en déblayant, souvent au moyen de la mine, une route remarquable qui côtoie le Congo comme le Congo côtoyait autrefois cette montagne.

Transports et travaux mémorables, représentant en résumé ce qu'ont dû être en grand les expéditions fameuses d'Annibal et de Bonaparte franchissant les Alpes!

Quand Stanley, devançant l'expédition, arriva, au mois de juillet 1881, au lac où commence le Congo navigable (le Stanley-Pool), il se trouva en présence d'une situation imprévue. Savorgnan de Brazza avait conclu, le 3 octobre de l'année précédente (1880), un traité par lequel le chef Makoko cédait à la France la souveraineté de la rive septentrionale du lac.

L'explorateur anglo-américain passa alors sur la rive gauche où l'appelait un chef ami. Une convention solennelle, à laquelle participèrent tous les chefs du pays, assura de ce côté l'avenir de l'entreprise.

Quatre mois après l'arrivée du gros de l'expédition aux bords du Stanley-Pool, la quatrième sta-

tion, appelée Léopoldville, s'élevait et devenait bientôt un centre de culture et de civilisation; les indigènes y affluèrent aussitôt, dans l'espoir d'échanger leurs produits.

Cet établissement était à peine créé au mois de février 1882 que Stanley remontait encore de 160 kilomètres le cours libre du fleuve, et, grâce à d'importantes concessions obtenues des chefs du pays, fondait une cinquième station à Msuata, au sud du confluent du Kiva (Kasai) et du Congo. Cet acte avait une haute portée : il annonçait l'ouverture de la navigation intérieure et promettait de nouvelles découvertes.

Quelque temps après, il pénétrait dans le Kiva, qu'il croyait être le Kwango venant du sud et qui fut reconnu plus tard pour être le Kasai inférieur, puis dans un grand lac dont il fit le tour et auquel il donna le nom de lac Léopold II.

Vers cette époque, Cambier, qui s'était ma-

rié en Belgique, retournait avec sa jeune femme à Zanzibar, où il devait organiser les futures caravanes de l'Association Internationale Africaine. Le 25 février de cette année (1882), le capitaine Ramaeckers mourait de la dysenterie à Karéma. M. Roger avait gagné la côte; le lieutenant Becker restait seul au Tanganika.



SAVORGNAN DE BRAZZA.



## VIE D'UN CHEF DE POSTE BELGE AU CONGO



LAISSONS ici la parole au lieutenant Becker qui commanda quelque temps la station de Karéma :

« Au milieu de tant d'occupations diverses et de travaux activement menés, les journées passent comme des éclairs.

» En voici d'ailleurs la division ordinaire :

» Au coup de 5 heures et demie, le réveil est sonné, sur mon cor de chasse, par un homme de garde ou un cuisinier, écorchant consciencieusement la fanfare du roi Dagobert que je leur ai apprise.

» Un bain froid m'a été apprêté, dans une grande cuvette de caoutchouc. Rien de plus salubre dans ce pays et à cette saison pour tremper les nerfs, surtout si, en sortant de l'eau, on se livre à quelques mouvements gymnastiques.

» Mon premier déjeuner se compose de galettes de maïs ou de petits pains de froment, pas de beurre. De tout notre bétail, une seule vache a fait un veau, auquel je suis obligé de disputer une faible partie de son lait ! Quant au thé, je le sucre de miel.

» A 6 heures, je me lève pour commencer la

ronde du fort. En cette saison où le soleil luit dans l'hémisphère nord, les nuits sont encore fraîches, et nos hommes s'attardent volontiers dans leur case. Suivi de Ferouzi, mon ordonnance, je parcours les logements des Askaris pour faire lever les retardataires, qui détalent sur notre passage comme dans une garenne les lapins effrayés à l'approche du chasseur, et se sauvent par la petite porte donnant sur le lac. Dès la veille, la besogne a été distribuée et chacun s'y rend sans nouvel ordre.

» Lorsque j'ai promené partout l'œil du maître, et me suis assuré que tout le monde est à son travail, je passe à la cuisine pour commander le menu. Rien ne peut se faire et ne se ferait, du reste, sans instructions formelles.

» J'ouvre le magasin et y mesure les denrées à distribuer aux cuisinières : riz, curry, thé, café, poivre, sel, etc. Dans ce pays de libre-échange, mes provisions se métamorphoseraient bien vite en perles et en étoffes, si je me confiais à la discrétion de mon personnel féminin.

» Ces menus détails me mènent jusqu'à 8 heures. Près de l'habitation centrale, j'ai fait élever un petit observatoire, où je recueille mes notes météorologiques. Nature et densité des nuages, direction des vents, température, etc., sont



soigneusement consignées sur des tableaux *ad hoc*. Puis, muni de la liste de mes hommes et de leurs attributions, je m'en vais inspecter les travaux.

» D'abord, c'est mon forgeron. Un dessin, des modèles de glaise, le mettent aussitôt sur la voie, car il est aussi intelligent et actif que Saddalah, mon charpentier de Tabora. Ce dernier se tire admirablement d'affaire, et au besoin rectifierait les mesures que je lui donne en bloc. Je vais aussi voir, aux champs, Hamiri Mbouzi qui garde notre bétail et est en train de faire l'éducation d'un berger en sous-ordre.

» Les puisatiers complètent leur œuvre, sous la direction de Forhan. J'y jette un coup d'œil.

» Second déjeuner chaud, et à la fourchette, entre 9 et 10 heures. La soupe constitue ici la plus saine des nourritures. Aussi ai-je mis deux hommes au légumier qui, même dans la saison sèche, donnera plusieurs récoltes. Quant aux tomates, elles croissent en abondance à l'état sauvage.

» Quelques tasses de thé ou de pombé nouvellement brassé arrosent ce repas principal. Le dimanche seulement, je me permets une bouteille de bordeaux.

» Aussitôt je prends mon fusil et ma cartoucière et, avec Capitani, me rends sur les hauteurs boisées, pour surveiller nos bûcherons. En ce moment, ils travaillent au sud, près de la rivière dite des Anglais, parce que Carter y allait chasser du temps qu'il habitait la station de Karéma. Un esprit, dit-on, l'habite et les indigènes y viennent pieusement déposer des lambeaux d'étoffe et des rangs de perles, non moins pieusement recueillis par le vieux Kangherennyhéré, son intermédiaire en titre. On y rencontre assez de gibier, antilopes, gazelles, oies, pintades, et pas mal de serpents qui

fuiant l'approche des hommes. Un coup de funmbo (baguette) leur casse, d'ailleurs, l'épine dorsale, lorsqu'ils font mine de se redresser, en sifflant, contre le pied qui les frôle par mégarde.

» Comme mes hommes sont éparpillés sous les ombrages touffus, je me scrs, pour les appeler, d'un sifflet ou d'un cor pendus à ma ceinture. Ils ont besoin d'être talonnés, et ma visite prévue leur est à la fois un stimulant et un encouragement. Quant au Djémadar, il garde la station, se confiant pour la conduite de ses hommes en la vigilance des Akidas.

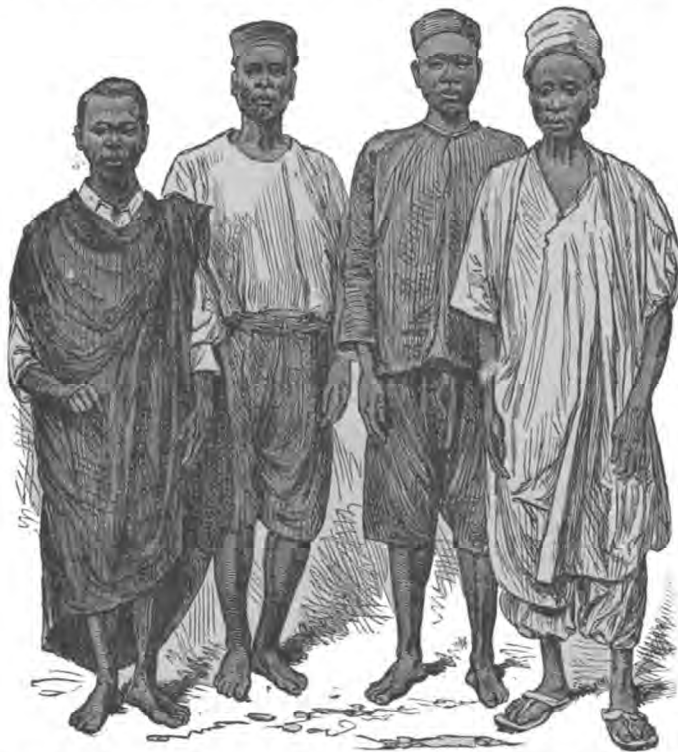
» A 2 heures sonne le rassemblement. La besogne est finie, mais déjà pas mal d'Askaris sont rentrés furtivement, après avoir expédié leur besogne. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les moins actifs.

» Partout fume l'ou-gali apprêté par les femmes. Les mieux en fonds y joignent quelques fragments de viande, de volaille ou de poisson; certaines familles se répartissent, en se réunissant, la peine et les frais.

» Le reste de la journée leur appartient. Beaucoup de femmes trouvent des ressources dans les travaux de couture. D'autres indigènes, seuls ou avec leur femme, la lance à la main ou le fusil sur l'épaule, s'en vont flâner dans les villages voisins ou renouveler leurs petites provisions.

» Un lunch de viande froide m'attend, suivi d'une courte mais délicieuse sieste dans mon hamac.

» Dans l'après-midi, je mets mes écritures au courant, je règle la besogne pour le lendemain, et, quand j'ai du temps de reste, je feuillette quelque volume, dégusté par petites tranches, ou relis cinq ou six numéros dépareillés de journaux. Les femmes, toujours actives et occupées, décortiquent



EMPLOYÉS NOIRS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.

et moulent la moutama en chantant d'un cœur joyeux. »

Telle était l'existence journalière d'un de nos compatriotes belges dans le Centre-Afrique. Mais le vaillant officier oublie de parler des nombreux désagréments qu'avait alors la vie au Congo, désagréments que d'autres auteurs nous ont fait connaître :

D'abord les habitations deviennent en peu de temps le repaire des salalés (fourmis blanches). Ces insectes innombrables et voraces rongent les poutres, les traverses, s'attaquent sans distinction à tous les bois, et transforment en éponges les solives qui supportent, dans les magasins de factoreries, les rayons sur lesquels sont rangés les tissus.

Les scorpions hantent par milliers toutes les constructions servant de combles ou d'entrepôts aux commerçants du pays. Le sol en est littéralement couvert; les noirs osent à peine marcher à cause de ces hideux arachnides, toujours prompts à se venger cruellement de ceux qui osent troubler leurs évolutions.

Dans les bureaux, dans les cuisines, dans les cambuses et les armoires, l'agile cancrelat, à l'odeur repoussante, à l'aspect répugnant, dévore le papier, les torchons et le linge, puis il va grossir

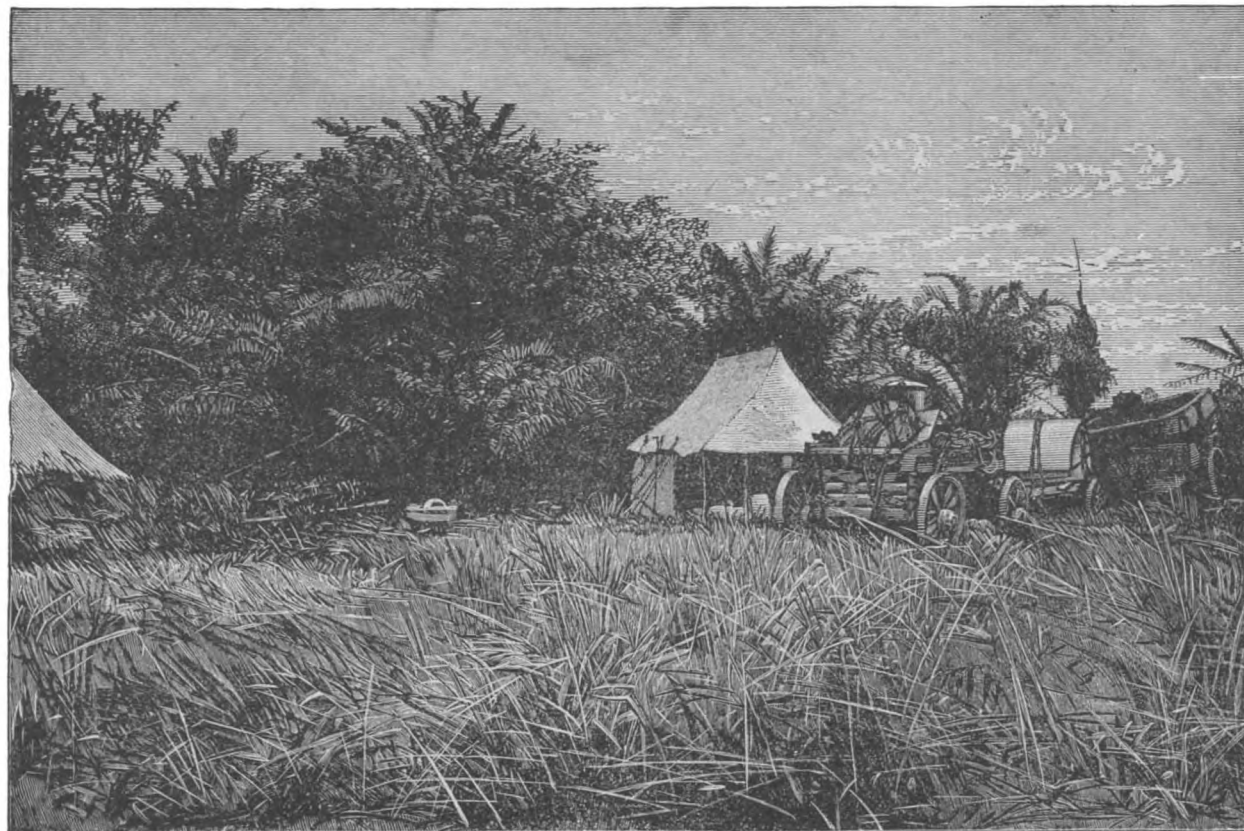
dans tous les coins le tas d'un roux douteux que forment ses hideux congénères.

Souvent un naturel envoyé par son maître à la recherche de toiles ou de papiers d'emballage relégués dans le fond des pièces mal éclairées d'une factorerie, voit, à sa grande frayeur, un serpent mesurant de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,50, dresser sa tête menaçante et entr'ouvrir sa large bouche exhibant des crocs venimeux.

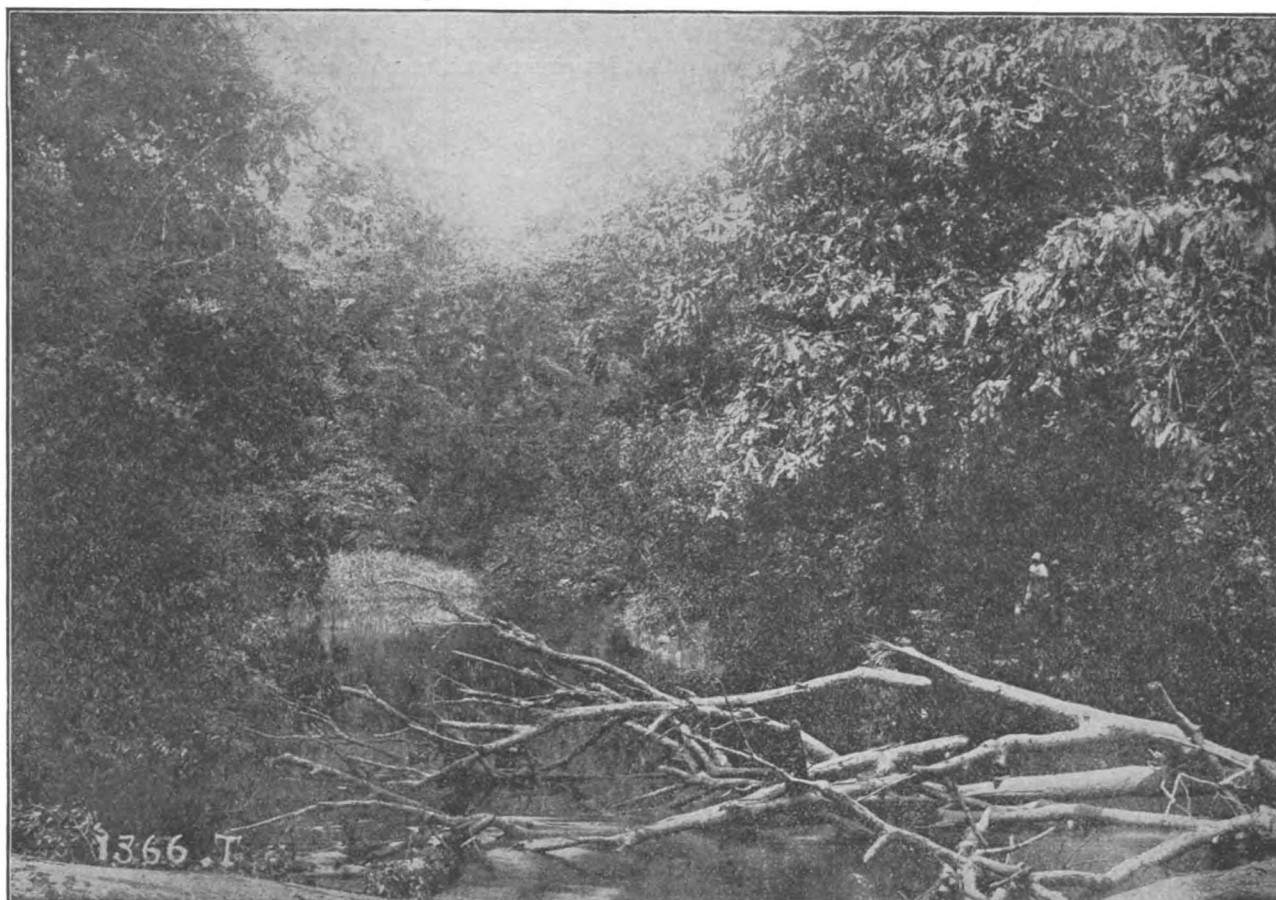
Puis les rats, par bataillons serrés, envahissent les chambres à coucher; on les entend grimper sur les toilettes, boire bruyamment dans les pots à eau, dégringoler dans les cuvettes, fureter, grignoter partout. Le bruit de leurs griffes sur la porcelaine, leur cri agaçant, le grincement du papier qu'ils ravagent, obligent mille fois, dans le cours des heures obscures, les occupants des lits à se lever furieux, exaspérés, pour livrer un combat aux lâches tapageurs, qui décampent, glissent, sautent de tous côtés, en effleurant parfois de leurs corps mous les légers vêtements de leurs ennemis victorieux. Le silence renaît un moment; les rats, bientôt revenus, mêlent, aux ronflements des dormeurs, le vacarme endiablé de leurs affreux bruissements...

La situation, heureusement, s'est améliorée avec les progrès mêmes de la colonisation.





CAMP DANS LA SAVANE ENTRE LES FLEUVES MPALANGA ET LULU.



PAYSAGE DU HAUT CONGO (A L'EST DE STANLEYVILLE).

## L'EXPÉDITION STORMS



UNE nouvelle expédition, composée du lieutenant adjoint d'état-major Storms et du lieutenant Constant fut envoyée en Afrique. Ces deux officiers quittèrent la côte le 9 juin

1882. Le lieutenant Constant, malade, dut revenir en Europe, après avoir touché Zanzibar. Storms atteignit Karéma le 27 septembre, ayant franchi en trois mois et demi la distance séparant la côte orientale d'Afrique du Tanganika. C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand et fort, por-

tant entière une longue barbe d'un châtain foncé, solidement charpenté et qui rappelait le capitaine Popelin, par la rondeur de ses allures, sa résolution et son air d'inaltérable bonne humeur.



LE LIEUTENANT STORMS,  
Chef de la quatrième expédition.

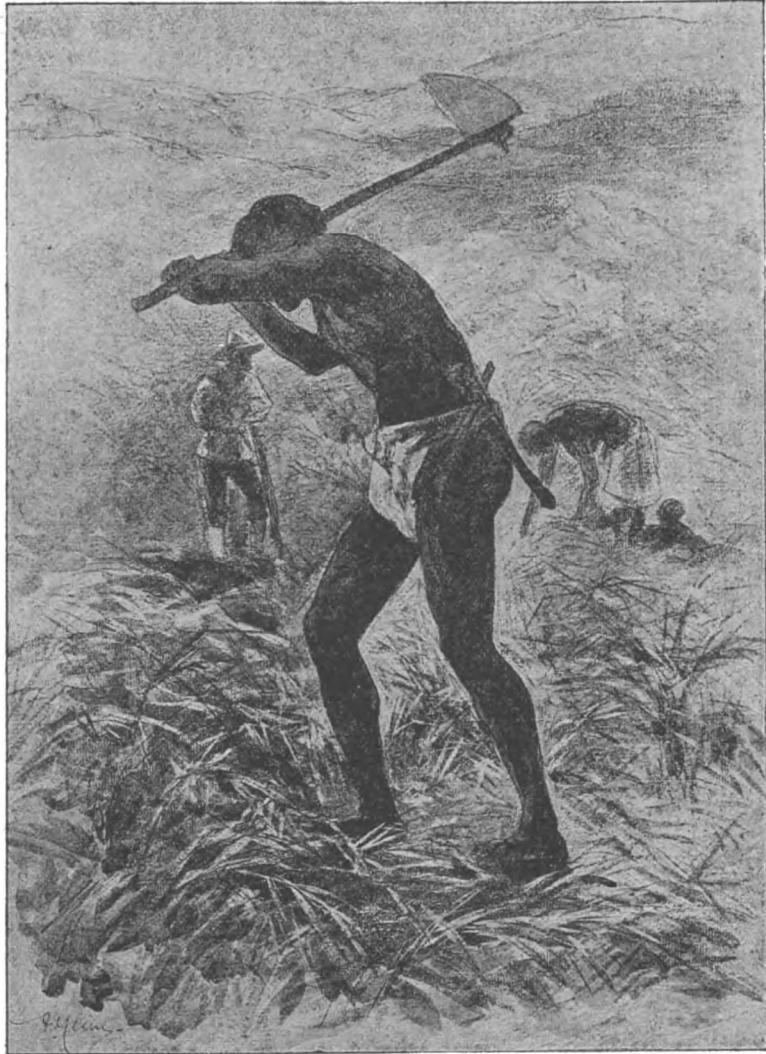
Le lieutenant Becker étant retourné en Europe, le lieutenant Storms prit le commandement de la station de Karéma. Sous son intelligente et énergique direction, le rôle de cette station devint bientôt considérable. Conformément au programme de l'Association, il intervint habilement dans les différends des peuplades nègres voisines pour maintenir la paix; il réunit d'importantes collections zoologiques et ethnologiques et recueillit une grande quantité de



LE LIEUTENANT VAN GÈLE.



LE LIEUTENANT COQUILHAT.



NOIRS AU DÉFRICHEMENT.



INDIGÈNE EN COSTUME DE GUERRE.



LE MANIEMENT DU FUSIL CHEZ LES INDIGÈNES.



renseignements sur les mœurs, les usages et les coutumes des populations de la région du Tanganika. En outre, cette même année, il créa sur la côte occidentale du lac, à Mpala, une station nouvelle; un bateau, le *Cambier*, permettait de maintenir toujours ouvertes les communications entre les deux stations.

\* \* \*

Stanley regagna en ce temps la station de l'Équateur, fondée par lui et où il avait laissé les lieutenants Van Gèle et Coquilhat. Il y arriva le 29 septembre 1883, juste cent jours après l'avoir quittée. Les deux lieutenants avaient mis ce temps à profit et leurs travaux excitèrent l'admiration du grand voyageur, qui ne marchandait pas les éloges les plus chaleureux aux deux jeunes officiers.

« Le spectacle qu'offrait la station, écrit-il, était un vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. A l'époque où nous l'avions quittée, c'était un amas informe de jungles dont il semblait impossible de tirer un parti quelconque. Maintenant nous apercevions, à la place des jungles, un vaste hôtel, construit si solidement que ni la pluie, ni les balles, ni les voleurs n'eussent été capables d'y pénétrer. A l'intérieur, l'ornementation des salles trahissait tant de goût qu'on eût dit l'œuvre d'une femme. Après avoir bâti la maison, les deux jeunes

lieutenants qui commandaient la station avaient confectionné des châssis de fenêtres, des tables, des chaises et tapissé le parquet de nattes, puis, n'ayant pas de quoi peindre le mobilier et les murs, ils avaient tendu le tout de serge bleue et rouge ou de toile blanche, ce qui donnait à l'ensemble fini et gaîté. Sur un monticule, ils avaient établi un petit casino ou observatoire... Les lieutenants Van Gèle et Coquilhat avaient, de plus, créé un potager spécial pour la culture des légumes européens : oignons, carottes, fèves, pois, choux, etc. Il y avait enfin un parc à chèvres, un poulailler, une grande cuisine, rien ne manquait... Voilà enfin, sur le Congo, une station qui répond à mon idéal, une communauté de soldats-ouvriers où la discipline est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les chefs, doués de sang-froid, de zèle

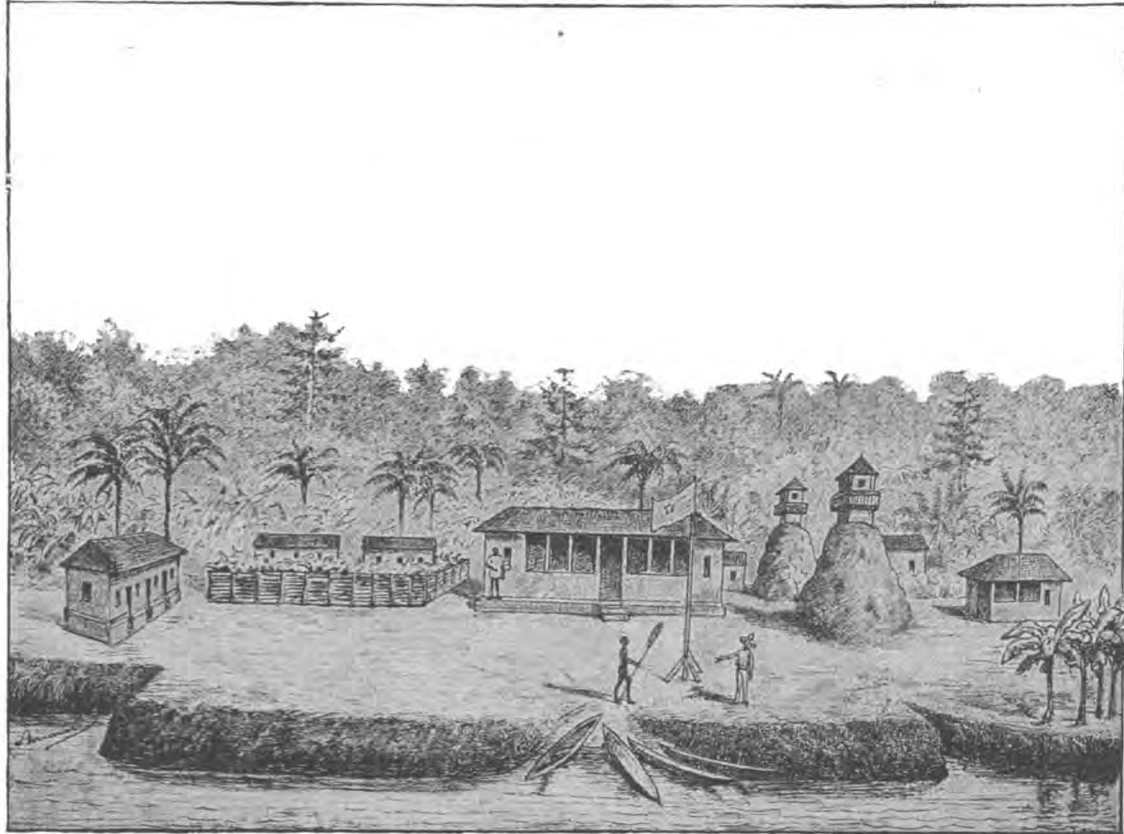
et de prudence, savent mettre assez de bonhomie dans leur manière d'être pour se concilier les aborigènes et les employés noirs, et assez de dignité pour empêcher toute familiarité vulgaire, tout oubli de ces distinctions sociales qui existent, forcément, entre des gens intelligents, instruits, et des barbares. »

Van Gèle — qui est aujourd'hui le colonel Van Gèle, qui fut un des otages des Allemands pendant l'occupation — eut une carrière coloniale admirable, et la science lui doit des découvertes capitales.

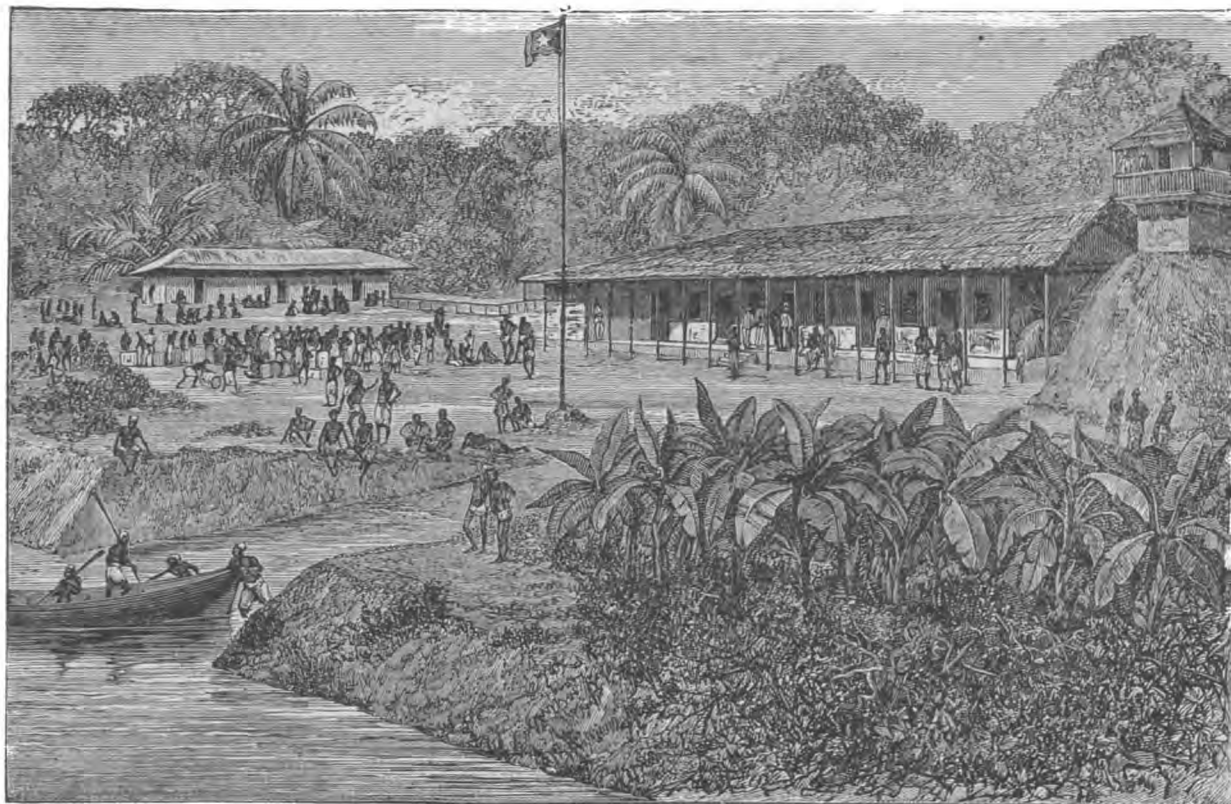


LA SULTANE DE KONKO.





VUE GÉNÉRALE DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.



UN COIN DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.

## UN MARCHÉ AU CONGO

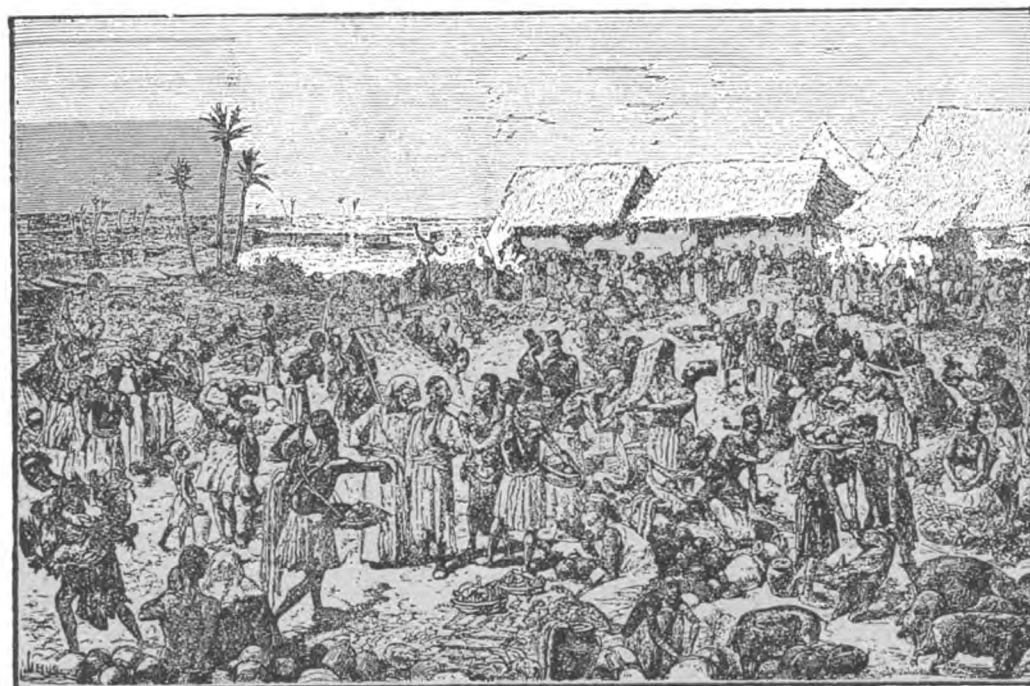


**D'**IMPORTANTS marchés indigènes se sont établis partout. Parmi ceux-ci, il en est un connu sous le nom de Soma. Le marché de Soma est situé sur le plateau d'un monticule qui n'a guère plus de cinquante pas de diamètre, et est ombragé par quelques arbres, dit une ancienne relation. Les nègres groupés, debout ou accroupis près de leurs marchandises, se ressentent du voisinage de

finés, renfermant les munitions et les provisions; dans la ceinture sont glissés des poignards de forme fantastique ou de larges couteaux.

Ailleurs, on aperçoit des amis d'un même district qui se saluent à la mode africaine, en se tendant les mains croisées et en se frappant ensuite deux coups dans la paume; puis les bouteilles de tafia, de gin, de malafou (vin de palme) circulent, et la pipe emplie d'iamba passe de bouche en bouche.

Plus loin, des curieux suivent d'un regard attentif les acheteurs et les vendeurs; et parfois, dans le débat assez criard et la gesticulation assez vive des parties, un nègre malin, un loustic de l'endroit,



UN MARCHÉ AU TANGANIKA.

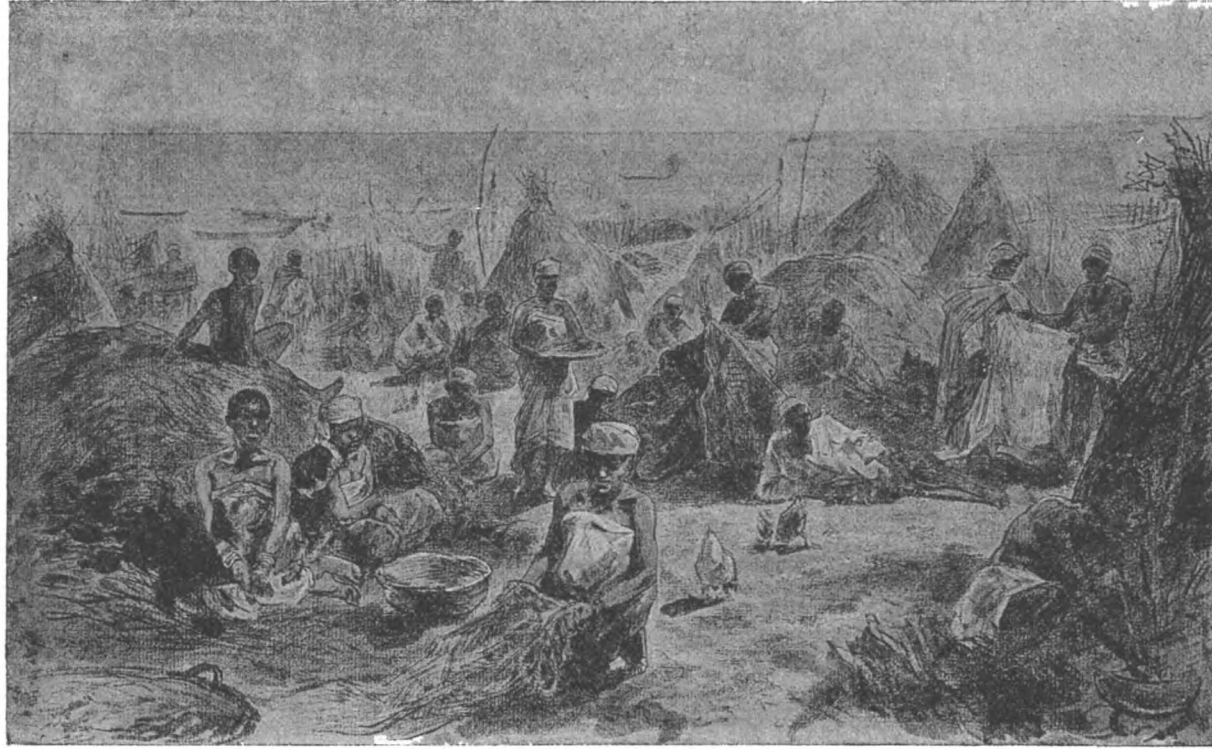
la civilisation : leurs costumes bariolés sont confectionnés avec des étoffes européennes.

De jeunes noirs errent gravement à travers la foule, parés de leurs plus beaux vêtements aux couleurs tranchantes, jetés autour des hanches; ils tiennent en main de vieux fusils à silex et sur l'épaule un petit sac artistement tissé d'herbes

lance un bon mot, une grosse plaisanterie, qui soulève un bruyant rire général.

Là, une jeune femme, couleur d'ébène, assise à l'orientale, son enfant sur le dos, surveille sa marchandise étalée devant elle en petits tas : bananes, maïs, woandou et fèves de nisandi.

Sa voisine offre des nattes, des tissus et des



MARCHÉ DES PÊCHEURS WAFIPAS.



MARCHÉ DE TABORA.

facendas. Près d'elle un vieux nègre arrive de la côte occidentale avec ses caisses de liquides alcoolisés, déballe de longs machètes, des haches forgées, de vieux cercles de tonneaux, tandis qu'à ses côtés un jeune noir vigoureux sépare à grands coups de couteau une côte de lard qui déjà commence à avoir un aspect passablement moisi, mais dont néanmoins les larges tranches sont enviées par les amateurs avides. D'autres femmes arrivent chargées comme des mules. Elles apportent du manioc, différentes espèces de bananes, des arachides, et une espèce de légume tout préparé ressemblant assez à nos épinards.

Le tout est contenu dans une grande hotte suspendue à la tête et reposant sur le dos. Ces malheureuses ploient sous le fardeau. Quelques-unes d'entre elles portent en outre un bébé sur le dos.

Les hommes présentent en vente du tabac, des poules, des chèvres, etc., des rats fumés (poukous) passés dans une broche. Ce dernier article est considéré par les indigènes comme le *nec plus ultra* de la friandise.

L'animation qui règne dans les marchés a quelque chose d'inférieur : tout ce monde noir va, vient, crie, gesticule, rit, dispute, se bat et fait un vacarme épouvantable.

Le costume parfois est des plus simples : un mouchoir ou un petit morceau d'étoffe autour des reins.

Le vendeur noir est en général habile en affaires ; il sait parfaitement estimer la valeur locale d'une denrée, bien qu'il demande quelquefois à l'acheteur, avec intention, des prix exorbitants. Un de ses avantages sur le blanc, c'est qu'il ne tient jamais compte du temps qu'il dépense en pourparlers, en marchandages, en discussions oiseuses, en débats prolongés qui finissent toujours par lasser la patience de l'Européen négociant avec lui.

C'est aussi par suite de cette insouciance de la valeur du temps que les nègres sont incapables de comprendre pourquoi les blancs payent davantage les denrées apportées à la factorerie, que les mêmes denrées achetées au marché.



DES POTIERS.



**LE SOUS-LIEUTENANT GRANG,**  
Sous-chef de la station de Léopoldville.



**LE SOUS-LIEUTENANT JANSSEN**  
Chef de la station de Msuala.



**LE CAPITAINE HANSENS,**  
Chef de l'expédition au Kwilu et au haut Congo.



**LE SOUS-LIEUTENANT PARFONRY,**  
Chef de la station d'Isangila.



**LE DOCTEUR ALLART,**  
Directeur du sanatorium de Boma.



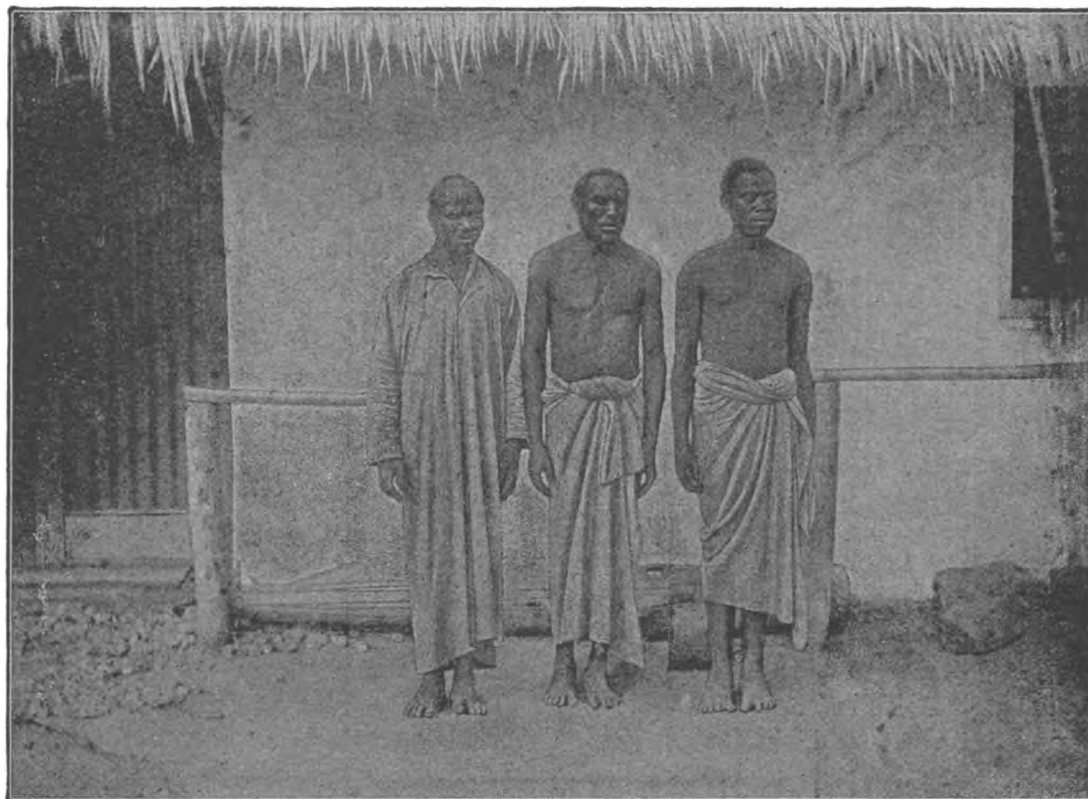
**M. COURTOIS,**  
Pharmacien adjoint à Léopoldville.



**LE LIEUTENANT HAROU,**  
Chef de la station de Manyanga.



LE CAPITAINE HANSENS ET LE SOUS-LIEUTENANT ORBAN.



INDIGÈNES NYAMWÉZIS.

## L'EXPÉDITION HANSSENS... ET LES SUIVANTES



EN mai 1884, le capitaine Hanssens accompagné du lieutenant Coquilhat, résidait chez les cannibales bangalas. Le lieutenant Coquilhat fut chargé du commandement de la station que le capitaine Hanssens décida d'y fonder. Dans l'entre-temps, l'expédition remontait le fleuve Congo et, arrivé à la station de Stanley-Falls, rempla-

A la fin de décembre, le capitaine Hanssens, atteint à son tour par la terrible fièvre bilieuse du pays, succombait à Vivi. Stanley a fait son oraison funèbre avec ces paroles laconiques :

« Il avait le feu sacré qui distingue l'homme supérieur! »

Le 19 octobre 1884, une autre expédition avait quitté Bruxelles. Elle était composée du lieutenant Becker, du lieutenant Durutte, des sous-lieutenants Dubois et Dhanis. Mais des difficultés de tous genres l'empêchèrent d'aller plus loin que Zanzibar, et elle revint en Belgique.



LE LIEUTENANT LIEBRECHTS.

çait le commandant anglais, M. Bennie, par un officier suédois, le lieutenant Wester, à qui un Belge, M. Amelot, fut adjoint. Une autre station, Bolobo, fondée dès 1882, avait eu successivement pour chefs le sous-lieutenant Orban et le lieutenant Liebrechts — qui fut envoyé aussi à Léopoldville.

\* \* \*

Au commencement de 1885, l'État Indépendant du Congo était constitué en lieu et place de l'Association Internationale. Le drapeau bleu étoilé d'or de celle-ci avait été reconnu successivement par



les puissances. Et une conférence réunie à Berlin élaborait l'Acte général du 26 février 1885, qui fit entrer le nouvel État dans la vie internationale.

autorisé à être le chef de l'État fondé en Afrique par l'Association Internationale du Congo.

» L'union entre la Belgique et le nouvel État du Congo sera exclusivement personnelle. »

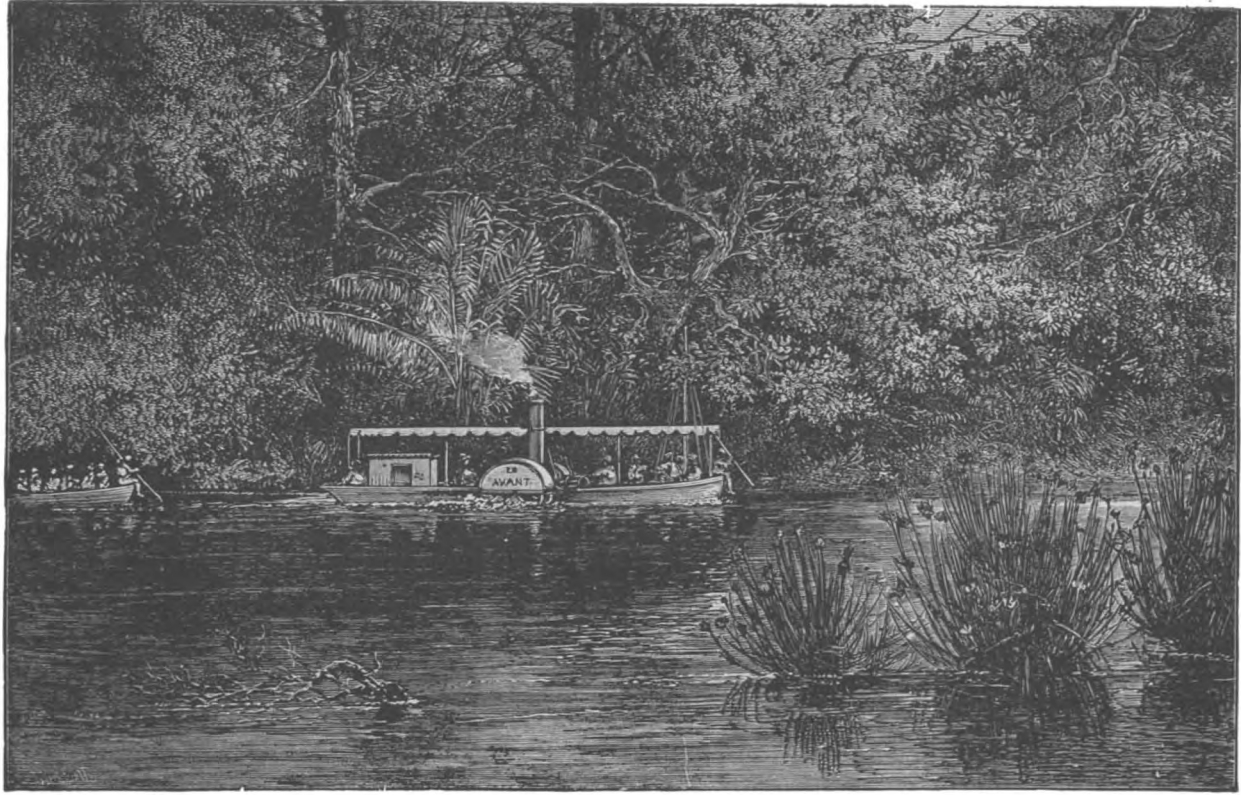


LES LIEUTENANTS BECKER, DURUTTE, DUBOIS ET DHANIS.

Léopold II prit le titre de souverain de l'État Indépendant du Congo à la suite du vote, par le Parlement belge, de ce projet de loi :

- « La Chambre des représentants (le Sénat),
- » Vu l'article 62 de la Constitution,
- » Décide :
- » Sa Majesté Léopold II, roi des Belges, est

La nation tout entière, par la voix de ses corps constitués, applaudit à cette décision du Parlement récompensant ainsi le monarque belge de sa noble initiative, de ses efforts, de ses études, et de son concours pécuniaire en vue de la civilisation du Continent noir et de l'abolition de l'esclavage dans le centre de l'Afrique.



LE STEAMER « EN AVANT » SUR LE LAC LÉOPOLD II.



UNE CATARACTE TUMULTEUSE.

Entre l'Océan et le Stanley-Pool, des stations avaient été établies, qu'on mentionnait en ces termes : « Banana, port maritime du Congo, siège des administrations des postes et des droits de sortie; Boma, port intérieur du fleuve, siège de l'administration centrale, résidence de l'administrateur général; Matadi, port de débarquement situé en face de Vivi, siège de l'administration des transports par terre, tête de ligne de la route terrestre vers l'intérieur; Lukungu, station intermédiaire, point de ravitaillement situé au centre d'une région salubre, fertile et populeuse, propre au recrutement des porteurs; Léopoldville, port sur le Stanley-Pool, tête des lignes de navigation sur le haut Congo. »

Cependant de nouveaux voyageurs parcouraient

en tous sens les parties encore inconnues du Congo.

Citons parmi les plus distingués l'Allemand Wissmann qui explora la rivière Lulua sur les bords de laquelle il fonda un poste du nom de Luluabourg. Il constata l'identité de la rivière Kasai avec le cours inférieur du Kiva.

Capello et Iwens, officiers portugais, reconnurent la région Ouest du Moero et fixèrent d'une manière certaine les sources du Lualaba.

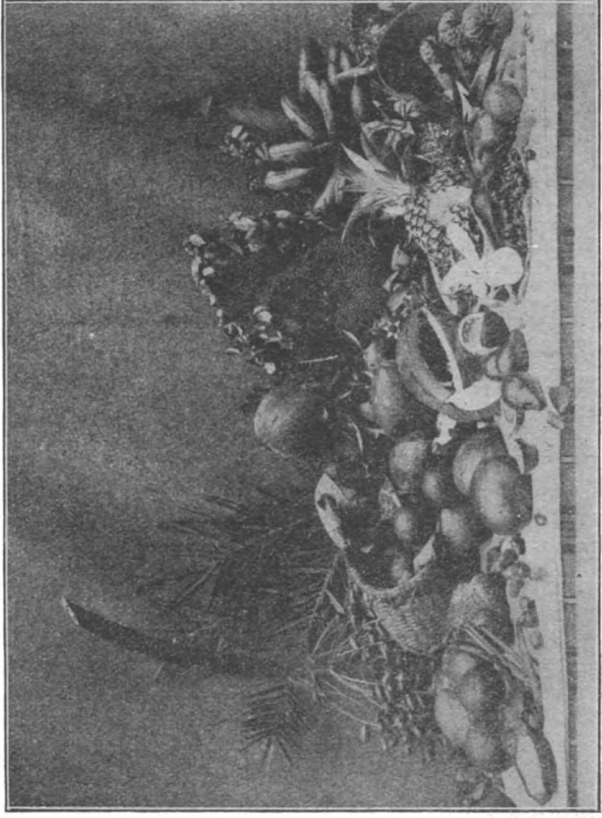
Le médecin Reichard, lui, explora le Katanga.

Bientôt, le Dr Wolf découvrait que le Lomami est un affluent du Congo...

L'ère des explorations, des expéditions était d'ailleurs loin d'être terminée. Mais il nous aura suffi de signaler ici les premières, les plus intéressantes.



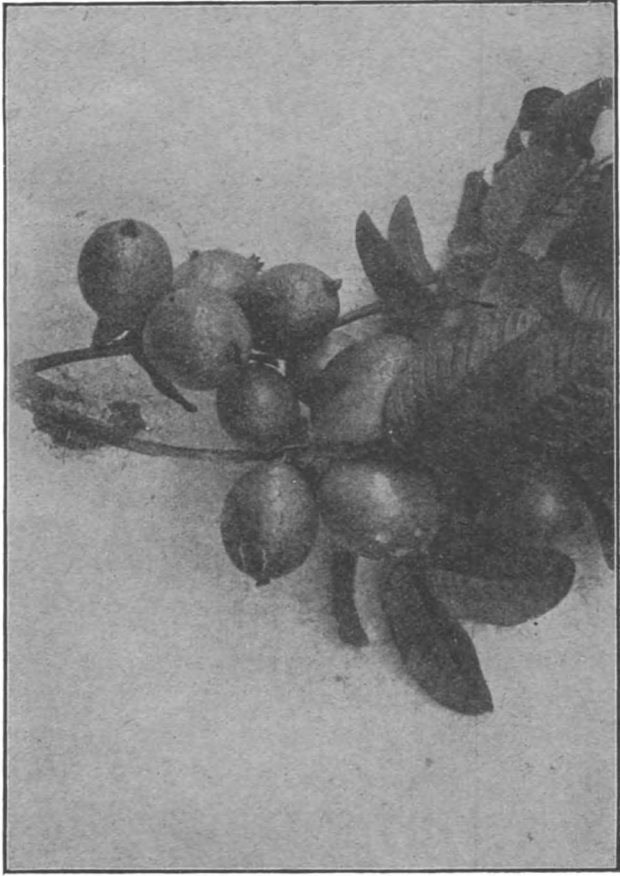
ATELIER DE MENUISERIE DE MATÉBA.



MISSION DE MPALA. — FRUITS DU CONGO.



ANANAS.



GOYAVE.



ORANGES.

## LA FLORE DU CONGO

Parlons maintenant des principaux produits naturels du Congo.

L'ARACHIDE se récolte trois fois par année dans le haut Congo, et deux fois dans la zone maritime du bas Congo.

La plante convient à merveille pour la mise en culture des brousses à sol assez léger. Ses fruits, appelés parfois pistaches, viennent sous terre et consistent en une gousse allongée renfermant deux ou trois semences rouges, de la grosseur d'une noisette, à l'intérieur de laquelle se trouve une amande blanche; cette amande fournit une huile comestible, dont on se sert pour falsifier l'huile d'olive; cette huile est très propre à l'éclairage et on l'utilise pour la fabrication des savons et pour le graissage des machines.

Le tourteau d'arachides, c'est-à-dire le résidu après l'extraction de l'huile, fournit un engrais recherché et un excellent aliment pour le bétail. Ce produit donne lieu à un mouvement d'affaires important sur la côte occidentale d'Afrique.

Le BANANIER est planté largement par les indigènes, autour des villages. Il est aussi précieux pour eux que le froment pour nous; son fruit parfumé constitue, avec la chicouanga (pain de manioc)

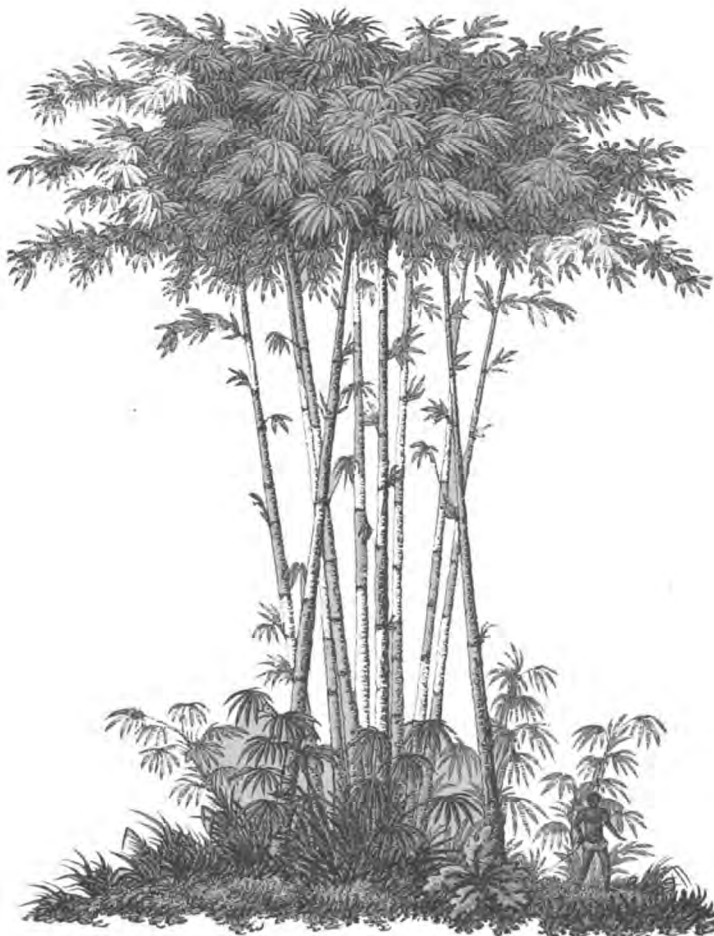
et la patate douce, la base de l'alimentation; on en tire aussi une boisson alcoolique appelée vin de banane. La tige fournit des fibres textiles employées à la fabrication de cordes, d'étoffes et de papier. Les feuilles servent à couvrir les huttes, à nourrir le bétail. Un hectare de terre

planté de bananiers donne 184,300 kilogrammes de substances alimentaires.

La CANNE A SUCRE croît à profusion dans le bassin intérieur; à Lukungu, dans la zone des cataractes, il en existe de vastes champs cultivés. Écrasée dans d'immenses récipients, elle donne un jus qui, après avoir bouilli avec un mélange d'eau et fermenté, constitue une boisson très agréable et saine, appelée masanga. Le rendement de cette plante en sucre cristallisable est toujours supérieur à 15%; notre betterave n'atteint ce taux que dans des années exceptionnelles.

Parmi les végétaux qu'on rencontre dans le bassin du Congo, il y en a un grand nombre dont les produits peuvent faire l'objet d'un important commerce d'exportation. Citons :

Le RICIN, le PIMENT, le CUBÈBE, l'ORANGER, le VANILLIER, le POIVRIER, le TAMARIN, qui croissent à l'état sauvage;



BAMBOU.

Le *Sarcocephalus esculentus*, rubiacée qui porte un fruit connu sous le nom de doundake. L'écorce de la tige de cette plante est employée comme fébrifuge et a la propriété de relever l'appétit languissant. On en extrait une substance colorant la soie en vicil or durable, résistant à la lumière;

Le *Bafia laurifolia*, qui fournit une substance colorante rouge;

Le *Mbougou* (*Ficus lutea*) dont l'écorce est très employée pour la confection des vêtements;

Le MÉDICINIER, dont la fève, dite pignon d'Inde, procure une huile médicinale analogue à l'huile de croton. Les indigènes brûlent ses fruits enfilés sur des baguettes, pour s'éclairer la nuit. En France, on s'en sert dans la fabrication du savon et des bougies;

Divers ACACIAS, dont les écorces astringentes

Le *Pterocarpus santaloides* qui, lorsqu'il tombe en vétusté, procure aux indigènes une poudre



LE JARDIN BOTANIQUE A EALA.



UNE PALMERAIE.

donnent des teintures brunes ou noires, et plusieurs espèces d'INDIGOTIERS, qui produisent des couleurs bleues variées;

appelée takula, dont ils se servent pour se peindre le corps et le visage et teindre leurs étoffes en rouge ou en couleur lie de vin, par un mélange de noir;

Le *Sekegna*, dont l'écorce produit un suc d'une vertu tinctoriale puissante. Les indigènes s'en servent pour colorer leurs pagaies, leurs paniers et d'autres objets. Cet arbre donne un bois d'ébénisterie précieux, d'une belle couleur lie de vin. Il produit également un fruit comestible, appelé mugoria, dont les nègres sont très friands;

L'ARBRE A NKULA ou camwood, très répandu, dont l'écorce, bouillie et pulvérisée, procure une poudre fine d'un cramoisi éclatant;

L'ARBRE A COTON, une malvacée, qui croît spontanément depuis Boma jusqu'à Nyangwé. Les noirs s'en servent pour faire de l'amadou. Les graines sont garnies, comme celles du cotonnier, d'un duvet blanc très épais pouvant être tissé;

Le COCOTIER, qui appartient à la famille des palmiers et a été introduit, il n'y a pas longtemps, dans le bassin du Congo. Le fruit, composé d'un brou fibreux, contient un liquide blanchâtre, appelé lait de coco, fort agréable à prendre, ainsi qu'une amande qui, séchée, porte le nom du coprah et fournit une huile excellente. Les fibres de brou servent à la confection de tapis, de paillassons, de cordages, etc.;

L'ARBRE A BEURRE (*Bassia Parkii*) est une

essence du haut Congo. Les indigènes l'emploient comme bois de charpente. De sa noix, ils tirent le beurre végétal, employé dans la préparation des aliments;

L'OBA, espèce de MANGUIER ayant l'aspect des chênes de nos contrées, porte un fruit dont on fait le pain de dika, qui rappelle la saveur du cacao. L'amande de ce fruit, soumise à l'ébullition, forme une huile facilement saponifiable et pouvant donner de très belles bougies;

Le BAOBAB, le géant des végétaux, se trouve surtout en deçà du Stanley-Pool. On cite des spécimens de cet arbre que dix-sept nègres parviennent difficilement à entourer de leurs bras étendus; son écorce est très estimée dans la fabrication du papier;

Le KOLA, extraordinairement répandu dans tout le territoire. Le fruit de cet arbre, d'une teinte

légèrement brune à maturité, ressemble à la prune et est fort amer au goût. Le kola donne 50 kilogrammes de noix par année moyenne, en deux récoltes. Les natifs mâchent le fruit et lui attribuent des propriétés merveilleuses pour ranimer et soutenir leurs forces. Le kola contient de la caféine en quantité plus notable que les thés et les cafés commerciaux. Il renferme également un alcaloïde en proportion supérieure à celle de la théobromine dans le cacao. A cause de la présence de ces principes toniques, le fruit est un antidépéritif au plus haut degré et un reconstituant énergique par son



PALMIER ETAFIS.



PLANTATION DE BANANIERS A LÉOPOLDVILLE.

amertume et son astringence, dans le cas de troubles profonds des organes digestifs. Il prend



PALMIER PHOENIX.

place en thérapeutique bien au-dessus du maté et du cacao;

Le *Raphia vinifera*, espèce de palmier improprement appelé bambou en Afrique, croît en masses touffues dans les criques du bas Congo. Ses fibres, connues dans le commerce sous le nom de piassava, servent en Europe à la fabrication de grandes brosses à balayer. Les indigènes les emploient comme cordes à leurs instruments de musique et pour la confection d'ustensiles et de meubles. La tige même du raphia est employée à la construction de maisons et de magasins à l'usage des blancs;

Le *Borassus flabelliformis*, autre espèce de palmier, se rencontre beaucoup entre le Stanley-Pool et le Kasai, sur le Kwango et dans le Manyéma. Les noirs en obtiennent un assez bon vin, mais ils

n'utilisent ni ses fibres ni ses feuilles, lesquelles sont employées à des multitudes d'usages dans d'autres pays où cette plante existe;

Le rocou, élégant arbuste aux semences rouges, dont on extrait une matière colorante jaune rougeâtre; le SÉSAME, dont la graine fournit une huile très comestible, et l'ORSEILLE, espèce de lichen, employés en teinturerie, se trouvent en abondance dans le district du Congo inférieur;

Le *Nulla panza*, arbre de la famille des légumineuses, haut de 12 à 20 mètres, est très répandu dans le bas Congo. Il porte de grandes gousses qui éclatent avec bruit et laissent échapper de très fortes graines aplaties et riches en huile. Certaines populations de la côte occidentale d'Afrique en font leur nourriture. L'huile qu'elles renferment en grande quantité est comestible et convient aussi à la fabrication du savon et au graissage des machines.



ARBRE A COPAL.

Notons tout particulièrement parmi les plantes de grande culture la LIANE A CAOUTCHOUC, le



CAFÉIER, le CACAOYER, le TABAC, le PALMIER ELAEIS et l'ARBRE A COPAL.

Les fruits du palmier elaeis, du palmier à huile, sont traités dans de grandes usines et donnent deux produits dont l'exportation est considérable : l'huile d'amandes palmistes, employée dans la fabrication de la margarine, et l'huile de palme, utilisée principalement dans la savonnerie.

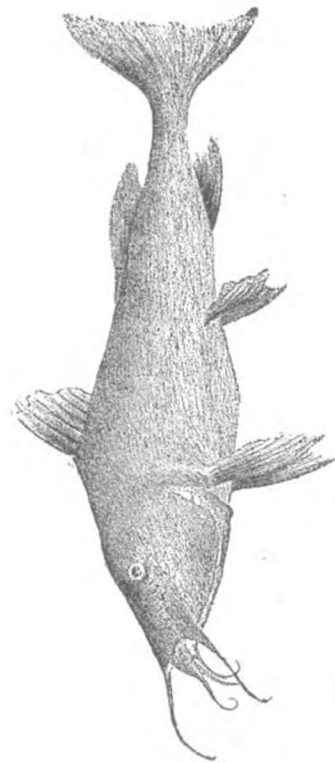
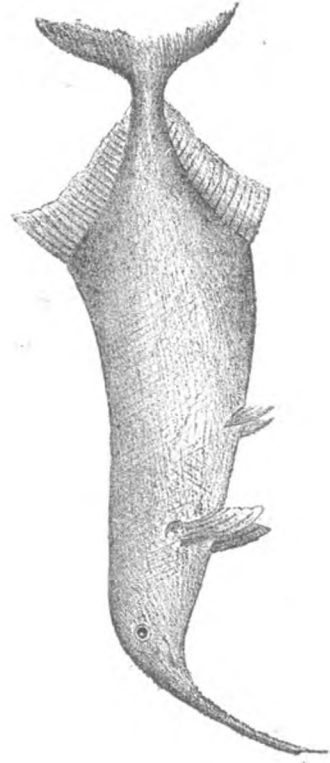
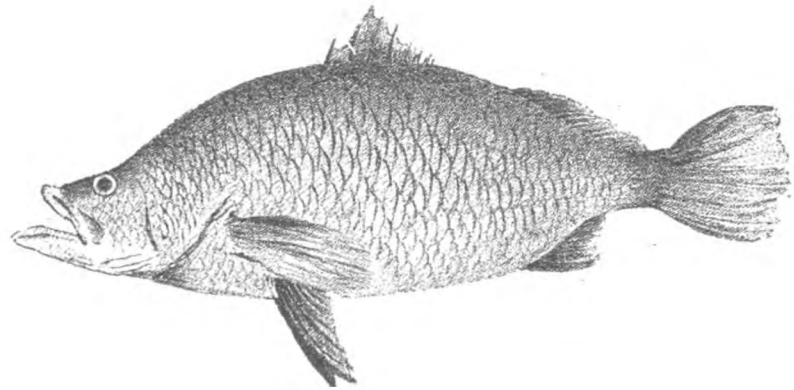
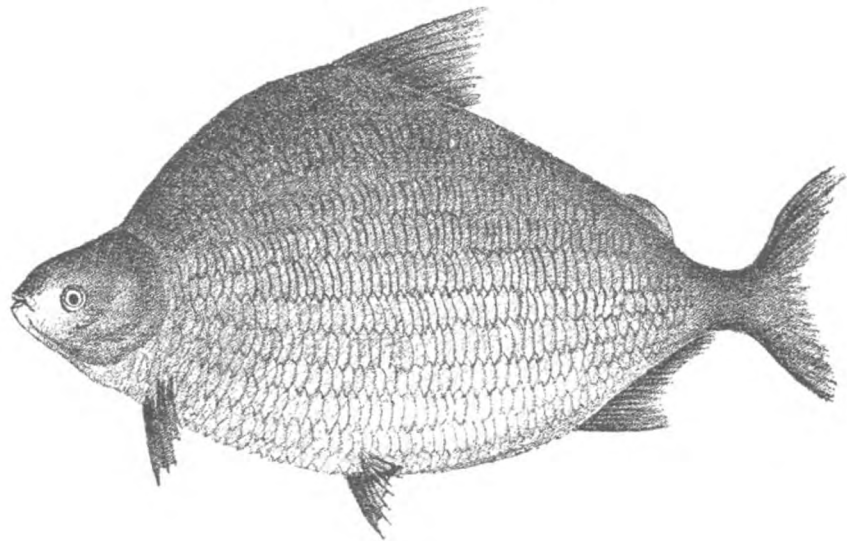
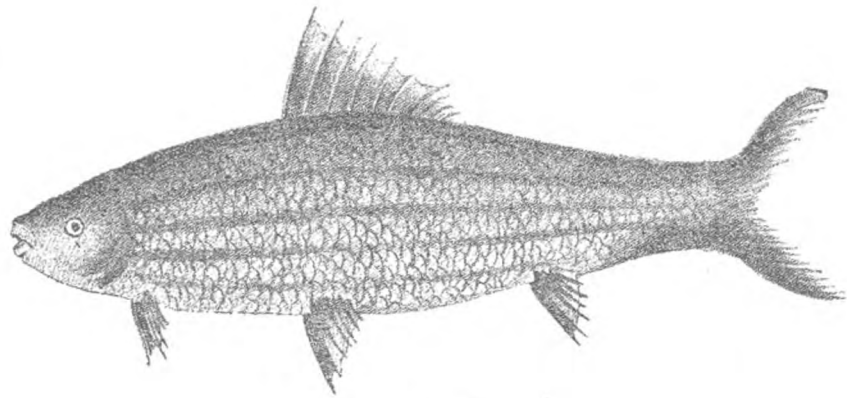
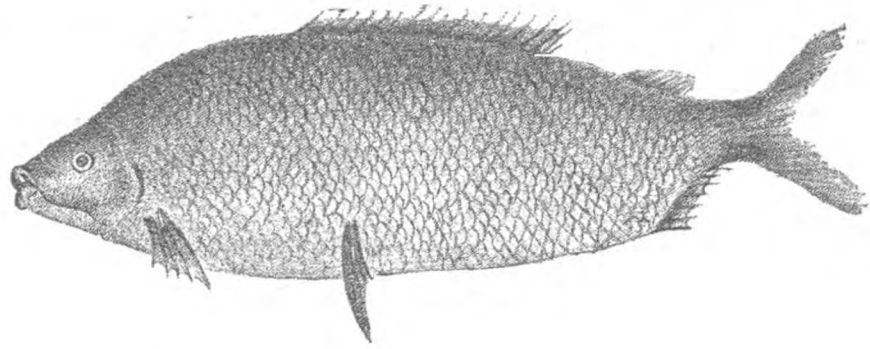
L'arbre à copal est surtout répandu dans le haut Congo. Il présente l'aspect de nos acacias et pro-

duit une gomme utilisée dans de nombreuses branches de l'industrie. Le copal sert à fabriquer les vernis, les laques, les peintures; il remplace, lorsqu'il est de belle qualité, l'ambre dans la fabrication des bouts de pipe. Le marché d'Anvers a importé en 1923 pour plus de 26 millions de francs de gomme copal.

Nous reviendrons sur tout cela dans un chapitre ultérieur : « Ce qu'il faut cultiver au Congo. »



CACAOYER A TEMVO.



POISSONS DU CONGO.



## LA FAUNE DU CONGO

Région tropicale de l'Afrique, le Congo est par conséquent, comme les Indes, un foyer de vie animale intense, et les plus grandes espèces s'y rencontrent en troupeaux nombreux.

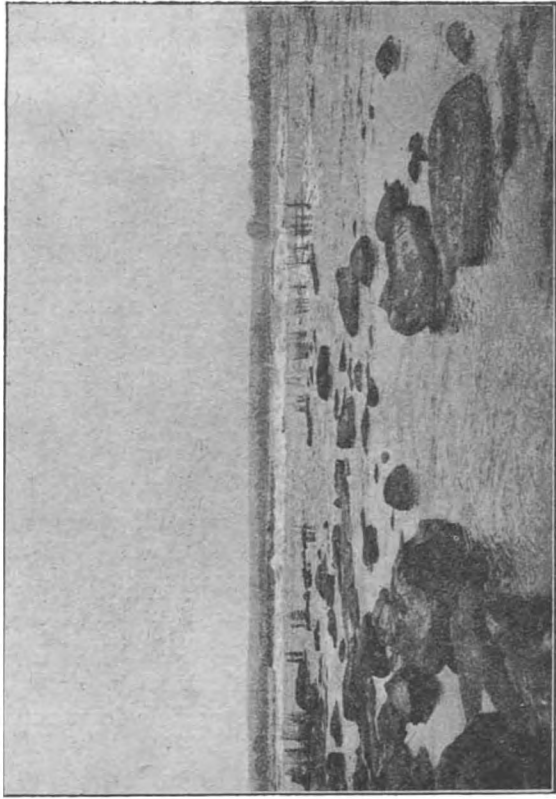
L'énumération serait longue, si on voulait suivre la classification zoologique habituelle. Contentons-nous de citer d'abord plusieurs espèces de quadrumanes, tels que le gorille, le chimpanzé, d'autres singes encore; puis d'énormes chauves-souris que les indigènes prennent au lacet et dont ils sont très friands.

Parmi les carnassiers : le lion qui se retrouve dans toute l'Afrique, depuis l'Algérie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, la panthère, le léopard, le chat sauvage, plusieurs espèces d'hyènes,

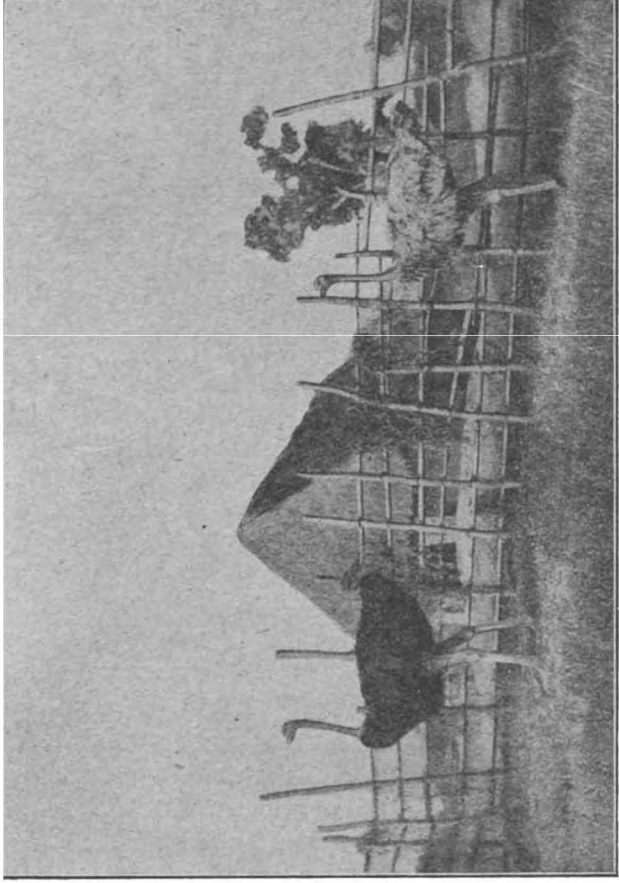
un chien, d'espèce petite, qu'on élève en basse-cour pour la cuisine.

Parmi les pachydermes : l'éléphant, le colosse du règne animal, que l'on trouve par bandes de vingt à cent individus, et qui fournit l'ivoire, un des articles les plus importants du commerce africain; l'hippopotame, qui pullule dans les rivières; le rhinocéros, le sanglier sauvage, le porc, élevé en domesticité.

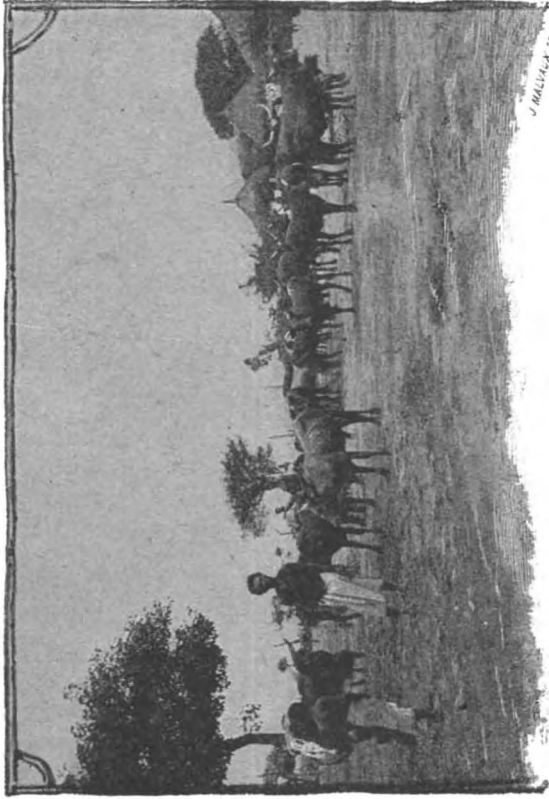
Les ruminants sont également très nombreux, notamment : le buffle ou bœuf sauvage, dont la chasse est dangereuse; la chèvre, parfois le mouton,



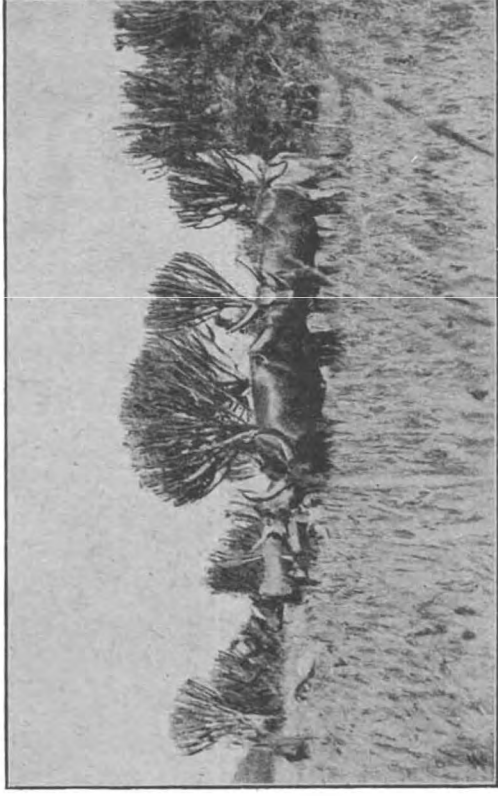
PÊCHERIES AUX STANLEY-FALLS.



AUTRUCHES DANS L'UELE.



LE BÉTAIL A LULCABOURG.



TROUPEAU DE BÉTAIL DANS LA PLAINE DE SEMBKI.

indigènes; le bœuf domestique, importé récemment dans les stations européennes, et un grand nombre d'espèces d'antilopes. Il y a lieu de citer aussi la girafe et l'okapi, qui lui est apparenté; ce dernier vit dans la grande forêt équatoriale d'où de rares individus ont été amenés en Europe.

On y trouve encore le pangolin, curieux insecti-



L'ADJUDANT, LE MARABOUT DU POSTE.

vore couvert d'écailles, ayant le mode d'existence des fourmilliers de l'Amérique du Sud.

N'oublions pas le rat, que mange volontiers le nègre.

Parmi les oiseaux : diverses espèces de perroquets, qui vivent en nombre incalculable dans les bois avoisinant les plantations; l'aigle et le vautour sont communs. L'épervier est un oiseau fétiche; il est *n'kissi* (sacré) pour les indigènes. Le pigeon, la perdrix rouge et la pintade, les oies, les canards sauvages pullulent; on les chasse acti-

vement. La poule domestique est la grande provision culinaire chez tous les sauvages. En outre, il y a d'innombrables oiseaux d'agrément. L'ibis rouge et le flamant rose vivent en bandes sur les rives des grands lacs.

Parmi les reptiles, le crocodile partage avec l'hippopotame le domaine des eaux; il est très redouté des riverains, qui, toutefois, trouvent sa chair comestible. Le boa et une multitude de serpents remplissent les forêts.

Les poissons sont partout abondants et les indigènes les pêchent avec une adresse admirable et de diverses manières : à la ligne, au filet, à la nasse, à la flèche ou simplement à la lance en guise de harpon.

Les scolopendres (mille-pieds) ainsi que les scorpions se trouvent en grande quantité dans les endroits à l'abri de la lumière, sous les troncs d'arbre, les pierres et même dans les habitations.

Les coléoptères sont représentés par des espèces de grande taille; spécialement les goliaths, géants vêtus de velours incarnat sur les élytres, à raies de velours noir tranchant sur le fond blanc du corselet, ainsi que d'autres cétoines de toute beauté et d'une grande richesse de coloris. Parmi les papillons, on trouve l'élégant *Papilio Antimachus*, de 25 à 30 centimètres d'envergure, dont on n'avait jamais réussi à capturer que des mâles quand une femelle fut payée 1,200 francs par un amateur anglais.

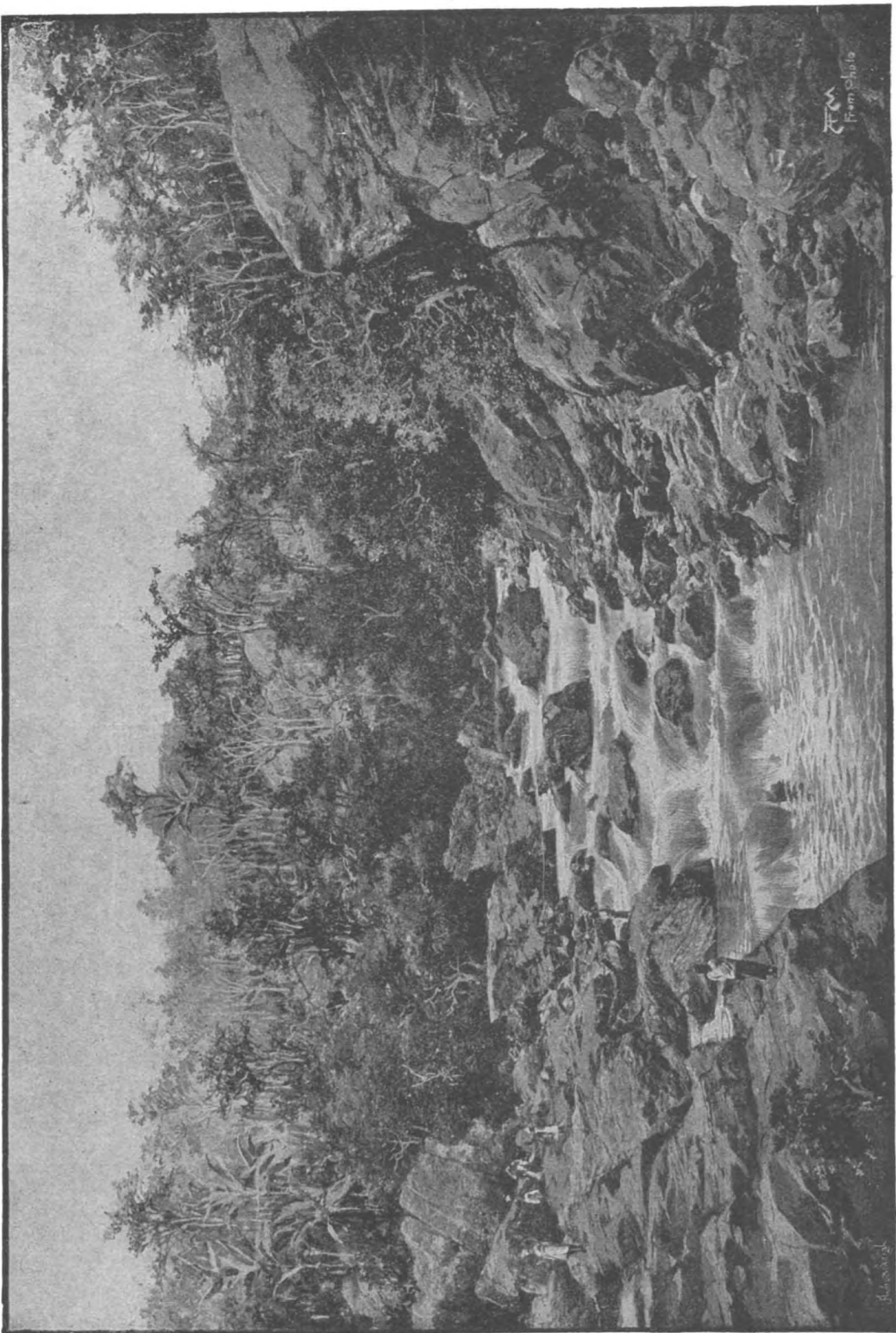
La puce pénétrante est dangereuse pour les pieds nus des indigènes, qui toutefois savent l'extraire avec adresse.

Les moustiques et les mouches, la tsétsé notamment, innombrables au Congo, sont les agents de transmission d'un grand nombre de maladies que l'on s'ingénie à combattre.

Les termites, les fourmis, les blattes gigantesques sont le fléau des provisions.

Les abeilles produisent une cire très recherchée et un miel excellent, mais trop délaissé des nègres qui, en revanche, sont très friands de plusieurs espèces de chenilles, aussi bien que de fourmis, de sauterelles et de diverses larves d'insectes...





VUE DES CATARACTES DE LA RÉGION DU BAS CONGO.

## UNE « RÉSERVE » : LE PARC ALBERT

Dans sa séance du 28 mars 1925, le Conseil colonial a approuvé à l'unanimité un projet de décret destiné à protéger la flore et surtout la faune du Congo, sur lesquelles la mise en valeur de la colonie exerce une influence notable.

L'agriculture introduit des plantes nouvelles,

fait succéder les cultures aux peuplements primitifs.

La faune est modifiée encore plus profondément. Dès que les voies de transport se multiplient et que l'industrie et le commerce s'installent, les demandes de viande fraîche deviennent pres-



UN CHASSEUR INDIGÈNE AUX AGUETS.

L'exploitation de bois de chauffage et de bois d'œuvre et la création de plantations diverses changent l'aspect et la composition de certaines forêts. Des routes et des chemins de fer sillonnent les savanes et les peuplements forestiers. Des usines s'ouvrent en un grand nombre de points, amènent des populations ouvrières et appellent chaque jour de nombreuses caravanes apportant les ravitaillements. Chaque ville nouvelle, chaque chantier nouveau de construction, altère les caractères originaux de la végétation environnante et

santes; le nombre des chasseurs de race blanche et de race indigène augmente rapidement, en même temps que la puissance de leur armement. Les animaux sauvages, traqués de toutes parts, s'éloignent ou disparaissent par suite d'abatages intensifs. Des régions congolaises autrefois riches en gros gibier en sont aujourd'hui presque dépourvues.

Des savants belges et étrangers ont émis à diverses reprises le vœu que des « réserves » soient établies au Congo, de manière à conserver la faune et la flore d'autrefois, surtout en des régions dont

les animaux et les plantes présentent des caractères spéciaux et intéressants.

Parmi ces régions de grand intérêt scientifique, la zone des énormes volcans du lac Kivu est une des plus remarquables. Hautes de 4,000 à 4,500 mètres, ces montagnes sont couvertes dans leurs parties inférieures et moyennes de forêts vierges et de massifs de bambous, abritant une faune spéciale et présentant un grand nombre d'associations végétales qui ne se voient pas dans les altitudes plus basses.

Un des animaux que l'on y rencontre suscite le plus vif intérêt parmi les savants : c'est une espèce de gorille propre aux pays de montagnes et dont l'étude peut être fructueuse au point de vue

scientifique. Cette espèce n'existe que dans la région du lac Kivu. N'étant plus représentée que par une ou deux centaines d'individus, elle est menacée d'extinction si la chasse n'est totalement interdite pendant plusieurs années.

On créera donc dans la zone des volcans du Kivu un vaste parc, analogue aux parcs nationaux américains, auquel on donnera le nom du roi Albert et où il sera défendu, sous des peines sévères, de poursuivre, chasser, capturer ou détruire tout animal quelconque, sauf le cas de légitime défense; de prendre ou de détruire les œufs ou les nids d'oiseaux; d'abattre les arbres ou de détruire les plantes non cultivées.

Et ainsi sera réalisé le vœu des naturalistes.



FEMMES INDIGÈNES SUR LA PLACE DU MARCHÉ, A LÉOPOLDVILLE.



## LES RICHESSES SOUTERRAINES

Il existe au Congo des richesses minérales considérables. On exploite de nombreux gisements de cuivre : l'Union minière du haut Katanga a produit, en 1924, 85,662 tonnes de ce métal! L'étain, l'or, les diamants, le précieux radium abondent.

Quant au fer, il existe partout, et le nègre sait le réduire et le travailler par des moyens aussi ingénieux que primitifs, car le nègre est essentiellement forgeron, aussi bien que commerçant.

Pour fondre le fer, il creuse une tranchée dans laquelle il jete pêle-mêle du minerai et du charbon de bois; il couvre la tranchée de boue en ayant soin de laisser une ouverture à chaque bout. A l'un de ceux-ci, il allume le feu que de jeunes garçons attisent au moyen de courts soufflets. Au bout de quelques jours, la tranchée est ouverte et le fer est recueilli dans ce haut fourneau primitif.

Voyons maintenant le forgeron à l'œuvre. Dans une case, plus souvent sous l'auvent en paille d'une

hutte, se trouve un bloc de granit égalisé à sa surface et recouvert d'une forte plaque de fer. A côté, du charbon de bois allumé flambe à l'air, attisé par un soufflet que manie une femme ou un enfant. Le soufflet, engin tout primitif, consiste en deux petites caisses de bois circulaires auxquelles sont fixés deux tubes qui vont se réunir dans une même embouchure en argile. Des peaux non tendues recouvrant les cylindres se soulèvent et s'abaissent tour à tour par le moyen d'un manche ou bâton, adapté au milieu de chacune. Ce mouvement de pression alternatif et rapide produit un courant d'air continu que l'embouchure commune aux deux tubes dirige sur le foyer. Le forgeron, armé d'une pince, place un morceau de fer dans les braises, le retire dès qu'il est rouge, et le martèle au moyen d'une masse également en fer. Il en fabrique des houes, des pioches, des haches, des lances, des harpons et une foule d'ustensiles.



HACHE.



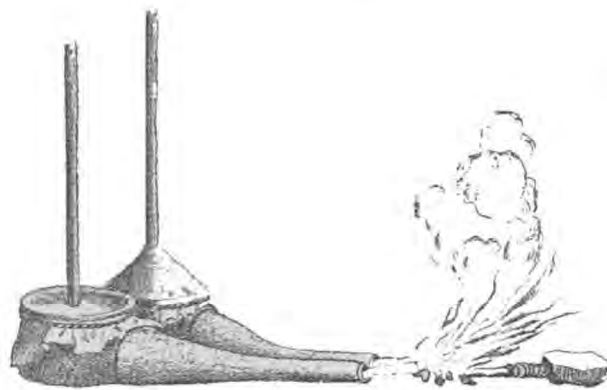
MASSE TENANT LIEU DE MARTEAU.



COUTEAU DE CHAMP.



HERMINETTE.



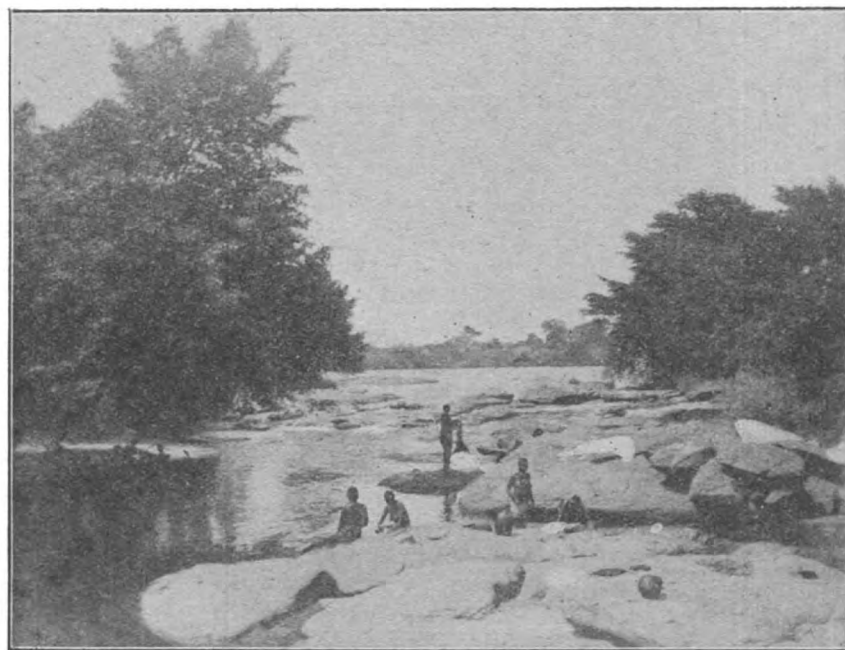
SOUFFLET DE FORGE.



HOUE.



FEMMES ET ENFANTS DES INDIGÈNES AU SERVICE DE L'ANCIEN ÉTAT INDÉPENDANT.



AU BAIN A DUNGU, A L'ENTRÉE DES RAPIDES (HAUT UELE).

## ORGANISATION DU GOUVERNEMENT DE L'ÉTAT INDÉPENDANT



ÉJA le nouvel État africain se constituait d'une manière régulière. Mais les dépenses croissaient en proportion de l'organisation, tandis que les recettes n'existaient pour ainsi dire pas. Aucun moyen d'équilibrer le budget, puisque les revenus du Gouvernement ne consistaient qu'en droits d'exportation insignifiants joints à ceux de l'enregistrement et de la poste. Il fallut bien, en cette occasion, avoir recours à un emprunt. Cette opération financière fut votée presque à l'unanimité par le Parlement.

Dans l'entre-temps, les nouvelles découvertes se multipliaient au Congo. L'exploration complète de l'Ubangi par Van Gèle provoqua l'admiration du monde savant.

Mais la mort continuait aussi à faucher dans les rangs du personnel belge. Le capitaine Liévin Vande Velde et le lieutenant Warlomont succombèrent, le premier à Léopoldville, le second à Boma.

Signalons, en passant, la création, au début de l'année 1888, d'une Société des Magasins généraux du Congo. Cette compagnie établit à Boma de vastes entrepôts où les agents du Gouvernement, les négociants, les missionnaires purent se pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire. Elle bâtit dans la même station un hôtel-restaurant à l'euro-péenne. Enfin, elle construisit un tramway mettant en communication l'hôtel et les entrepôts avec Boma-Rive et Boma-Plateau.

Voici l'exposé que fit le capitaine Thys de la situation du Congo dans les conférences de la Société belge des Ingénieurs (1889) :

« A quelque point de vue, dit-il, qu'on envisage le travail qui a été accompli par les agents du Roi

en Afrique pendant ces dix dernières années, on éprouve un vif sentiment d'admiration.

» Les secrets géographiques de cet immense réseau fluvial du haut Congo ont été arrachés un à un au continent qu'il y a douze ans à peine, Stanley appelait si justement le continent mystérieux; un Gouvernement régulier, dont les lois s'inspirent des idées les plus libérales, a été établi et exerce progressivement son action; des régions nouvelles immenses ont été ouvertes à l'activité commerciale et industrielle du monde. Et si l'on quitte ces sphères élevées pour envisager les choses à un point de vue plus immédiat et plus pratique, nous voyons :

» 1<sup>o</sup> La navigation poussée dans le bas Congo jusqu'à Boma et assurée dès maintenant de pouvoir remonter jusqu'à Matadi;

» 2<sup>o</sup> Divers travaux, tels que pose de bouées, construction de feux, entrepris pour donner plus de sécurité à la navigation du bas fleuve;

» 3<sup>o</sup> La carte cadastrale du bas Congo, destinée à servir de base à la propriété foncière, déjà terminée, et la brigade topographique réunissant les éléments nécessaires à l'établissement d'une carte générale;

» 4<sup>o</sup> La justice fonctionnant régulièrement dans le bas Congo à deux degrés;

» 5<sup>o</sup> Un service des postes assurant le transport rapide, régulier et à bon marché de la correspondance et des colis postaux;

» 6<sup>o</sup> L'état civil institué et fonctionnant pour les mariages, les naissances et les décès des non-indigènes;

» 7<sup>o</sup> Un service médical dirigé par des docteurs belges, établi à Banana, Boma et Léopoldville;

» 8<sup>o</sup> Une force publique composée de soldats noirs, commandés par des officiers et des sous-officiers européens, déjà disciplinée, exercée et capable

de faire respecter les décrets et règlements;

» 9° La sécurité absolue assurée à la route des caravanes entre Matadi et Léopoldville;

» 10° Un service de portage à dos d'hommes desservant cette région des chutes, où l'année dernière, en huit mois, on a trouvé à engager soixante mille indigènes pour le transport de près d'un million de kilogrammes de matériel et de marchandises;

» 11° Un chemin de fer dont la construction doit vaincre la résistance séculaire des cataractes, en cours de construction;

» 12° La création dans les stations de l'État de troupeaux de gros bétail;

» 13° La présence sur les eaux du haut Congo, au cœur de cette Afrique sauvage qu'il y a trente-cinq ans l'on croyait encore inhabitée, d'une flottille de bateaux à vapeur dont le nombre va chaque année en augmentant; cette flottille est devenue une flotte;

» 14° L'évolution des tribus indigènes les plus vivaces de l'intérieur, descendant jusqu'au bas Congo pour venir se mettre au service des blancs comme soldats, matelots, terrassiers, forgerons;

» 15° Les progrès des établissements commerciaux, dont il y a quelques années la chaîne ne dépassait pas Nokki et dont les factoreries sont actuellement disséminées sur tout le territoire de la colonie, sous la protection du drapeau belge;

» 16° Une entreprise agricole établie et fondée par un Belge, M. De Roubaix, dans le bas Congo, à Matéba; une maison de commerce belge, la *Sanford exploring expedition*, achetant de l'ivoire dans le haut Congo; plusieurs nouvelles sociétés belges, une autre société, encore à l'étude, mais dont l'idée a été accueillie avec une faveur qui permet d'espérer que bientôt elle aussi pourra se constituer, en vue d'organiser les transports par bœufs entre le bas Congo et le haut Congo.

» Voilà les progrès réalisés en quelques années. »



VUE DU CONGO ET DE LA FACTORERIE DE BOMA EN 1885.

## VOIES DE COMMUNICATIONS

Notre colonie présente le réseau fluvial le plus étendu qui existe dans le monde, si l'on en excepte

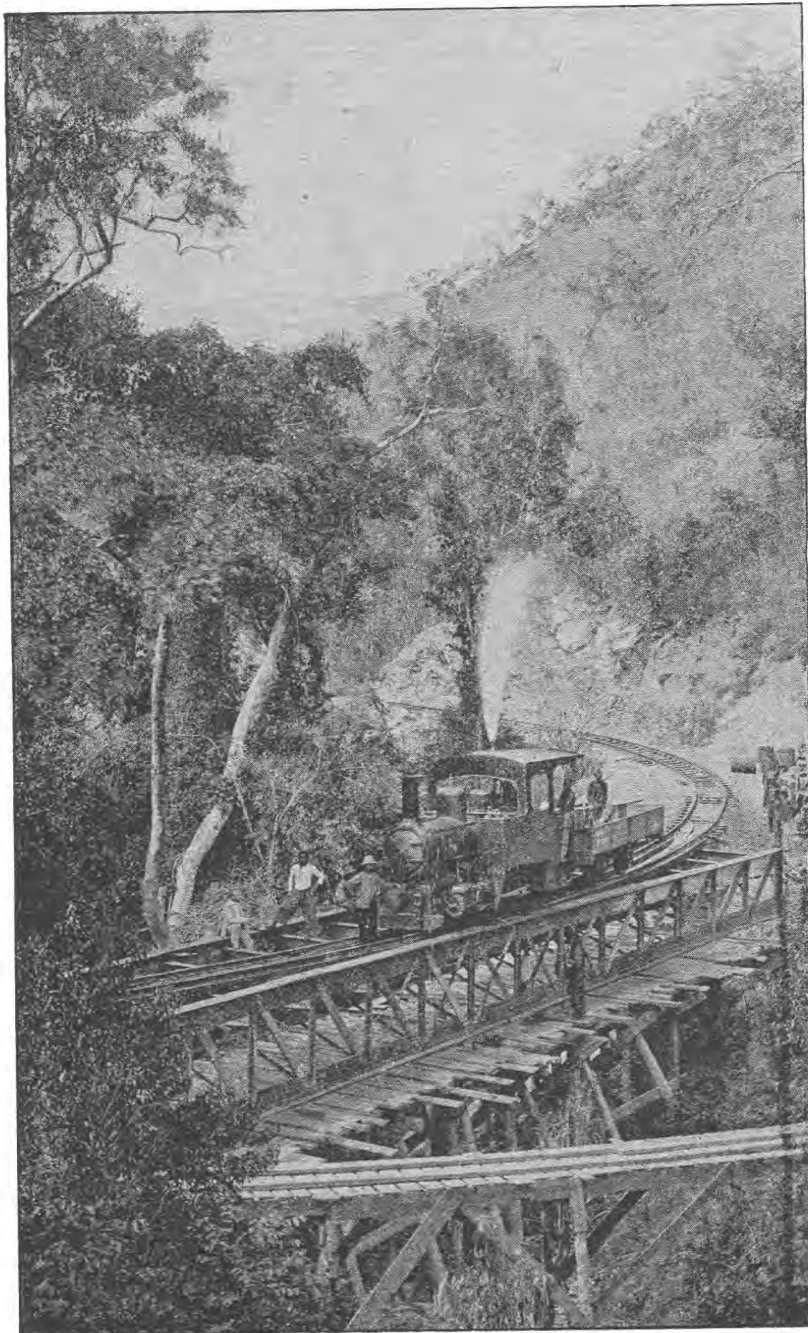
les contrées brésiliennes arrosées par l'Amazone. On peut évaluer à 15,000 kilomètres le développe-

ment du cours navigable du Congo et de ses tributaires. A lui seul, le fleuve présente entre les deux grandes séries de cataractes (chutes de Livingstone et Stanley-Falls), une voie navigable de 1,700 kilomètres; et en outre, sur son cours inférieur et supérieur, près de 1,000 kilomètres sont propres à la navigation. L'ensemble des lignes de parcours devient incalculable si l'on y ajoute les lacs et les branches latérales; il n'y a pas, en fait, un seul endroit du bassin qui se trouve à plus de 160 kilomètres d'une escale quelconque accessible par eau. Les terres les plus fertiles, les forêts riches en bois précieux, en lianes à caoutchouc, sont baignées de tous côtés soit par l'artère maritime du Congo, soit par ses multiples ramifications, qui, au nord, touchent aux confins de la vallée du Nil et, au sud, s'étendent jusque près des sources mêmes du Zambèze.

**Chemins de fer.** — Pour faciliter le transport des produits de la colonie, là surtout où la navigation est impossible, il a été créé des routes, il a été créé un important réseau de chemins de fer : les lignes en exploitation ont une longueur de plus de 2,000 kilomètres.

Le premier de ces chemins de fer fut celui de Matadi au Stanley-Pool, dû à l'initiative du général Thys et commencé en 1890.

Matadi est située sur la rive gauche du Congo, à 140 kilomètres de son embouchure. Le fleuve a là de 750 à 1,200 mètres de largeur. Les bâtiments de mer du plus fort ton-



LE PONT DU RAVIN DU SOMMEIL.

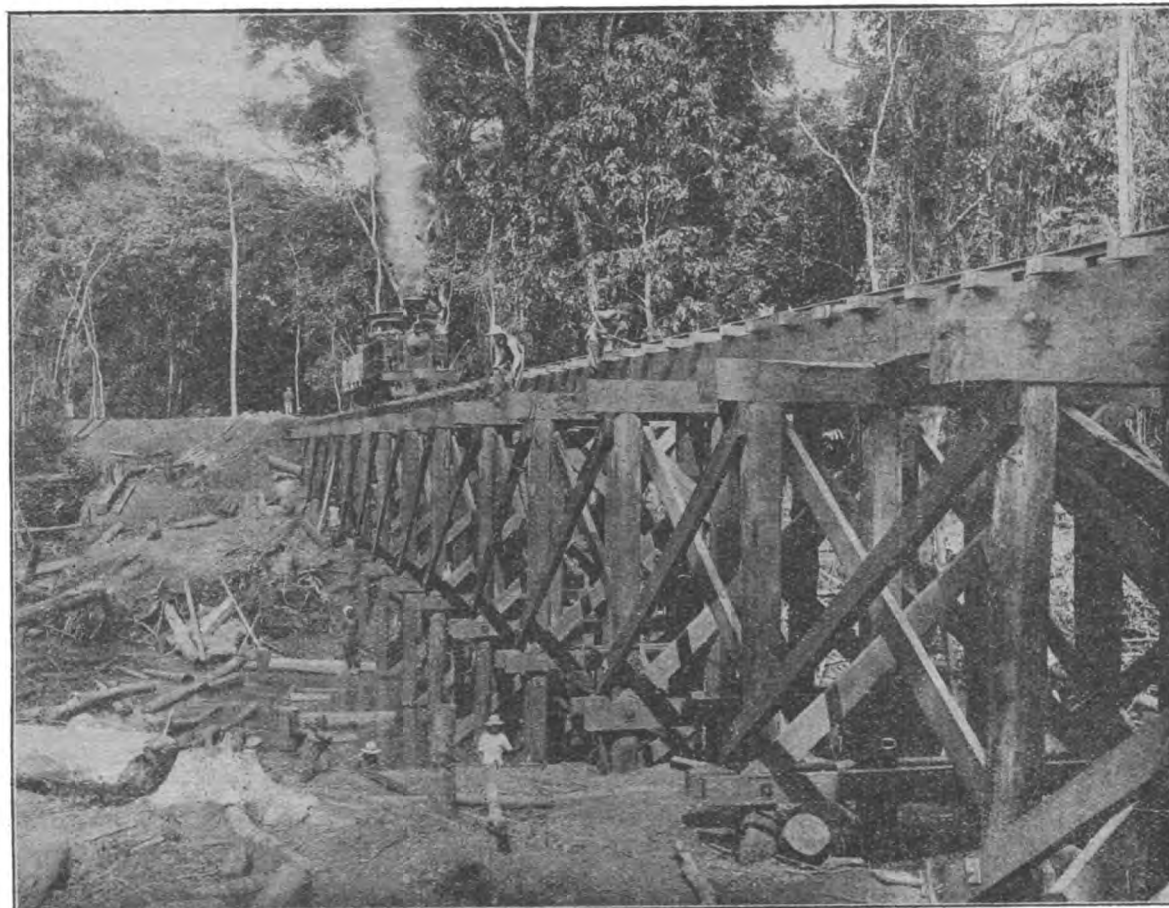
nage peuvent y arriver aisément. L'accostage des navires se fait à des piers métalliques.

De Matadi où il commence à la cote 26 au-dessus du niveau de la mer, jusqu'au confluent de la rivière Pozo, c'est-à-dire au quatrième kilomètre de son parcours et à 62 mètres d'altitude, le chemin de fer suit la rive même du Congo.

Au sortir de la gare de Matadi, la voie gravit

Dans cette partie, le railway est établi à mi-côte à une hauteur d'environ 30 mètres au-dessus du fleuve, sur une corniche taillée dans le rocher, que coupent par intervalles les étroites falaises de la rive sur lesquelles de petits ponts ont été jetés.

La ligne, sur tout son parcours, est fort sinucuse; elle traverse le massif des monts de Cristal à travers lequel le Congo s'est frayé un passage.



LA CONSTRUCTION D'UN PONT DE CHEMIN DE FER (GRANDS LACS).

un éperon de montagne qui s'avance en promontoire dans le fleuve jusqu'à un point connu sous le nom de Col des plantations, puis elle descend le revers du contrefort et entre dans la vallée du ravin Léopold, qu'elle traverse sur un pont de 20 mètres et où elle forme une courbe de 50 mètres de rayon. Au delà la ligne reprend et suit sans interruption jusqu'au confluent de la Pozo le flanc du massif qui ferme la rive gauche du Congo.

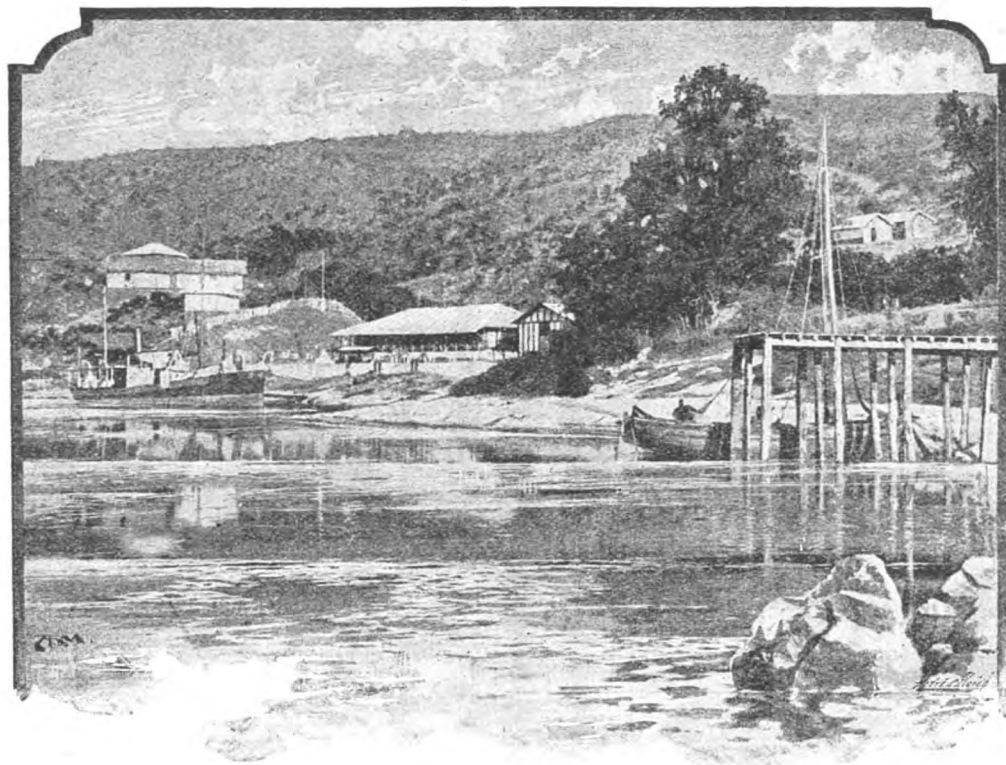
La longueur totale de Matadi au Stanley-Pool est de quatre cents kilomètres. La ligne, à voie étroite, compte une centaine de ponts et de nombreux aqueducs.

Le point terminus du chemin de fer au Stanley-Pool est Léopoldville.

On transforme actuellement ce chemin de fer et l'on se propose même de procéder à l'électrification de la ligne.

A partir de 1903, d'autres railways ont été construits : le chemin de fer du Katanga et celui du Congo supérieur aux grands lacs africains, qui mettent la riche province du Katanga en communication avec l'océan Atlantique par Boma, avec l'océan Indien par Beira et Dar es Salem; un

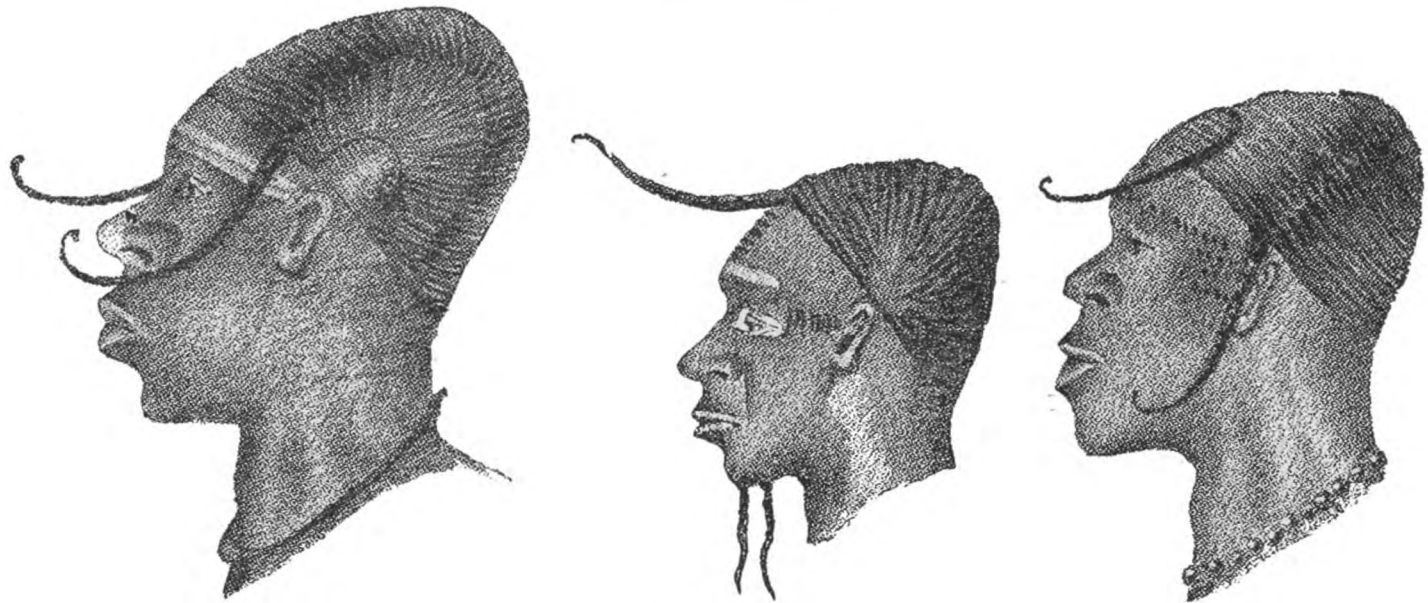
chemin de fer local qui met en rapport toute la région agricole du Mayumbe avec le port d'exportation de Boma. Le chemin de fer du bas Congo au Katanga, celui de Stanleyville à Kilo compléteront ce réseau, et l'exploitation complète de la colonie sera ainsi assurée.



VUE DE NOKKI, SUR LE CONGO.



TYPES ZANZIBARITES.



COIFFURES BAYANZIS.



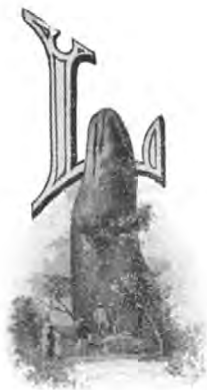
INDIGÈNE BAYANZI.



INDIGÈNE BAYANZI.



## LA RACE NÈGRE



L'HABITANT du bas Congo est d'une stature élancée; ses formes sont bien proportionnées, indiquant plus d'agilité que de force physique. Le 13 février 1886, le lieutenant Vande Velde fit à la Société royale belge de géographie de Bruxelles, une très intéressante conférence sur la race nègre de là-bas. Nous en

reproduisons les principaux passages :

Le crâne et la figure des nègres du bas Congo sont ovales.

La face respire l'intelligence et la ruse. Les cheveux sont laineux, crépus et serrés ou semés par touffes.

Ordinairement, les noirs ont peu de barbe et de poils, quoique l'on en rencontre de très barbus, comme le chef de Sala-Kindaga. Les yeux sont très beaux et très doux, le nez un peu proéminent, la base des narines large, la bouche grande, les dents superbes. Les mains et les pieds sont très petits, les attaches très fines. Les Européens ne sauraient mettre leurs bracelets. Chez l'homme, les muscles des bras et des jambes sont peu développés, quoiqu'il soit agile à la course et qu'il puisse fournir de longues étapes. Les muscles du cou, de la

poitrine et du dos ont, dans la verticale, un développement extraordinaire, acquis par l'habitude de porter de lourdes charges sur la tête. La femme est plus forte que l'homme; elle pèse bien un tiers de plus. Cela est dû probablement aux travaux pénibles dont elle est seule chargée. La démarche est gracieuse et digne. Les négillons sont assez jolis, quoiqu'ils aient une grosse tête et un ventre énorme sur de petites jambes. Les femmes ont un air biblique, quand on les voit marcher en portant de grands vases sur la tête

ou sur la paume de la main renversée près de l'épaule. Tout se porte sur la tête dans un équilibre parfait : une simple bouteille sera portée sur le sommet de la tête plutôt que d'être tenue à la main.

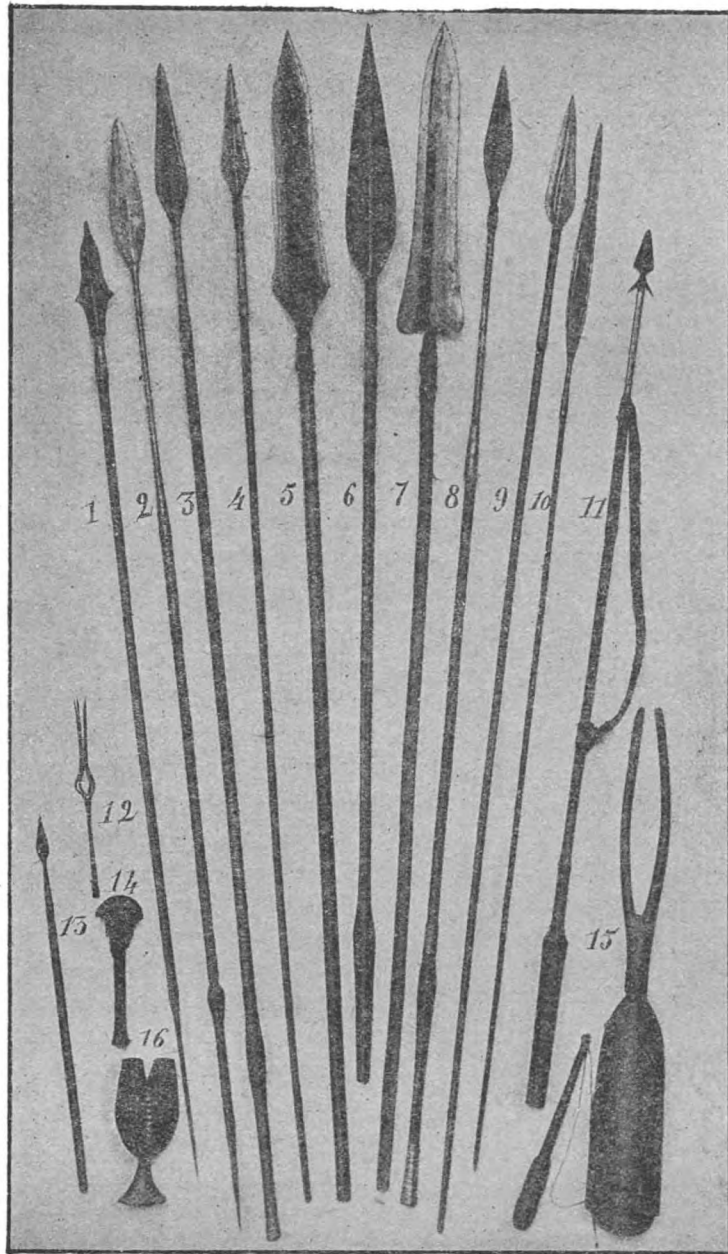
**Maladies.** — Les affections spéciales les plus communes sont les maladies de peau; la puce pénétrante (*pulex penetrans*), importée du Brésil, cause de grands ravages chez les enfants qui en perdent souvent les phalanges des doigts de la main et du pied.

Cet insecte, qui ressemble à la tique du chien de nos parages, pénètre ordinairement sous l'ongle; s'il n'est pas immédiatement retiré, il se forme bientôt une vésicule grosse comme un pois remplie de larves, d'où un abcès et des plaies purulentes.

La maladie du sommeil décime les populations de



LA VÉGÉTATION A KONGO.



ARMES ET OBJETS DIVERS.

1. Sagaie de Lolami. — 2. Sagaie de Langa-Langa. — 3. Lance de Bangala. — 4. Sagaie de Lulanga. — 5. Lance de l'Aruwimi. — 6. Lance de Nghiri. — 7. Lance de Basoko. — 8. Lance d'Upoto. — 9. Sagaie de Lokoléla. — 10. Sagaie de Balolo (Équateur). — 11. Harpon de chasse. — 12. Fourchette bangala. — 13. Sagaie (brisée) bangala. — 14. Grelot de guerre bangala. — 15. Gonga bangala. — 16. Vase bangala.



ARMES DIVERSES.

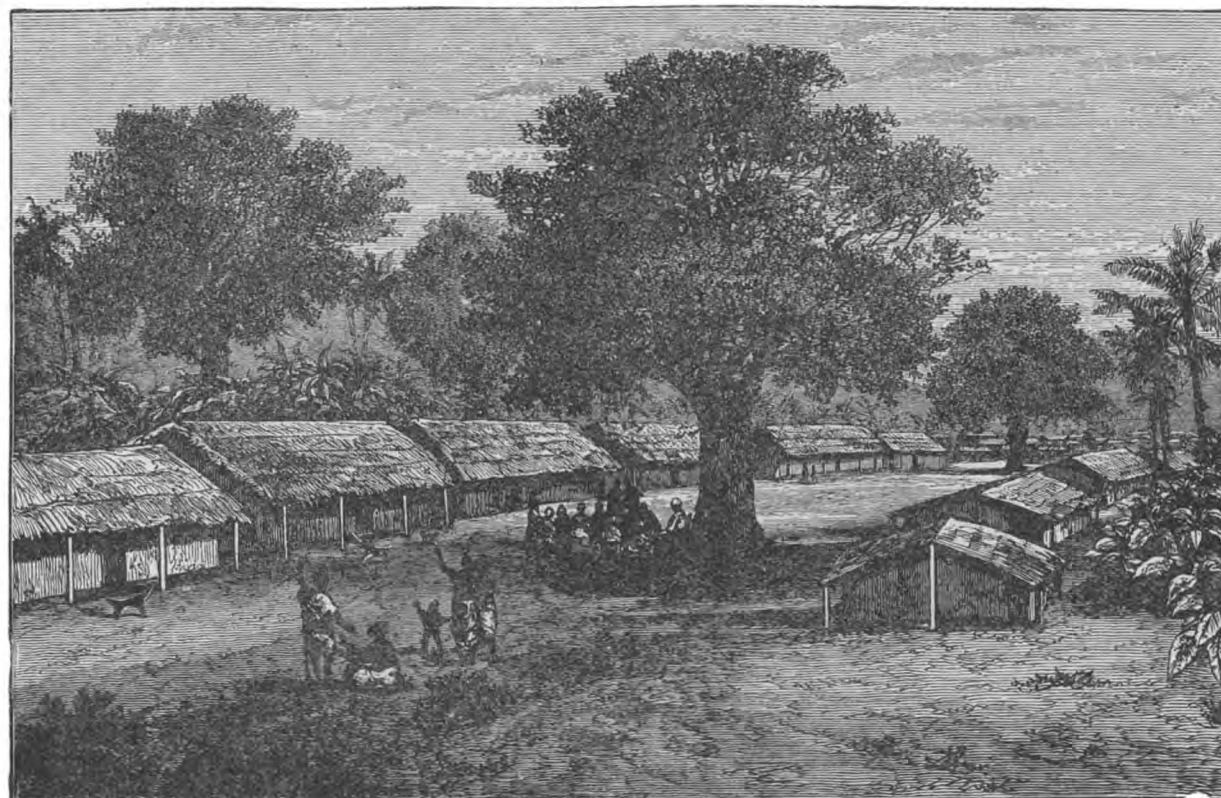
1. Couteau d'Ibinza. — 2. Couteau et fourreau de Nghiri. — 3. Couteau de Yaminga. — 4. Couteau de sacrifice (*m' toutou*) des Bangalas. — 5 et 6. *Mongwanga* des Bossoyapos. — 7. Couteau des Bayauzis. — 8 et 12. Couteau de l'Équateur. — 9. Couteau de Mosuïa. — 10. Couteau de Bumba. — 11. Couteau d'Akula. — 13. Couteau de Maroundja. — 14. Couteau de travail des Bangalas.

certaines régions, et des mesures prophylactiques ont été prises pour enrayer ce véritable fléau. La maladie la plus redoutée est la variole, qui fait parfois de grands ravages. Les affections des poumons sont fréquentes dans la saison sèche. Les noirs se guérissent des affections de la poitrine en fumant le « hambo », chanvre sauvage qui les fait tousser et dormir ensuite.

**Langues et dialectes.** — La langue parlée

d'un sénateur ou la livrée d'un domestique. Les négresses ne donnent pas dans ce travers; elles s'enveloppent gracieusement de grandes pièces de cotonnade.

**Nourriture.** — La nourriture des noirs consiste en manioc, maïs, fèves et haricots de différentes espèces, arachides, patates douces, ignames, bananes et fruits, tels que la courge, l'ananas, la papaye, les citrons et les oranges. Ils mangent



UNE RUE A IBOKO.

dans le bas Congo est le fiote, une branche de la langue mère africaine dite bantou.

**Costumes et parures.** — La toilette et le luxe des habillements sont l'apanage du sexe fort. Ne vous êtes-vous jamais demandé où vont les vieux chapeaux, les habits, les uniformes, les livrées, les costumes de théâtre hors d'usage? Eh bien, tout cela est envoyé, en grande partie, à la côte occidentale d'Afrique. Les noirs du Congo s'en affublent, et rien n'est plus comique que de voir un grand chef noir porter, avec beaucoup de dignité, du reste, un vieux casque de pompier, l'habit fripé

aussi du poisson, de la volaille, de la chair de mouton, de chèvre et de porc. Ils vont à la chasse des antilopes et des buffles. Les Babuendes mangent encore les petits rongeurs, les singes et les serpents. Près de Manyanga, un noir m'offrit un jour, comme une délicatesse, des rats rôtis dans leur peau. Ils sont très friands aussi d'une fourmi ailée sortant de sa nymphe. Ce qui n'empêche que mon jeune compagnon, Sakabé, fit le dégoûté en arrivant en Europe, quand il vit manger des huîtres, des moules, des escargots et des pattes de grenouille.

**Habitations.** — Pour éviter l'humidité, chaque case est construite sur une pyramide d'argile bien battue, élevée de 30 à 40 centimètres au-dessus du sol. La case a une forme rectangulaire avec un toit à deux pentes projetantes, de façon à former véranda sur le devant et sur le pourtour. La charpente est faite de piliers et de traverses d'un bois inattaquable aux fourmis blanches. Le toit est en chaume, en tiges de papyrus, en longues graminées, ou bien en revêtement de feuilles. Les cloisons sont artistement tressées de stipes de feuilles de palmiers et de tiges de papyrus; à l'intérieur elles sont souvent couvertes de nattes.

**Salutations.** — La politesse, le respect de soi-même et le savoir-vivre se remarquent à un haut degré chez les noirs. Je n'ai jamais observé chez les nègres du bas Congo un manque de convenance; ils ont des mœurs et ne permettent jamais une incongruité. Entre égaux, on se salue en inclinant la tête, en se frappant la paume des mains l'une contre l'autre, puis en se serrant les phalanges. Ce dernier mouvement est suivi souvent du claquement du pouce contre le médius. On prononce en même temps le mot « m'boté » qui exprime la satisfaction. Entre grands amis, on se serre les deux mains en les croisant, puis on fait le battement. La femme salue ainsi son seigneur et maître, mais en s'agenouillant. Quand deux chefs se rencontrent, leur suite s'accroupit et exécute le battement des mains.

**Hospitalité.** — La charité et l'hospitalité sont des vertus dominantes. Dans chaque village on donne à l'étranger une case, l'eau et le feu gratis, et sans invitation les noirs prennent part aux repas de leur hôte; mais il y a des exceptions à cette règle. Partout les chefs noirs se font un hon-

neur de recevoir l'homme blanc. Des cas contraires se sont néanmoins produits.

**Vertus domestiques.** — Je n'ai jamais vu un mari maltraiter sa femme, et je n'ai jamais assisté à des scènes de ménage. Les parents adorent leurs enfants; les mamans ne les abandonnent que vers l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Avant cette époque, les enfants ne sont ni maltraités ni frappés, pas plus que les animaux domestiques, ce qui prouve bien la douceur des mœurs. On

a cependant vu des papas et des mamans corriger leurs enfants quand ils le méritaient et même quand ils ne le méritaient pas...

**Croyances et superstitions.** — Les indigènes ne semblent pas croire à la mort naturelle et je ne leur connais aucun culte, rite ou cérémonie religieuse. Ils ne font ni prières ni invocations. Ils croient à l'existence d'un Être suprême qu'ils appellent le grand Nzambi. On trouve chez eux beaucoup de statuette ressemblant à des idoles et des objets qui semblent être des amulettes. Dans presque chaque village on rencontre une case



FÉTICHES DU BANZA UVANA.

où l'on voit de grossières sculptures représentant ordinairement un homme et une femme. Ces statues sont couvertes de clous, de morceaux de fer, de perles, de ficelles à nœuds, de cornes d'antilope, etc. C'est la case des Mkissi. Ce n'est pas un temple néanmoins, et ces statues ne représentent pas des divinités.

**Le gouvernement** est féodal; les terres sont possédées par les chefs, ordinairement membres d'une famille puissante ou descendants des anciens conquérants. Le souverain d'Ambaca (San Salvador) s'intitule : le soleil; le roi de Paraballa s'intitule : la lune, et ses vassaux : les étoiles; de plus, chacun des chefs porte le titre de

Ngouli Neamma, « mère des cent ». La propriété du sol appartient au chef, chaque famille ne possède que ses propres cultures.

Il y a trois castes : les chefs, les hommes libres et les esclaves (n'oublions pas que la conférence analysée ici date de 1886). L'esclavage existe partout à l'état domestique, et il n'y a ni disgrâce ni discrédit de devoir la naissance à des parents esclaves. L'homme libre et sa femme sont obligés de nourrir, de vêtir et de loger leurs esclaves, ils doivent les soigner comme leurs propres enfants et souvent le maître est obligé de subvenir aux frais de leurs fêtes pour les naissances, le mariage et l'enterrement. Les esclaves sont en fait considérés comme des membres de la famille.

**Palabres.** — *Palaver* est un mot portugais qui signifie parole, discours; c'est l'équivalent du « chaouri » des Arabes de la côte orientale. La palabre a lieu à propos de tout et pour toute cause d'intérêt public, aussi bien qu'à propos de rien. Elle se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit, un crime; bref, c'est une cour de justice, un parlement au petit pied. Cette assemblée prononce un jugement, et si elle se sépare sans se mettre d'accord, l'état de guerre est déclaré et on recourt à la force. Les nègres font des palabres à chaque

instant et d'autant plus volontiers que c'est un moyen pour eux de satisfaire leur passion dominante : le bavardage.

Le noir du bas Congo est pacifique de sa nature,

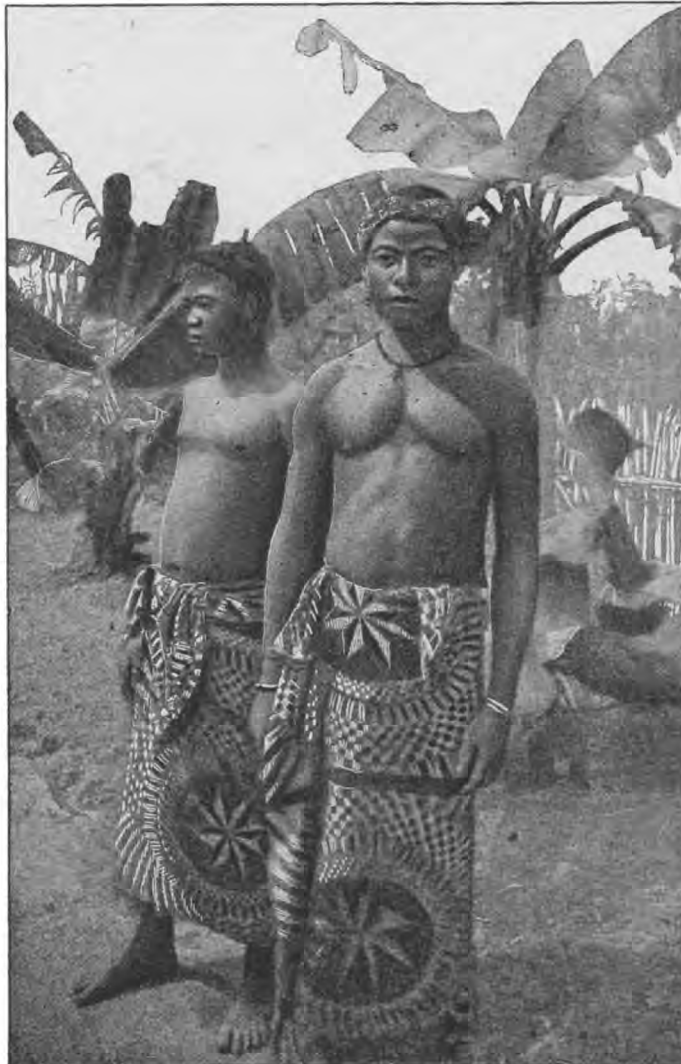
gai, ricure et bon enfant; mais il est rusé, chicaneur et beau parleur. Il dépasse de beaucoup la réputation qu'on a faite au Normand en France; sous le rapport de l'éloquence, de la facilité d'élocution, de la logique et surtout de la force des poumons, il damerait le pion à la plupart de nos disciples de Cujas.

La palabre se tient toujours avec solennité et beaucoup de cérémonie; on s'y astreint à des règles qui varient selon les endroits, mais qui sont toujours scrupuleusement observées. « La règle fondamentale est de venir sans armes à la réunion... On est tenté de frapper quand on discute un bâton à la main », disent les noirs. Une autre règle est de laisser la plus entière liberté de langage aux

orateurs. « On ne tue pas avec la bouche, on ne doit pas se fâcher pour une parole, » est encore une de leurs expressions.

\* \* \*

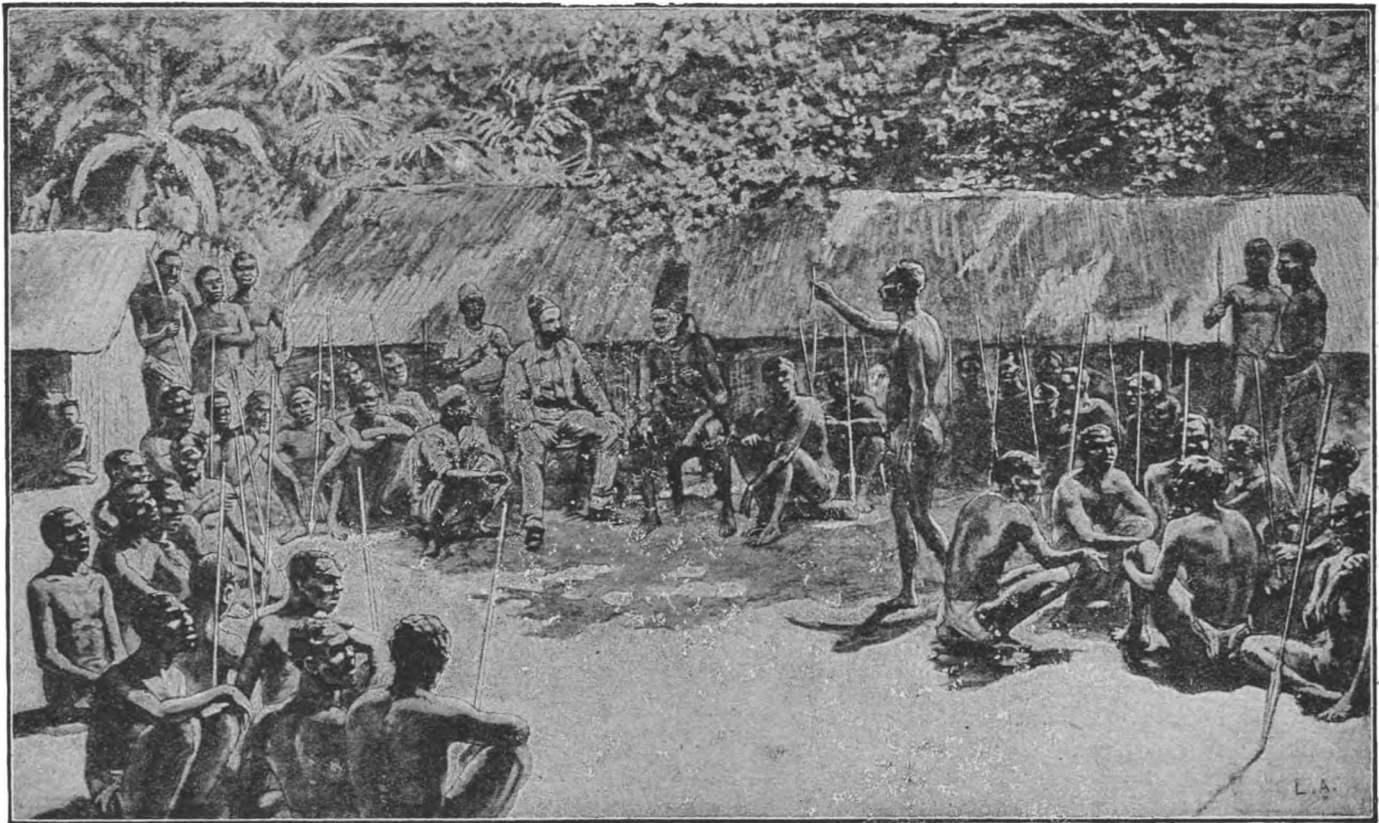
Une visite au Musée du Congo, à Tervueren, le seul musée colonial général, aussi, qui existe au monde, est l'indispensable complément de ce qu'on vient de lire.



TYPES BALUBAS.

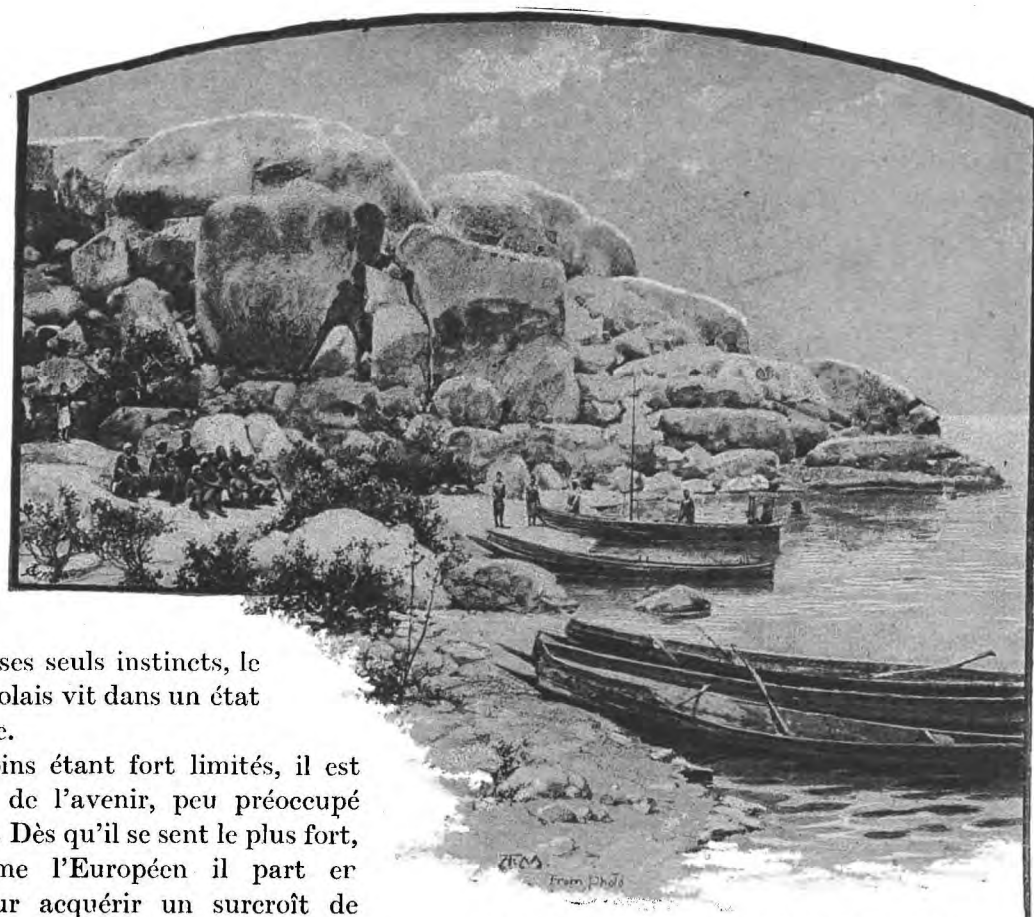


ENTREVUE DE STANLEY ET DU CHEF D'UANGATA.



LE LIEUTENANT COQUILHAT ASSISTANT A UNE PALABRE.

## APTITUDES DU NÈGRE — MAIN-D'ŒUVRE



ROCHE GRANITIQUE AU LAC VICTORIA NYANZA.

Livré à ses seuls instincts, le nègre congolais vit dans un état de barbarie.

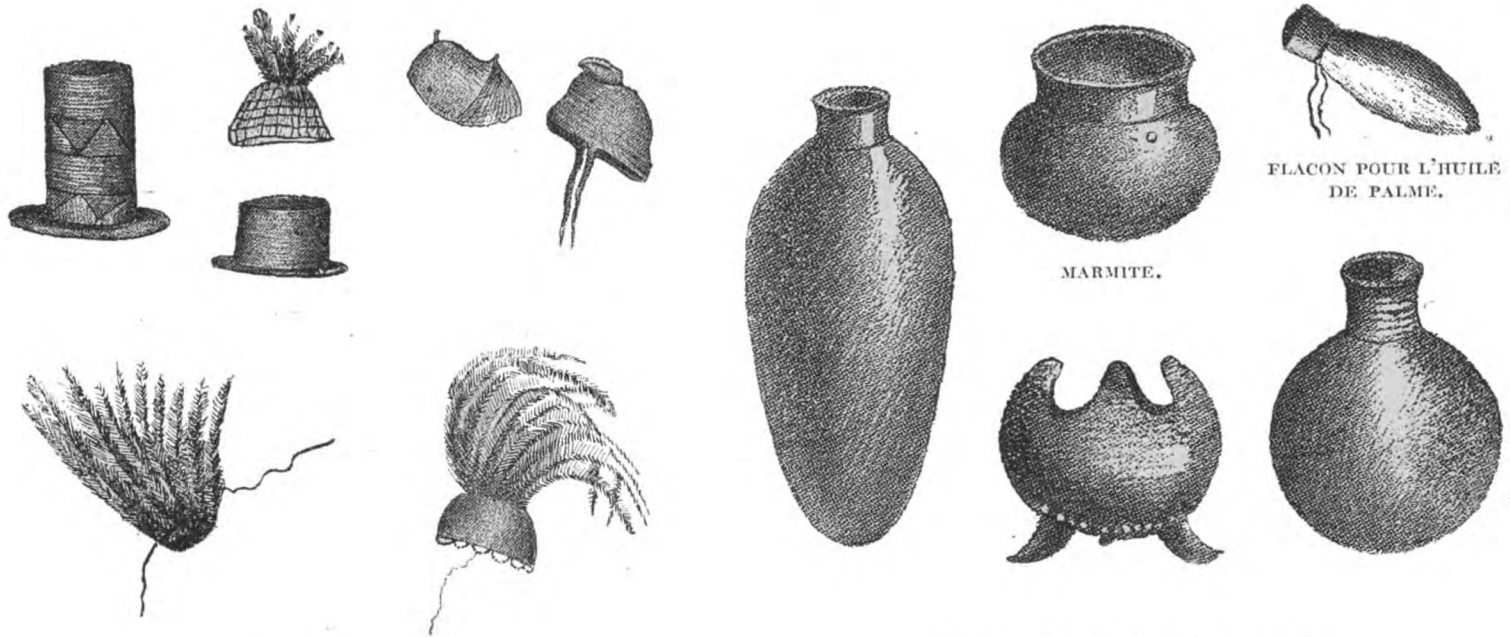
Ses besoins étant fort limités, il est insouciant de l'avenir, peu préoccupé du présent. Dès qu'il se sent le plus fort, tout comme l'Européen il part en guerre pour acquérir un surcroît de puissance et de richesse.

Cependant, eu égard à la condition d'infériorité sociale où il est placé, le noir fournit des preuves multiples d'intelligence et de vivacité d'esprit.

Son habileté manuelle se révèle dans la fabrication des armes de combat et de luxe (les lances, les lames de poignard, les couteaux), des articles de parure (les colliers, les épingles, les anneaux de cuivre et de fer), qui sont, la plupart du temps, d'une délicatesse de décoration, d'une symétrie et d'un fini étonnants.

Son ingéniosité se montre particulièrement dans les sculptures en bois et dans celles en ivoire, et sa faculté d'imagination apparaît extraordinaire lorsqu'on examine les formes de l'ornementation des vases qui sortent des mains de certaines tribus.

Et l'on sait l'aide que nous a donnée la main-d'œuvre noire, bien que l'appel des indigènes vers les centres industriels, parfois loin de leur milieu habituel, présente des difficultés et des inconvénients d'ordre divers.

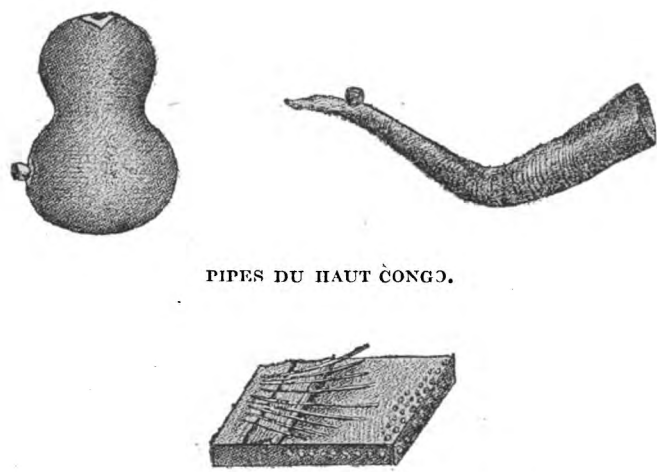


FLACON POUR L'HUILE DE PALME.

MARMITE.

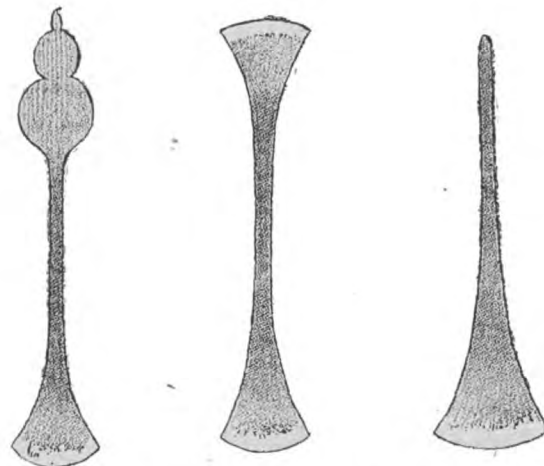
COUVRE-CHEFS BAYANZIS.

POTERIE : ÉQUATEUR ET BANGALAS.

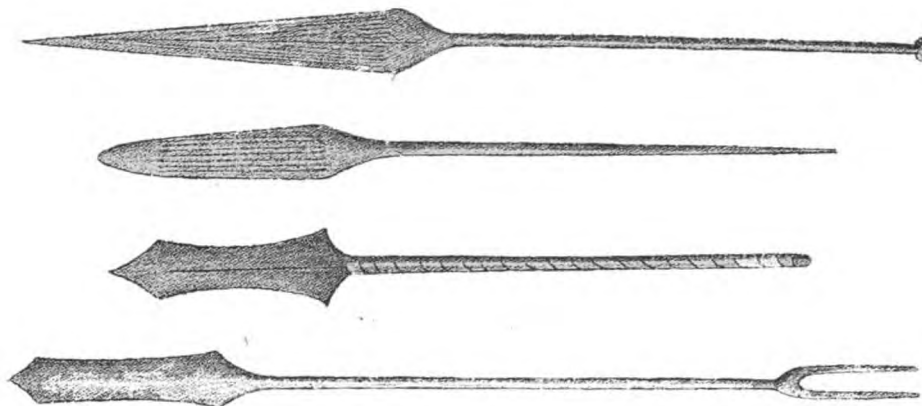


PIPES DU HAUT CONGO.

INSTRUMENT DE MUSIQUE DU HAUT CONGO.

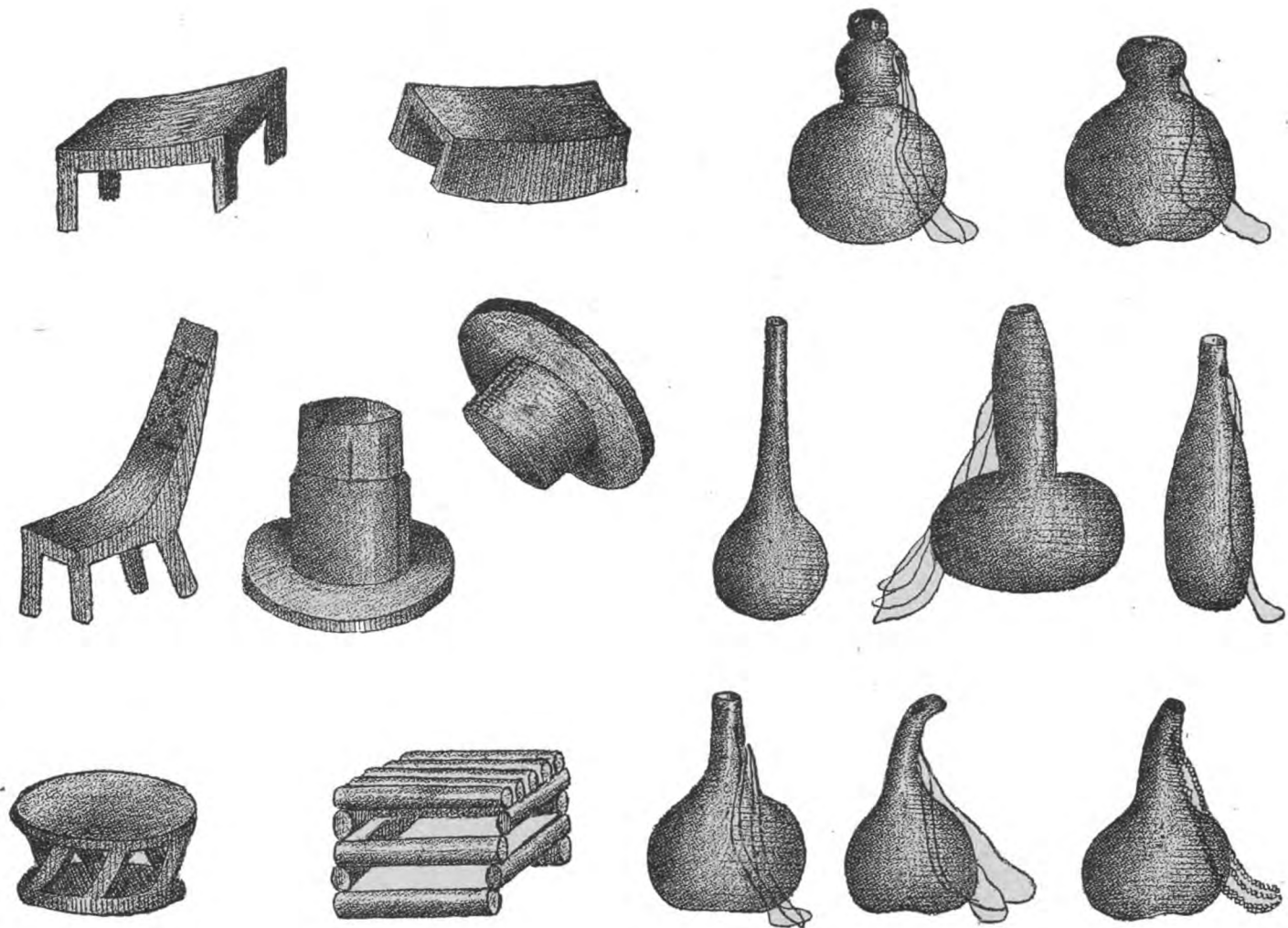


RASOIRS DU HAUT CONGO.



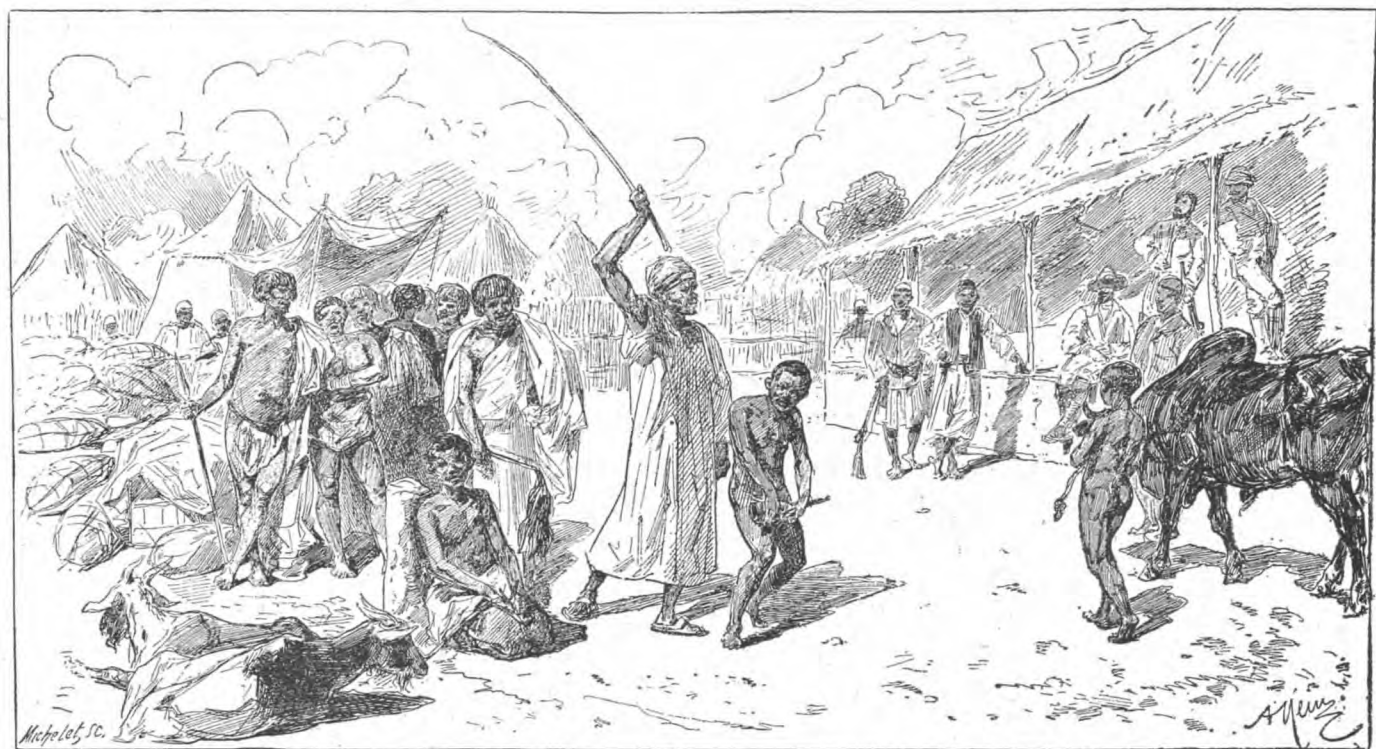
PAGAIES : BAYANZIS, ÉQUATEUR, BANGALAS





SIÈGES : BAYANZIS, ÉQUATEUR, BANGALAS.

CALEBASSES DU CONGO.



VISITE DU CHEF DE L'USAVIRA AUX VOYAGEURS BLANCS.



NÈGRES AU SERVICE DE L'ÉTAT.



INDIGÈNE D'INGANDA.



NÈGRES AU SERVICE DE L'ÉTAT.



INDIGÈNE D'IBOKO.



INDIGÈNE BANGALA.

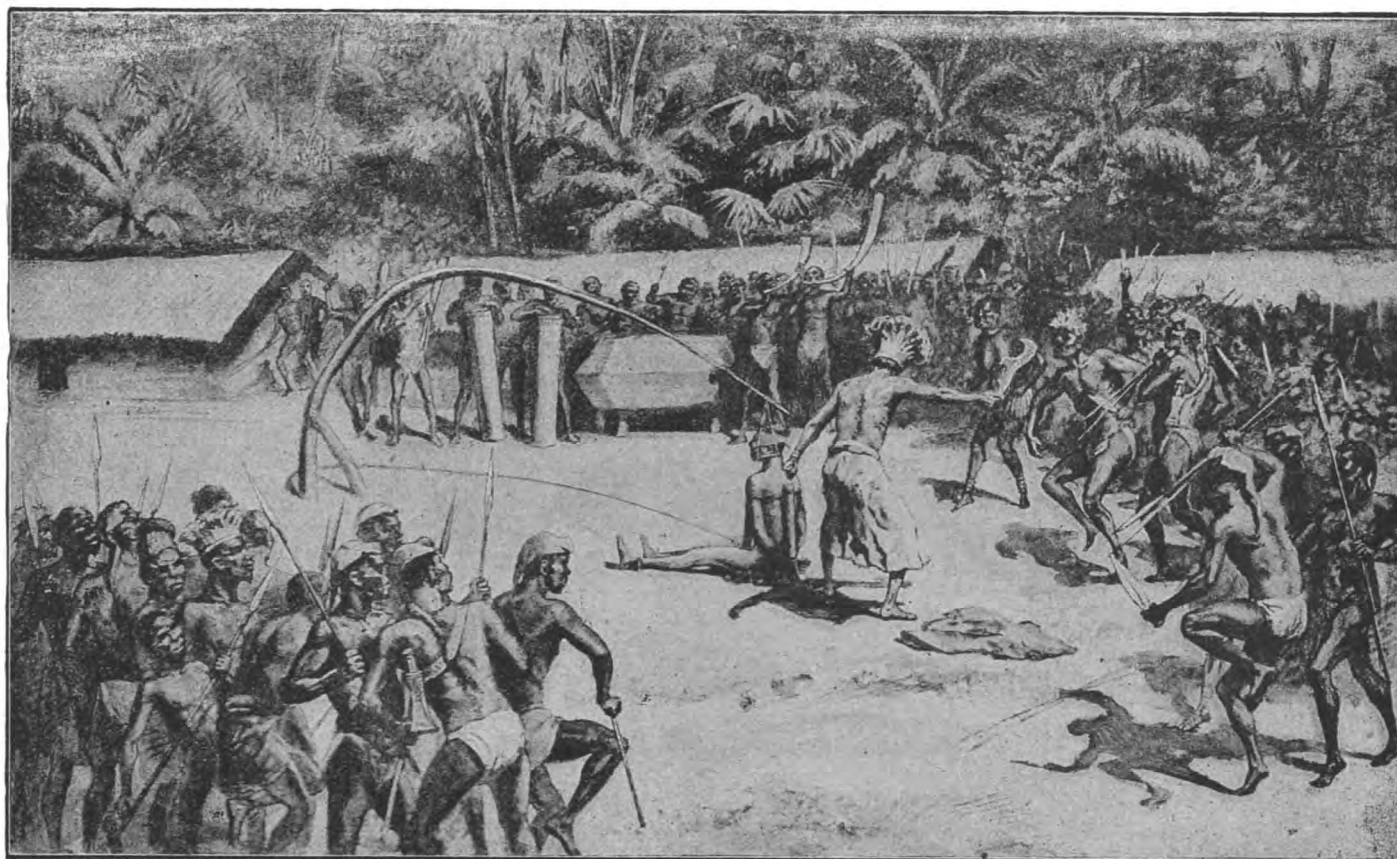


INDIGÈNE BASOKO.

## ENTERREMENT D'UN NOTABLE AU CONGO

La scène se passa, il y a un peu plus de quarante ans, au village de Manga, à quelques kilomètres de la station de Bolobo. Le notable en question, nommé Mpoki, avait joui pendant sa vie d'une certaine autorité, mais de bien peu de considération, car sa fortune n'était pas considérable.

On enroula le corps dans les plus riches étoffes délaissées par le défunt; il présentait après cette opération l'aspect d'un vaste mannequin multicolore aussi large que haut, surmonté d'une tête bariolée dont les yeux restaient largement ouverts.

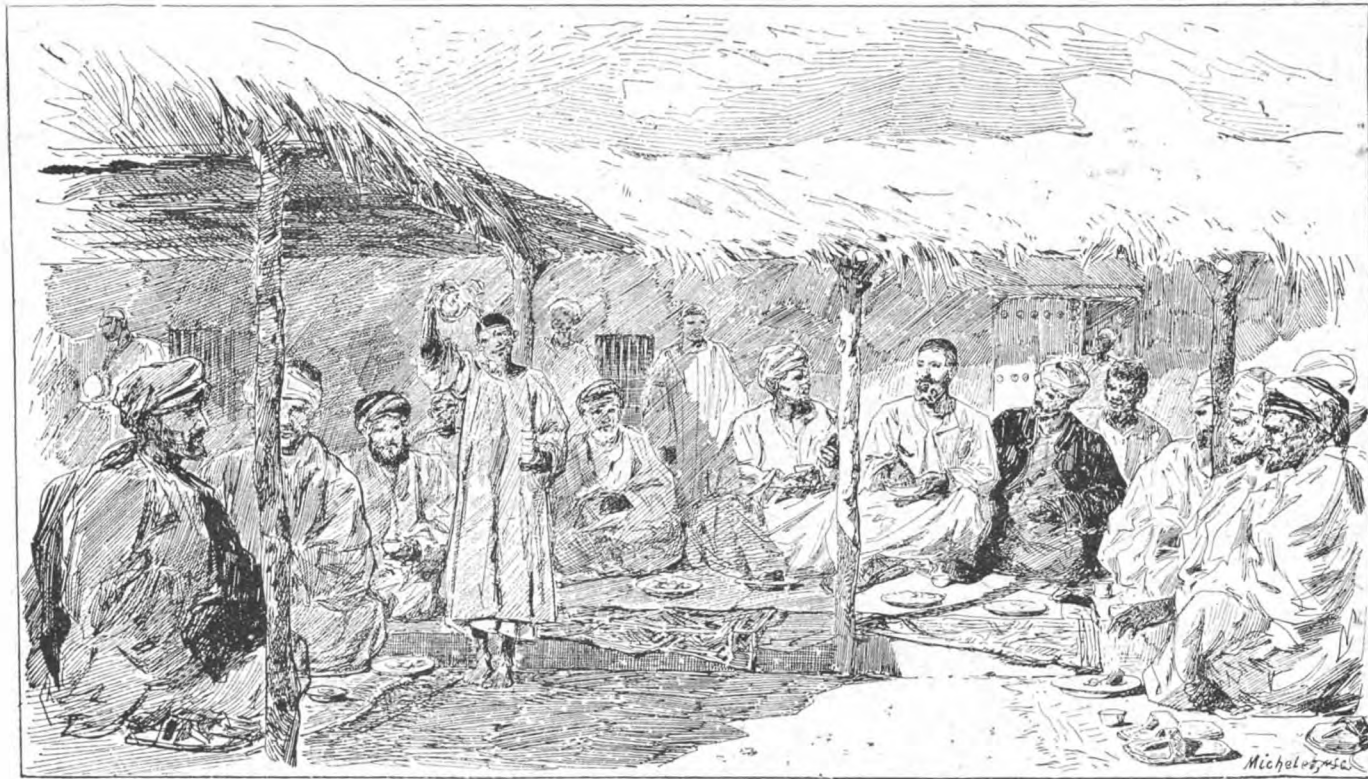


SACRIFICE FUNÉRAIRE.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé complètement, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé auparavant. La figure fut ensuite barbouillée d'une peinture fantaisiste; les jambes, repliées de manière à faire monter les genoux le plus haut possible, furent fixées par des ligatures en écorce d'arbre et en étoffe indigène.

Ainsi fagoté, le corps fut exposé devant la hutte habitée avant le décès.

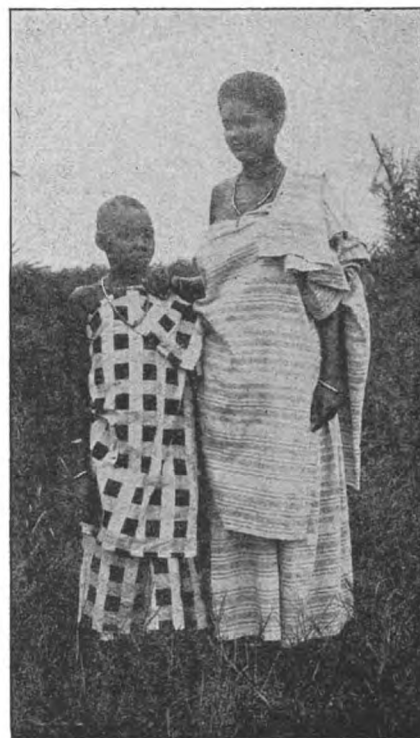
Pendant huit ou dix jours, les indigènes de Manga et ceux des alentours venaient exécuter autour du cadavre des danses funèbres accompagnées de chants, de roulements de tambour et de coups de fusil.



LE FESTIN DES FUNÉRAILLES.



INDIGÈNE DE MSUATA.



FEMME ANGOLA PARÉE D'ÉTOFFES EUROPÉENNES.

Ce charivari, commencé au lever du soleil, durait toute la journée et se prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Bien entendu le malafou (vin de palmier), ne perdant pas ses droits à figurer dans toute cérémonie nègre, circulait à pleines calabasses, et les danseurs ne se retiraient qu'épuisés de lassitude ou tout à fait ivres.

Enfin, un trou plus large que profond fut creusé aux abords de la case du défunt; le corps y fut déposé avec toutes les étoffes dont il avait été enveloppé.

Selon la coutume, on devait égorger sur la tombe du notable de Manga un nombre de femmes et d'esclaves proportionné à sa richesse et à sa puissance.

Les deux explorateurs belges Hanssens et Jansen durent assister, révoltés, à cette chose monstrueuse.

A l'heure du sacrifice, la nuit avancée était radieuse; la lune dans son plein projetait sur le théâtre du drame les reflets les plus fantastiques de sa lumière d'argent.

Près des sièges réservés aux blancs se tenait Ibaka entouré de sa cour, et non loin de là se dressait le billot à côté duquel un nègre de haute stature, le corps barbouillé d'oere rouge, armé d'un sabre énorme et recourbé, conservait l'attitude du bourreau qui attend sa victime.

Bientôt quatre femmes, dont deux épouses de Mpoki et deux de ses jeunes esclaves, furent ame-

nées garrottées, le corps caché sous des monceaux de fleurs, de feuilles et d'oripeaux de tout genre, la tête entièrement nue, à quelques mètres du billot.

Les noirs assistants gorgés de malafou, altérés de sang, dansèrent une sarabande effrénée et hurlèrent comme un troupeau d'hyènes flairant les restes d'un festin de cannibales.

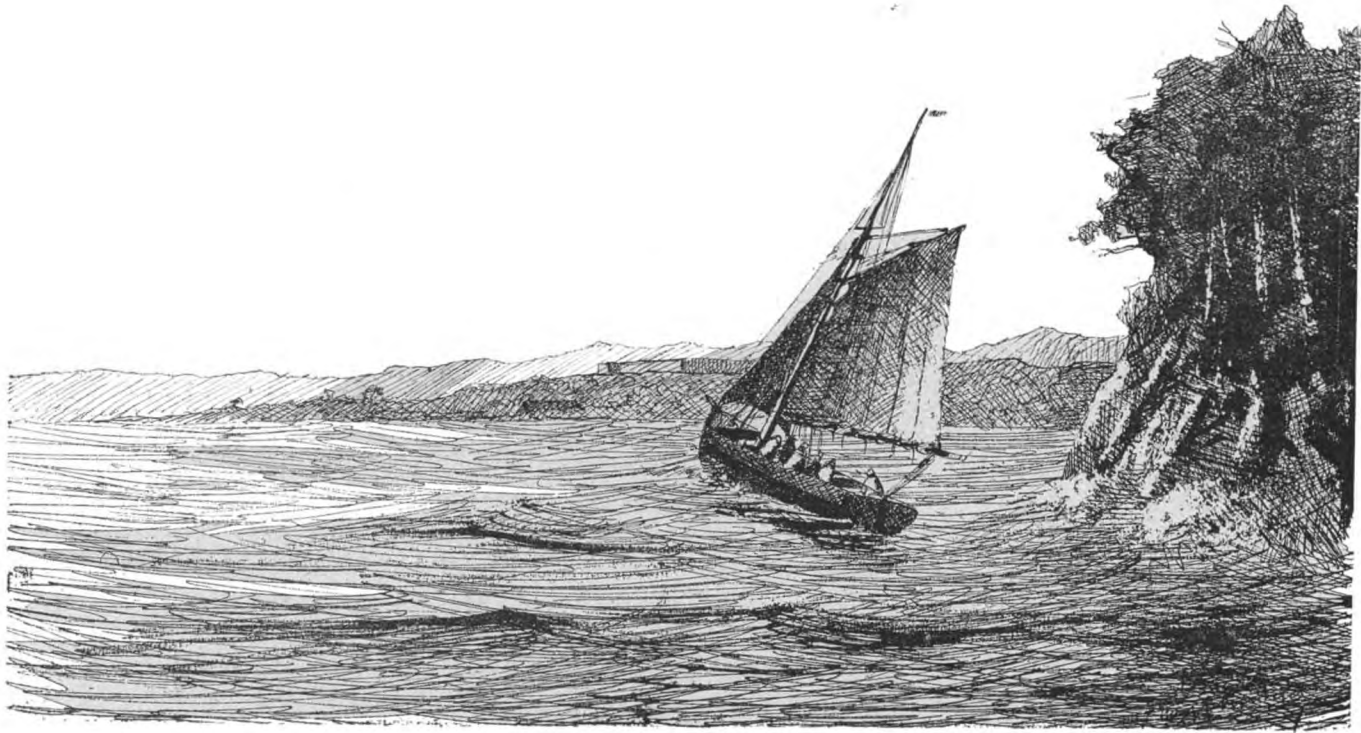
« Oh! Mpoki était un pauvre diable, dit Ibaka au capitaine Hanssens; on va tuer seulement deux de ses femmes et deux esclaves sur sa tombe.

— Penses-tu que je sois flatté d'assister à cette infâme cérémonie? répliqua vertement l'explorateur. Ne sais-tu pas que ces atrocités me répugnent? Les blancs n'aiment pas l'assassinat. »

Fifres et bambos, gourdes tressées, lyres, tam-tams, tambours, instruments à cordes impossibles et innombrables essayaient d'unir leurs accords aigus, criards, sourds ou plaintifs, aux voix enrouées des hurleurs. Ibaka dominant cette foule de la hauteur de son chapeau battait joyeusement la cadence en branlant la tête; les généreuses récriminations du capitaine Hanssens étaient tout à fait oubliées...

Les corps des deux épouses de Mpoki furent déposés en travers dans le fond de la fosse comme pour servir d'assise au cadavre du défunt; quant aux deux esclaves, on les enfouit ensuite, et leurs têtes furent placées comme ornement sur le faite de la case qui avait appartenu à Mpoki.





SUR LE LAC TANGANIKA.



CAMPMENT SUR LES RIVES DE L'UGALLA.

## UNE SÉANCE DE FÉTICHEUR



« **A** RMI ses curieux récits, le capitaine Storms nous raconte qu'un jour, étant à Mompapa, il vit passer le mfoumou ou féticheur officiel de Mpala, porteur de tout son bagage diabolique.

« Interrogé sur ce qu'il allait faire, continue le capitaine Storms, il me répondit qu'il allait opérer dans une cabane dont le propriétaire était malade. Il s'agissait d'en faire déloger un mauvais esprit quelconque. L'opération me parut trop intéressante pour que je n'accompagnasse pas mon individu.

» Le féticheur, tout bariolé de blanc et de rouge, avait fort peu l'aspect d'un être humain; quantité de fétiches et d'amulettes attachés à des bouts de ficelle lui pendaient autour du corps. Il était, en outre, porteur de sonnettes, de morceaux de calabasses, de peaux de civette et d'une statuette en bois. Ce qui attira surtout ma curiosité, ce fut un grand panier à couvercle conique. Il renfermait ses *dava* ou fétiches.

» Mon mfoumou, arrivé à destination, demanda une case où il prétendit être seul. La maisonnette lui fut accordée et tous mes askaris et moi, nous nous groupâmes devant la porte. Au bout de quelques instants, et après avoir installé sa boutique infernale, il se mit à évoquer les esprits, en sifflant et en chantant. Ceux-ci, très complaisants, ne se firent pas trop prier et nous entendîmes bientôt des « ou! ou! ou! » répétés.

» En ce moment, sans crier gare, je fis mon apparition dans la case; le mfoumou, tout interloqué, voulut cesser sa manœuvre, mais je lui donnai brusquement l'ordre de continuer : il n'osa faire

autrement. Il obtenait le bruit des « ou! ou! ou! » répétés à l'aide de calabasses convenablement tressées et dont une avait été transformée en soufflet à l'aide d'une peau de civette. Il avait, en un mot, fait le soufflet du chien aboyant de nos jeux d'enfants; pour cacher sa supercherie, les calabasses avaient été dissimulées sous la jupe de la statuette, le soufflet était agité à l'aide du pied qui communiquait à la peau de civette par une flèche.

» Ayant surpris la manœuvre, je fis entrer mes askaris et leur expliquai la cause du bruit qu'ils avaient entendu et qui les faisait trembler. J'agitai ensuite moi-même brusquement le soufflet et les « ou! ou! ou! » firent alors rire mes gens aux éclats. Je croyais avoir du coup mis mes hommes en garde contre la puissance des mfoumou, mais j'ai bien vu plus tard qu'il n'en était rien.

» Le mfoumou, voyant son jeu découvert, se prit d'une peur folle, et me pria en grâce de le laisser partir. Je l'assurai qu'il n'avait rien à craindre de moi et qu'il partirait en paix dès qu'il m'aurait exhibé le contenu de son panier.

» Vous décrire une partie du contenu de ce mystérieux panier sera plus éloquent que tout ce que je pourrais en dire. Il en tira d'abord deux crânes de warosi (sorciers) qui avaient été accusés de sorcellerie et qui, pour ce fait, avaient été mis à mort. Un de ces crânes avait été laissé à l'état naturel, l'autre avait été noirci avec un mélange de graisse et de suie.

» Ensuite il me montra : un paquet de racines, dont les warosi s'étaient servis pour exécuter les opérations criminelles; un paquet de racines pour se prémunir contre les populations cannibales; quelques fragments d'oiseau pour être heureux à la chasse; quelques racines pour donner aux guerriers un cœur de lion; d'autres racines pour faire pleuvoir; quelques fragments d'un hibou pour reconnaître et tuer un warosi; un débris de

crâne de buffle pour être heureux à la chasse aux éléphants; quelques crins d'une tête de lion pour rendre le féticheur furieux et tuer un malfaiteur; enfin il y avait plus de cent petits paquets de dawa ayant tous des destinations différentes. Je ne suis pas parvenu à faire vider le panier, mon homme se disait fatigué.

» Cette exhibition terminée, je lui dis que sa puissance n'était rien auprès de la mienne, et que s'il prononçait jamais la mort d'un homme, je le

ferais mourir aussi. Il me répliqua qu'il n'était pas méchant et que jamais il ne ferait tuer quelqu'un, qu'il savait bien, du reste, que j'étais le plus fort, et que si je faisais des dawa il deviendrait impuissant.

» Eh bien, croiriez-vous qu'à l'issue de cette scène et voyant le féticheur s'éloigner, mes hommes vinrent me supplier de lui demander de s'abstenir de faire de mauvais dawa contre eux? C'était bien la peine, en vérité, d'avoir essayé de leur révéler les manœuvres malicieuses d'un sorcier! »



L'EXPÉDITION STANLEY ATTAQUÉE PAR LES CANNIBALES AUX CATARACTES DU CONGO.



## LE FOLKLORE CONGOLAIS

Au Congo comme dans tous les pays du monde, les folkloristes pourraient faire une ample moisson de fables, de contes, de légendes, de chansons, de devinettes...L'œuvre est d'ailleurs déjà commencée, et maints auteurs ont enregistré des « documents » infiniment curieux. Nous nous bornerons à citer, d'après *l'Ame nègre* de M. Maurice Delafosse, une fable du bas Congo : « Le Trompeur puni ». Quiconque connaît un peu les contes de nos provinces belges remarquera l'analogie qu'elle a avec toute une classe de ceux-ci :

« Le crabe et le rat palmiste étaient amis. Ils allaient chercher leurs aliments ensemble. Dans la forêt, ils aperçurent un régime d'amandes de palme qui ferait leur nourriture. Le crabe dit : « Eh! rat palmiste, tu es l'aîné; grimpe, coupe le régime et lance-le-moi; moi, je l'attraperai. »

» Le rat palmiste grimpa, coupa le régime, puis dit : « Eh! crabe, attrape le régime. » Le crabe dit : « Il faut que j'aie prendré sur la hauteur, de l'herbe pour faire un coussinet, afin de le placer sur ma tête pour porter le régime. » Il partit, alla trouver un arc et dit : « Eh! arc, si tu vois le rat palmiste qui est au sommet du palmier, tireras-tu sur lui? » L'arc dit : « Je tirerai. »

» Il partit ailleurs, alla trouver le termite et

dit : « Eh! termite, si tu vois l'arc, l'entoureras-tu de terre? » Le termite dit : « Je l'entourerai de terre. »

» Il partit ailleurs, alla trouver le coq et dit : « Eh! coq, si tu vois le termite, le piqueras-tu du bec? » Le coq dit : « Je le piquerai. »

» Il partit ailleurs, alla trouver la genette et dit : « Eh! genette, si tu vois le coq, le saisis-tu? » La genette dit : « Je le saisis. »

» Il partit ailleurs, alla trouver le chien et dit : « Eh! chien, si tu vois la genette, l'attraperas-tu? » Le chien dit : « Je l'attraperai. »

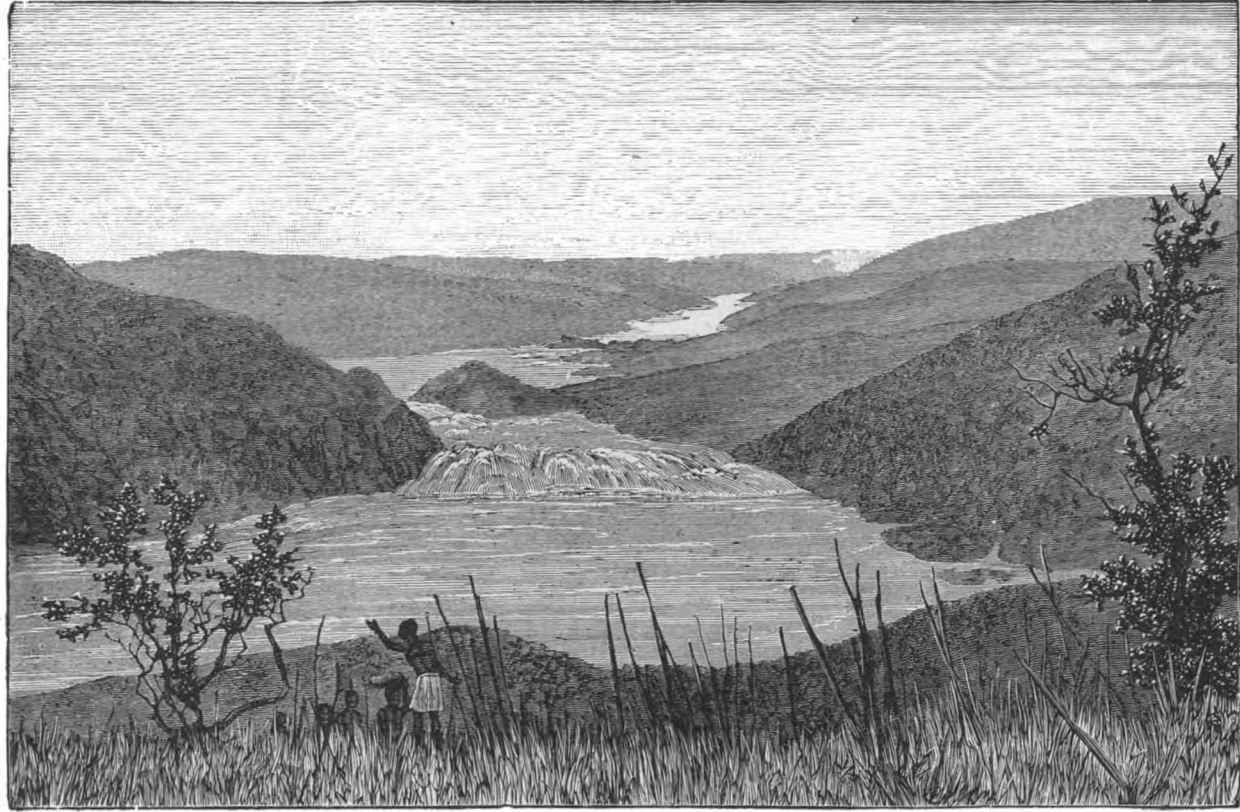
» Alors quand ils furent arrivés tous, le chien attrapa la genette, la genette saisit le coq, le coq piqua le termite, le termite entoura l'arc de terre, l'arc lâcha la flèche, la flèche atteignit le rat palmiste, qui laissa tomber le régime, qui tomba sur le dos du crabe, et c'est ainsi que le crabe eut le dos aplati.

» S'il n'avait pas dit aux gens de tirer sur le rat palmiste, alors il n'aurait pas le dos aplati.

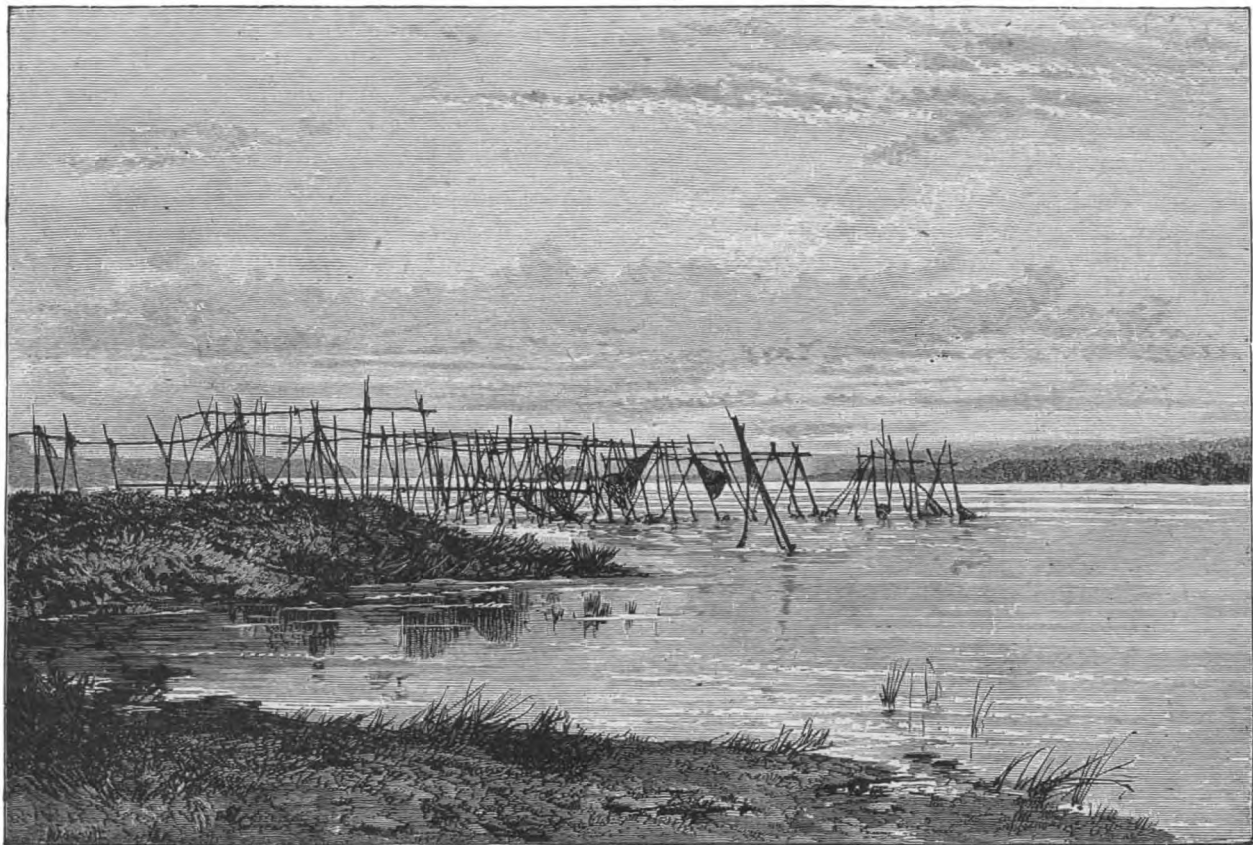
» Qui trompe son ami est puni. »

Dans la deuxième édition de *Moukanda*, le beau livre de M. Gaston Denys-Périer (Office de Publicité, 1924), on trouvera de nombreux spécimens de la littérature orale des noirs.





LES CHUTES DE YELLALA.



LA CRIQUE VOISINE DE LA STATION DE STANLEY-FALLS.

## LE HAUT CONGO ET SES PRINCIPAUX EXPLORATEURS



ONNONS ici quelques noms pris au hasard parmi ceux des explorateurs qui se sont particulièrement distingués aux « temps héroïques ».

**ALEXANDRE DELCOMMUNE.** En 1887, était au service de la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie », il fut désigné pour prendre le commandement d'une reconnaissance commerciale du fleuve et de ses affluents et explorer le Congo du Pool aux Falls, le Kasai et neuf autres tributaires du Congo. En 1890, Delcommune fut chargé d'une autre expédition de découvertes, par le Lomami, dans la partie la plus lointaine des domaines de l'État Indépendant.

**PAUL LEMARINEL,** lieutenant des carabiniers, entra en 1885 au service de l'État Indépendant du

Congo qui le désigna pour prendre le commandement de l'expédition chargée d'aller fonder un

camp fortifié à Lusambo, au confluent du Sankuru et du Lubi. Lemarinel fit deux voyages considérables, l'un en 1890 dans le bassin du haut Lomami qu'il explora jusqu'à Bena-Kamba, l'autre un peu plus tard chez le fameux Msiri, chef du Katanga, qu'il amena de la manière la plus paci-



A. DELCOMMUNE.

fique à se soumettre à l'État Indépendant du Congo.



LE LIEUTENANT DHANIS.



LE CAPITAINE BIA.

AMÉDÉE LEGAT, maître d'armes au régiment du génie, s'embarqua en qualité d'agent du Comité d'études en 1882. Il fit partie de l'expédition qui, sous le commandement du capitaine Grant Elliott, explora la province alors inconnue du Niadi-Kuberi (1883). En 1890, il fut adjoint à l'expédition Lemarinel au Katanga.

Le lieutenant DHANIS fut au service de l'œuvre africaine durant de longues années. Il avait été d'abord adjoint au lieutenant Becker, commandant d'une expédition à la côte occidentale.

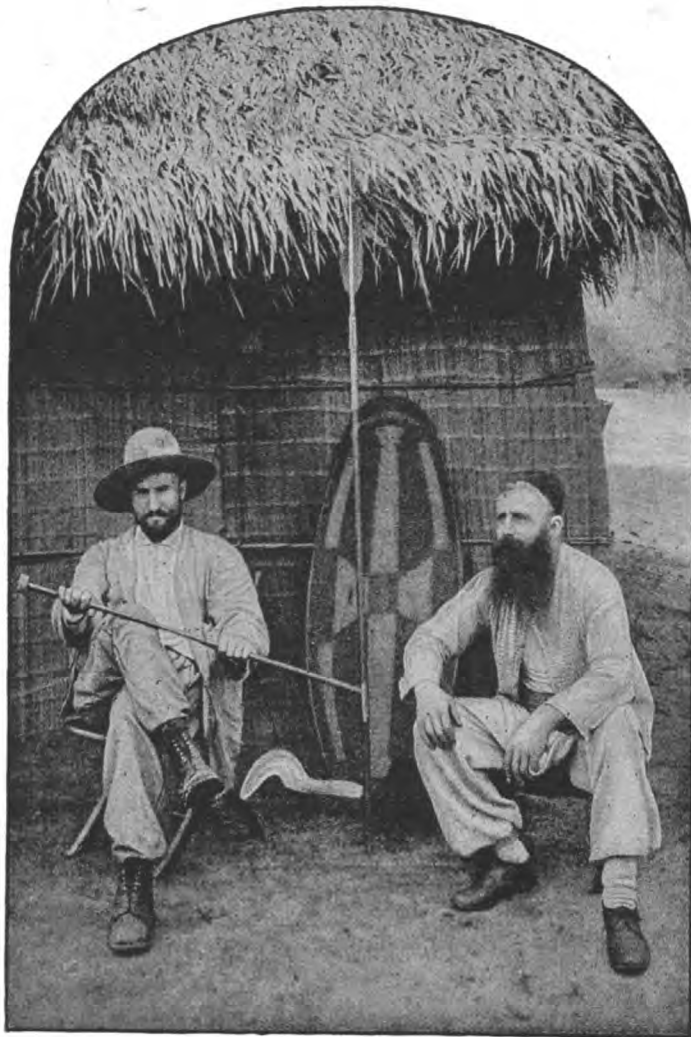
En 1886, il alla jeter les bases d'un camp fortifié à Basoko, au confluent du Congo et de l'Aruwimi.

Plus tard, il explora le district du Kwango oriental et y établit toute une chaîne de stations.

Le lieutenant VAN KERCKHOVE fut chef de la station d'Isangila, puis commandant du poste de Bangala. Promu au grade de capitaine et inspecteur d'État du haut Congo, il dirigea une expédition d'exploration entre le Rubi et l'Aruwimi.

Le capitaine BIA, longtemps au service de l'État Indépendant du Congo, remonta le Sankuru en 1891 et fit une expédition au Katanga.

Mais bien d'autres encore devraient être cités si, au lieu de ces esquisses, nous écrivions ici une histoire du Congo.



E. BAERT ET C. VANDENPLAS, COMPTABLES A LÉOPOLDVILLE.



LE STANLEY-POOL, ENTREVU DU HAUT DES COLLINES DE L'INTÉRIEUR.



C. Verlat

Fl. Colens, sc.

PIÈGE A GROS GIBIER.



## GÉOGRAPHIE, OROGRAPHIE, HYDROGRAPHIE

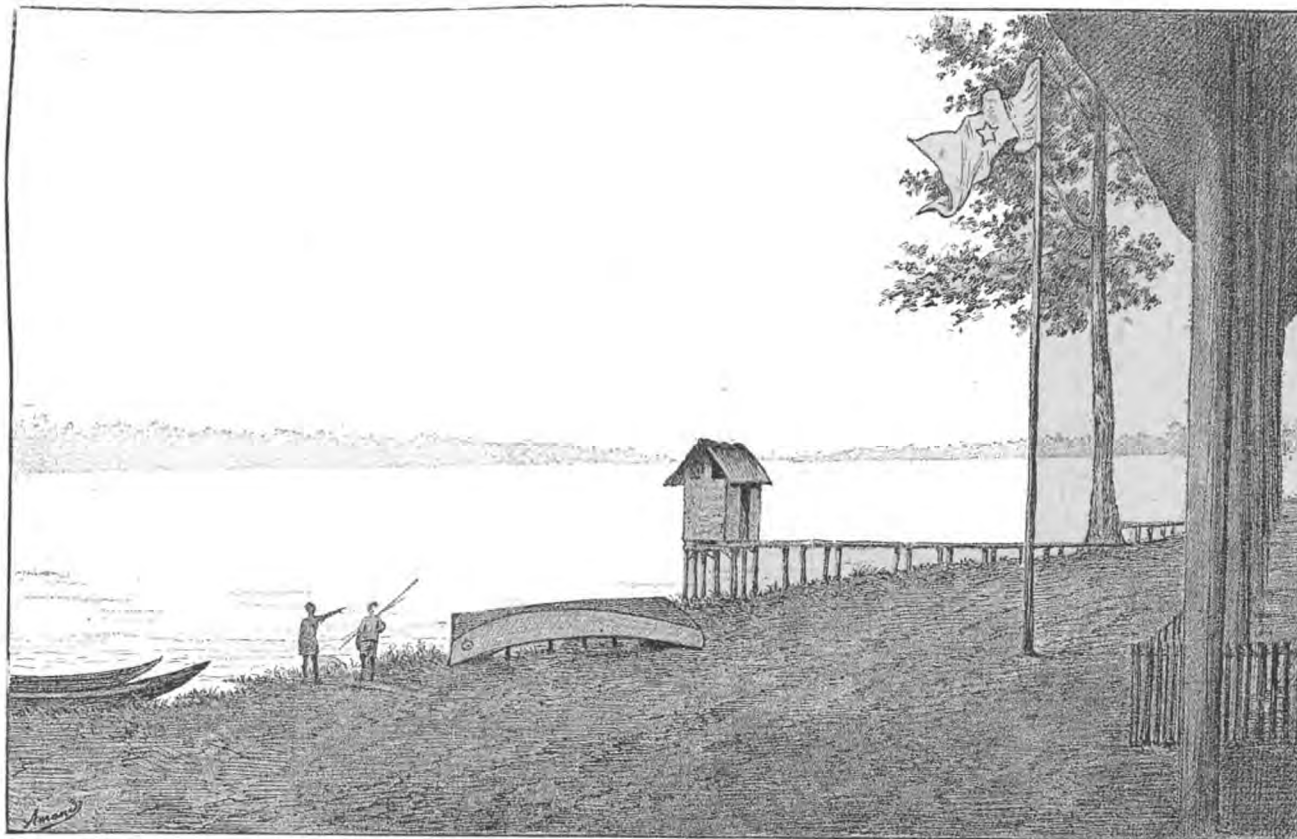
La superficie du Congo belge, situé au centre de l'Afrique, est évaluée à 236,500,000 hectares, soit quatre fois celle de la France, quatre-vingts fois celle de la Belgique.

En outre, la Société des Nations nous a donné mandat, après la guerre mondiale, d'administrer les territoires limitrophes (à l'est) de l'Urundi, capi-

signalés par Stanley entre les lacs Albert Nyanza et Albert-Edouard : ce sont les montagnes de la Lune que les géographes anciens supposaient aux sources du Nil.

A l'ouest du lac Albert se dressent les montagnes Bleues, de 2,500 mètres de hauteur.

D'autres élévations de terrains se trouvent au



LE BRAS DU CONGO DEVANT LA STATION D'IBOKO.

talé, Gitega, et du Ruanda, capitale Kigali, qui appartenaient autrefois à l'Allemagne et ont une étendue de 5,500,000 hectares.

Le relief général est celui d'un vaste plateau, dont l'altitude moyenne paraît être de 1,500 mètres au sud et vers les grands lacs, de 300 à 400 mètres sur le Congo moyen.

Les monts Ruwenzori, de plus de 5,000 mètres de hauteur, neigeux et volcaniques, ont été

sud du lac Bangwelo (monts Lokinga), dans le Kasongo et le Manyéma, ainsi qu'aux abords du lac Tanganika. Des chaînes médiocres enserrant le haut Congo aux chutes de Stanley, comme aux grandes chutes Livingstone, situées entre Léopoldville et Vivi (monts de Cristal, 700 à 1,000 mètres).

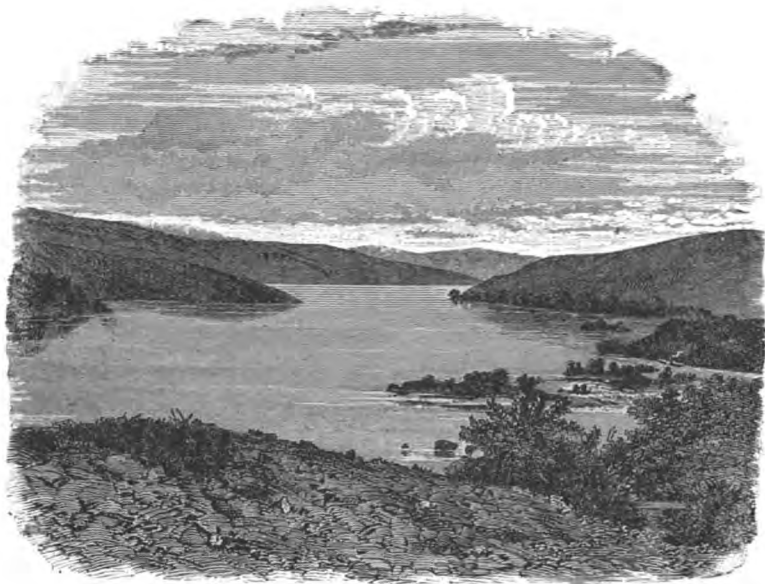
Une magnifique plaine centrale, de 300 à 400 mètres d'altitude et très boisée, s'étend sur le Congo moyen. De Vivi à la mer, le terri-



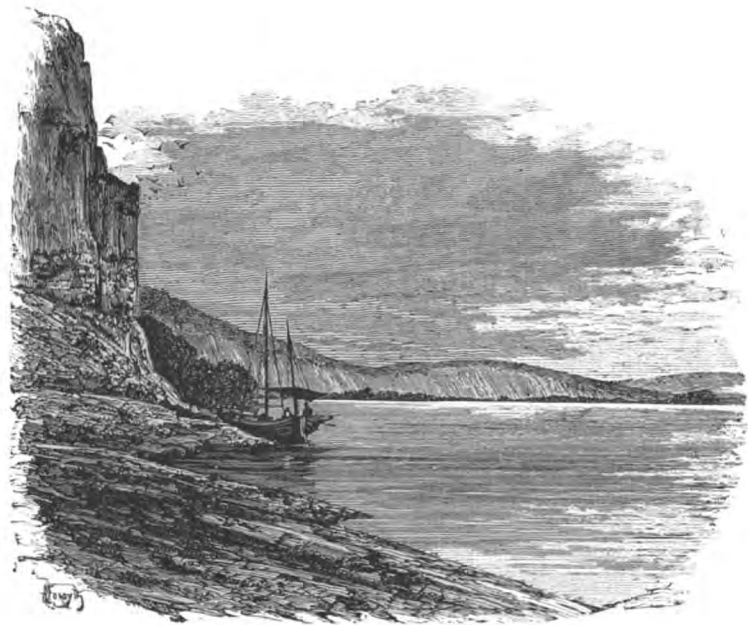
LE CONGO, VUE PRISE A L'EMBARCADÈRE DE VIVI.



LES RIVES DU BAS CONGO.



LE CONGO EN AVAL DE VIVI.



LE CONGO, VUE PRISE A KIMPOKO.



toire forme une plaine ondulée et variée de collines.

**Le Congo.** — Le fleuve Congo est un des plus grands du monde, tant par sa longueur, qui dépasse 4,600 kilomètres, que par l'étendue de son bassin et le volume de ses eaux. Son cours supérieur, découvert par Livingstone, qui parvint à Nyangwe en 1869, est formé de deux branches : le Lualaba et le Luapula. Cette dernière branche sort du lac Bangwelo, traverse le lac Moero et rejoint le Lualaba à Ankoro; celui-ci reçoit, par la Lukuga, le trop-plein du lac Tanganika.

Des environs de Nyangwe jusqu'à la mer, le fleuve a été parcouru pour la première fois en canot par Henry Stanley dans une exploration mémorable. Sous l'équateur, il présente une première série de sept cataractes ou chutes dites Stanley-Falls. De là, il tourne au nord-ouest, en formant une courbe immense qui le ramène de nouveau sous la ligne équatoriale; puis il continue vers l'ouest-sud-ouest jusqu'au Stanley-Pool, sorte de lac formé par un élargissement du fleuve.

Dans cette partie moyenne de son cours, sur plus de 1,700 kilomètres, le Congo traverse une immense plaine horizontale, où son lit s'élargit jusqu'à atteindre 10 à 20 kilomètres d'une rive à l'autre; il renferme alors d'innombrables îles boisées. Il y reçoit du nord et du sud d'énormes affluents dont les embouchures sont larges de plusieurs kilomètres.

Entre le Stanley-Pool et Vivi, il franchit, dans les monts de Cristal, une seconde série de trente-deux cataractes dites de Livingstone, échelonnées sur une longueur de 300 kilomètres avec une pente totale de 280 kilomètres.

En aval de Vivi jusqu'à la mer, sur une longueur de 180 kilomètres, le fleuve s'élargit de nouveau, se remplit d'îles nombreuses et se jette dans l'océan Atlantique par une seule embouchure, large de 11 kilomètres entre la pointe de Banana, au nord, et la pointe du Requin (Shark Point), sur la rive portugaise au sud.

Sauf dans les cataractes, le Congo est partout navigable.

**Affluents de droite.** — Le Congo reçoit par sa rive droite la Lukuga, puis une série de rivières dont les principales sont : le Lindi, l'Aruwimi formé par l'Ituri, l'Itimbiri, le Mongala, l'Ubangi et, sur le territoire français, la Sangha, la Luona, l'Alima et le Lefini.

La Lukuga, signalée en 1875 par Cameron, sert de déversoir au lac Tanganika.

**Affluents de gauche.** — Tandis que, par l'effet de la courbure du fleuve, les affluents de droite viennent de tous les points

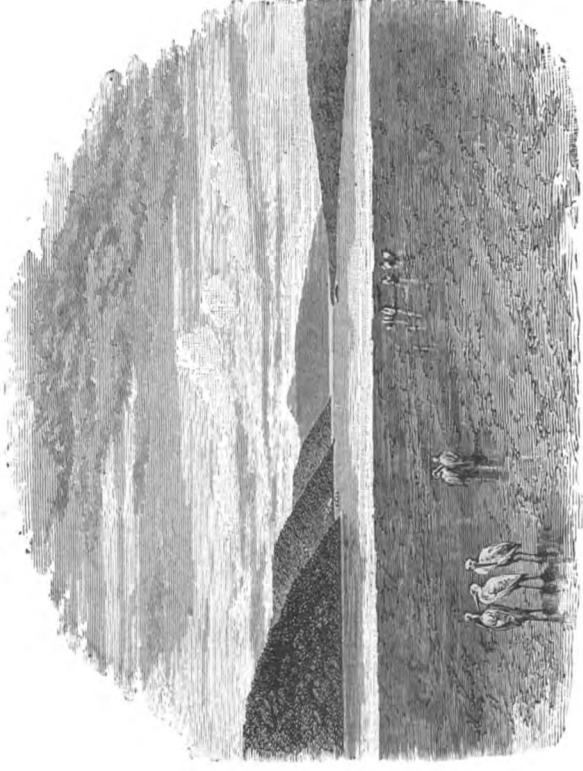
cardinaux et rayonnent comme les branches d'un éventail, ceux de la rive gauche sont rassemblés en faisceau et coulent généralement en convergeant du sud-est vers le nord-ouest.

Outre le Lualaba grossi du Luapala, le Congo reçoit par sa rive gauche le Lomami, le Lulonga, le Ruki formé par la Busira, la Salonga et le Momboyo, l'Irebu, déversoir du lac Tumba, et le Kasai. Ce dernier est le plus important de tous les affluents : il a une longueur de 1,400 kilomètres.

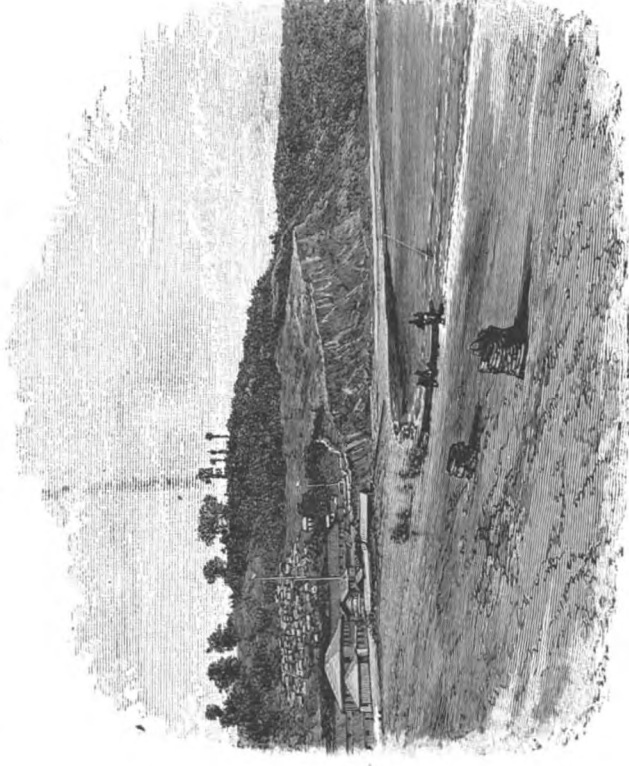
**Lacs.** — Le bassin du Congo (nous dépassons ici les limites de notre colonie) comprend les lacs Bangwelo et Moero, le chapelet de lacs du Lualaba, le grand lac Tanganika, et dans la partie occidentale le Tumba et le Léopold II, sans parler des nombreux renflements du Congo, notamment



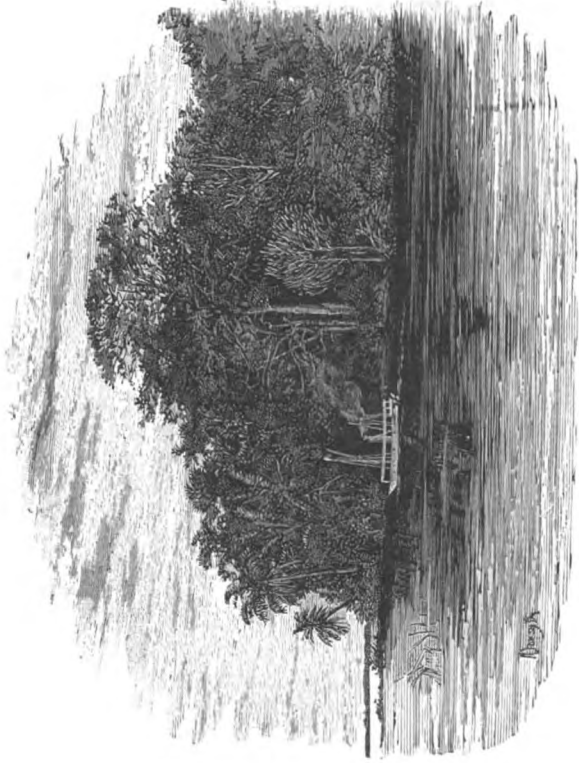
LES CASCADES DE MPALANGA.



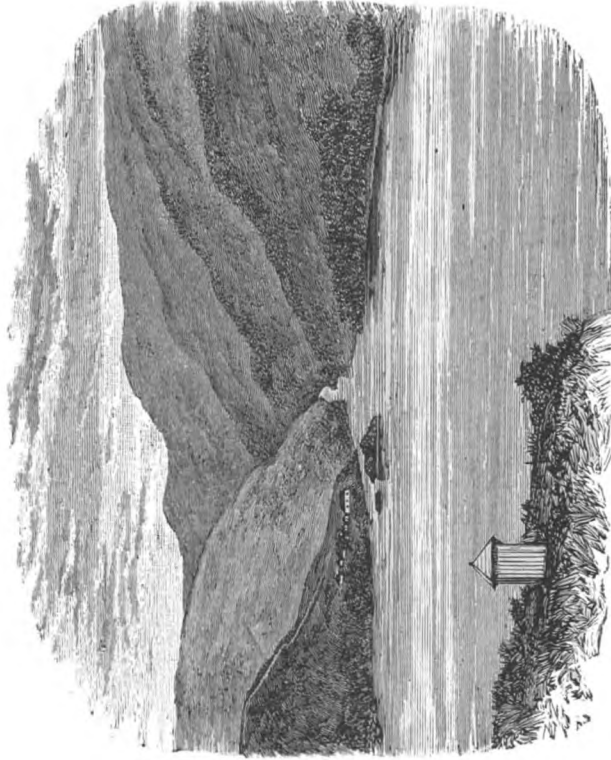
LE HAUT CONGO SE JETANT DANS LE STANLEY-PPOOL.



VUE DE LANDANA.



UNE DES ILES DU BAS CONGO.



LA STATION DE MPOZO, VUE PRISE A VIVI.

le Stanley-Pool, qui ont souvent la largeur et les caractères de véritables lacs.

Citons encore le lac Muta Nzigé ou lac du prince de Galles Albert-Edouard, situé à 965 mètres d'altitude et qui écoule ses eaux par la Semliki

grande période sèche ou kipoi commence vers la mi-mai et finit vers la mi-octobre. Elle est suivie par une période pluvieuse ou massika que traverse, du 20 décembre au 1<sup>er</sup> février, une saison sèche secondaire.



ENTRÉE DU LAC LÉOPOLD II.

dans le lac Albert Nyanza, tributaire du Nil; puis les lacs Victoria et Albert, du bassin du Nil, le lac Rodolphe et le lac Nyassa, du bassin du Zambèze.

**Climat.** — Deux saisons, l'une pluvieuse, l'autre sèche, se partagent l'année au Congo. La

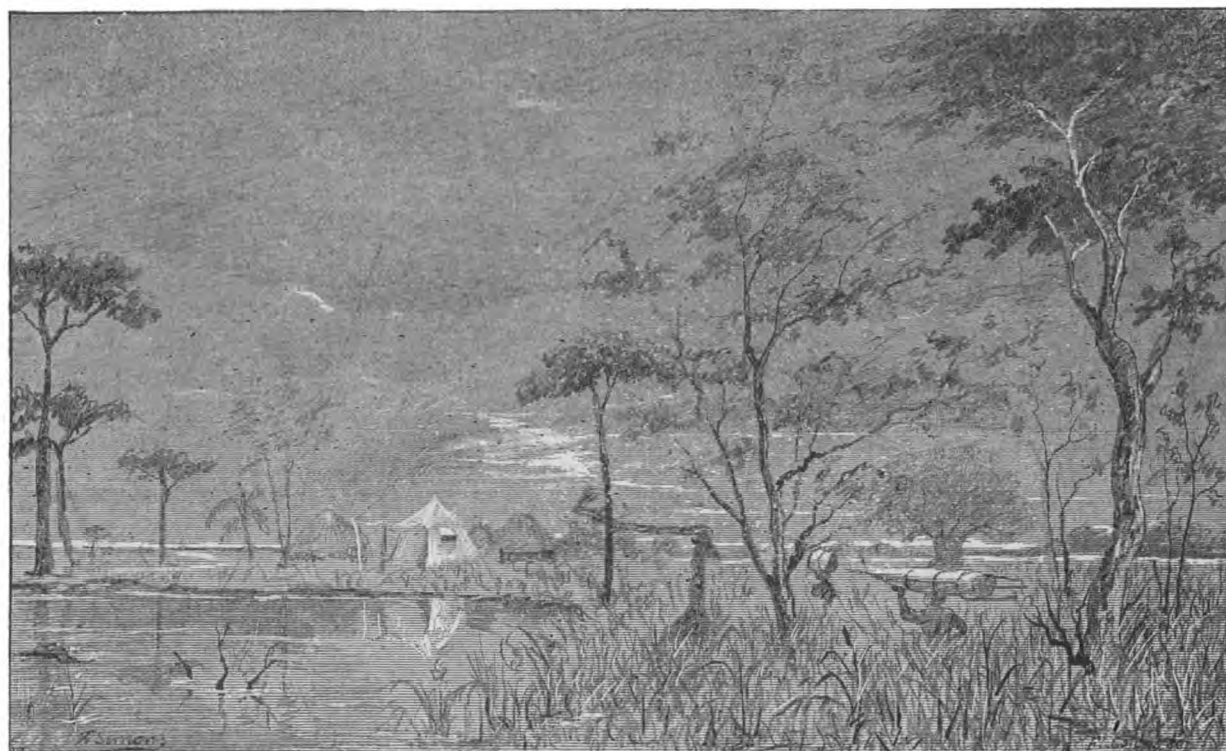
La saison sèche est la plus favorable à l'acclimatement des Européens.

Le climat du Congo, en fait, est beaucoup moins dangereux que celui de certaines régions de l'Inde anglaise et de l'Amérique du Sud.





UN PAYSAGE AFRICAÏN EN TEMPS DE KIPOI (SAISON SÈCHE).



LE MÊME PAYSAGE EN TEMPS DE MASSIKA (SAISON HUMIDE).

## UNE CHASSE A LA PANTHÈRE AU CONGO



Les représentants de la race féline : lions, léopards, panthères, chats sauvages, hyènes, chacals, etc., pullulent dans les environs de Msuata. L'audace et les instincts de rapine et de pillage poussent fréquemment l'un ou l'autre de ces carnassiers jusqu'aux étables de la station.

« Ce matin, écrit le lieutenant Janssen, j'ai tué une panthère.

» Le jour de ma rentrée à Msuata (après une visite chez Mpumu Ntaba), j'appris qu'un fauve était venu enlever dans la nuit deux de mes chèvres, dont on avait retrouvé les débris sanglants près de l'enclos.

» La nuit suivante, le voleur à quatre pattes revint à l'étable. J'étais déjà couché, lorsque j'entendis les bêlements d'alarme de mes bonnes laitières; je me levai et me dirigeai vers l'endroit attaqué.

» L'obscurité était si profonde que je dus me contenter de tirer au jugé trois ou quatre coups de fusil, qui chassèrent l'animal.

» Le lendemain, je constatai la disparition de deux chevreaux; une de mes chèvres était mourante, le fauve lui avait labouré la tête d'un coup de griffe.

» Je résolus de mettre fin aux exploits du carnassier. Je construisis au clayonnage une petite hutte fort étroite dans laquelle je plaçai un jeune chevreau fortement ficelé et attaché à trois fusils

reliés entre eux. Les gâchettes de ces armes étaient elles-mêmes rattachées par des ficelles à un piquet planté à l'entrée du piège; les canons dirigés vers la terre devaient inévitablement projeter leurs meurtrières décharges contre le carnassier guetté.

» A la tombée de la nuit, le fauve, alléché et guidé par les gémissements plaintifs du pauvre chevreau garrotté, bondit sur cette victime sans défense.

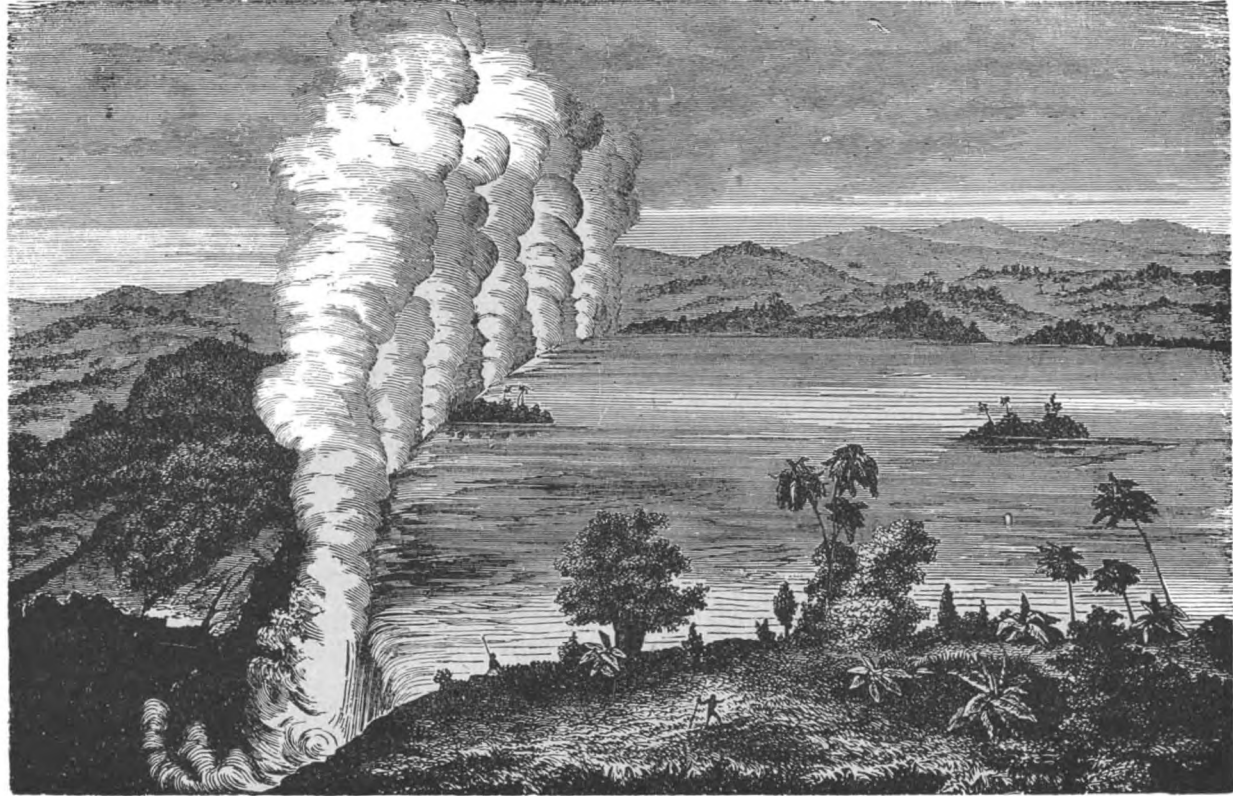
» Aux aguets dans ma chambre, j'entendis les ricanements de triomphe de la bête déchirant sa proie; les détonations n'avaient pas retenti. J'étais interdit; il eût été téméraire de m'aventurer dans les ténèbres vers l'enclos des chèvres; j'attendis.

» Le chevreau ne bêlait plus; le fauve poussait par intervalles des miaulements prolongés, sans doute il dévorait sa victime. Cependant le piège était si étroit que j'avais espéré une toute autre solution. J'aurais donné dix ans de la vie de mon



allié Mpumu Ntaba pour voir dans cette nuit noire et assister aux péripéties du drame sanglant.

» Soudain trois détonations simultanées vibrèrent



GRANDE CATARACTE DU ZAMBÈZE (VUE PRISE EN AMONT DE LA CHUTE).



COURS SUPÉRIEUR DE LA MONOKO-YO-BUBUKA.

rent et dominèrent les hurlements du fauve. La machine infernale avait éclaté. Le carnassier ne ricanait plus, ses rugissements de douleur résonnaient d'une façon sinistre.

» J'attendis le jour sans dormir, et subissant toutes les tortures de l'anxiété. Par moments, n'entendant plus les plaintes du fauve, je craignais qu'il n'eût réussi à s'enfuir; parfois encore, ses hurlements intenses m'empêchaient de croire que l'animal fût blessé.

» Enfin les premières lueurs de l'aurore éclaircirent mes doutes. Je courus près du piège : une panthère inondée de sang enserrait de ses puissantes griffes le cadavre lacéré du chevreau.

» A mon approche, le nerveux animal, qui avait reçu les trois balles dans l'épaule, puisa dans sa férocité assez de force pour sauter au-dessus de la palissade de 2<sup>m</sup>,50 qui cernait l'enclos des chèvres et venir s'abattre jusqu'à mes pieds.

» Je me reculai instinctivement et m'apprêtai à tirer le coup de grâce. Un Zanzibarite armé d'un fusil arrivait

précisément en sens opposé; plus prompt que moi, mais aussi plus imprudent, ce bon serviteur s'élança

vers l'animal et déchargea à bout portant son arme dans le ventre de la panthère, qui s'enfuit en rampant dans le champ voisin planté de manioc.

» Je marchai à la recherche de cette terrible victime si tenacement attachée à la vie; je la découvris dans le feuillage, labourant la terre de ses ongles, déracinant les tiges de manioc, hurlant encore rageusement. Elle leva sur moi un regard étincelant de haine et de menace, et se replia sur ses jarrets comme pour bondir à ma gorge.

» Sans épauler, je lui logai la balle de mon winchester au beau milieu du front.

» Tout le personnel de la station assistait à cette aventure cynégétique. On construisit une civière pour rapporter triomphalement le cadavre de la panthère devant la porte de mon logis.

» Quelques Kroomen désiraient promener ce trophée palpitant dans les rues du village. Je refusai d'accéder à leur désir. Mais l'événement fut bientôt connu. Gobila, talonné par toute la population valide de Msuata, vint me féli-

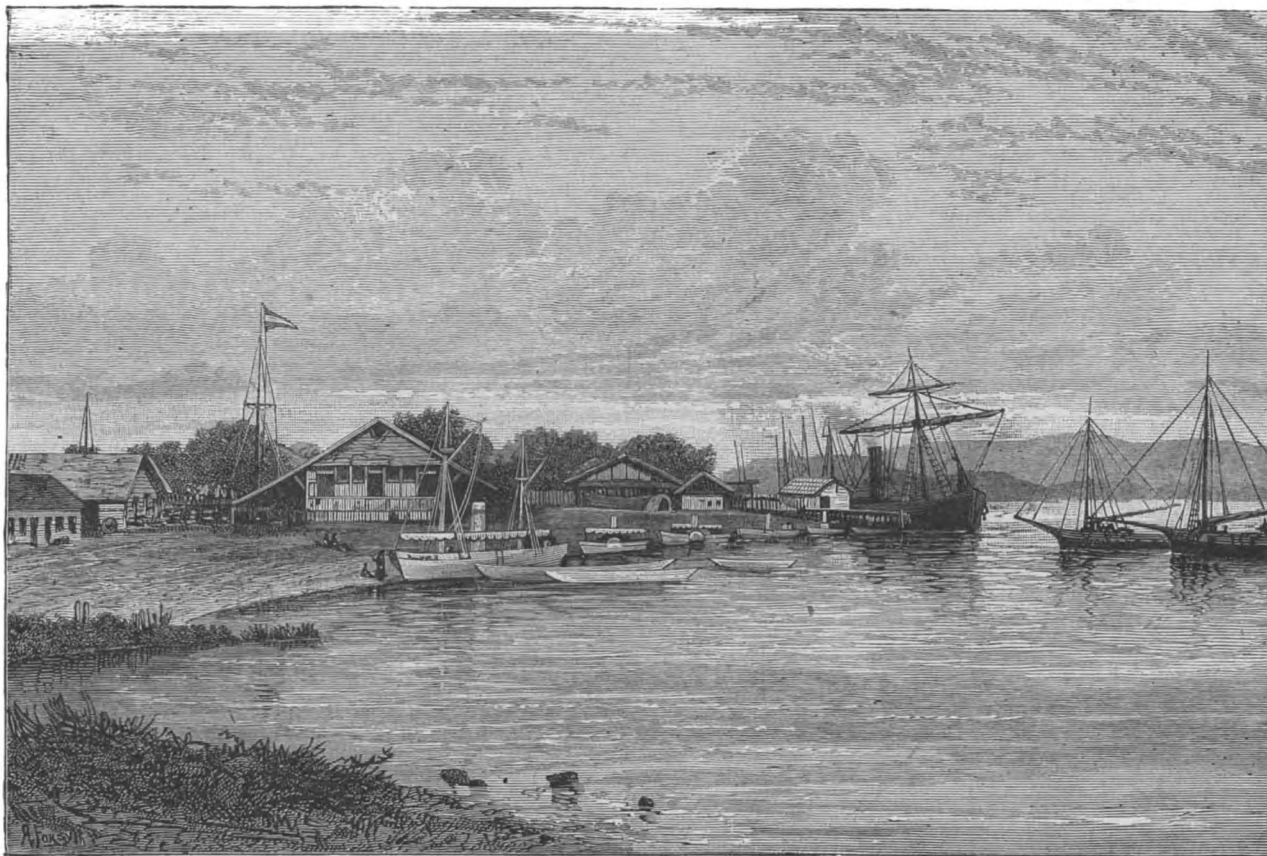
citer et présider, disait-il, à une fête nègre improvisée en l'honneur du fauve trépassé. »



NÈGRE A L'AFFÛT.



VUE DE BANANA.



LA FLOTTILE DE L'EXPÉDITION INTERNATIONALE A LA POINTE DE BANANA.



## COMMERCE

**R**IEN n'était tiré, au début, du haut Congo, si ce n'est l'ivoire et le caoutchouc, marchandises qui, en raison de leur valeur élevée, pouvaient seules supporter les frais de transport vers la côte, frais alors considérables.

Le service de navigation régulière sur le haut fleuve et ses affluents a modifié cet état de choses. Le trafic s'est accru de jour en jour, facilité d'abord par le chemin de fer qui a supprimé le portage de Boma au Stanley-Pool, puis par tous les autres chemins de fer.

L'ivoire, qui se trouve à l'intérieur, écrivait un vieil auteur, passe de village en village et arrive

article arrive aux mains du négociant blanc. Acheter une pointe d'ivoire quand on n'est pas connu dans une localité est une affaire importante. Pour conclure un marché dans des conditions avantageuses, il faut avoir beaucoup de temps. La défiance est extrême chez les noirs; aussi, lorsqu'il s'agit d'amorcer des relations commerciales dans une région inexploitée, faut-il que le blanc procède avec la plus grande circonspection. Les indigènes ne sachant pas quel prix, c'est-à-dire combien de mitakos ou fils de laiton ils obtiendront pour leur ivoire, cherchent à sonder le blanc à cet égard, en engageant avec lui d'interminables discussions.

Généralement, le vendeur commence par réclamer un certain nombre de petits objets, avant de fixer le prix de la pointe en mitakos. On discute parfois pendant plus d'une heure avant d'accorder quelques perles ou quelques clous de cuivre en



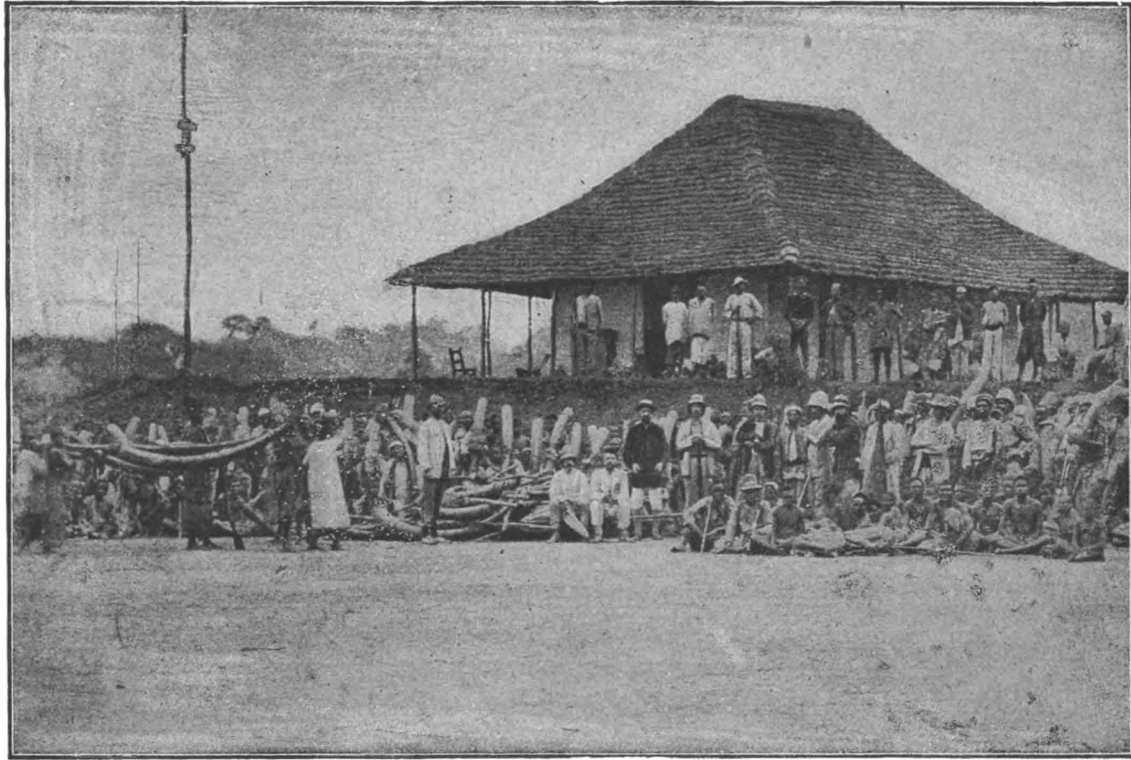
MARCHANDS D'ARACHIDES.

ainsi aux peuplades riveraines. Celles-ci le revendent aux tribus voisines d'aval, lesquelles, à leur tour, les repassent à d'autres jusqu'à ce que le précieux



PORTEUR ET SA CHARGE.

plus; car si l'acheteur se montre coulant, le marchand indigène profite de ces dispositions favorables pour élever aussi ses prétentions. Il arrive



CARAVANE D'IVOIRE SE CHARGEANT A LÉOPOLDVILLE POUR LE BAS CONGO.



PORTEURS D'IVOIRE.



GENS DE CARAVANE.

qu'après avoir touché le prix de son ivoire, le noir demande, outre les bibelots qui lui ont été donnés avant la conclusion du marché, encore un dernier cadeau sous des prétextes divers : tantôt les articles déjà reçus ne sont pas assez beaux et assez nombreux, tantôt sa femme a besoin d'un miroir ou d'un collier, etc.

Les articles d'échange comprennent en première ligne les tissus de toute espèce, les vieux habillements, le rhum, la poudre, le sel, le poisson sec de Mossamides, les fusils à pierre. Viennent ensuite les bonnets, sifflets, aiguilles, fils, baguettes de laiton, manelles pour poignets et pieds, aiguères, gobelets, assiettes et autres articles de faïencerie, verroterie, perles, couteaux, cuillers, fourchettes, ciseaux, canifs, chemisettes, chemises de flanelle, parapluies, ceintures, corail, grelots, miroirs, etc. Outre ces objets, qui sont indispensables, il est utile d'avoir une quantité d'articles de moindre valeur, propres à attirer l'indigène. Une nouveauté est quasi nécessaire tous les deux mois.

Les peuplades du Congo ont des passions et des fantaisies de luxe, ajoutait l'auteur de cette pittoresque description; celles-ci expliquent l'empressement et l'âpreté que mettent les commerçants noirs à rechercher certains articles spéciaux, tels que spiritueux, cotonnades multicolores, armes, poudre, verroterie, vieux habits, chapellerie, corail, ferronnerie, cuivrerie, quincaillerie, bijouterie. Le bon marché est surtout apprécié par les acheteurs du continent noir.

Les articles les plus recherchés sont les caisses vertes contenant du gin de Rotterdam et d'Amsterdam; le tafia, de préparation locale, est un genièvre coloré en jaune d'or, et relevé par une infusion de graines d'anis.

Les cotonnades courantes sont de la qualité ordi-

naire connue dans le commerce sous le nom de « rouge Andrinople ». Les mouchoirs à couleurs éclatantes, rouges, jaunes, blancs et noirs, à grands carreaux, à dessins criards, les descentes de lit, les caleçons en tricot, les camisoles, des sortes de robes de chambre eramoisies, sont demandés avec empressement par les populations indigènes du Congo.

Tous les fusils, vieux modèles provenant des arsenaux d'Allemagne, de France, de Belgique, trouveront acheteurs en Afrique centrale; il faut avoir soin de les transformer en fusils à pierre. Les pistolets d'arçon à pierre sont avidement recherchés par les chefs de tribu.

La consommation de la poudre est prodigieuse au Congo; non pas en raison des guerres intérieures que se livrent les indigènes, mais à cause des coutumes tapageuses qu'ils ont contractées. Si dans les pays civilisés on tire des salves d'artillerie à l'occasion des grands événements, des revues, des processions, des funérailles de citoyens illustres, on ne peut blâmer outre mesure les nègres du Congo d'accompagner de

décharges de mousqueterie toute cérémonie, joyeuse ou triste : mariage, naissance, danses, enterrements.

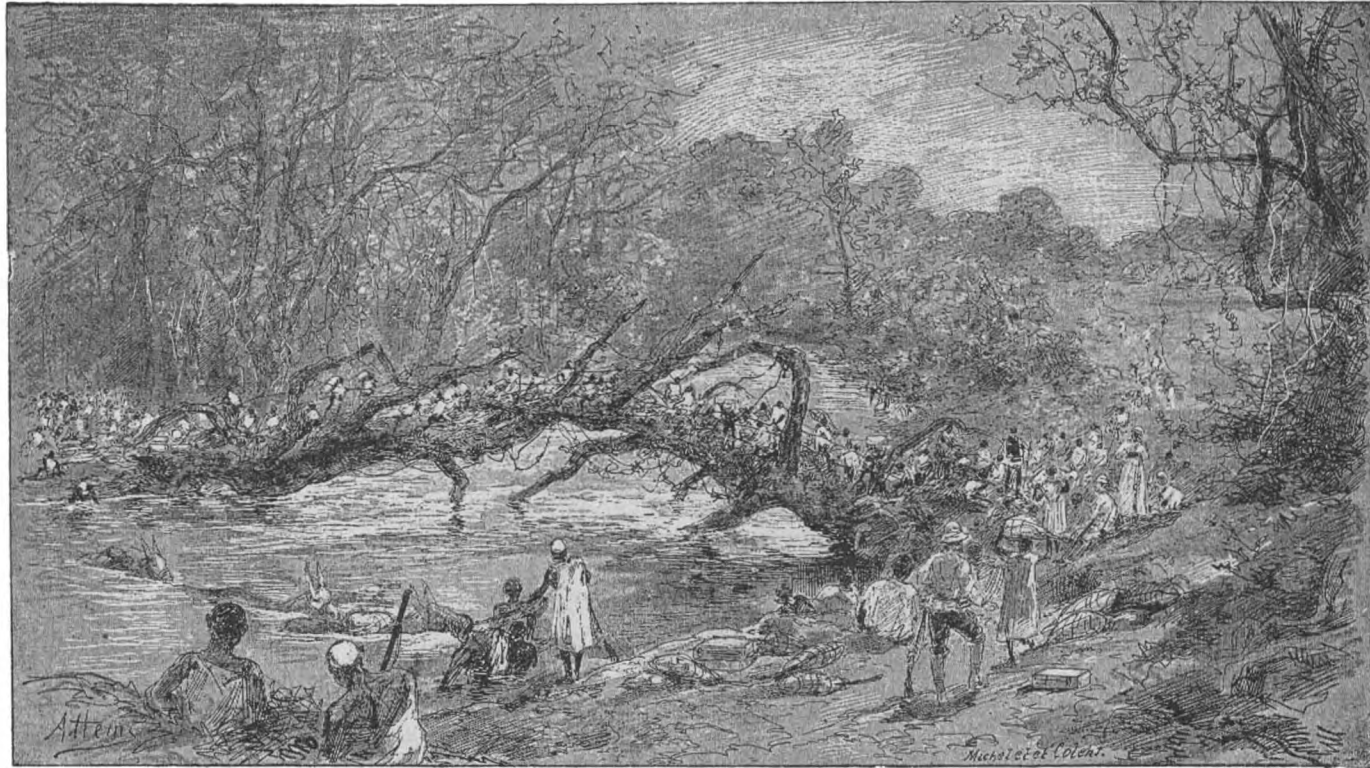
La poudre vendue en Afrique est en général du déchet de poudre de guerre.

Les articles de verroterie importés à la côte occidentale d'Afrique proviennent d'Allemagne et de Belgique. Ce sont des perles de toutes couleurs et de toutes formes; la plus recherchée est bleue et de forme octogonale.

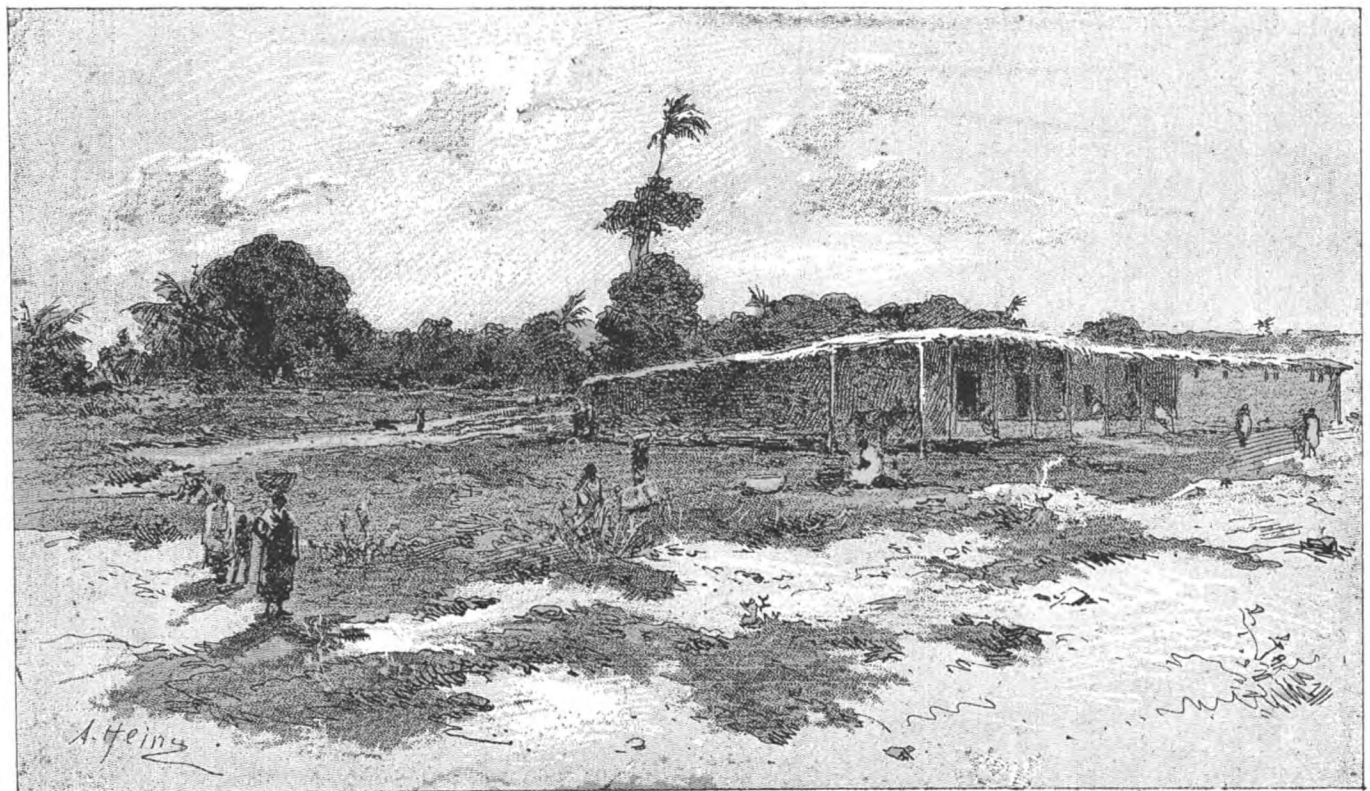
Les vieux habits constituent une des plus importantes branches de trafic entre l'Europe et la côte d'Afrique. Les livrées des domestiques, les tuniques rouges des soldats anglais, les redingotes noires, les fracs, voire même les gibus, fussent-ils retraits



MARCHAND DE VOLAILLE INDIGÈNE.



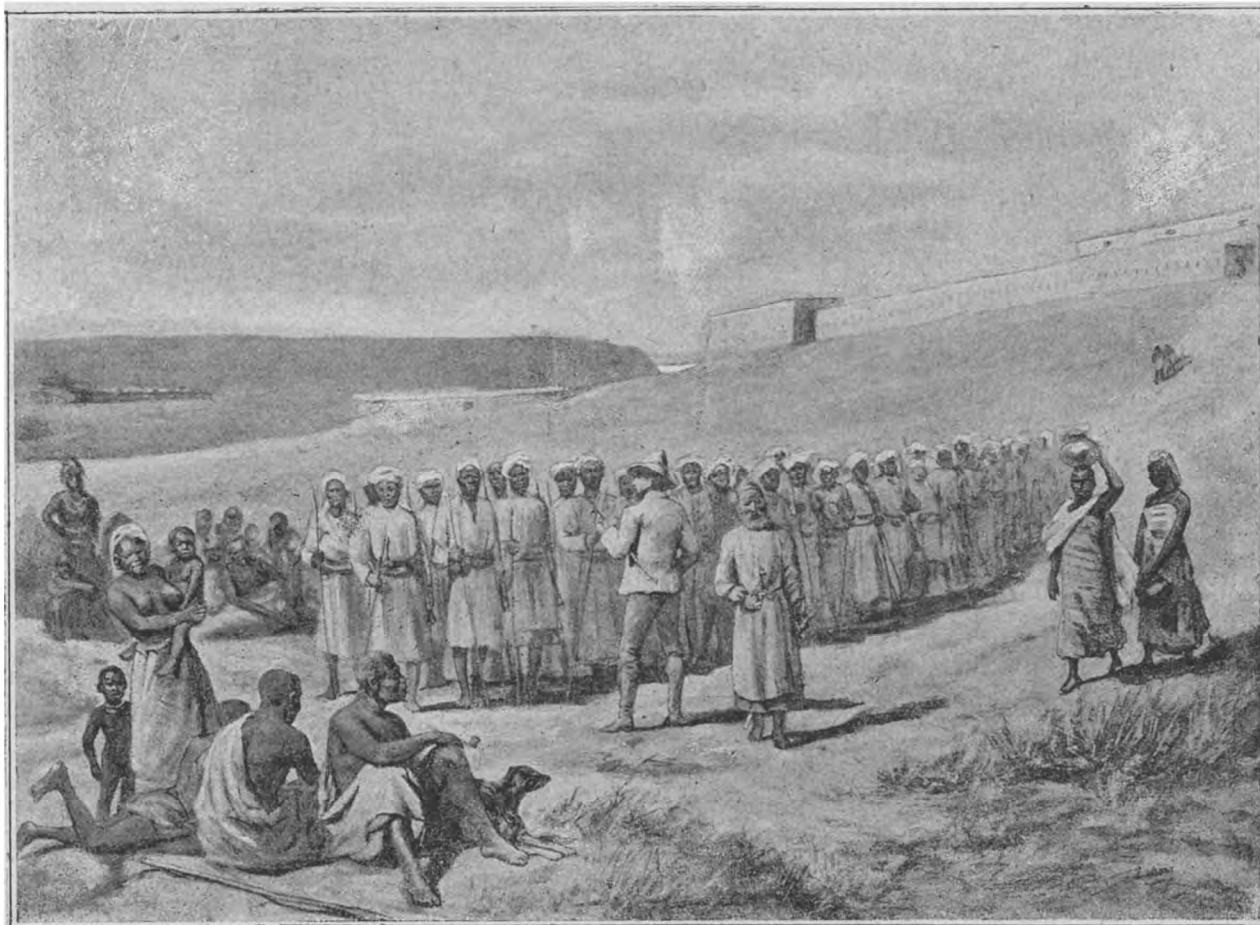
CARAVANE TRAVERSANT UNE RIVIÈRE.



LE TEMBÉ DU DOCTEUR VANDEN HEUVEL.

et réduits à ressembler à des accordéons, les vestons passés, les toilettes de bal démodées, les jupons bigarrés répudiés par nos femmes, en un mot toutes les défroques bannies de l'armoire des serviteurs de bonne maison, de la charge des soldats, de la garde-robe modeste ou luxueuse des

Néanmoins, le complet n'a pas cours sous ces latitudes; les noirs enfants de l'Afrique centrale sont ennemis jurés du pantalon européen; ils revêtent l'habit et le gilet seulement; ils préfèrent à l'occasion envelopper leurs jambes dans les plis d'une robe de dame, concluait l'explorateur...

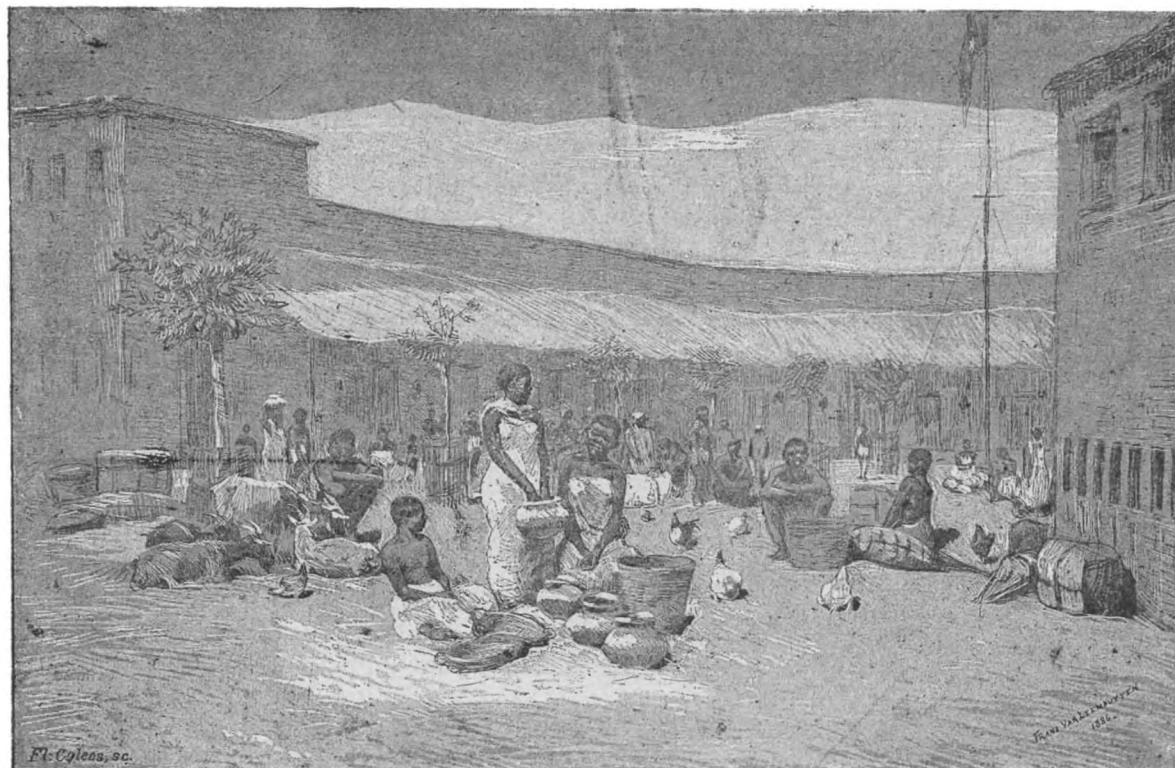


LE LIEUTENANT BECKER PASSANT UNE INSPECTION DES ARMES.

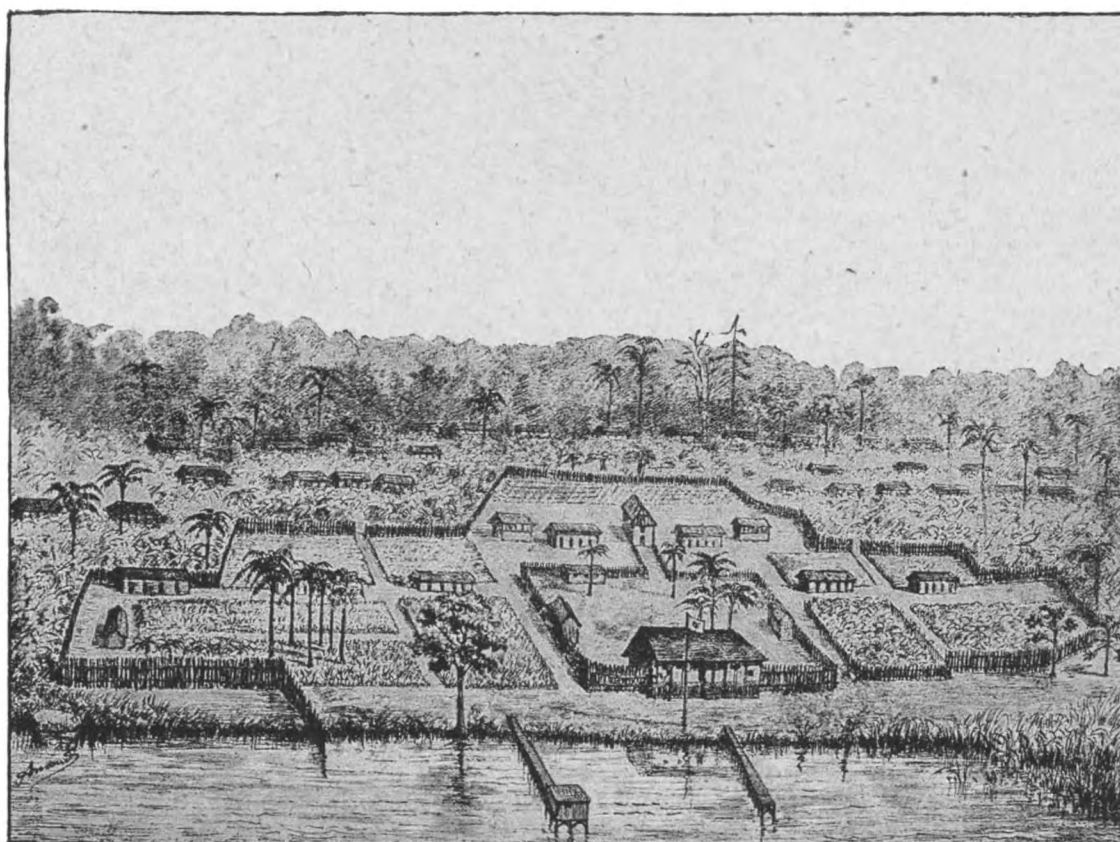
dames d'Europe, s'adaptent tôt ou tard, preuves de l'instabilité des choses humaines, aux personnes grêles ou corpulentes de quelques makokos, de certains grands seigneurs des rives du Congo.

Tout cela, il est à peine besoin d'en faire la remarque, a bien changé aujourd'hui. Mais les débuts des relations commerciales entre les Européens et les indigènes étaient certes curieux à rappeler.





VENDEURS INDIGÈNES AU FORT LÉOPOLD.



LA STATION DES BANGALAS EN AOÛT 1885; AU FOND, LES VILLAGES INDIGÈNES (CROQUIS A VOL D'OISEAU).

## AU TEMPS DE L'ESCLAVAGE

### ACHAT D'UN PETIT CAPTIF



En garde donc, et en avant la diplomatie! Ruse contre ruse, et blanc contre noir. L'homme offre sa marchandise

— Bah! je n'ai pas le temps; et puis cet enfant est trop grand, et d'ailleurs n'a pas de force. Le chef de Bukumbi n'a que cela à me présenter?

— Comment? mais il n'a que cinq ou six ans et c'est un solide gaillard! Voyez donc ces dents: aucune de gâtée! Tâchez-moi donc ces mollets: gros comme le museau de cette chèvre. Et puis, il faut voir comme il sait courir!

— Enfin, si le grand chef n'a rien d'autre à vendre, j'achèterai. « Touia motouni, » faites votre prix.

Sur quoi, le maître de l'enfant s'assied à deux pas de moi, prend un bâtonnet qu'il trouve sous la main, en frappe la terre et me le jette en disant: — Je ne demanderai qu'un prix bien minime: 900 mitakos. — Je ramasse le bâtonnet, consulte mes hommes réunis autour de moi, et relançant le bâtonnet: — « Je

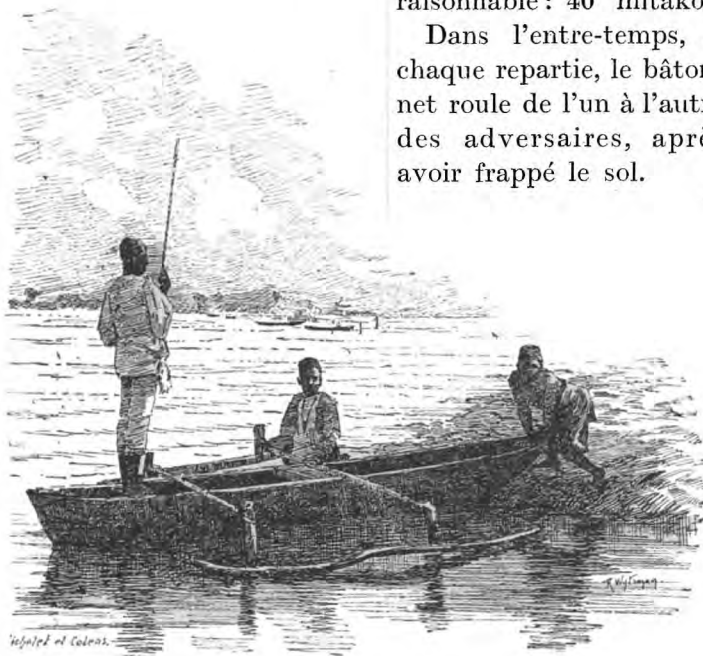
suis un grand chef et veux me montrer généreux; j'offre 9 (neuf) mitakos.

Et toute l'assistance d'éclater d'un rire... congolais.

— Enfin, je vois bien que je me trouve avec un homme rompu aux affaires: ce sera 800 mitakos.

— 800 mitakos! Mais, mon joli noir, est-ce donc une pointe d'ivoire que vous vendez? 800 mitakos! mais c'est le prix d'un steamer, d'une pirogue à roues des blancs! Voici mon dernier prix, et soyez raisonnable: 40 mitakos!

Dans l'entre-temps, à chaque repartie, le bâtonnet roule de l'un à l'autre des adversaires, après avoir frappé le sol.



PLAGE DE BAGAMOYO.

refusez, c'est encore bien: 600 mitakos!

— Bon! avec 600 mitakos j'achèterai sept

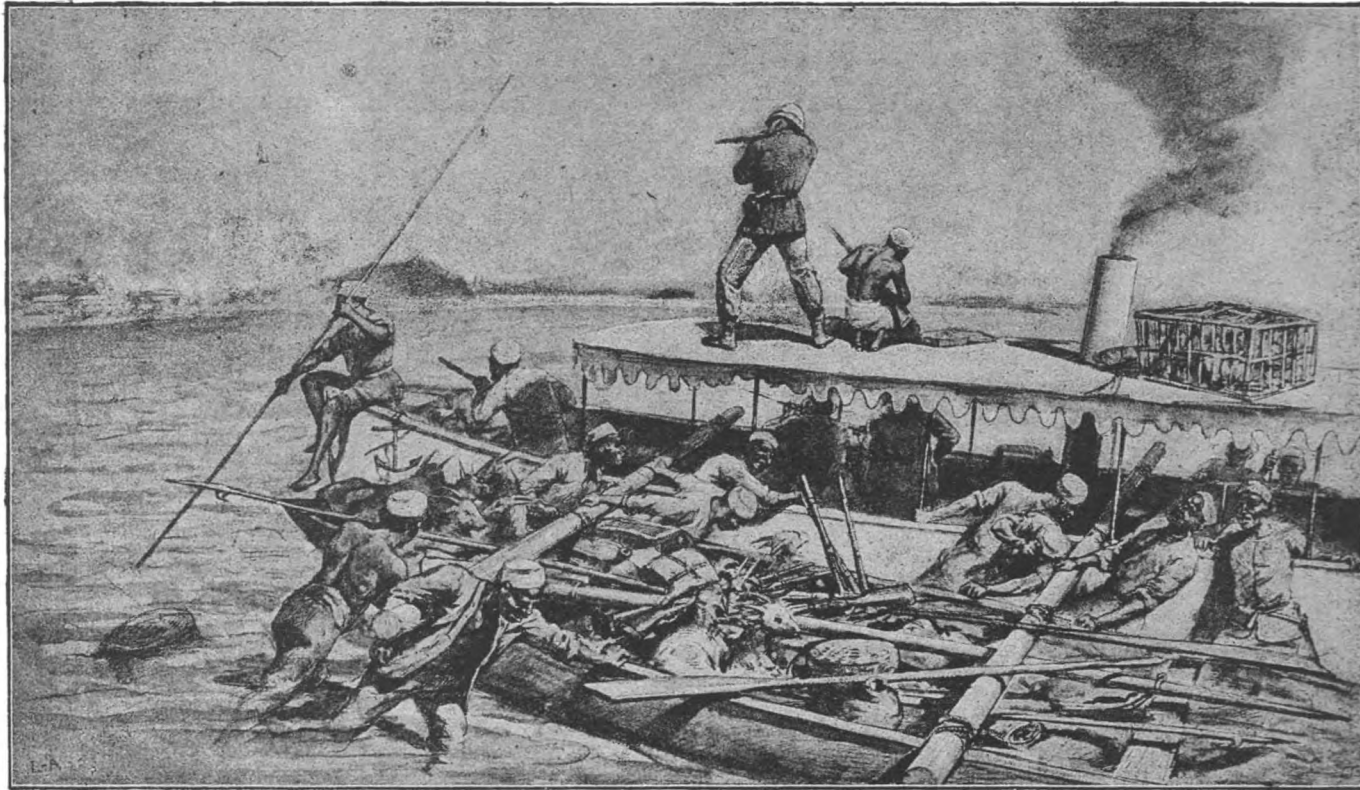


— Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de s'arranger. Le blanc ne connaît pas la valeur d'un homme. Je m'en vais.

— Bon voyage!

Il se lève, je me lève, nous nous levons; au bout de cinq minutes, le nègre revient.

— Ecoutez, dit-il. Si vous voulez, c'est bien; si vous



EXPÉDITION ARRÊTÉE SUR LES RÉCIFS DEVANT LES STANLEY-FALLS.



UNE PARTIE DU PERSONNEL DE LA STATION DE LULUABOURG.



chèvres, avec deux chèvres j'achèterai un enfant. Ecoutez. Si vous voulez, c'est bien; si vous refusez, c'est encore bien : 100 mitakos!

Nouveau départ, nouveau retour. Bref, à 4 heures, nous sommes d'accord au prix de 300 mitakos. Vous croyez que c'est fini? Pas du tout. Cette valeur de 300 mitakos, il s'agit maintenant de la solder en marchandises européennes, et il faut discuter le *mibingo*, c'est-à-dire la valeur des articles européens que vous offrez.

Le débat recommence avec un nouvel acharnement, et à 7 heures du soir j'ai concédé : un gobelet en fer-blanc, une bouteille, un paquet de cauris (coquillages servant de monnaie), une brassée de mouchoirs, autant de toile, deux brasses de fil de cuivre, un couteau, une cuiller, une fourchette.

Le vendeur veut encore deux paquets de perles.

Je ne veux en donner qu'un seul. Il insiste : je refuse. Marché rompu : l'homme part avec l'enfant.

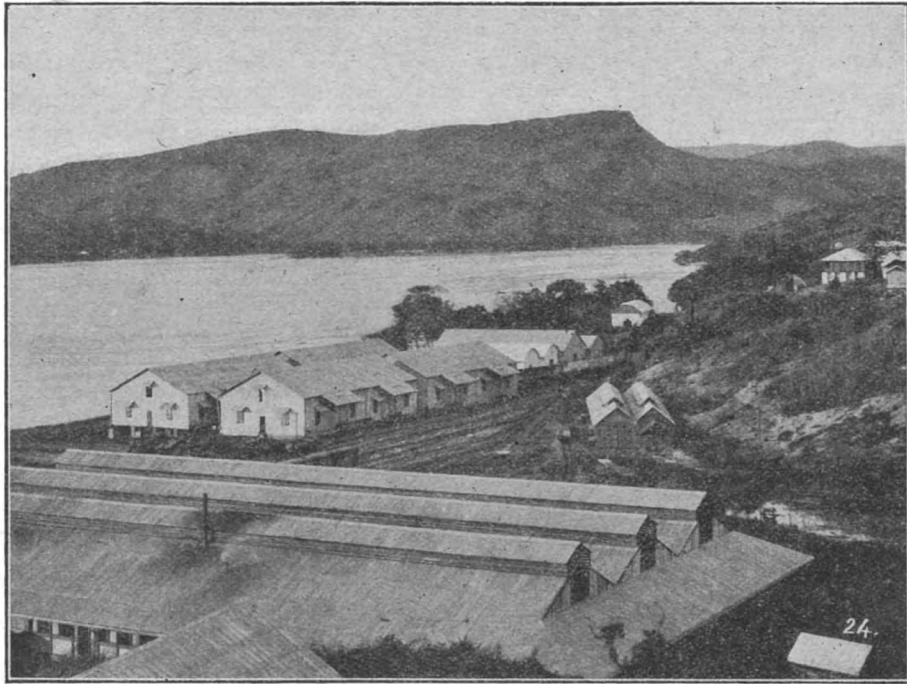
« Eh! vous êtes bien tenace! dira-t-on. Quoi! pour

un paquet de perles! » Mais venez-y voir! Si l'on n'agit point de la sorte, les prix exigés par les indigènes seront bientôt tels qu'il sera impossible d'acheter quoi que ce soit. Ainsi, il y a trois ans, on achetait un esclave pour deux brasses de toile; il faut maintenant trois à quatre cents mitakos. Sans doute, c'est encore fort peu réjouissant de marchander des heures entières comme un marchand forain. Mais si je n'avais pas discuté ferme à Bukumbi, je n'eusse cependant pu, avec la même valeur, acheter au plus que sept enfants, tandis que j'en ai obtenu neuf, donc gain de deux.

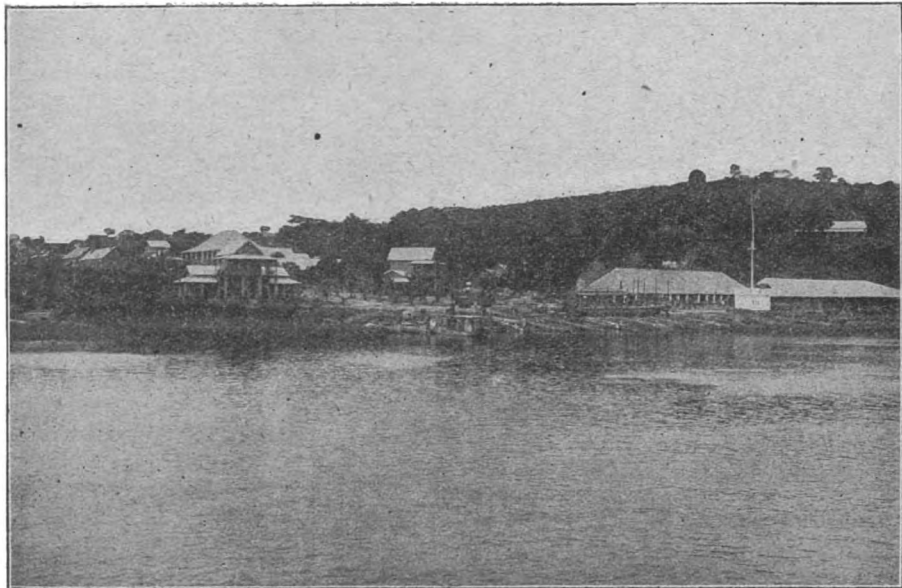
D'ailleurs, je savais bien que mon noir serait revenu.

Le lendemain matin, il arriva, eria un peu pour la forme et s'en tint à un seul paquet de perles. On fit aussitôt accord sur le *monbengué*, pourboire des chefs; puis, nous rompîmes le bâtonnet de négociation, chacun le tenant par le bout. Un chef compta et vérifia les marchandises livrées, et l'enfant me fut remis. »





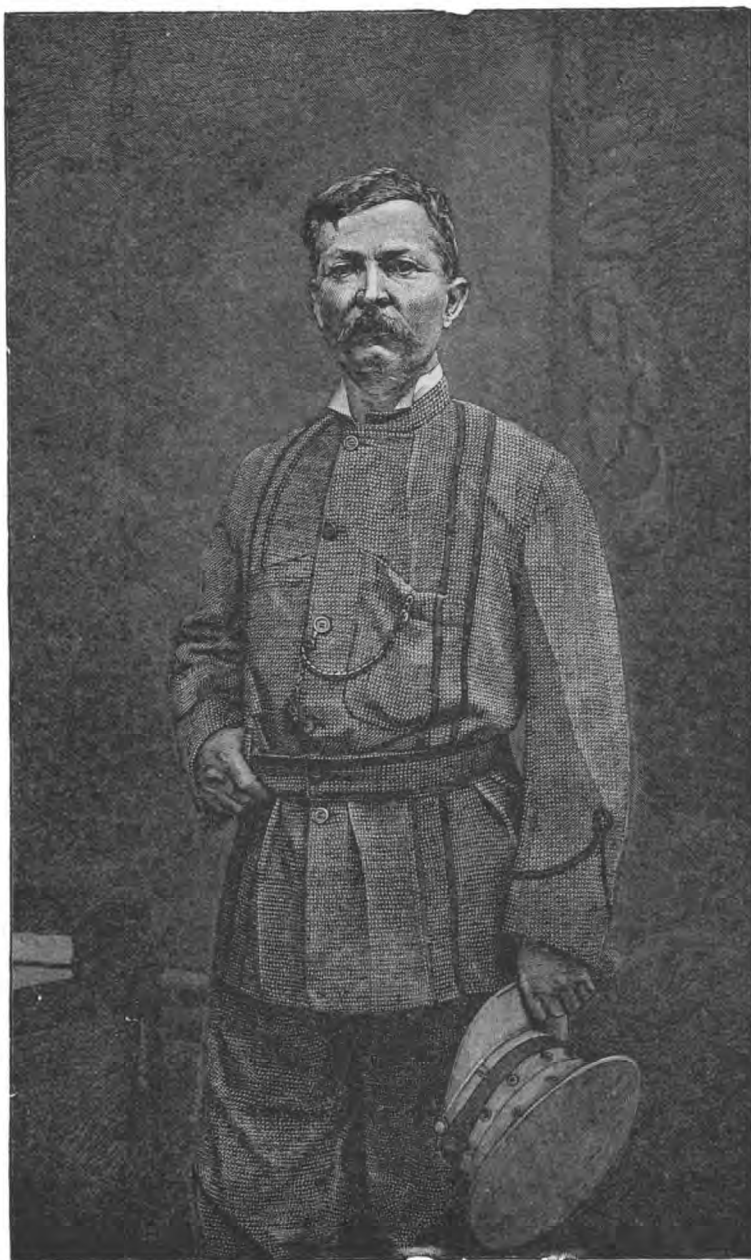
LA GARE ET LES MAGASINS DE MATADI.



UN ASPECT DU PORT DE LÉOPOLDVILLE.

## HENRY STANLEY ET SAVORGNAN DE BRAZZA

« Il n'est pas possible de raconter les travaux des Belges au Congo, dit M. A.-J. Wauters, sans consacrer une page, une grande page, à l'homme extra-



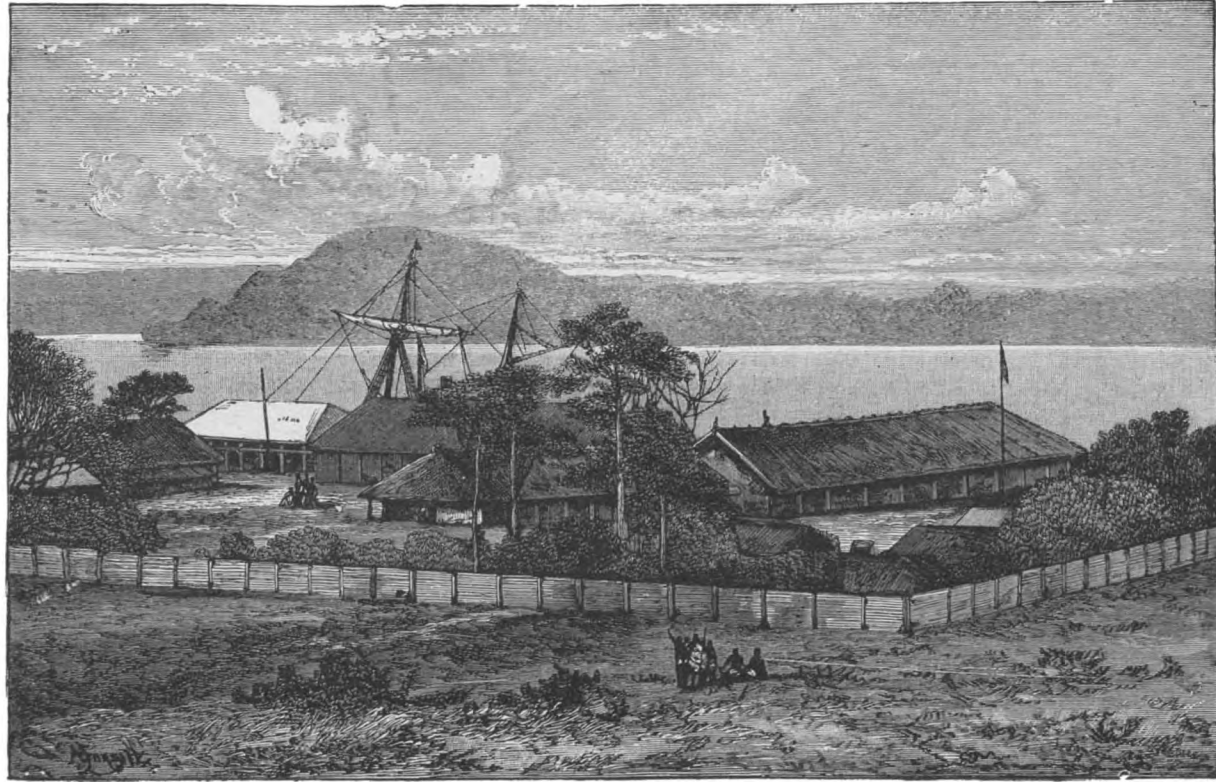
HENRY MORTON STANLEY.

ordinaire qui, pendant plus de quatre années, fut leur chef. Stanley a irrévocablement lié son nom à celui du Congo. » Non seulement il a été le premier à dessiner géographiquement le cours inattendu du grand fleuve sur la carte, mais c'est lui qui en a ouvert le bassin entier au libre commerce du monde, et qui a secondé le roi Léopold II dans la création de l'Etat Indépendant du Congo.

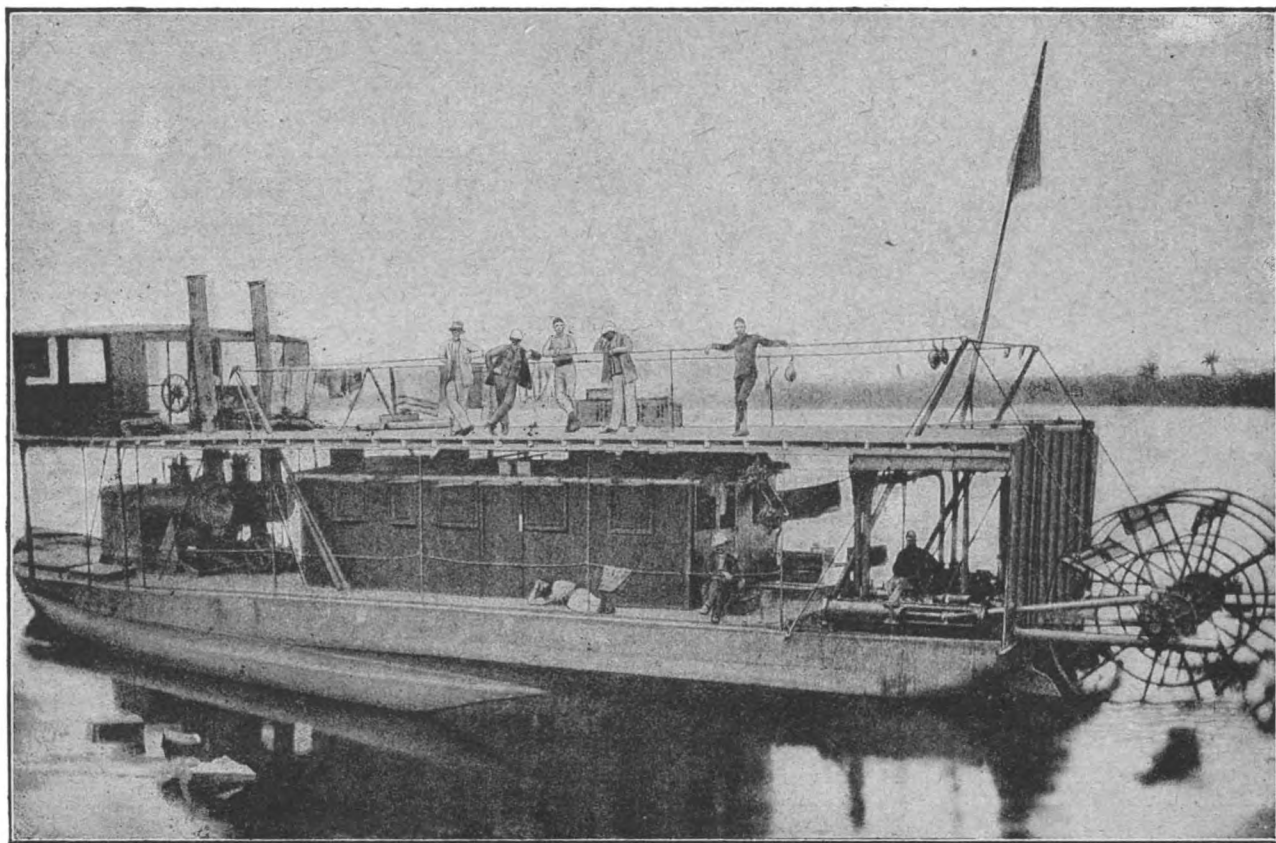
Celui que nous appelons Henry Stanley, et que tout le monde croyait Américain par une erreur qu'il laissait lui-même se propager, est bel et bien Anglais de naissance, car il naquit en 1841 dans le pays de Galles, en la petite ville de Denbigh, située à huit lieues sud-ouest de Liverpool. Son père, John Rowland, était un fermier des environs de Denbigh; il mourut bientôt, laissant sa mère, nommée Betsy Parry, dans le plus grand besoin. L'enfant naquit chez son grand-père maternel et reçut au baptême le nom de John comme son père.

La première enfance du petit John fut bien triste, car sa pauvre mère, obligée de prendre du service pour vivre, dut le mettre, dès l'âge de cinq ans, dans une pension d'où, deux ans après, il passa dans une *workhouse*, asile d'indigents. Là, du moins, grâce à son intelligence, il acquit une bonne instruction primaire. Plus tard, nous le trouvons berger dans la ferme d'une de ses tantes; puis aide-instituteur chez un autre de ses parents, lequel, jaloux de ses aptitudes, l'humiliait en l'obligeant même à lui cirer les souliers; ensuite, une autre de ses tantes essaye d'en faire un commis-boucher, mais sans succès.

Bref, le pauvre John, de plus en plus malheureux, ne songe plus qu'à s'expatrier, et il va chercher, comme



UNE ANCIENNE VUE DE BOMA.



LE BATEAU « LE STANLEY », AMARRÉ DEVANT LA STATION DES BANGALAS.

beaucoup d'autres, meilleure fortune en Amérique. C'est à New-Orléans qu'un vieil épicier, du nom de Henry Morton Stanley, l'accepte comme garçon de commerce, puis l'adopte et lui donne son nom; mais c'est tout ce qu'il lui laisse, car frappé inopinément par la mort, il n'eut pas le temps de tester en faveur du futur héros.

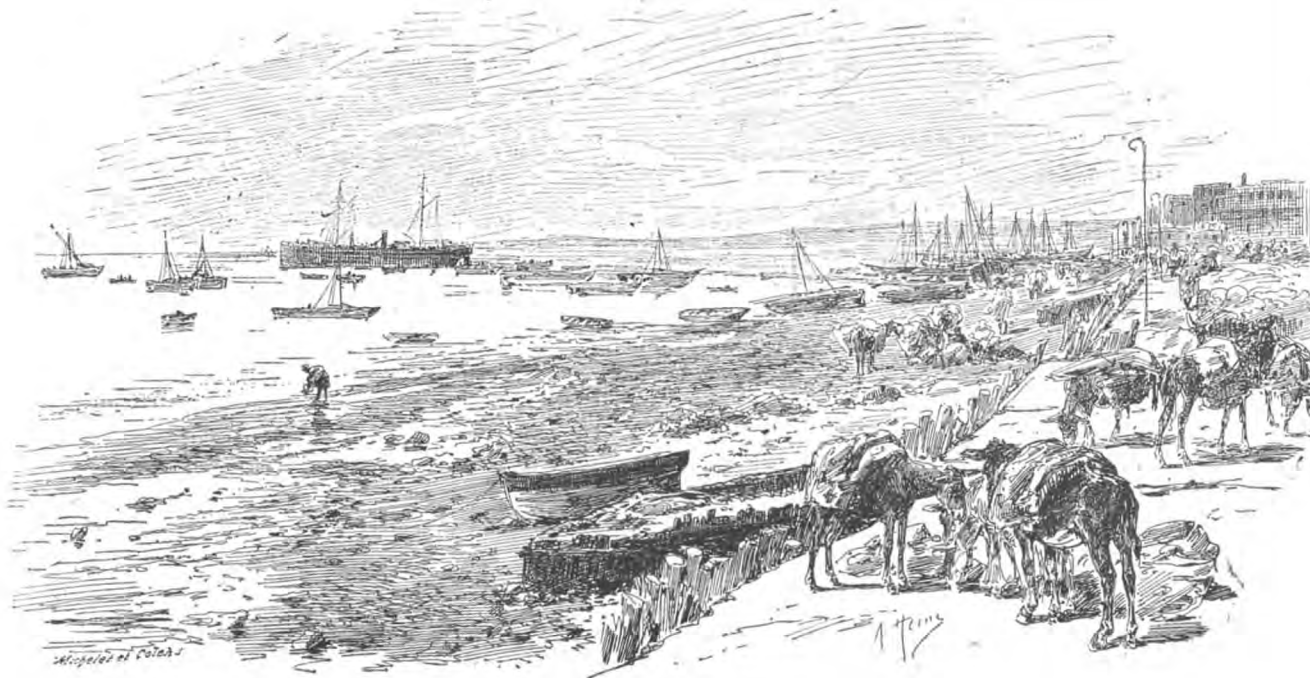
La guerre de Sécession sévissant alors, Stanley cherche une nouvelle position sociale en se faisant

mence la série de ses quatre grandes expéditions africaines, qui s'enchaînent et se complètent mutuellement.

Nous ne voulons tracer qu'un sommaire rapide des courses du grand voyageur.

**A la recherche de Livingstone (1870-1872).**

— Stanley débute par une course obligée en Orient. Il assiste à l'inauguration du canal de Suez, va en Crimée, de là au Caucase, en Perse,



LE QUAI DE ZANZIBAR.

d'abord soldat dans l'armée des Confédérés, puis marin dans la flotte des États du Nord. La paix survenue (1866), nous le trouvons à Constantinople, d'où il va en Angleterre revoir les siens, puis en Syrie, où il est pris par les brigands. Le récit qu'il fait de cette dernière aventure révèle en lui un excellent *reporter*, et le voilà bientôt aux gages de plusieurs journaux américains.

C'est en 1870 que, l'opinion publique s'inquiétant du sort de Livingstone, Stanley est envoyé à sa recherche par M. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*.

Ici se termine la jeunesse de Stanley, et com-

me dans l'Inde; il repart de Bombay pour l'île Maurice et le voilà à Zanzibar le 6 janvier 1871.

Là, nombreuses difficultés pour organiser une escorte de nègres et parer à tous les imprévus d'une marche de plus d'une année, en un pays inconnu, insalubre pour l'Européen et habité par des populations sauvages et barbares.

Enfin, l'expédition quitte Bagamoyo et se dirige, non sans peines de toutes sortes, à travers le plateau de Mpwapwa. A Tabora, elle est mêlée à une lutte des Arabes contre Mirambo, puissant chef nègre; ensuite, se détournant par le sud-ouest, elle va, le 10 novembre 1871, surprendre à Ujiji, sur

les bords du Tanganika, le « vieil homme blanc », le célèbre Livingstone, perdu depuis trois ans aux yeux de l'Europe.

Livingstone, malade et épuisé, revient à la santé et à la vie, grâce aux soins de son jeune ami Stanley; mais il refuse de quitter l'Afrique avant d'avoir pu achever de résoudre le problème des sources du Nil. Ce fut sa perte. Bien à regret, les deux voyageurs se quittent à Tabora, le 14 mars 1872. Livingstone va mourir au sud du lac Bangwelo, le 4 mai de l'année suivante. Quant à Stanley, il s'était hâté de revenir en Europe rapporter la correspondance du vieux docteur, et prouver ainsi aux plus incrédules qu'il avait bien, en effet, lui seul, retrouvé celui que deux expéditions anglaises s'efforçaient en ce moment de rechercher.

#### A travers le continent mystérieux (1874-1877).

— Comme on l'a déjà vu, le retentissement du succès de la première expédition, et le désir qu'éprouvait Stanley lui-même de continuer l'œuvre du grand voyageur écossais, engagèrent les propriétaires de deux grands journaux, le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph*, celui-ci de Londres, à organiser une nouvelle entreprise.

Accompagné de trois jeunes Anglais, Frédéric Barker et les deux frères Pocock, et de quatre cents Zanzibarites, Stanley part de Bagamoyo le 17 novembre 1874. Il traverse, nonobstant les guerres, la famine, les maladies et les misères de tous genres, le plateau qui conduit au lac Victoria, dont il accomplit, grâce au canot démontable qu'il a apporté, la circumnavigation entière.

De là, il va rendre visite au fameux Mtésa, roi d'Uganda, que Speke avait fait connaître à l'Europe; il s'en fait un ami et se flatte même d'en avoir fait un chrétien : toujours est-il qu'il ouvre le pays aux missionnaires anglais et français, lesquels l'y suivent deux ans après.

Du lac Victoria, Stanley repart pour le lac

Albert, découvre, le 9 janvier 1876, le golfe Béatrice (que, dans sa quatrième expédition, il reconnaitra faire partie du lac Edouard), descend vers le sud par la Karagwe et atteint Ujiji le 27 mai. Après avoir fait en bateau le tour du Tanganika et constaté que la Lukuga lui sert de déversoir, il arrive à Nyangwe; puis il s'enfonce dans la région mystérieuse et complètement inconnue de l'Ouest, malgré les vives représentations des Arabes, qui

lui font le tableau le plus effrayant des dangers auxquels il s'expose. Il traverse donc l'immense forêt du Manicma, puis s'embarque sur le Lualaba-Congo, fleuve géant qu'il descend au prix de difficultés inouïes et de trente-deux combats contre les indigènes, jusqu'à son embouchure à Boma et Banana, où il arrive le 11 août 1877.

Cette traversée du continent africain, la plus glorieuse de toutes celles qui furent faites, avait demandé à l'explorateur neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours, c'est-à-dire près de trois années de fatigues et de luttes contre les hommes et les éléments.

#### Stanley, agent supérieur de l'Association du

**Congo. — Fondation de l'État libre (1879-1884).** — Ici, Stanley n'est plus uniquement explorateur, il est aussi ingénieur, conducteur de travaux, administrateur et diplomate. A peine a-t-il débarqué en Europe que Léopold II l'appelle à son service, le charge de repartir pour l'embouchure du Congo, de remonter le fleuve en établissant sur ses rives des stations commerciales et hospitalières; ce qu'il fit à Vivi, Isangila, Manyanga, Léopoldville et ailleurs, jusqu'aux Stanley-Falls. Il fallut cinq années, de 1879 à 1884, pour achever ces immenses travaux, compliqués de difficultés diplomatiques avec la France et le Portugal.

Enfin, en 1885, grâce au congrès des puissances tenu à Berlin, congrès auquel Stanley prit une part



EMIN PACHA.

active, le vaste État Indépendant du Congo entrant dans la vie internationale, sous la souveraineté du roi des Belges, au profit de la civilisation et de l'humanité tout entière.

**Au secours d'Emin-Pacha (1887-1889).** — Le mobile de cette quatrième entreprise de l'audacieux explorateur est un mélange de questions humanitaires, historiques, commerciales et politiques qui ont valu à Stanley, de la part des jaloux de sa personne et des rivaux de sa nation, une série interminable d'accusations, d'avanies de toute sorte, contre-balançées heureusement par l'enthousiasme de ceux qui ont dû, à son retour inopiné, reconnaître l'importance des résultats obtenus.

En effet, de quoi s'agissait-ils essentiellement? D'aller au secours d'Emin-Pacha, docteur allemand du nom de Schnitzer, gouverneur de la Province équatoriale pour le pacha d'Égypte. Emin était, depuis le soulèvement des Mahdistes, séparé du monde civilisé dont il implorait les secours. En 1886, des expéditions russe, allemande et autrichienne s'organisent, mais échouent.

Seule, l'expédition anglaise conduite par Stanley arrive au but en prenant la voie du Congo. Stanley, en effet, remonte le fleuve à la tête de sept cents hommes, dont huit officiers européens; il laisse à Yambuga, au confluent de l'Aruwimi, la moitié de sa troupe, sous le commandement du major Barthelot; parti de là, il traverse péniblement des contrées dévastées par les esclavagistes, puis d'immenses et inextricables forêts vierges où la famine et la maladie déciment son escorte; enfin, il parvient au lac Albert où il a donné rendez-vous à Emin.

Malheureusement, celui-ci ne s'y trouvant pas, il est forcé de revenir sur ses pas chercher son bateau

et ses hommes malades, puis il regagne le lac et y rencontre Emin, mais ne peut le décider à le suivre; alors il revient à Yambuga au secours de son arrière-garde dont il ne retrouve que les débris, le major Barthelot lui-même ayant été tué. Stanley retourne pour la troisième fois au lac Albert où il parvient le 26 janvier 1889. Pour lors, Emin délivré par ses soldats se résigne et revient à la côte, que l'on atteint le 4 décembre 1889.

Pendant ce retour définitif, il y eut de superbes découvertes géographiques. Celles de la grande flore congolaise, du Semliki, du lac Albert-Edouard, du massif neigeux du Ruwenzori et du prolongement sud-ouest du lac Victoria suffiraient à elles seules pour justifier cette nouvelle traversée du continent noir, qu'elle ouvrit ainsi à l'influence de la civilisation.

\* \* \*

Un autre explorateur dont il convient de parler ici avec quelques détails fut Savorgnan de Brazza.

En 1875, Savorgnan de Brazza, alors jeune enseigne de vaisseau, secondé par un groupe de capitalistes français, entreprit l'exploration de l'Ogowé, persuadé que cette route qui marche devait être la voie relativement la plus directe et la plus facile pour atteindre le cœur de l'Afrique, ce sphinx redoutable à qui nul homme civilisé n'avait encore arraché son énigme, ce pays légendaire dont le soleil et les prétendus sables brûlants semblaient avoir arrêté à travers les siècles la marche cependant hardie de la race blanche.

Savorgnan de Brazza explora vaillamment durant trois années les rives populeuses de l'Ogowé.

De retour en France, le jeune explorateur fut acclamé partout.



GUERRIER DE L'UGOGO.



FORÊT VIERGE DU MANIEMA.

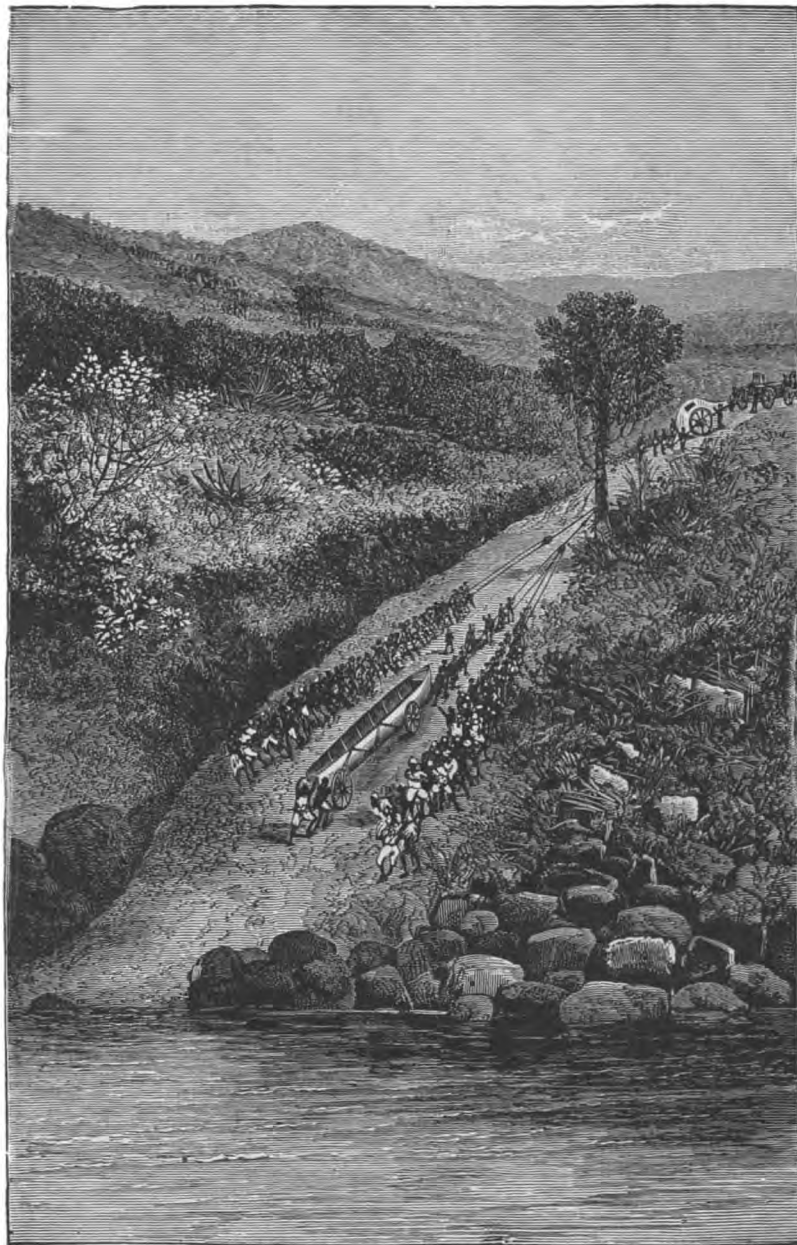


EXPÉDITION ATTAQUÉE PAR LES NATURELS DE NGOMA.



Le gouvernement, comprenant la nécessité de sauvegarder et d'étendre dans les contrées

docteur Ballay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875.

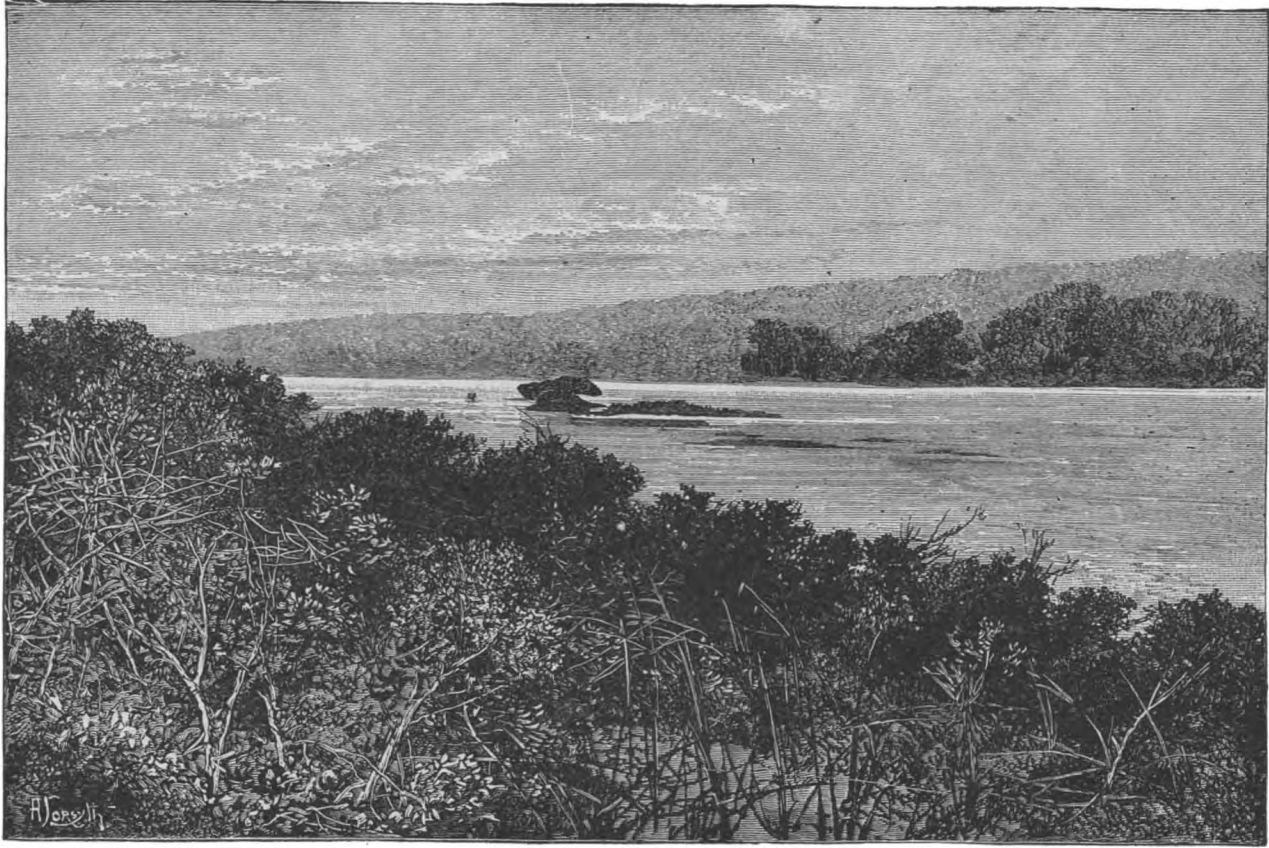


ASCENSION DU MONT NYONGENA PAR L'EXPÉDITION STANLEY.

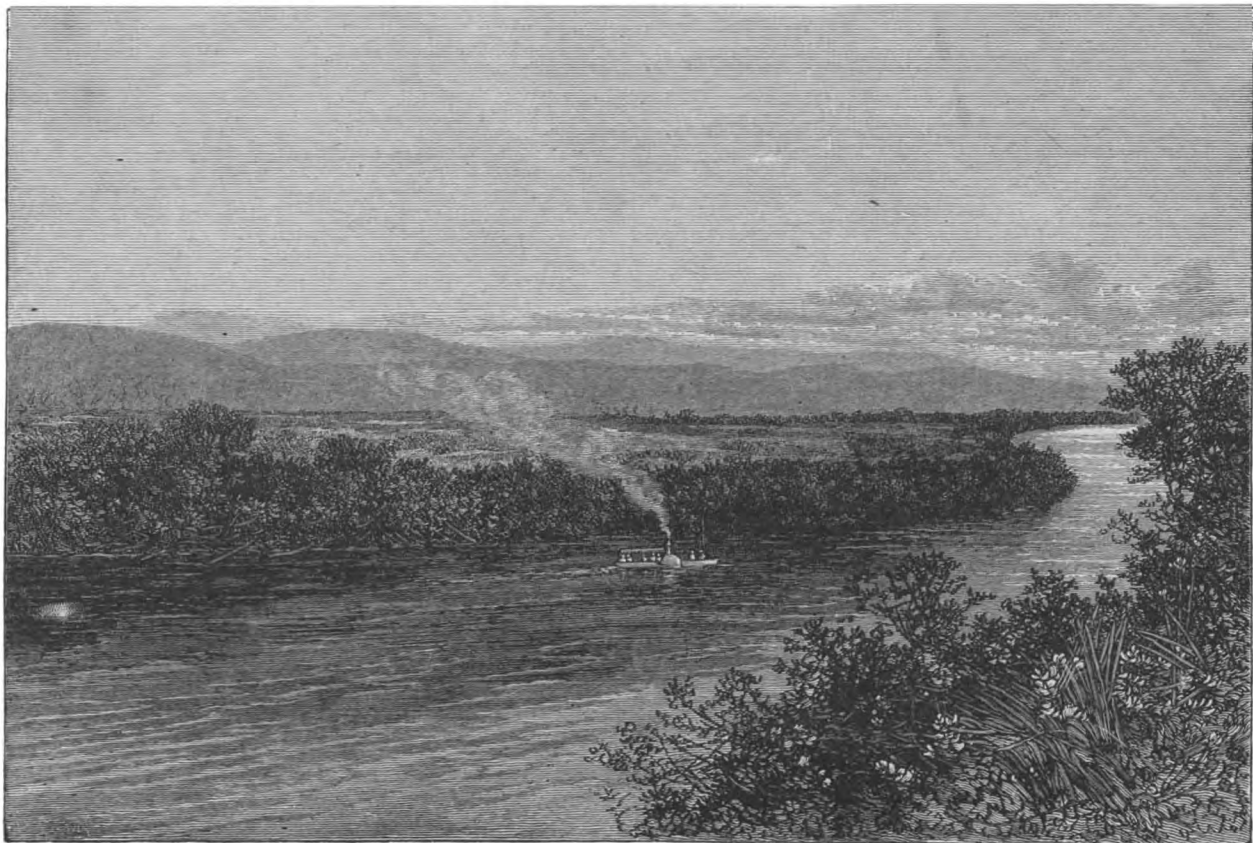
africaines qu'il avait découvertes l'influence et le prestige du nom français, chargea Savorgnan de Brazza d'aller, en compagnie du

docteur Ballay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875. Savorgnan de Brazza quitta l'Europe le 26 décembre 1879. Il partit seul et sans retard, car il désirait assurer à la France une priorité de droits et d'occupation sur la zone de l'Afrique occidentale qu'il avait parcourue. Le docteur Ballay, chargé de terminer les préparatifs de l'expédition, devait le rejoindre en Afrique, et lui amener des vapeurs démontables destinés à naviguer sur l'Alima et le Congo. Préalablement, Savorgnan de Brazza, mis par le ministre de la Marine en rapport avec le Comité français de l'Association internationale, reçut de ce comité des instructions consistant à choisir l'emplacement de deux stations hospitalières et scientifiques accessibles à tous les Européens. L'une de ces stations, Franceville, fut établie sur le haut Ogowé, elle servit de point de départ pour le Congo à l'expédition française; l'autre, sur le Congo même, à Mfwa (Brazzaville), et qui fut, comme on le sait, respectée par Stanley en 1881. Une route carrossable de cent vingt kilomètres fut ensuite ouverte par les soins de la mission Savorgnan de Brazza entre Franceville et un point choisi sur l'Alima pour lancer les vapeurs démontables et arriver rapidement, en naviguant sur cet affluent de droite du Congo, au centre de l'Afrique. Savorgnan de Brazza a ouvert des routes nouvelles au commerce du monde dans une zone territoriale aussi vaste que les territoires réunis de la France et de la Belgique.





LE CONGO AU-DESSUS DE SON CONFLUENT AVEC LA LULAMBA.



SUR LA MFIDI.

## CE QU'IL FAUT CULTIVER AU CONGO

M. A.-J. Wauters dit dans une étude sur le Congo que le meilleur moyen d'assurer la prospérité d'une contrée consiste à savoir quelles sont les propriétés du sol et les cultures qui lui conviennent le mieux.

Que valent actuellement 100 hectares de terrains vierges le long du Congo?... Quelle n'en serait pas la valeur s'ils étaient couverts de plantations de café, de cacao, de coton, d'arachides, de tabac, d'indigo, de ricin, de riz ou de cocotiers!...

Certes, la main-d'œuvre fait souvent défaut. Mais on commence déjà à y suppléer par du matériel mécanique.

**Le café.** — La caféier croît à l'état sauvage au Congo, comme dans une grande partie de l'Afrique. M. Destrain, chef de station de Stéphanicville, en a rencontré des plants, à différentes reprises, dans ses voyages entre Vivi et le Kwilu, et M. Glaive, chef de station de Lukolela, a découvert, dans les environs de ce village, de vastes espaces couverts de caféiers sauvages. Stanley aussi a signalé sa présence en divers endroits et n'en compte pas moins de cinq espèces différentes.

La culture du café, dont nous avons d'ailleurs introduit des plants plus robustes au Congo, est une des plus productives.

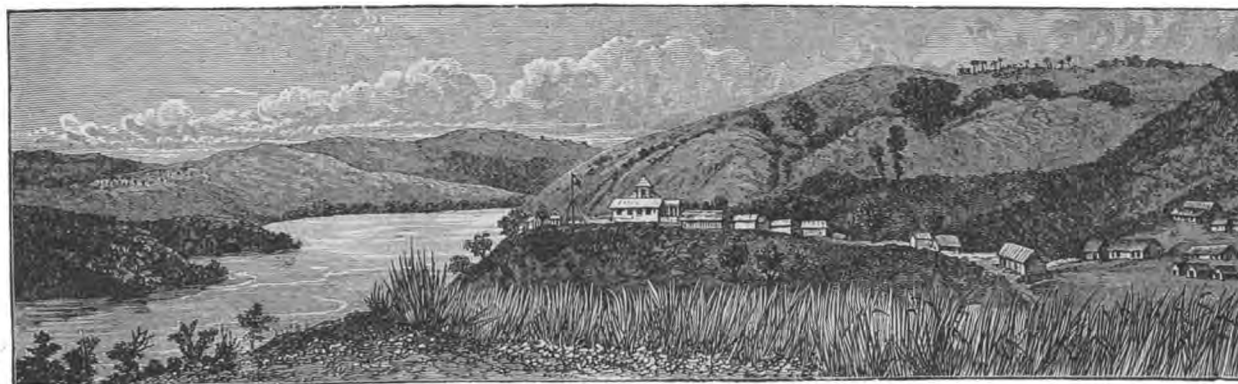
Le caféier est un arbuste d'environ 2 mètres de haut. Dans une terre bien appropriée, un pied peut produire jusqu'à 12 livres de fèves par an. Il faut moins d'un hectare de terrain pour en planter mille, qui seront d'un produit annuel considérable.

La culture est des plus faciles. Des femmes, des vieillards, des enfants, des estropiés même la peuvent faire. Le plant est de ceux qui résistent le plus longtemps, selon le climat et la qualité de la terre; il y a des exemples de plantations de café qui ont donné des produits durant quatre-vingts ans.

Les contrées couvertes de forêts vierges sont les meilleures pour la plantation du caféier. La terre y est meuble et légère et contient ce qu'il faut d'humidité pour que la végétation s'accomplisse dans de bonnes conditions. Les graines se plantent à une distance de 2<sup>m</sup>,60 l'une de l'autre, en lignes droites, du levant au couchant. Comme les jeunes plants de caféier réclament de l'ombre, on sème entre eux



LE SOUS-LIEUTENANT DESTRAIN.



VUE GÉNÉRALE DE VIVI, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NAET.

du ricin, dont la plantureuse végétation est une protection en même temps que les grains sont d'un excellent rapport. A la fin de la troisième année, le caféier peut se passer de la protection des plants de ricin, parce qu'il est assez robuste pour résister à la chaleur. Il a atteint alors 1<sup>m</sup>,50 à 1<sup>m</sup>,75 de hauteur, et il entre en pleine croissance. Il donne ses premiers fruits, et, dès la quatrième année, il en est chargé.

Un ouvrier peut facilement soigner mille pieds de caféier, et un bon travailleur en peut cultiver jusqu'à deux mille, sans que ses autres travaux en souffrent.

Dans la République noire de Libéria (côte occidentale d'Afrique), le café semble aussi devoir être une des sources principales de la fortune. Le caféier y croît dans les terrains humides, sous forme de véritables arbres. Il produit une fève très grosse et fort estimée aux Etats-Unis, où Libéria fait déjà des exportations considérables, luttant contre la concurrence du Brésil et des Antilles. Des boutures de caféier de Libéria cultivées à Gand, dans l'établissement horticole de Van Houtte, ont été vendues à très haut prix au Brésil.

**Le coton.** — De même que le café, le coton croît à l'état sauvage dans presque toute l'Afrique équatoriale; il trouve dans ces contrées presque vierges toutes les conditions géologiques et atmosphériques pour son développement. Dans un certain nombre de districts, il est cultivé. Livingstone et Burton ont donné sur l'industrie cotonnière dans la région du Chiré et dans celle qui s'étend à l'est du lac Tanganika, de nombreux et intéressants détails. Mais tel qu'il était cultivé alors, ce coton

à demi-sauvage ne valait évidemment pas celui d'aujourd'hui.

« Sur toute la rive du Tanganika, dit Livingstone, le coton est largement cultivé : c'est l'espèce de Fernambouc; les semences adhèrent entre elles; mais la soie est longue et forte; on en fait dans le pays une étoffe grossière qui est le vêtement général. »

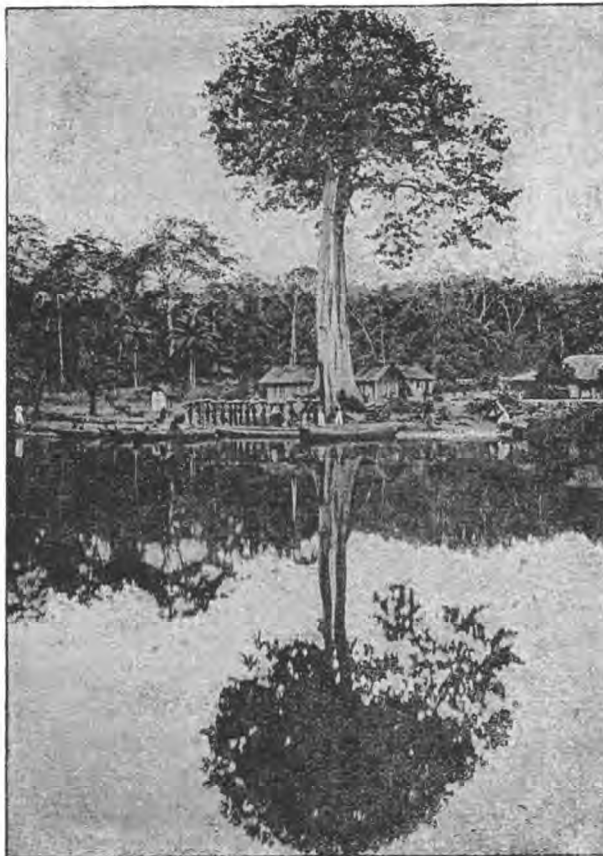
« Le cotonnier, dit Burton, croît spontanément dans les régions les plus fertiles de l'est de l'Afrique, aussi bien que dans la partie de l'occident. Les échantillons de coton envoyés de Port-Natal et d'Angola font supposer que par la culture on pourra, dans ces deux endroits, obtenir un produit qui, pour la pesanteur, la finesse et la solidité, égalera le coton ordinaire du nouveau monde. Un jour viendra où ces terres, aujourd'hui couvertes de forêts primitives ou écrasées d'herbe et de roseaux, porteront des moissons égales aux récoltes célèbres de l'Algérie, de l'Harrar et de l'Abysinie. »

Livingstone n'est pas moins enthousiaste en ce qui concerne la vallée

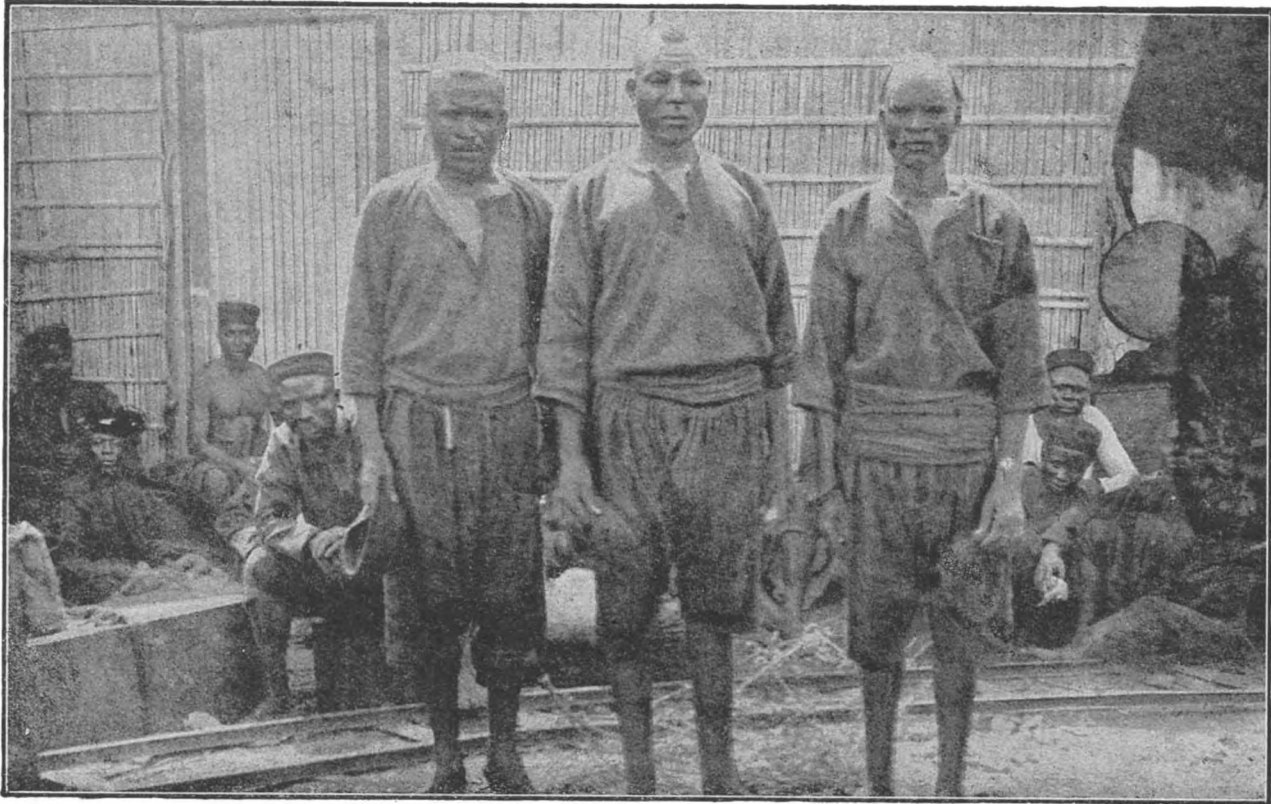
du Chiré. Cette partie de l'Afrique est pour lui de celles qui conviennent le mieux au cotonnier, tant sous le rapport du sol que sous celui du climat; aussi le travail du coton est-il, dans les districts que traverse la rivière, une chose commune. Chaque famille paraît avoir sa petite cotonnerie.

Nous avons fait au Congo des plantations de coton, et le résultat a été excellent. En l'année 1924, la production du coton congolais a dépassé 1,600 tonnes. Une question de main-d'œuvre arrête seule l'extension des cultures.

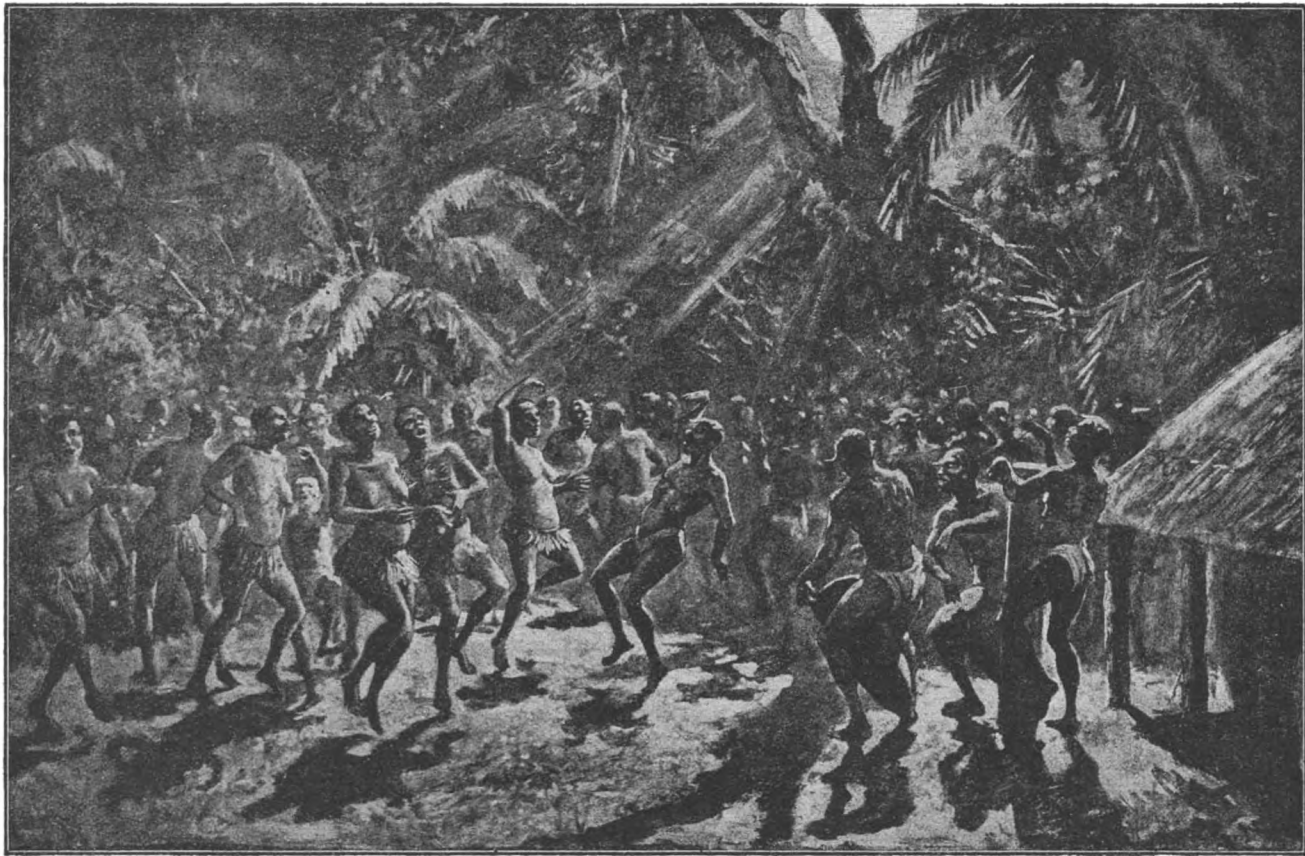
**Le riz.** — Le riz, très longtemps, n'a été l'ob-



BAOBAB AU BORD DU KWILU.



TYPES D'INDIGÈNES.



DANSE DES BANGALAS.

jet d'aucune culture au Congo, en dépit de son importance pour l'alimentation des indigènes et des Européens.

Livingstone a trouvé le riz dans le Maniema. C'étaient des trafiquants arabes qui l'y avaient introduit. Et là il y eut au moins un essai de culture.

« Mohamed, raconte l'explorateur, a semé du riz autour du camp sans avoir le bénéfice d'un cours d'eau, et il a recueilli cent vingt mesures pour une. »

Et plus loin :

« Le riz qui a été semé le 19 octobre était en épis soixante-dix jours après. »

Nous avons, enfin, commencé de façon sérieuse la culture du riz dans la colonie, et les résultats déjà obtenus sont de bon augure.

**Le cacaoyer.** — Encore un arbre précieux dont il est permis d'espérer beaucoup. Il est cultivé sur une assez vaste échelle dans l'île Saint-Thomas, et quelques essais furent faits d'abord le long de la côte, au nord du Congo. D'autres cacaoyers, plantés dans les jardins de la mission catholique de Landana, réussirent bien et donnèrent une bonne récolte.

Depuis lors, cette culture a pris beaucoup d'extension.

**L'indigotier.** — L'indigotier pousse à l'état sauvage dans une grande partie de l'Afrique. Stanley l'a rencontré dans le bassin oriental du Tanganika et Livingstone sur les bords du Nyassa et du Zambèze.

« Nous avons vu, dit Livingstone, l'indigotier couvrir de vastes terrains. Nous avons trouvé sur les bords du Nyassa une variété dont la gousse était droite au lieu d'être incurvée comme l'espèce des rives du Zambèze. Du reste, dans les deux endroits, la plante s'élève à hauteur d'homme.

Voulant s'assurer de la valeur qu'elle pouvait avoir, le docteur Kirk a extrait la matière colorante de l'indigotier sauvage de Choupanga (Zambèze inférieur); cet indigotier, quand on l'a égratigné, a montré la trace cuivreuse qui caractérise la meilleure sorte. »

**Le tabac.** — Le tabac était cultivé dans presque toute l'Afrique. Livingstone signale celui des Batékés comme étant tout à fait supérieur.

« La feuille de celui de l'Ujiji, dit Cameron, est lisse et soyeuse, comme celle des meilleurs plants de Cuba. Les caravanes d'ivoire apportent le tabac aux factoreries, soit en tresses longues de plusieurs mètres, soit en feuilles. »

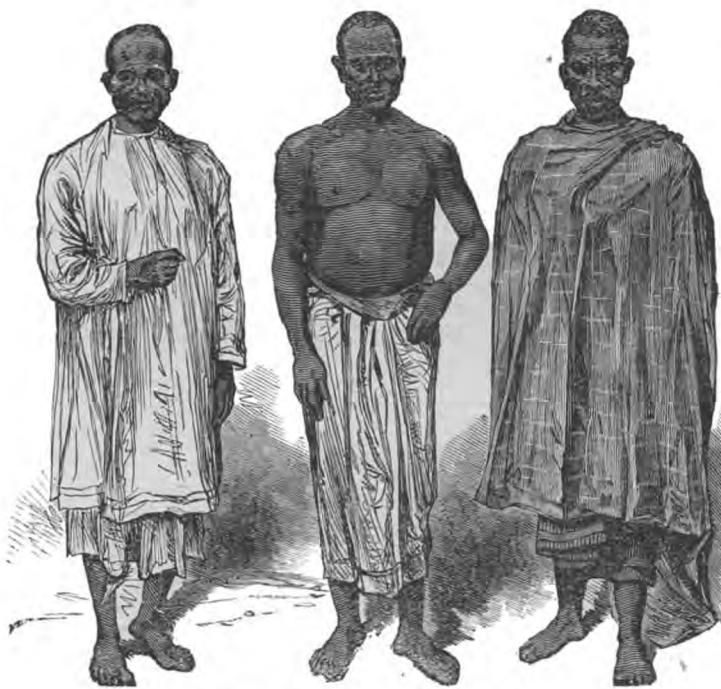
Dans tout le territoire entre l'Ogowé et le Congo, le tabac est largement cultivé dans presque tous les villages, qui sont extrêmement nombreux.

« Les villages sont tellement éparpillés dans la plaine, dit Du Chaillu, que je n'ai pu me rendre compte

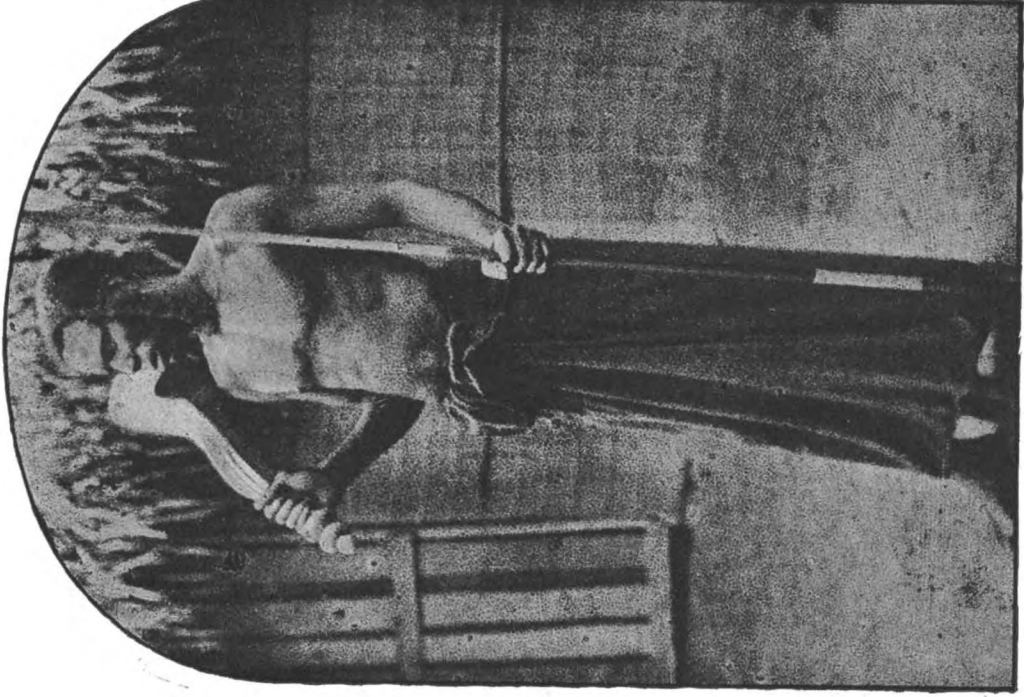
de leur nombre; mais il doit y en avoir de cent cinquante à deux cents. Derrière chaque village il y a de grandes plantations, cultivées avec soin, où le tabac, l'arachide, la banane, l'igname et la canne à sucre croissent en quantités considérables. »

De son côté, M. Destrain écrit des bords de la Ludima, affluent du Kwilu supérieur :

« Le pays présente un aspect riant et pittoresque; végétation des plus luxuriantes; beaux et nombreux bois, principalement composés de palmiers et de bananiers, derrière lesquels se cachent des plantations soignées et productives de pois ouvando, de manioc, d'arachides, de tabac, etc. Les villages sont riches en moutons, chèvres, pores, poules. Celui de Buddi est très peuplé; il compte environ cent cabanes; les villages environnants en ont autant. »



TYPES D'EMPLOYÉS NÈGRES.



N'JOKO, NEVEU DE MATA-BUIKÉ.



LE LIEUTENANT COQUILLHAT ET MATA-BUIKÉ, CHEF DES BANGALAS.

Les Belges ont importé au Congo d'autres sortes de tabac, et la production en a été améliorée.

**Le poivre.** — Le poivre est commun à Nyangwe; poivre ordinaire, poivre noir. Le piment, gros et petit, se rencontre partout.

Dans le Maniema et l'Urua, il y a un poivre tellement fort que les Arabes, qui mangent le piment à pleines mains, n'y goûtent pas. Le fruit en est rouge, de forme ronde et de la grosseur d'une bille d'enfant.

**Le muscadier.** — La muscade sauvage se trouve dans l'Uswi, au nord de l'Unyamwési : elle y est en assez grande quantité pour que les caravanes l'apportent dans cette dernière province. Burton en a vu un échantillon qui était lourd, d'une bonne odeur et présentait une supériorité réelle sur le produit de Zanzibar.

Le muscadier croît aussi à l'état sauvage sur la côte occidentale, dans la province d'Angola. Livingstone signale sa présence au cœur du continent, dans le Kata-

nuta, sur les rives du Lufu, affluent du Tanganika méridional. Il y a trouvé un muscadier chargé de fruits. Le fait lui a paru curieux, car son carnet de voyage mentionne en deux endroits différents : « Qui a planté le muscadier au Katanuta ? »

Même observation de la part de Cameron, qui a rencontré des muscadiers à Muga, sur la rive du Tanganika et à Russuano. « A un endroit, dit-il (près de Russuano, au sud-ouest de Nyangwe), nous avons rencontré un massif de muscadiers; sur une longueur de 40 à 50 pas, le sol était littéralement couvert de muscades. »

L'espèce africaine est différente de celle qu'on cultive aux Moluques, où, on le sait, la muscade est l'objet d'un trafic important.

**La canne à sucre.** — La canne à sucre pousse spontanément dans certaines parties de la zone maritime et dans le voisinage des lacs et rivières.

On va créer dans le bas Congo une usine qui pourra traiter 850 tonnes de cannes par jour, pendant une campagne sucrière de cent vingt jours.

**Le cocotier.** — Les côtes de l'Afrique équatoriale abondent en cocotiers. Par la quantité de leurs fruits, ils donnent lieu, en bien des points, à un trafic considérable. A Zanzibar, notamment, les noix de coco constituent une des branches principales du commerce de l'île.

L'huile que l'on extrait de la noix de coco possède des qualités spéciales qui la rendent précieuse pour la savonnerie.

Chacun sait le profit énorme qu'une compagnie, les Huileries du Congo belge, tire des palmiers et des noix palmistes; l'huile de palme, utilisée d'abord dans l'industrie du savon, a trouvé de nouveaux emplois encore.

**Le baobab.** — Le baobab apparaît le long du Congo, au delà de Ponta da Lenha. Ce magnifique géant des forêts africaines atteint des proportions colossales, phénoménales. « L'un d'eux, situé sur la route d'Ambriz à Kinkoll, dit M. Jeannes, mesure 21<sup>m</sup>,25 de circonférence. » Dans la cour d'une des factoreries de Landana, il existe un vieil arbre dont dix-sept nègres, se tenant par la main, parviennent à peine à entourer le tronc. Livingstone a rencontré des troncs de baobabs creusés par le temps et dans lesquels vingt à trente hommes pouvaient se tenir.

Son bois tendre et spongieux s'entaille avec une grande facilité; son écorce épaisse et flexible est peu adhérente au tronc. Coupée avec un couteau,



EMPLOYÉS RECRUTÉS SUR LA CÔTE OCCIDENTALE.



elle se déchire sous forme de longs et larges rubans. Les naturels en font des cordes, séparent les filaments, qu'ils utilisent pour tisser des étoffes, ou bien les vendent aux factoreries.

C'est depuis peu seulement que l'industrie européenne a songé à utiliser l'écorce du baobab.

Nous ne parlerons pas du caoutchouc, si connu et dont l'exploitation a repris un regain d'activité; les exportations à destination d'Anvers se sont élevées au cours de l'année 1924 à 399,182 kilogrammes, au lieu de 282,401 en 1923.

**Les potagers.** — Dans les jardins qui entourent les villages, les indigènes du Congo, en dehors de l'arachide et du sésame, cultivent peu de chose; on y trouve du manioc, des haricots, des patates douces, du maïs, des oignons, une sorte de crêsson.

Cela vient sans effort, presque sans soin. Tout le travail, dit Livingstone, se borne, à peu de chose près, à gratter la terre et à couper les racines de l'herbe par un mouvement horizontal de la houe. Ils laissent le maïs, la patate, le sorgho et le reste plonger leurs racines dans le sol meuble et fertile, qui n'a pas besoin d'un labour profond pour donner de beaux produits. L'arachide et la cassave tiennent bon pendant des années contre l'herbe; et si les bananiers reçoivent un sarclage, ils donnent une récolte abondante. |

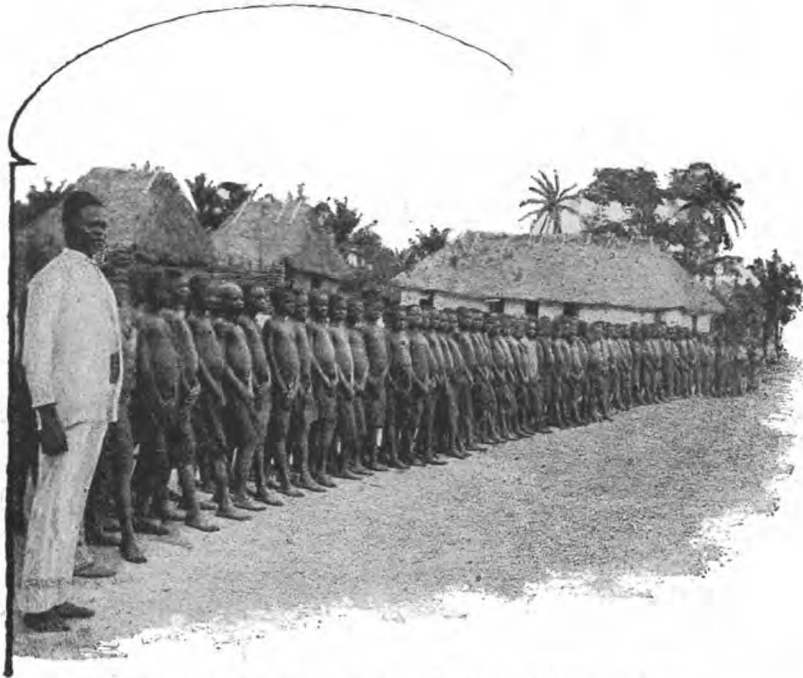
Dans les petits jardins des factoreries, des cultures de tous les légumes d'Europe ont été tentées. Dès le début, on a obtenu de très bons résultats, si pas la première, tout au moins la seconde année, avec les choux, la betterave, la carotte, la laitue, la tomate, les oignons, l'ail, les haricots, le chou-fleur, la rave, le radis, l'épinard, le concombre et le cornichon. La pomme de terre, plantée à Léopoldville, donna tout de suite deux récoltes en un an.

A Karéma, sur le lac Tanganika, le lieutenant Storms, chef de la station, fit de très importants essais de cultures légumières, dont les résultats sont consignés dans le rapport suivant, curieux à relire après quarante-trois ans :



PONT SUSPENDU SUR LE LUKUGA.

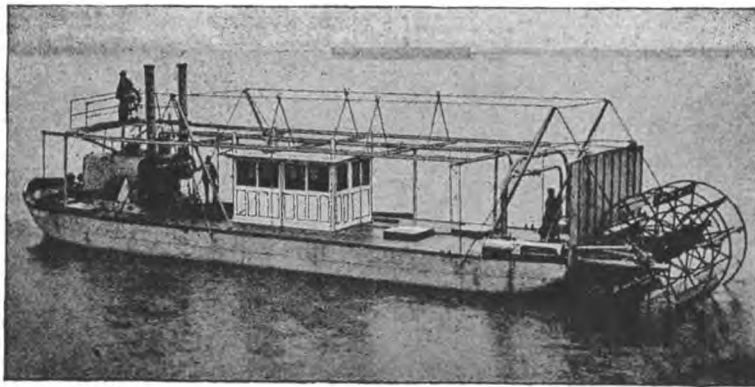
« Dès mon arrivée à Karéma, — c'était à la saison sèche — je me suis occupé de la culture des légumes européens dont j'avais emporté les semences avec moi. Au bout d'un certain temps, j'eus jardiné une quarantaine de plates-bandes couvertes



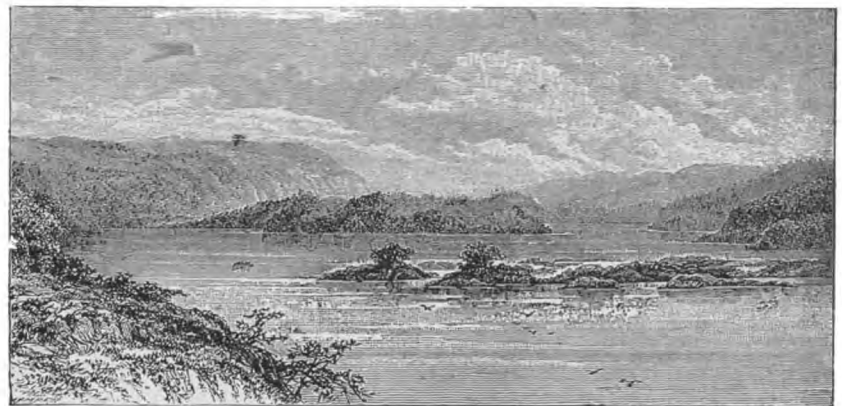
LA COLONIE DES ENFANTS INDIGÈNES A NOUVEL-ANVERS.



TRAVAUX DU FORT DE SHINKAKASA.



« LE STANLEY » SUR LE CONGO.



LE CONGO A BAYNESTON.

de toits de paille, élevés à un mètre au-dessus du sol; ce moyen n'a guère réussi, malgré des arrosages abondants et journaliers. Il est vrai que j'avais eu à combattre les sauterelles, qui font irruption à cette époque de l'année, et que presque tous les jeunes plants avaient été dévorés au fur et à mesure qu'ils sortaient de terre.

» J'ai recommencé et voici les résultats obtenus :

» La laitue est ici le légume par excellence. Elle pousse à souhait en toute saison et donne de la semence. Je l'apprécie d'autant plus que je suis arrivé à fabriquer, à la station, de l'huile d'arachide et du vinaigre de banane.

» J'ai obtenu assez de choux-raves pour en nourrir cinquante personnes pendant plusieurs mois. Malheureusement, pas de semences, pas plus que celles de choux rouges, verts et blancs. Les betteraves, les navets et les carottes ne m'en ont pas rendu non plus.

» Les fèves et les haricots de toute espèce viennent très bien. On donnera la préférence aux produits non ramés. Les tiges des fèves de marais n'atteignent qu'une petite hauteur;

résultat : beaucoup de fleurs, mais pas de fruits. Les pois poussent passablement. J'ai constaté à leur sujet un fait bizarre : un parc de pois, qui promettaient plus que les autres par leur magnifique verdure, n'a pas donné une seule fleur. J'en ignore la cause.

» Ma première récolte de pommes de terre ne m'a rendu que la semence. J'attends avec curiosité le résultat de mes nouvelles cultures. Au commencement de mon séjour ici, j'accordais une importance capitale à la culture des pommes de terre; mais depuis que je connais et que j'apprécie les tubercules du ngnoumbou et de l'helmias, je lui accorde une attention moindre.

» En revanche, on devra donner une extension très grande à la culture de l'oignon; sous ce climat, on éprouve en quelque sorte le besoin d'en manger.

Les semences que j'avais apportées d'Europe ne m'ont rien donné; je m'en suis procuré alors à Tabora et j'ai obtenu une réussite complète. La ciboule aussi vient à foison.

» Je n'ai pas réussi avec l'oseille, ni avec les épinards. Il y a, du reste, dans le pays un produit sauvage qui s'en rapproche beaucoup par le goût. Le pourpier, à peine sorti de terre, a monté en graines; il en existe aussi un produit sauvage, qui n'est pas mauvais.

» Chose curieuse, les salsifis, au lieu de me donner de grosses racines, ne m'ont fourni qu'une quantité de filaments. Ils n'étaient bon à rien. Rien non plus des asperges; faute d'en connaître

la culture, probablement. J'ai, par contre, des plants d'artichauts bien venus; seulement, comme ce légume ne produit qu'au bout de la seconde année, je ne puis encore assurer le succès complet.

» Les radis et les raiforts poussent admirablement, mais ne donnent pas de semences. J'en ai obtenu à Monparra, en pleine saison sèche. Les concombres et tous les produits à pépins réus-

sissent généralement, mais surtout les gros fruits, tels que les melons et les courges. Les cornichons ont peu donné.

» Les tomates ont très bien réussi. Coupées en tranches et arrangées en salade avec une mayonnaise, elles constituent un plat fort rafraîchissant et très apprécié des hommes.

» Quant au froment que j'ai semé, il est bien venu, mais seulement grâce à des soins constants. Il faut arroser journellement et à grandes eaux. C'est le procédé arabe; cette année, je vais semer deux mois avant la fin de la saison des pluies. Je pense que le moyen me réussira mieux. Dans le cas contraire, je reviendrai au système précédent: j'établirai une pompe Norton au point le plus élevé, et j'irriguerai.

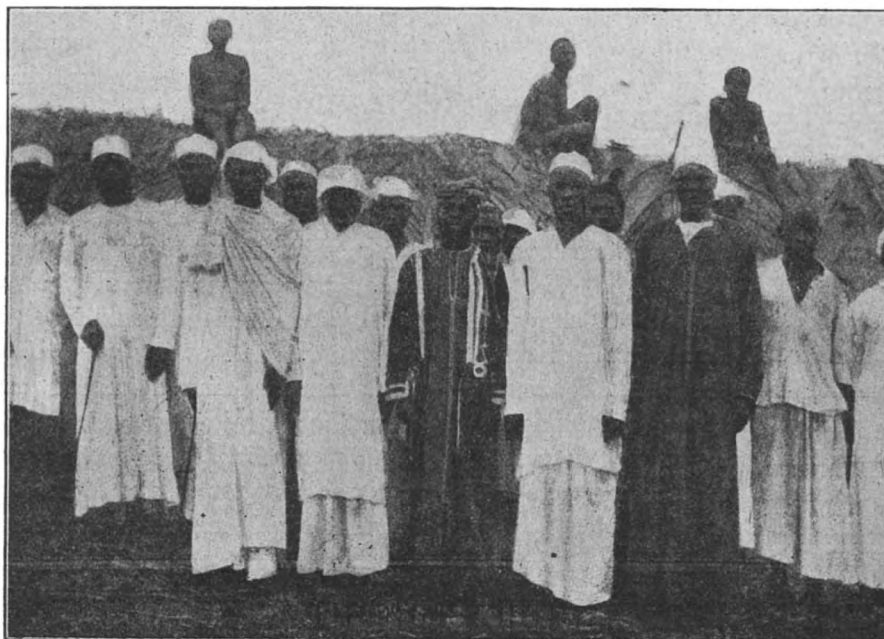
» Des expériences relatives à d'autres cultures



UN RAPIDE.



LES SEURS DE NOTRE-DAME A KI-KWENZA.



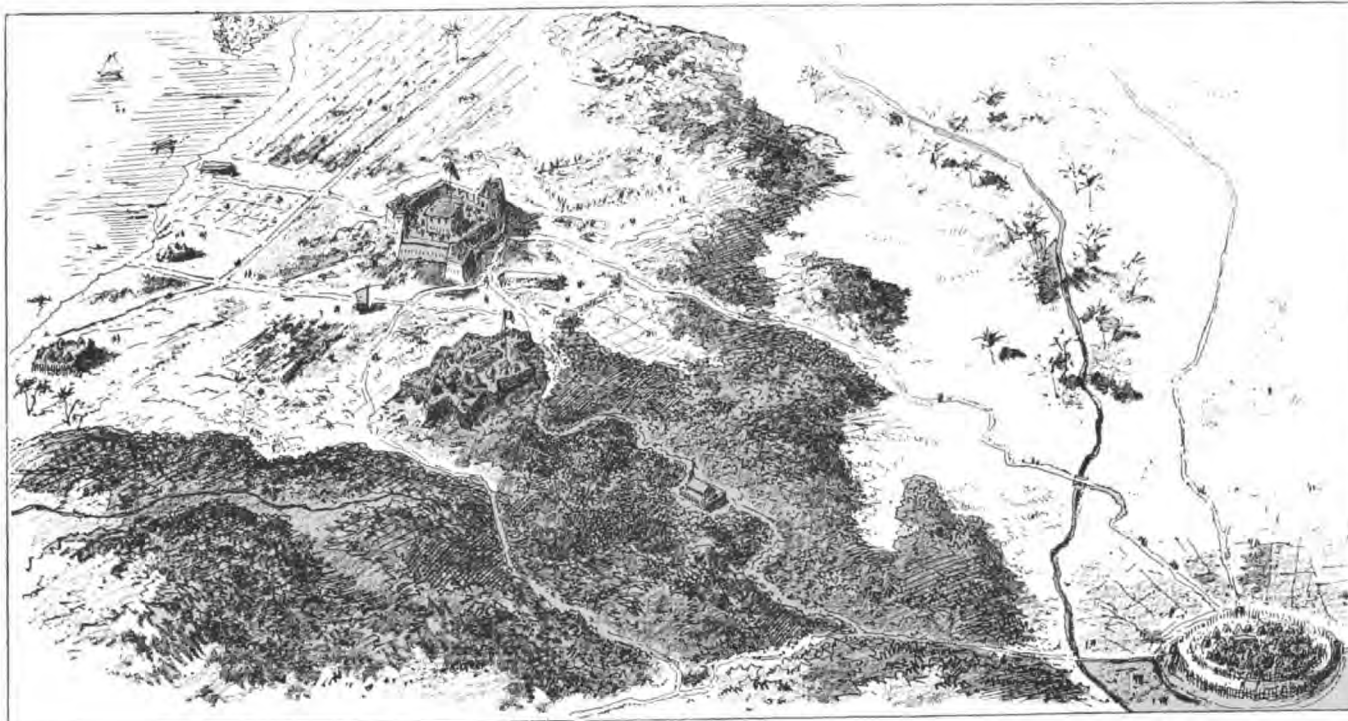
NOTABLES DE KISSANGA.

restent à faire. Ainsi, je voudrais essayer la culture du bon tabac (Havane, Richmond, Virginie), qui ne manquerait pas de réussir; celle du houblon et celle de l'orge.

» Je voudrais aussi tenter d'acclimater la vigne

réussir, si on l'introduisait, puisqu'il est répandu à l'état sauvage dans toute l'Afrique.

» En somme, les résultats obtenus jusqu'ici sont satisfaisants. Si pour différents légumes, tels que la carotte, la betterave, les choux, les navets,



L'ANCIENNE STATION DE KARÉMA A VOL D'OISEAU.

— qui a beaucoup de chance de réussite, puisque nous en avons ici une espèce sauvage, — le framboisier, le groseillier, en un mot tous les petits fruits tant estimés en Europe. J'ai déjà essayé la culture de la fraise, mais sans succès, ce que j'attribue à la mauvaise qualité de la graine. Enfin, un fruit excellent qui fait défaut sur les bords du lac, est l'ananas; il ne manquerait certes pas de

je n'ai qu'à moitié réussi, c'est probablement que j'avais fait choix d'un terrain impropre. Pour d'autres, j'ai échoué à cause de mon peu de connaissances en cette matière spéciale. Heureusement, il y a remède en l'un et en l'autre cas.

» Je crois pouvoir conclure qu'avec le temps et la persévérance, le potager de Karéma n'aura rien à envier à ceux d'Europe. »





CHIEF MALANGA.



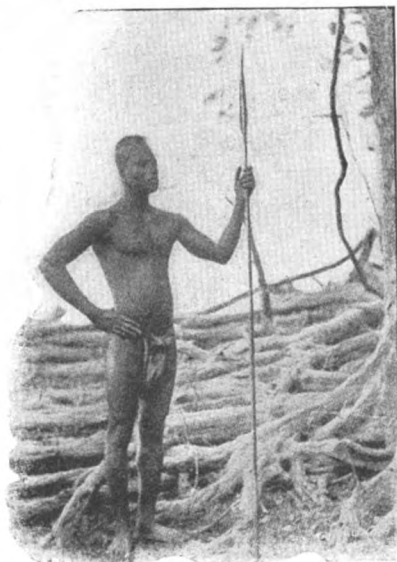
CHIEF UPOTO.



LA CUISINE AU CAMPMENT.



INDIGÈNE SAKARA.



INDIGÈNE BANGALA.



INDIGÈNE WANGATA.



LE POSTE D'ISHANGI.

## UNITÉS MONÉTAIRES INDIGÈNES MONNAIES DU CONGO BELGE

« Dans le bas Congo, racontent les premiers explorateurs, il existe un étalon monétaire appelé « fusil » qui représente une quantité de marchandises quelconques, dont le prix de vente varie entre 3 et 4 francs.

» Au Bangala, l'esclave, qui s'échange contre un certain nombre de mitakos ou fils de laiton de 0<sup>m</sup>,20 à 0<sup>m</sup>,40 de longueur, constitue l'étalon monétaire!

» Au nord-ouest de cette région, une pirogue de grandeur moyenne constitue l'unité à laquelle toutes les valeurs sont rapportées.

» Dans la région des Falls, un fer immense, en forme de tête de flèche de 1<sup>m</sup>,50 de hauteur, sert de monnaie.

» D'autres unités secondaires existent; ainsi le minenta, espèce de bague en fil de cuivre, est très répandu depuis l'Équateur jusqu'à Yambua.

» Dans le haut Busira, des chapelets de baies sauvages séchées, de noyaux de fruits et de morceaux de joncs enfilés sur des lianes constituent une mesure de valeur.

» Dans le bassin du Kasai, les mouchoirs, les clous dorés, le cuivre en croquette ou croix de Saint-André, les barres de fer en forme de fer à cheval, sont employés dans les transactions. Ailleurs, ce sont des couteaux très larges que l'on emploie comme intermédiaire pour les échanges.

» Citons encore les cauris, coquillages de l'océan Indien, et les perles de différentes couleurs. »

Afin de donner de la stabilité à la valeur des produits échangés et de faciliter les transactions commerciales, l'État Indépendant créa un système monétaire dont l'étalon d'or constituait la base et qui, en ce qui concerne les monnaies d'argent, était identique à celui de la Belgique. Quant aux pièces de cuivre, elles étaient en métal pur, trouées au centre et représentaient les valeurs de 10, 5 et 2 centimes.

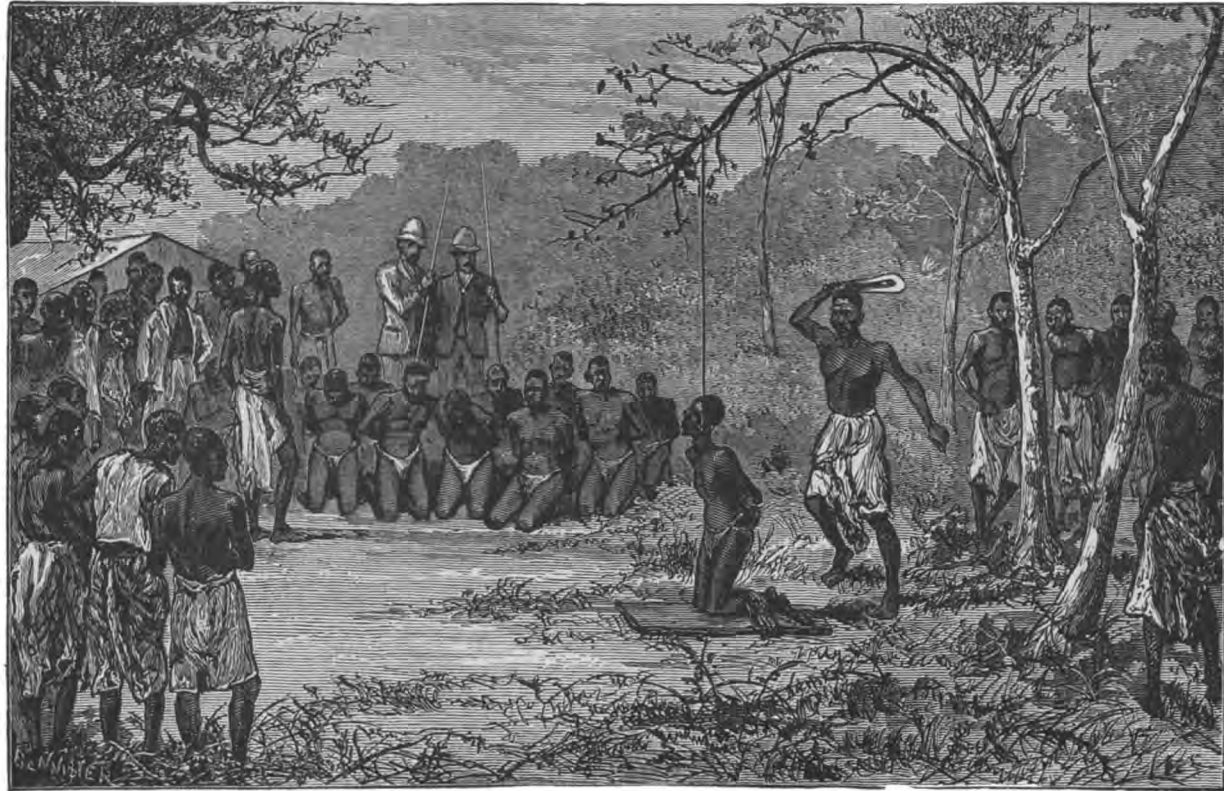
La facilité avec laquelle les indigènes se familiarisèrent avec la monnaie de l'État est vraiment étonnante et mérite d'être signalée.

Au commencement de 1888, les premières pièces d'argent congolaises furent mises en circulation. A la fin de cette année, 17,500 francs avaient été écoulés. Trois ans après, ce chiffre était sextuplé. C'est par plusieurs millions que se comptait la valeur du numéraire dont les noirs faisaient usage lorsque le Congo fut cédé à la Belgique.

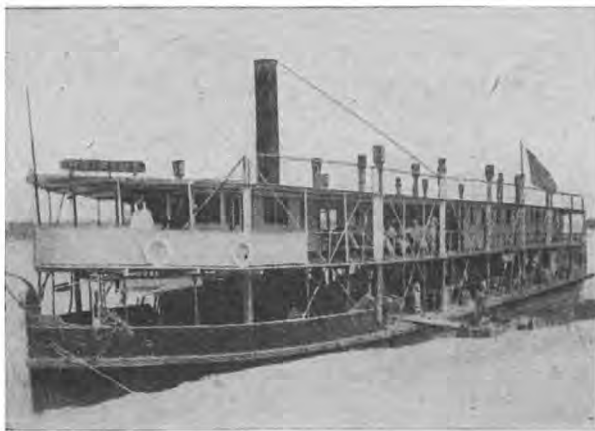
A la vérité, ils ne le demandaient pas seulement pour la facilité qu'il procure dans les échanges, mais aussi pour le fondre et en confectionner des objets de luxe et d'ornementation, tels que bracelets, anneaux, couteaux, etc.

Aujourd'hui, le nègre est familiarisé même avec le billet de banque...





SACRIFICES HUMAINS, AUTREFOIS, CHEZ LES WAKUTIS, PRÈS DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.



LE STEAMER « FLORIDA ».



LE STEAMER « FLANDRE ».



# LES ANTIESCLAVAGISTES AU TANGANIKA

## LA CAMPAGNE ARABE

La traite des nègres avait pour but de fournir des travailleurs aux colonies américaines. On évalue à quarante millions le nombre des exportés pendant trois siècles, non compris les vingt millions qui succombèrent en route.

Les Arabes avaient mis à profit les querelles intestines des nègres pour les associer à leurs opérations. Nyangwe et Tabora étaient les deux grands entrepôts. On exportait au moins cinquante mille captifs par an.

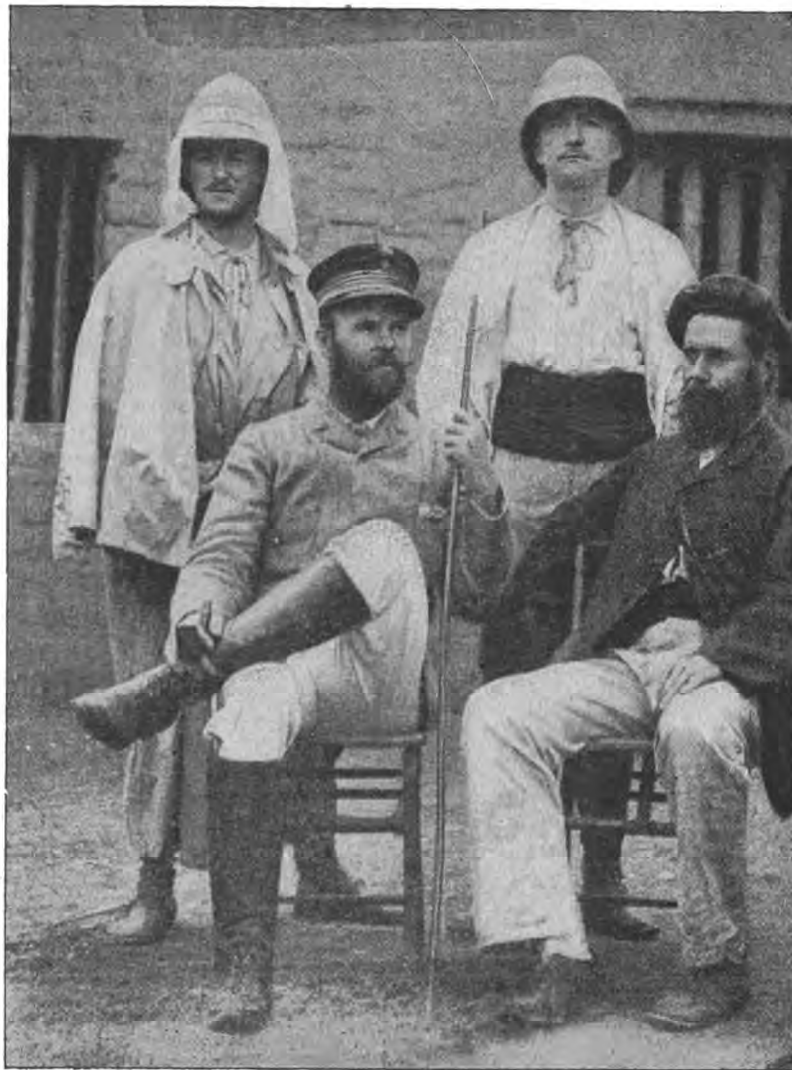
La suppression de la traite fut une des grandes préoccupations de Léopold II quand il fonda l'Association Internationale Africaine. Le gouvernement de l'État chargea Stanley de traiter avec Tippu-Tip, qui s'engagea à empêcher les Arabes de dépasser les limites de l'État et fut nommé gouverneur du district de Stanley-Falls.

La Société antiesclavagiste de Belgique offrit ses services à l'État du Congo, qui accepta. La Société décida de constituer au Tanganika une barrière infranchissable en établissant des postes le long du lac.

Le capitaine Jacques, à la tête d'une expédition, partit de Zanzibar au mois de juin 1891 et arriva en octobre de la même année à Saint-Louis de Rumbi, où il rejoignit le capitaine Joubert qui, depuis quelques années déjà, tenait tête aux Arabes.

Les principaux chefs arabes résidant dans le Congo étaient : Rachid, dominant sur la rive gauche du Congo ; Saïd, gendre de Rachid, dominant sur la rive droite ; Munie-Moharra, dominant dans le Maniema, et Rumaliza, dominant sur les bords du Tanganika.

Le signal du soulèvement arabe fut donné au commencement de l'année 1892 par le massacre d'Hodister et des membres d'une expédition

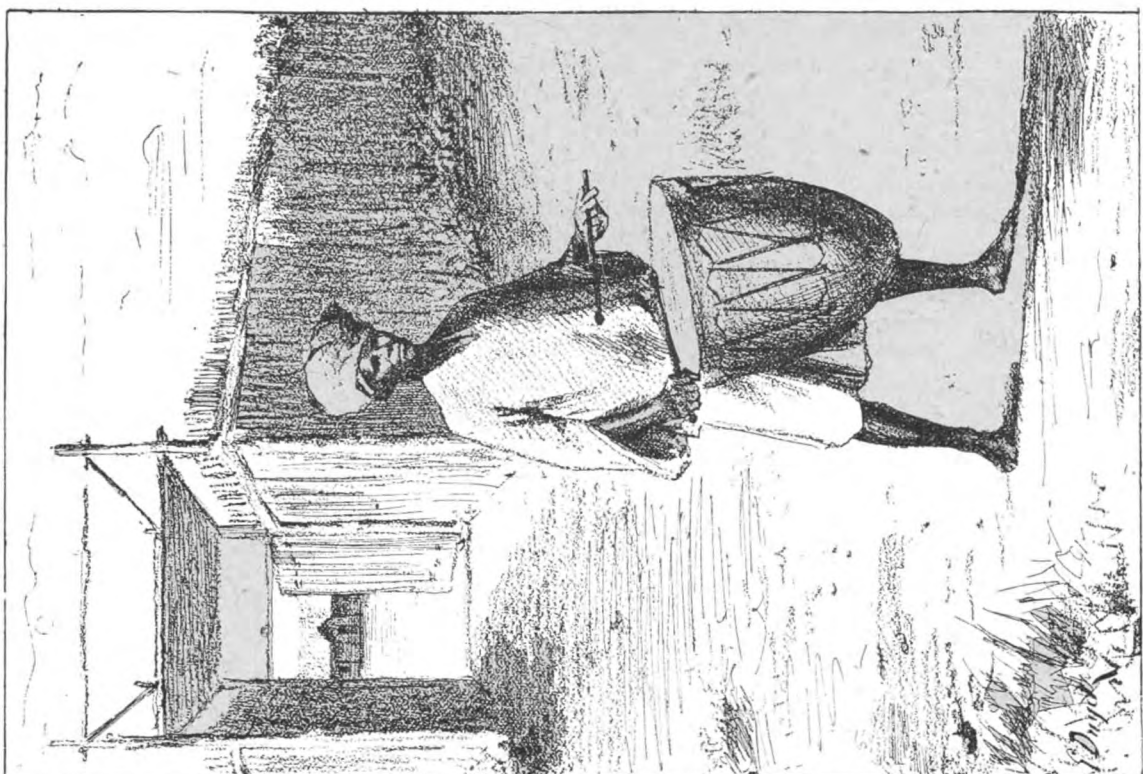


RENIER, CAPITAINE JACQUES, DOCQUIER, CAPITAINE JOUBERT.

d'exploration par Nserera. Le lieutenant Dhanis, commandant le poste de Lusambo, lui livra bataille et, après le combat de Batu-Mengi, le força à se soumettre.



TYPES DU BAS CONGO.



TAMBOUR BATTANT LE RÉVEIL, A L'INTÉRIEUR D'UN POSTE.

Munie-Moharra fut battu près de Gandu, par les lieutenants Dhanis et Michaux. Quelques jours après, Séfu, fils de Tippto-Tip, vassal de Rachid et résidant à Kasongo, massacra deux blancs, les sous-lieutenants Lippens et De Bruyne.

L'antiquité n'offre rien de comparable à l'héroïsme et à l'abnégation du sergent De Bruyne; ouvrons donc une parenthèse pour raconter les circonstances de sa mort.

Né à Blankenberghe le 2 février 1868, à l'âge de dix-huit ans il s'engagea au 2<sup>e</sup> régiment de ligne et fut nommé successivement caporal et sergent.

En 1891, De Bruyne partit pour le Congo, en qualité de sous-lieutenant de la force publique, et fut désigné comme adjoint au lieutenant Lippens, résidant à Kasongo. A cette époque, la campagne contre les Arabes était menée vigoureusement par Dhanis à la tête d'une poignée de braves. Nous ne dirons pas à la suite de quelles circonstances Lippens et De Bruyne furent retenus prisonniers par le chef arabe Séfu, aussi féroce que traître et lâche, lequel n'épargna aucune avanée à nos compatriotes. Lippens, atteint d'une maladie mortelle, n'avait plus que peu de temps à vivre.

C'est ici que l'héroïque abnégation de De Bruyne se révéla dans sa mâle beauté. Quoique très souffrant lui-même, livide, décharné, méconnaissable, il pouvait échapper au sanguinaire Séfu. De l'autre côté du fleuve Lomami était le lieutenant Scheerlinek, qui eût facilité son évasion. De Bruyne, qui savait nager, n'avait qu'à faire quelques brasses; une pirogue se tenait à sa disposition. Rien à craindre de ses gardiens, tous visés par les hommes du lieutenant, dissimulés dans les hautes herbes du rivage. Scheerlinek, en français, langue incomprise des gardiens, conjure De Bruyne de s'évader; il lui dit que Lippens est peut-être déjà mort en ce moment, lui dépeint les supplices que lui-même va endurer en retournant chez ses bourreaux. En cet instant, De Bruyne eut la vision de son pays natal, de Blankenberghe; les joies du foyer paternel lui repassèrent devant les yeux; il entrevit la mort loin des siens, la mort cruelle infligée par les barbares. Scheerlinek devenait pressant; son entourage insistait, suppliait, pleurait, angoissé dans ce moment suprême.

Le noble jeune homme dit alors : « Je ne peux abandonner Lippens; je n'ai pas la preuve qu'il soit mort. » Et, faisant un geste de suprême adieu, il salua son chef et son drapeau; puis, à pas lents, calme et stoïque, il alla se remettre entre les mains des soldats arabes.

Quelques jours après, Lippens et De Bruyne tombaient sous le poignard des hommes de Séfu; on leur coupa les pieds et les mains, sanglants trophées qu'on envoya comme signe d'alliance à d'autres Arabes.

La ville de Blankenberghe a érigé un monument à son héroïque enfant...

Dhanis remporta sur Séfu des succès journaliers et s'empara de Kasongo.

Le lieutenant Chaltin, parti de Basoko, occupa Bena-Kamba, Shari et Riba-Riba et avec le capitaine Tobbac chassa des Falls les Arabes de Rachid; le capitaine Dhaenen enleva aux Arabes Ishangi; le lieutenant Ponthier enleva le poste arabe de Kirundu.

Le capitaine Jacques fut attaqué par les Arabes de Rumaliza près d'Albertville et dut battre en retraite. Aidé du capitaine Joubert, il attaqua le boma construit par les Arabes devant la station, mais il échoua.

Une nouvelle expédition sous le commandement du lieutenant Long était arrivée en Afrique. L'avant-garde ayant pour chef le lieutenant Duvivier, arriva à Albertville. Le capitaine Jacques alla au-devant de Long à Karéma; pendant leur absence, Duvivier enleva le camp arabe.

Rumaliza, apprenant la défaite des siens, arriva avec des forces importantes; il fut vaincu par Dhanis et Ponthier et forcé de battre en retraite.

Dhanis se mit à sa poursuite, battit Séfu, qui resta sur le champ de bataille; il occupa Kabambare et bientôt après tous les postes du Tanganika. Le capitaine Jacques retourna en Europe; son successeur Descamps fit sa jonction avec Dhanis. Les troupes de l'Etat étaient maîtresses de l'immense région naguère encore occupée par les Arabes!... Les chefs de ceux-ci furent faits prisonniers ou s'enfuirent.

La mission des antiesclavagistes était terminée; ils rentrèrent en Europe. Léopold II gratifia le lieutenant Dhanis du titre de baron, en récompense de ses éminents services.



ANCIEN PERSONNEL NOIR DE LA STATION DE BOLOBO.



LES PREMIERS SOLDATS DE LA FORCE PUBLIQUE.

## TESTAMENT DU ROI-SOUVERAIN

### METTANT L'ÉTAT INDÉPENDANT A LA DISPOSITION DE LA BELGIQUE

En 1889, Léopold II adressait cette lettre à  
M. Beernaert :

« 5 août 1889.

» Cher Ministre,

» Je n'ai jamais cessé d'appeler l'attention de  
mes compatriotes sur la nécessité de porter leur  
vue vers les contrées d'outre-mer.

» C'est en servant la cause de l'humanité et du  
progrès que les peuples de second rang appa-  
raissent comme des membres utiles de la grande  
famille des nations. Plus que nulle autre, une  
nation manufacturière et commerçante comme la  
nôtre doit s'efforcer d'assurer des débouchés à tous  
ses travailleurs, à ceux de la pensée, du capital  
et des mains.

» Ces préoccupations pratiques ont dominé ma



TYPE DES HABITATIONS DES STATIONS.

» L'histoire enseigne que les pays à territoire  
restreint ont un intérêt moral et matériel à rayon-  
ner au delà de leur étroite frontière. La Grèce fonda  
sur les rivages de la Méditerranée d'opulentes cités,  
foyers des arts et de la civilisation. Venise, plus  
tard, établit sa grandeur sur le développement de  
ses relations maritimes et commerciales non moins  
que sur ses succès politiques. Les Pays-Bas pos-  
sèdent aux Indes trente millions de sujets qui  
échantent contre les denrées tropicales les produits  
de la mère patrie.

vic. Ce sont elles qui ont déterminé la création de  
l'œuvre africaine.

» Mes peines n'ont pas été stériles : un jeune et  
vaste État, dirigé de Bruxelles, a pris pacifiquement  
place au soleil, grâce à l'appui bienveillant des  
Puissances, qui ont applaudi à ses débuts. Des  
Belges l'administrent, tandis que d'autres compa-  
triotes, chaque jour plus nombreux, y font déjà  
fructifier leurs capitaux.

» L'immense réseau fluvial du Congo supérieur  
ouvre à nos efforts des voies de communication

rapides et économiques qui permettent de pénétrer directement jusqu'au centre du continent africain. La construction du chemin de fer de la région des cataractes, désormais assurée grâce au vote récent de la Législature, accroitra notablement ces facilités d'accès. Dans ces conditions, un grand avenir est réservé au Congo, dont l'immense valeur va prochainement éclater à tous les yeux.

» Au lendemain de cet acte considérable, j'ai cru de mon devoir de mettre la Belgique à même, lorsque la mort viendra me frapper, de profiter de mon œuvre, ainsi que du travail de ceux qui m'ont aidé à la fonder et à la diriger, et que je remercie ici une fois de plus. J'ai donc fait, comme Souverain de l'État Indépendant du Congo, le testament que je vous adresse; je vous demanderai de le communiquer aux Chambres législatives au moment qui vous paraîtra le plus opportun.

» Les débuts des entreprises comme celles qui m'ont tant préoccupé sont difficiles et onéreux. J'ai tenu à en supporter les charges. Un roi, pour rendre service à son pays, ne doit pas craindre de concevoir et de poursuivre la réalisation d'une œuvre même téméraire en apparence. La richesse d'un souverain consiste dans la prospérité publique: elle seule peut constituer à ses yeux un trésor enviable, qu'il doit tendre constamment à accroître.

» Jusqu'au jour de ma mort, je continuerai, dans la même pensée d'intérêt national qui m'a guidé jusqu'ici, à diriger et à soutenir notre œuvre africaine; mais si, sans attendre ce terme, il convenait au pays de contracter des liens plus étroits avec mes possessions du Congo, je n'hésiterais pas à les mettre à sa disposition. Je serais heureux, de mon vivant, de l'en voir en pleine jouissance. Laissez-moi, en attendant, vous dire combien je suis reconnaissant envers les Chambres comme envers le Gouvernement pour l'aide qu'ils m'ont prêtée à diverses reprises dans cette création. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la Belgique en retirera de sérieux avantages et verra s'ouvrir devant elle, sur un continent nouveau, d'heureuses et larges perspectives.

» Croyez-moi, cher Ministre,

» Votre très dévoué et très affectionné,  
» LÉOPOLD. »

Le testament du Roi-Souverain était conçu en ces termes :

« Nous, Léopold II, Roi des Belges, Souverain de l'État Indépendant du Congo,

» Voulant assurer à Notre patrie bien-aimée les fruits de l'œuvre que, depuis de longues années, Nous poursuivons dans le continent africain, avec le concours généreux et dévoué de beaucoup de Belges;

» Convaincu de contribuer ainsi à assurer à la Belgique, si elle le veut, les débouchés indispensables à son commerce et à son industrie et d'ouvrir à l'activité de ses enfants des voies nouvelles,

» Déclarons, par les présentes, léguer et transmettre, après Notre mort, à la Belgique tous Nos droits souverains sur l'État Indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions et traités intervenus depuis 1884 entre les Puissances étrangères, d'une part, l'Association Internationale du Congo et l'État Indépendant du Congo, d'autre part, ainsi que tous biens, droits et avantages attachés à cette souveraineté.

» En attendant que la Législature belge se soit prononcée sur l'acceptation de Nos dispositions prédites, la souveraineté sera exercée collectivement par le Conseil des trois administrateurs de l'État Indépendant du Congo et par le Gouverneur général.

» Fait à Bruxelles, le 2 août 1889.

» LÉOPOLD. »

La convention fut approuvée à la Chambre des représentants le 25 juillet 1890, et au Sénat le 30 du même mois.

\* \* \*

La Belgique pouvait donc s'annexer les vastes territoires d'Afrique.

Chose à peine croyable, elle hésita longtemps. Enfin, le 28 novembre 1907, un traité formel intervint :

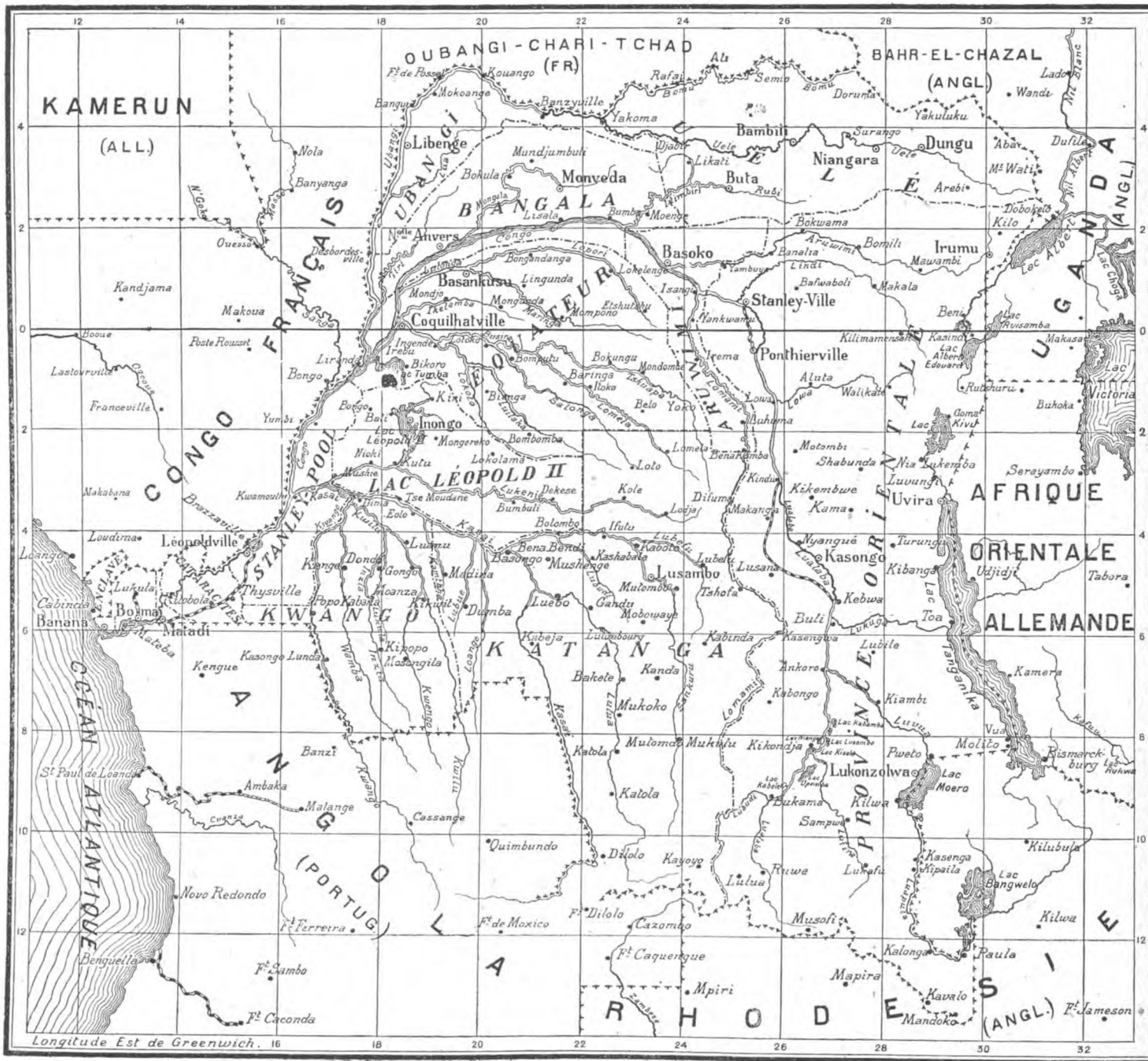
« Sa Majesté le Roi-Souverain déclare céder à la Belgique la souveraineté des territoires composant l'État Indépendant du Congo, avec tous les droits et obligations qui y sont attachés. L'État belge déclare accepter cette cession, reprendre et faire siennes les obligations de l'État Indépendant du Congo... »



LÉOPOLD II, ROI DES BELGES.

## NOTRE CONGO AU LENDEMAIN DE L'ANNEXION

Échelle de 1/12,000,000<sup>e</sup>



Tous les Atlas contiennent une carte du Congo actuel. Il est curieux d'y comparer celle que nous donnons ici (1909) et où figurent les colonies voisines dont la guerre a privé l'Allemagne.



## NOTRE COLONIE

La cession, consacrée par une loi du 18 octobre 1908, de l'État Indépendant du Congo à la Belgique dont il constitue désormais une colonie, est (abstraction faite, naturellement, de la guerre mondiale) l'événement le plus considérable de l'histoire nationale depuis la proclamation de

d'une incalculable richesse nous ouvrent un inépuisable champ d'exploitation.

Le premier des steamers lancés sur le fleuve Congo s'appelait *En avant!*

Cette mâle et fière devise a été celle de tous ceux qui ont coopéré à cette admirable entreprise;



UNE CARAVANE DANS LE RUANDA.

notre indépendance. Avant de mourir le 17 décembre 1909, Léopold II a pu voir son œuvre capitale réalisée.

Le Congo belge est devenu une annexe de la mère patrie, et il a sa charte organique, promulguée également le 18 octobre 1908.

Conquête pacifique d'un pays naguère inconnu, habité par de misérables peuplades en proie à des luttes incessantes, périodiquement dévastées par les trafiquants arabes, jouissant aujourd'hui d'une paix que les Belges ont payée de leur sang; pays en pleine marche vers la civilisation, où des terres fertiles, des forêts immenses, des régions minières

elle doit rester celle de la Belgique pour le progrès de sa colonie.

\* \* \*

Avant de relater les voyages de nos princes au Congo, résumons la situation de la colonie en 1926, — après la guerre mondiale dans laquelle une agression allemande l'entraîna elle aussi. On sait d'ailleurs quelle fut la conséquence de cette agression et comment les troupes coloniales belges contribuèrent puissamment à enlever aux Allemands le Cameroun d'abord, l'Est africain ensuite; la prise de Tabora, dans cette dernière colonie, le

19 septembre 1916, par les troupes noires encadrées d'officiers belges de choix et transformées par le général Tombeur en une véritable armée, est un des grands faits de la guerre.

**Positions géographiques. — Étendue.** — Devenu définitivement colonie belge en 1908, le Congo est situé dans la partie occidentale de l'Afrique équatoriale. Voici ses positions géographiques :

*Points extrêmes de latitude :* Au nord, Gangi,

bétail et dont les frontières ont été définitivement fixées en 1924, ont ensemble une étendue de 5,211,200 hectares et une population de 3,000,000 d'âmes. Une loi du 21 août 1925, entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> mars 1926, assure au Ruanda-Urundi le bénéfice des institutions de notre colonie.

**Population.** — On évalue à 10,000,000, tout au plus, le nombre des indigènes habitant le Congo belge; ils appartiennent au rameau Bantu de la race noire. Les Nubiens de la côte et les



PONTHIEVILLE.

dans l'Uele : 5° 20'. Au sud, Mandoko, dans le Katanga : 13° 30'.

*Points extrêmes de longitude :* A l'est, Dungu, dans le Haut-Ituri : 31° 30' E. du méridien de Greenwich. A l'ouest, Lunga, dans le Bas-Congo : 12° 10' E. du méridien de Greenwich.

Les frontières ont un développement de 9,290 kilomètres, dont 40 seulement, à l'ouest, sur l'océan Atlantique.

La superficie de notre colonie est de 238 millions 512,000 hectares, près de quatre-vingts fois celle de la Belgique. En outre, la Société des Nations nous a donné mandat en 1919 d'administrer les territoires limitrophes (à l'est) de l'Urundi et du Ruanda, qui appartenaient autrefois à l'Allemagne; ces deux territoires, riches surtout en

Négrilles nains ou pygmées de la grande forêt tropicale forment deux autres rameaux de la race indigène. Les Arabes, dont la domination s'étendait autrefois sur toute la partie orientale du Congo, qu'ils dévastaient pour se livrer à la traite, ont été refoulés au delà des frontières, après de nombreux combats.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1925, il y avait dans la colonie 12,795 blancs : 7,770 Belges; 944 Portugais; 804 Anglais; 683 Italiens; 447 Grecs; 445 Américains; 398 Français; 299 Hollandais; 297 Sud-Africains; 187 Suisses; 108 Luxembourgeois; 97 Suédois; 75 Russes; 32 Danois; 27 Allemands; etc.

**Hydrographie et orologie.** — Le territoire de notre colonie englobe la presque totalité du

bassin du Congo, vaste cuve à l'altitude moyenne de 300 à 400 mètres, entourée d'une suite de montagnes formées par les lignes de faite séparant le bassin du Congo de celui du Nil au nord, du bassin du Zambèze au sud, et d'une chaîne longeant les lacs de la frontière orientale, dont les sommets atteignent de 1,200 à 3,500 mètres et que domine le pic neigeux du Ruwenzori, de 5,120 mètres d'altitude. La longueur du fleuve est de 4,600 kilomètres.

Le Congo et ses affluents (dont le principal est le Kasai : 1,400 kilomètres) constituent un ensemble navigable de plus de 15,000 kilomètres d'étendue. Mais le fleuve lui-même présente, sur son parcours, trois barrières infranchissables aux steamers : de Matadi à Léopoldville, de Stanleyville à Ponthierville et de Kindu à Kongolo; il y a là des chutes et des rapides qui entravent toute navigation.

**Ports maritimes :** Boma, Banana, Matadi. — **Ports fluviaux :** Léopoldville, Stanleyville, Kabalo, Ponthierville, Kindu, Kongolo, Bukama, Aketi, Djambo, Ilebo, Lusambo, etc.

**Climat.** — La température, pendant toute l'année, ne varie guère. Elle oscille autour de + 27° centigrades à Banana, de + 25° à Eala, de + 21° à Elisabethville, avec des écarts qui ne dépassent pas ceux observés en Belgique. — Il y a une saison sèche et une saison des pluies.

**Productions naturelles.** — Les forêts du Congo fournissent des bois excellents. L'arbre à caoutchouc croît spontanément dans l'Ouest, et l'on a fait des plantations d'autres espèces étrangères. Les lianes à caoutchouc se rencontrent sur tout le territoire de la colonie, à l'exception des parties montagneuses de l'Est et du Sud, de même que l'arbre à copal, le palmier à huile et le bananier. Le caféier, la canne à sucre, le cacaoyer, le riz, le cotonnier, le tabac donnent par la culture des résultats remarquables.

L'ivoire est l'objet d'un important trafic; en 1924, la colonie a exporté 314,446 kilogrammes d'ivoire brut et travaillé, représentant une valeur de 32,791,941 francs.

La houille, le fer, l'étain, le cuivre ont été décou-

verts dans les parties montagneuses du Sud-Est, où des mines importantes sont en exploitation. Dans le Sud-Ouest, les gisements diamantifères du Kasai et du Lomami ont, en 1925, donné 764,765 carats de *diamants*. Dans le Nord-Est, les mines aurifères de Kilo-Moto ont produit la même année 3,687 kilogrammes d'or. Enfin, le Katanga fournit des minerais riches en *radium*, que l'on a commencé, en 1922, à traiter à l'usine d'Oolen, en Belgique, et qui suffiront, semble-t-il, aux besoins du monde entier : ils représentent dès aujourd'hui, avec les 22 grammes vendus en 1924, plus des trois quarts de la consommation mondiale.

La faune de notre colonie ne le cède en rien



UN TRANSATLANTIQUE DEVANT MATADI.

comme richesse à celle des autres régions équatoriales du globe et elle présente un caractère tout particulier d'homogénéité, inconnu ailleurs. Le Congo belge est situé au centre de la région de la faune éthiopienne, caractérisée par les grands fauves : le lion, la panthère, le léopard; par les éléphants, les hippopotames, les rhinocéros; par le buffle et par de nombreuses espèces d'antilopes; par les girafes et par un ruminant, l'okapi, fort curieux, mais qui tend à disparaître; par les singes, etc. Les oiseaux sont très nombreux, ainsi que les reptiles. Tous les ordres d'insectes sont largement représentés par un très grand nombre d'espèces, d'une variété infinie de couleurs et de formes.

**Gouvernement.** — Aux termes de la charte coloniale de 1908, le Congo belge a une personnalité distincte de celle de la métropole. Il est régi par des

lois particulières. L'actif et le passif de la Belgique et de la colonie demeurent séparés. Le ministre des Finances est aussi le ministre des Colonies, mais il y a un administrateur général pour celles-ci.

Le Roi, qui concentre entre ses mains le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, est représenté au Congo par un gouverneur général et quatre vice-gouverneurs généraux de province. Le pouvoir

Léopoldville (chef-lieu : Léopoldville); du Bas-Congo (Boma); du Kwango (Bandundu); du Kasai (Luebo); du Sankuru (Lusambo).

Province de l'Equateur. — Districts de l'Equateur (Boende; c'est dans ce district que se trouve le territoire de Coquilhatville); du Lac Léopold II (Inongo); de la Lulonga (Basankusu); des Bangala (Lisala); de l'Ubangi (Libenge).



L'AVENUE ROYALE A BOMA.

judiciaire est exercé par les cours et tribunaux de la colonie.

L'enseignement s'organise partout. Les missions catholiques et les missions protestantes y prennent une part considérable.

**Divisions administratives.** — Le Congo belge avait pour capitale Boma; depuis juillet 1923, la primauté a passé à Léopoldville. Il est divisé en quatre vice-gouvernements généraux ou provinces, dont les chefs-villes sont respectivement Léopoldville, Coquilhatville, Stanleyville, Elisabethville, et qui sont divisées elles-mêmes en districts, subdivisés en territoires :

Province du Congo-Kasai. — Districts de

Province Orientale. — Districts de Stanleyville (Stanleyville); du Haut-Uele (Niangara); du Bas-Uele (Buta); de l'Aruwimi (Basoko); du Maniema (Kasongo); de l'Ituri (Irumu); du Kivu (Rutshuru).

Province du Katanga. — Districts du Haut-Luapula (Elisabethville); du Lomami (Kabinda); du Tanganika-Moero (Albertville); de la Lulua (Sandoa).

**Force publique.** — La force publique de la colonie, à l'effectif d'environ 16,000 hommes, non compris les cadres européens, se compose d'un état-major établi dans la capitale et de troupes réparties en quatre groupements provinciaux.

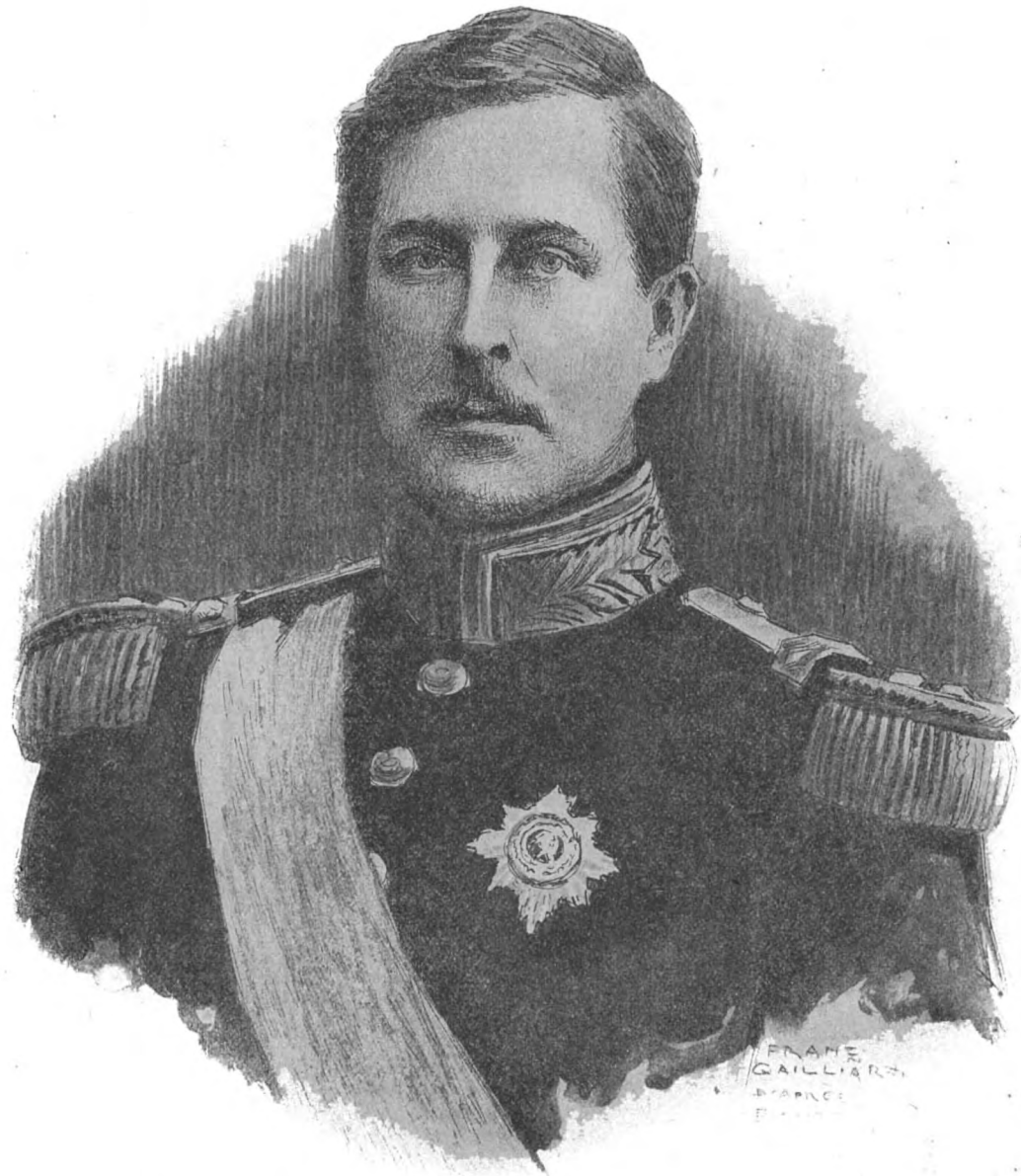
**Commerce.** — Pour faciliter le transport des produits de la colonie, là surtout où la navigation est impossible, il a été créé des routes, il a été créé un important réseau de chemins de fer; les lignes actuellement exploitées ont une longueur de 2,064 kilomètres, et elles se complètent; on a organisé aussi un service de transports aériens. La poste, le télégraphe et le téléphone fonctionnent dans de bonnes conditions.

Et de nombreux postes de T. S. F. ont été établis.

Depuis la guerre, le commerce du Congo s'est développé dans des proportions considérables. En 1925, la colonie a exporté pour 628,573,946 francs de marchandises diverses et en a importé pour 876,245,151 francs. Mais nos industriels, nos commerçants ne font pas encore tout l'effort nécessaire pour lutter contre leurs concurrents étrangers.



ALBERTVILLE. — GARE ET PORT.



S. M. LE ROI ALBERT.

## COMMENT LE ROI ALBERT VIT LE CONGO

Quelques mois après l'annexion du Congo à la Belgique, quelques mois avant de succéder à Léopold II, le prince Albert fit un voyage d'exploration dans notre nouvelle colonie.

Parti le 2 avril 1909 pour le continent noir, il y fut suivi, le 22, par M. Jules Renkin, ministre des Colonies, et il rentra à Bruxelles le 16 août.

Bel exemple donné par l'héritier de la Couronne et qui a été suivi, l'année dernière, par le prince héritier actuel, S. A. R. le duc de Brabant, désireux, lui aussi, de se rendre compte de la valeur de la colonie et des moyens de la faire fructifier! Nous verrons, au surplus, que les deux itinéraires furent tout à fait différents.

### VERS LE CONGO BELGE

Le prince Albert avait quitté Ostende à bord du paquebot de l'État belge *Princesse Elisabeth*. Il s'embarqua le 3 avril à Southampton, avec les colonels De Moor et Malfeyt, sur l'*Armada Castle*, un des grands vapeurs de l'Union Castle Line, ligne qui a assumé le service hebdomadaire entre l'Angleterre et le Cap.

C'est à l'île portugaise de Madère que le steamer fit, le 7, sa première escale. Le Prince, à la rencontre duquel une barque avait conduit le baron Albéric Fallon, notre ministre à Lisbonne, fut reçu dans Funchal pa-voisée, aux sons de la *Brabançonne* et avec les honneurs royaux. A chacune de ses étapes, il devait désormais rencontrer des compatriotes, voir flotter à côté des drapeaux nationaux les couleurs belges et l'étendard bleu étoilé d'or que Léopold II a planté au cœur de l'Afrique.

Le 20 avril, on arrivait au Cap. Sir Walter Hely-

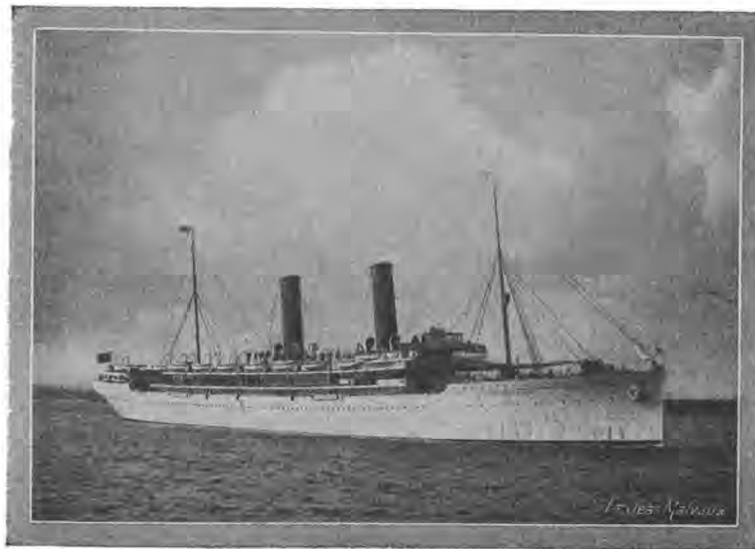
Hutchinson, gouverneur de la colonie, fit, à Capetown, présenter à l'héritier du trône de Belgique les compliments et les souhaits de bon voyage du gouvernement anglais. Le même jour, Son Altesse

Royale prenait le train qui, via Kimberley, Buluwayo et Victoria Falls, devait le déposer à Broken-Hill, la petite bourgade qui était alors le terminus du railway central de la riche colonie anglaise, de la ligne de Capetown au Caire.

A Kimberley, une délégation de Belges établie à Johannesburg et à Prétoria vint remettre au Prince deux adresses, ré-

digées l'une en français, l'autre en flamand.

Les Belges résidant à Johannesburg et aux environs, disaient nos compatriotes, ne pouvaient laisser échapper l'occasion que leur offrait le passage de Votre Altesse Royale par les colonies britanniques de l'Afrique australe, d'exprimer à l'héritier du trône de Belgique leur attachement au Roi et à la famille royale, l'amour qu'ils gardent à



L' « ARMADALE CASTLE ».

la patrie dont les séparent des milliers de kilomètres, la joie qu'ils ressentent à l'arrivée en Afrique d'un Prince représentant par excellence de l'âme et des vertus de leur race.

Les Belges de Johannesburg sont peu nombreux, Monseigneur, et modestes sont leurs ressources. Mais il n'est pas de sacrifice qu'ils ne fussent prêts à faire pour exprimer publiquement les sentiments qu'ils éprouvent pour leur pays et pour leur Roi. Ces Belges diffèrent beaucoup entre eux, et par les habitudes, et par la langue, et par la position sociale, et par les opinions. Mais une idée leur est commune, celle qu'en pays lointain plus encore qu'en Belgique, toutes les différences doivent s'effacer devant la qualité de Belge. Quelle occasion meilleure que celle-ci pouvait s'offrir d'affirmer solennellement leur commune origine et de proclamer devant tous leur fierté d'être régis, sous l'égide d'une Constitution admirable de sagesse et de liberté, par un souverain bienfaisant et hardi, aux pensées nobles et vastes!

Nous la saisissons, cette occasion bénie, avec d'autant plus de bonheur que c'est Votre Altesse Royale qui nous l'apporte, vous, Monseigneur, dont tous nous connaissons les talents et les généreux soucis. Il n'en est pas un parmi nous qui ne sache avec quelle sollicitude éclairée Votre Altesse Royale étudie chaque jour nos grandes questions sociales. L'intérêt directement manifesté à la renaissance de notre marine, jadis si glorieuse, est un des autres titres qui ont rendu le nom du prince Albert si populaire en

Belgique. Le nom du bateau *Ibis* n'y est-il pas aussi connu que l'est celui du navire-école *L'Avenir*? Tous nous savons aussi, Monseigneur, avec quel inlassable dévouement S. A. R. la princesse Elisabeth vous seconde dans cent œuvres charitables, et notre pensée se porte en ce moment vers elle avec une infinie reconnaissance.



SUR LE LUALABA (KATANGA).

Le 26, après un arrêt de quelques heures aux prestigieuses chutes du Zambèze (Victoria Falls), deux fois plus larges et deux fois et demie plus hautes que les cascades du Niagara, le Prince descendait à Broken-Hill. Un voyage de huit jours à travers la brousse, à la tête d'une caravane de trois cents porteurs, le conduisit, à 280 kilomètres plus loin, à la frontière méridionale du Congo belge.

Ce long raid à travers la colonie du Cap, le Bechuanaland, la Rhodésie, le Matabeleland, ce trajet qui côtoie l'Orange et le Transvaal, fut certes plein d'intérêt pour notre futur souverain, désireux de prendre contact avec l'Afrique avant de juger le Congo belge. Que d'enseignements à tirer d'un pareil voyage, même précipité; que de choses vues, que d'exemples à suivre, que d'écueils à éviter!

#### DANS LE KATANGA

C'est le 5 mai que la caravane arriva au Katanga, près de Sakania, premier village du territoire belge. La frontière est formée ici par la ligne de faite Zambèze-Congo (altitude 1,500 mètres). Le Prince fut reçu par le commandant Tonneau, représentant du Comité spécial du Katanga, et vingt-cinq hommes de troupe lui rendirent les honneurs.

Le 15, il arriva à la mine de l'Étoile-du-Congo,

le centre de cette région minière fabuleusement riche en cuivre. A l'entrée de la mine avait été érigé un arc de triomphe avec cette inscription : « Bienvenue à S. A. R. le prince Albert! » Celui-ci visita longuement la mine et se fit donner sur l'exploitation les renseignements les plus précis.

On quitta l'Étoile-du-Congo le 16, se dirigeant



sur Lukafu, jolie station située sur la Lufira et chef-lieu du secteur du haut Luapula. Le Prince y reçut la visite de Mokanda-Bantu, un des fils et le successeur du fameux chef Msiri, tué en 1891; il s'était fait accompagner de sa femme Maanga, et tous deux furent chargés de présents. C'est à Lukafu aussi que le D<sup>r</sup> Ascenso, attaché au service du Prince depuis Broken-Hill, fut remplacé par un autre médecin italien, le D<sup>r</sup> Pollidori.

la transporter à Lukonzolwa, résidence du commandant Tonneau, d'où l'on a une superbe vue sur le lac.

Les voyageurs y prirent trois jours d'un repos bien gagné, et le 2 juin ils s'embarquèrent de nouveau sur l'*Emile Wangermée* qui, après une traversée de quatre heures, les déposa à l'extrémité septentrionale du lac, au poste de Pweto. Ils étaient entrés dans le domaine des terribles mouches



LA LUKAFU TOMBANT DU PLATEAU DES KUNDELUNGU.

Le 23 mai, Son Altesse Royale partit de Lukafu, piqua droit vers l'est et commença bientôt la rude escalade des Kundelungu. La chaîne des Kundelungu constitue le trait le plus caractéristique de la région. Bientôt, le regard est attiré, tout au bout de l'horizon, vers le nord-est, par une lueur claire que la brume voile par moments : c'est la nappe du lac Moero. La caravane la toucha, le 29, au port de Kilwa. Le petit vapeur *Emile Wangermée*, du Comité spécial du Katanga, l'y attendait pour

tsétsé, dans une des régions ravagées par la maladie du sommeil.

La caravane se dirigea ensuite sur Kiambi, par la route, longue de 242 kilomètres, qui relie cette station à Pweto. Elle a été construite en 1902 à travers un pays des plus accidentés et des plus pittoresques.

L'arrivée à Kiambi eut lieu le 10 juin. M<sup>gr</sup> Roelens, évêque résident du Tanganika, s'y était rendu pour saluer le Prince.

## DE KIAMBI A STANLEYVILLE

Kiambi est situé en aval des premiers rapides de la Luvua, et à partir de ce point on peut emprunter la voie fluviale. Des instructions avaient été données pour que les embarcations nécessaires au transport des voyageurs et de leurs bagages y fussent réunies. Le capitaine danois Mauritzen prit la direction de ce service. La petite flottille, composée d'une baleinière et de trois grandes pirogues, quitta Kiambi le 11 juin. Le lendemain, elle débouchait dans le Congo, dont le Prince et ses compagnons atteignirent, enfin, l'artère maîtresse à Ankoro.

La descente du grand fleuve allait commencer. Le 15, on fit halte à Buli, au confluent de la Lukuga, et le 16 on débarqua à Kongolo.

Kongolo est le terminus de la ligne Kindu-Kongolo. Le directeur des travaux de la compagnie y attendait le Prince.

Sous sa direction, celui-ci visita les environs du village et les rives du fleuve qui forme, un peu en aval, une nouvelle gorge, appelée, en 1894, par ses découvreurs, MM. Hinde et Mohun, « Portes d'Enfer ». A Nouveau-Kasongo, où l'expédition arriva le 21 juin, le Prince fut salué, à la mode du pays, de bruyantes ovations, par la population mélangée d'indigènes et d'Arabes. Le D<sup>r</sup> Etienne, le vétéran des Belges résidant au Congo (son premier départ datait du 16 février 1888), y attendait l'expédition, où il remplaça le D<sup>r</sup> Pollidori, qui accompagnait celle-ci depuis Lukafu.

Bientôt après, une pieuse pensée conduisit le Prince à la tombe du sergent De Bruyne, le jeune héros qui dort son dernier sommeil à Vieux-Kasongo, à côté du lieutenant Lippens.

Le 23, on retrouva à la rive un bateau à vapeur appartenant à la Compagnie des chemins de fer des Grands-Lacs, le premier depuis l'*Emile Wan-*

*germée* du lac Moero. Il prit à la remorque les baleinières sur lesquelles l'expédition fit la descente de cette section du Congo, illustrée par la fameuse navigation de Stanley allant à la découverte du cours inférieur du fleuve, en 1876-77. L'expédition visita rapidement Nyangwe, l'ancienne résidence de Tippo-Tip, et arriva à Kibombo, où elle débarqua pour la visite des travaux du chemin de fer.

A hauteur de Kibombo, la voie ferrée n'est éloignée de la rive gauche du fleuve que de 5 kilomètres. Un chemin relie Kibombo-Rive à Kibombo-Station, au kilomètre 115. Un wagon plat y fut attelé devant une locomotive; les voya-

geurs s'y installèrent, et à 6 h. 1/2 du matin, on repartit vers le sud, jusqu'au bout du rail, que l'on atteignit à 9 heures, au kilomètre 164. Invités à collaborer à l'œuvre, le Prince et ses compagnons vrillèrent et boulonnèrent, ni plus ni moins que s'ils participaient à une cérémonie officielle. Mais aucun discours ne leur fut imposé, ce qui marque un progrès sérieux sur les solennités européennes similaires...



INDIGÈNES DE KISSIGNIE (STANLEYVILLE).

Du kilomètre 164 à la rivière Lubefu (kil. 174), on fit une promenade pédestre à travers les travaux de l'armement de la voie et l'on visita les ouvrages du pont provisoire sur la rivière. Puis les excursionnistes retournèrent à pied jusqu'au kilomètre 164 et regagnèrent, en wagon plat, tout en déjeunant, la station de Kibombo.

Le lendemain, 25, un train les emporta, à 7 heures du matin, jusqu'à la gare de Kindu, où ils arrivèrent à midi. Les 115 kilomètres qui séparent Kibombo de Kindu se déroulent en majeure partie à travers la forêt vierge. Le Prince fut reçu par M. l'ingénieur Hormuz, et visita la station, d'où l'on a une vue très étendue sur le fleuve.

C'est à bord d'un des sternwheels de la compagnie, l'*Auguste Delbeke*, que se fit le 26, la descente

du bief navigable, long de 315 kilomètres, qui va de Kindu à Ponthierville.

A Ponthierville, le Prince rencontra le nouvel évêque, M<sup>gr</sup> Huys, qui se rendait à son siège, au Tanganika. Le commandant De Meulemeester, chef du district des Stanley-Falls, était venu au-devant de l'expédition. Le 29, celle-ci fit en chemin de fer le trajet de Ponthierville à Stanleyville.

La seconde grande étape du voyage était terminée. C'est celle qui fut la plus mouvementée et la plus variée, car presque tous les modes de locomotion — à pied, en pirogue, en steamer, en wagon plat et en voiture de chemin de fer — y furent utilisés. Et elle s'acheva sans le moindre accroc ni le plus petit désagrément. La santé du Prince et de ses compagnons n'avait pas cessé d'être excellente.

#### DE STANLEYVILLE A BANANA

L'expédition va aborder maintenant ce qu'on pourrait appeler le Vieux Congo. Stanleyville a été longtemps le point terminus des efforts et des travaux des Belges sur le haut fleuve. Le Prince pourra se rendre compte, au cours de la descente, de ce qu'a réalisé, le long du fleuve, une période de seize années d'occupation. Il verra les belles stations, les missions et les factoreries établies sur les deux rives et desservies par un service régulier de bateaux et par la télégraphie. Il verra le chemin de fer des chutes, admirable instrument de civilisation et de progrès, édifié à l'heure difficile des débuts et des incertitudes et sans lequel rien de sérieux n'aurait pu être entrepris et réalisé dans le Haut; puis, les grands établissements, si prospères, d'élevage et de plantation du littoral. Il verra fonctionner les divers services administratifs.

Le Prince passa deux jours à Stanleyville. Il y fit la rencontre du comte de Turin, cousin du roi d'Italie et frère du duc des Abruzzes, le célèbre explorateur. A la rive se trouvait la *Flandre*, steamer à bord duquel allait se faire la descente du Congo jusqu'à Léopoldville.

Le 1<sup>er</sup> juillet, le Prince, accompagné du comte de Turin et des fonctionnaires des Falls, quitta Stanleyville et s'arrêta à la mission Saint-Gabriel où un *Te Deum* fut chanté à l'occasion de l'anni-

versaire de la proclamation de l'ancien État Indépendant. La cérémonie terminée, Son Altesse Royale prit congé de son hôte italien, qui voulait faire une excursion vers Kindu, et la descente du fleuve commença.

On fit arrêter aux principales stations : à Basoko, fondé en 1889 par le major Roget, et à Bumba, tête de ligne de la navigation sur l'Itimbiri. Au camp de Lisala, la *Flandre* fit la rencontre du *Président Urban*, steamer de la Société du Haut-Congo ayant à bord M. Alexandre Delecommune, qui faisait une tournée d'inspection dans les établissements des sociétés du Haut-Congo et du Lomami.

Le 5, on était à Nouvel-Anvers, fondé en 1884 par le lieutenant Coquilhat. En arrivant à cette station, la *Flandre* heurta un banc de rocher, ce qui provoqua des avaries assez sérieuses à la coque. Déjà, la veille, le vapeur s'était brusquement échoué sur un banc de sable. Il faut dire que l'on était à l'époque des basses eaux. L'échouement ne fut pas de longue durée, mais le roc avait causé un dommage sérieux aux cales du bateau. Toutefois, grâce à l'étanchéité des autres compartiments, il réussit à continuer sa route.

Le 8, à l'embouchure de la Lulonga, la *Flandre* rencontra le *Hainaut* qui remontait aux Falls, ayant à son bord M. Renkin, ministre des Colonies.

Parti d'Anvers le 22 avril, ainsi que nous l'avons dit, sur le *Bruxellesville*, le ministre était arrivé le 10 mai à Banana et le 11 à Boma, la capitale congolaise d'alors, où il était resté jusqu'au 19, se mettant au courant de tous les rouages de l'administration, visitant la région du Mayumbe. Il s'était rendu, à bord de l'*Hirondelle*, à Matadi, le centre des affaires, puis, en chemin de fer, à Léopoldville, le grand port intérieur de notre colonie. De là, il avait fait, pendant le mois de juin, une longue excursion dans le bassin du Kasai et du

à Boma sur le *Léopoldville* et, arrivé à La Pallée, rentrer par chemin de fer à Bruxelles le 25 septembre, la *Flandre* arrivait le même jour, 8 juillet, à Coquilhatville, terminus de la ligne télégraphique établie par le capitaine Mahieu.

La navigation se poursuivit ainsi sans encombre. A Bolengi, le Prince visita la mission américaine. A Eala, le Jardin botanique l'intéressa très vivement. On s'arrêta encore au camp d'Irebu, à Bolobo, au Stanley-Pool. Et le 14 juillet, la *Flandre* jeta l'ancre dans le port de Léopoldville. La des-



HUTES PRIMITIVES A EALA.

Sankuru, reprenant aussitôt après, en sens inverse, la même voie fluviale pour revenir au fleuve Congo et remontant ensuite celui-ci pour aller, par Irebu et Coquilhatville, à la rencontre du Prince.

Elle fut émouvante, cette entrevue. Et, dans la poignée de main qu'échangèrent l'héritier du trône et le haut mandataire de la nation, il y eut plus, en vérité, qu'un simple geste de courtoisie : l'étreinte nouait plus étroitement encore les liens qui unissent notre famille royale à l'œuvre grandiose dont Léopold II fut le merveilleux initiateur.

Puis, tandis que le ministre continuait à remonter le fleuve jusqu'à l'extrémité des chemins de fer des Grands-Lacs, pour revenir plus tard s'embarquer

centé depuis Stanleyville avait demandé quinze jours.

Léopoldville avait préparé au Prince une réception solennelle. Le vice-gouverneur général colonel Lantonnois y avait délégué le major Ghislain, inspecteur d'État, pour souhaiter la bienvenue au voyageur au nom du gouvernement local. Tous les fonctionnaires étaient au débarcadère, ayant à leur tête le commandant Moulaert, commissaire du district. Une compagnie de la force publique rendait les honneurs, et le canon tonnait. Dans l'après-midi, Son Altesse Royale visita en détail la station, ainsi que le laboratoire du Dr Brodhers, qui s'était spécialisé dans l'étude de la maladie du sommeil.

Le lendemain, 15 juillet, le Prince reçut la visite du gouverneur général du Congo français, M. Merlin, et celle de M<sup>gr</sup> Augouard, vicaire général de la colonie, un de ses plus anciens et de ses plus zélés artisans. Le jour même, il rendit leur visite aux autorités françaises de Brazzaville, dont il parcourut les établissements et la mission. Puis,

nant de la ligne, à 745 mètres d'altitude, où il passa la nuit. Douze heures plus tard, il arrivait à Matadi, où Son Altesse Royale accepta l'hospitalité que lui offrait le directeur du chemin de fer.

Le 18, le Prince quitta le port à bord de l'*Hirondelle*, qui accosta au pier de Boma, à 11 heures



ÉCURIE DANS LE MAYUMBE.



CIMETIÈRE DANS LE BAS CONGO.

il passa la soirée et la nuit à Kinshasa, siège de la Société Citas.

Le 16, un train spécial, conduit par le directeur de la Compagnie du chemin de fer, l'ingénieur Cerekel, attendait les voyageurs pour les transporter, en deux jours, à Matadi. Le Prince, qui venait, sur le haut fleuve, de se rendre compte de la construction d'un chemin de fer en pays neuf, put constater, entre le Pool et Matadi, le parfait fonctionnement du railway inauguré en 1898.

Le train fit un premier arrêt à Kisantu, où le Prince visita la mission des Pères Jésuites; un second à Thyville, station centrale et point culmi-

du matin. Il fut reçu par le gouverneur général entouré de tous les fonctionnaires de la ville. Dans le port se trouvait le croiseur allemand *Panther*, qui salua l'arrivée du voyageur par une salve d'artillerie. Une seconde salve fut tirée par la batterie du fort de Shinkakasa. Son Altesse Royale s'entretint avec les représentants des puissances étrangères, les consuls des États-Unis, d'Angleterre, de France et d'Italie. A 2 heures, la canonnière portugaise *Libéral*, venant de Saint-Paul de Loanda et ayant à son bord le gouverneur général de la province d'Angola, arrivait à son tour à Boma. Un banquet réunit, le soir, les autorités

belges et étrangères, à l'hôtel du Gouvernement.

Le lendemain eut lieu la visite au croiseur allemand, à la canonnière portugaise, et le surlendemain l'inspection générale de tous les services administratifs de Boma.

Le Prince ne voulut pas quitter le Bas sans faire

fondée en 1886 par MM. de Roubaix et Osterrieth, d'Anvers, et reconstituée deux ans après, sur un plan plus vaste, par le colonel Thys, elle possédait dans ses divers établissements près de 6,000 têtes de gros bétail.

Le Prince quitta Boma le 26 juillet. Le 27, il



ABATAGE DE LA FORÊT A KITOBOLA (BAS CONGO).

une excursion dans le Mayumbe, aux plantations de cacaoyers de la Société Urselia, une visite à la mission de Kangu et une autre aux établissements d'élevage de la Compagnie des produits du Congo, dans l'île de Mateba. Cette compagnie est la plus ancienne des sociétés belges établies au Congo;

s'embarquait à Banana pour l'Europe, à bord de la malle *Bruxellesville*, — ayant traversé notre colonie de part en part, suivant un itinéraire d'un développement de plus de 4,000 kilomètres que décrivit longuement le prince Albert de Ligne dans l'*Expansion belge*.

## LE RETOUR

A l'escale de Sierra-Leone, Son Altesse Royale envoya à Léopold II le télégramme suivant :

Avant de quitter l'Afrique, permettez-moi de vous dire mon émerveillement pour la belle contrée dont vous avez fait une colonie belge.

Le Prince se proposait de rentrer en Belgique très modestement, et il avait, à cet effet, choisi la voie de Lisbonne. Mais, en haut lieu, on en décida autrement, et l'héritier du trône fut invité à revenir par La Pallice, le port voisin de La Rochelle, et par Anvers. On lui envoya son uniforme de

général afin qu'il pût se conformer aux prescriptions de l'étiquette et du protocole.

Le *Bruxellesville*, en avance de vingt-quatre heures, et marchant à petite pression, se promena le long du littoral belge et stoppa, dans la soirée du 15 août, à Flessingue, car la rentrée « officielle » n'était prévue que pour le lendemain. Les membres du cabinet y vinrent féliciter le Prince de l'heureuse issue de son voyage. Et quelques heures plus tard, Anvers et Bruxelles faisaient au voyageur des réceptions enthousiastes.

## UNE INTERVIEW DU PRINCE

A La Pallice, les journalistes belges arrivés à La Rochelle et qui étaient montés à bord du *Bruxellesville*, avaient demandé une entrevue au Prince. Celui-ci leur fit répondre qu'il « viendrait, en passager, bavarder un peu avec eux sur le pont, le soir même ». Et dans le *Matin*, d'Anvers, M. Paul Salvagne publia l'interview, en un article qui résumera et complètera excellemment notre relation du voyage princier; qui servira aussi à l'intelligence complète de celui accompli dans notre colonie, en 1925, par le prince Léopold de Belgique, duc de Brabant et héritier du trône.

## I

Quiconque a l'honneur d'approcher du prince Albert en dehors des cérémonies officielles est conquis tout de suite... La réserve que lui connaît le public n'est ni de la froideur ni de la morgue; elle est faite d'un goût absolu pour la simplicité, d'une horreur complète de tout ce qui constitue le « paraître ». Sous la parole lente et mesurée, on sent l'enthousiasme, mais un enthousiasme discipliné par la réflexion, tempéré par le sentiment de la responsabilité. Dans le regard un peu vague des yeux souvent baissés passe parfois une lueur de volonté nette, révélant un caractère très différent de celui que semble indiquer le premier aspect extérieur... Cette gravité, cette mesure, cette réflexion n'ont d'ailleurs jamais rien de revêche et appellent, au contraire, une sympathie irrésistible. Ce n'est point la sympathie purement sentimentale, faite d'entraînement; c'est une sympathie raisonnée : on se dit que voici un prince qui sera un souverain bien moderne, rompant résolument avec le fatras de tous les restes de l'ancienne conception monarchique qui, malgré la démocratie, traîne encore dans les cours...

J'avais eu plus d'une fois déjà cette impression. Elle me revient plus forte que jamais après cette conversation sur le pont, dans la tiédeur d'une soirée merveilleuse, toute blanche d'étoiles.

— Vous voyez bien, nous dit le prince, que ce n'est point acte d'héroïsme d'aller au Congo, puisque, pendant tout notre voyage, ni le baron de Moor ni moi nous n'avons eu le plus léger accès de fièvre. Nous avons, il est vrai, consciencieusement suivi le régime prescrit et pris régulièrement nos vingt-cinq centigrammes de quinine par jour. Mais j'attribue surtout cet heureux résultat au mouvement que nous nous donnions. Le mouvement me paraît être, au Congo plus encore qu'ailleurs, la base de l'hygiène, parce qu'il empêche l'homme de se déprimer. Nous avons marché beaucoup et j'ai fait, pour ma part, beaucoup de bicyclette.

— C'est donc possible là-bas?

— En beaucoup d'endroits. Ce n'est pas toujours commode en Rhodésie, où la brousse, atteignant jusqu'à deux mètres cinquante, se referme souvent au-dessus des sentiers étroits. Mais au Katanga les routes sont relativement très belles, allant jusqu'à trois ou quatre mètres de largeur. On y roule très bien et, sans la servitude des porteurs, qu'il faut attendre au campement, on avancerait là, grâce à la bicyclette, de cent kilomètres par jour. Du reste, nous avons rencontré, à plusieurs reprises, des Anglais voyageant ainsi. C'étaient des types curieux d'énergie et d'initiative. Chacun d'eux s'en allait tout seul, sur sa machine, avec quelques milliers de francs en poche, pour explorer le Katanga, y trouver un endroit favorable à la culture et y créer une exploitation agricole. Parfois ils voyageaient de concert avec nous pendant quelques heures, parfois même pendant quelques jours, puis ils disparaissaient, continuant leur audacieuse exploration solitaire.

— Audacieuse, en effet, car le danger doit être grand...

— Le danger existe, certes, mais du côté des indigènes il est moins grand qu'on ne se l'imagine généralement. Je puis dire, de science personnelle, que les contrées que nous avons traversées sont complètement pacifiques. Très souvent, le docteur Etienne et moi, nous étions, grâce à nos bicyclettes, à plus de dix kilomètres en avant de notre caravane et de notre escorte. Or, jamais nous n'avons eu la moindre difficulté avec les indigènes.

— Quelle escorte aviez-vous, Monseigneur?

— Une section de soldats de la colonie, qui n'a d'ailleurs pas dû intervenir une seule fois. Ces soldats sont d'une discipline parfaite et, si leur nature est un peu indolente, ils sont vraiment très résistants et très durs quand ils le veulent.

— Et les porteurs? N'avez-vous pas eu d'ennuis avec eux?

— Si, dans la Rhodésie. On nous avait conseillé d'emporter beaucoup de bagages, qui nécessitaient une caravane de trois cents porteurs. Je vous avoue que si j'avais été seul, j'aurais considérablement réduit tout cela, pour avoir plus de liberté dans la marche. Les événements s'en sont chargés du reste. A la frontière congolaise, le plus grand nombre de nos porteurs rhodésiens ont refusé de prolonger leur engagement : il ne nous en est resté que soixante-dix, ce qui nous a forcé à laisser en arrière environ deux cents charges de vingt-cinq kilogrammes! Il est d'ailleurs assez difficile de se procurer des porteurs en Rhodésie, où la main-d'œuvre est accaparée par les mines et les travaux du chemin de fer. Mais au Congo tout a bien marché de ce côté et le service des porteurs s'est fait admirablement.

— Avez-vous été souvent en contact direct avec les indigènes, Monseigneur?

— Très souvent et ils m'ont toujours fort bien reçu. Mais je ne parlais point leur langue et vous comprenez

qu'il est difficile de se rendre un compte exact de leur mentalité par voie d'interprète.

— Et la maladie du sommeil?

— Hélas! nous avons constaté combien ses ravages sont grands. Certes les blancs peuvent se préserver, par le port constant du voile, de la contamination par la mouche tsétsé. Mais ce port constant est pratiquement bien difficile. L'effort doit donc se concentrer sur l'extermination des mouches tsétsé, qui propagent la maladie, et sur l'extension du traitement par l'atoxyl, qui empêche les malades de rester de dangereux foyers d'infection. Or, nous avons pu voir que la lutte est vigoureusement engagée sous ce rapport et donne de premiers résultats satisfaisants.

colonie aussi bien que de la métropole, il y aura plus d'avantage à retirer de l'achèvement et de l'utilisation de la ligne de chemin de fer des Grands-Lacs que de l'emploi des voies d'évacuation vers le Cap. C'est une opinion que je base sur l'expérience des Belges que j'ai vus là-bas. J'admire du reste l'effort de mes compatriotes qui font avancer leur ligne à raison d'un kilomètre par jour, ce qui représente une dépense quotidienne de cent mille francs, et je rends spécialement hommage à la perspicacité et à la volonté tenace de M. Adam, l'ingénieur en chef du chemin de fer des Grands-Lacs. L'effort en hommes et en capitaux devra être poussé et continué, d'autant plus que l'on trouvera une superbe voie de communication en le deuxième



LES CHUTES KIOMBO SUR LA LUFIRA (KATANGA).

— Quelle impression générale rapportez-vous du Congo, Monseigneur?

— L'impression que voilà une superbe colonie, une des plus belles qui soient certainement. J'ai été frappé de la façon merveilleuse dont on a pu si rapidement organiser, en cet immense territoire, les divers services publics. Cette organisation fait le plus grand honneur aux Belges et elle dénote chez nos compatriotes des aptitudes coloniales remarquables. Les grands travaux que j'ai vus sur mon passage sont conduits avec une rare intelligence, malgré les difficultés de toute espèce, particulièrement nombreuses dans un pays aussi éloigné. Ces travaux supportent avantageusement la comparaison avec ceux que j'ai vus dans les autres territoires que j'ai parcourus.

— Et que pensez-vous spécialement du Katanga, que déjà on nomme la perle de la colonie?

— On a raison; mais j'estime que, dans l'intérêt de la

bief du Lualaba supérieur, où des navires de mille tonnes pourront naviguer sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

— Vous avez pu juger le chemin de fer du Cap, Monseigneur?

— J'ai tout au moins pu constater qu'il n'est pas aussi avancé qu'on l'a dit.

## II

Conversation à bâtons rompus et qui ne pouvait évidemment, sur bien des points, avoir l'indiscrète précision de l'interview proprement dite. Toutefois, la déclaration à propos des communications avec le Katanga est bien nette et, venant d'où elle vient, elle prend certainement une importance toute spéciale.

Mais quelle fut, durant cette longue expédition, la vie



quotidienne de la caravane princière? Cela nous fut conté avec une entière bonne humeur par le Prince et par son vaillant compagnon de route, le baron de Moor.

La marche commença à Broken-Hill, mais le voyage en chemin de fer jusque-là fut marqué par un incident à la fois ennuyeux et plaisant. La rivière Kafue, que traverse la ligne, avait débordé et ses rives formaient un immense lac. On tenta de passer tout de même, mais bientôt le train dut stopper au milieu de l'eau. Des ingénieurs de la compagnie et des hommes d'équipe se mettent au travail; le temps passe... Soudain on annonce que le train transporte, entre autres colis, une collection d'engins de pêche. Aussitôt les voyageurs de se les partager et de se mettre

aussitôt la traversée du Katanga. Ici les routes deviennent meilleures et elles sont pourvues de gîtes d'étape qui sont de la plus grande utilité pour les caravanes.

Il fait jour à 6 heures du matin, mais on se lève avant 5 heures, afin de se mettre en route dès qu'il y a une clarté suffisante pour s'y reconnaître. On fait en moyenne 25 kilomètres par jour. Le Prince prend généralement la tête, marche pendant trois ou quatre heures, pour finir souvent l'étape à bicyclette. Ceci cause plus d'une fois des surprises, lorsque le Prince arrive à 10 ou 11 heures là où il n'était attendu que vers 1 heure.

La marche est parfois bien dure, par des chaleurs allant jusqu'à 70 degrés au soleil! Les vivres frais font



LA LUKUGA EN AVAL D'ALBERTVILLE (KATANGA).

à pêcher à la ligne par les portières. Des concours s'organisent, des paris s'engagent. Le Prince et son aide de camp sauvent l'honneur du drapeau belge en pêchant de quoi faire plus tard une copieuse friture. Les voyageurs sont presque au regret lorsque, au bout de trois heures, on arrive à démembrer le train et à faire passer successivement chaque voiture tirée par la locomotive. Ce regret s'avive encore lorsque, peu après, le train est bloqué de nouveau, en plein champ cette fois, toutes les boîtes à graisse étant remplies d'eau! Enfin, on arrive à Broken-Hill, d'où la caravane part le 28 avril.

La marche dans la Rhodésie est assez monotone à cause de la hauteur de la brousse. Elle n'est point toujours agréable non plus, surtout le matin, lorsque les herbes sont mouillées par une rosée exceptionnellement abondante, si bien que les voyageurs sont trempés. On arrive à Sakania — frontière congolaise — le 5 mai, pour entreprendre

souvent défaut: on fait route durant dix jours sans trouver un œuf, une poule ou une chèvre. Pendant toute la traversée, on ne pourra manger que deux fois du bœuf frais...

Quatre chevaux avaient été mis à la disposition de la caravane à Buluwayo, mais on ne s'en est guère servi, ces bêtes n'ayant que deux allures: le pas et le galop. On les a emmenés «à la suite», en s'en servant comme sujets d'expérience à propos de la maladie du sommeil.

Dès l'arrivée à l'étape, on prend du thé, puis, quand le matériel de cuisine est rendu, on déjeune, généralement vers 1 heure. L'après-midi on fait la sieste, on prend des notes, on excursionne vers les points intéressants; on dîne au crépuscule, vers 6 heures. Les porteurs allument un grand brasier, non seulement pour éloigner les fauves, mais aussi pour se réchauffer, car, dans le Haut, la baisse de la température est considérable la nuit. Même à l'aube, on a encore une impression de froid, surtout à cause de

l'humidité de la rosée, et les nègres emportent souvent, pour se réchauffer au début de la marche, des tisons arrachés au brasier. Les porteurs rhodésiens surtout sont passés maîtres en l'art de construire des brasiers monumentaux, ayant jusqu'à 4 mètres de hauteur. Le soir, après le dîner, on s'étend paresseusement, les pieds au brasier, on fume un cigare et l'on se retire sous la tente vers 8 1/2 heures.

Parfois, la nuit, on a le spectacle curieux de l'incendie de la brousse. Les indigènes mettent le feu à d'immenses étendues de brousse, parce que, aussitôt après, repousse une herbe fine, excellente pour le bétail. Ils allument l'incendie en plusieurs endroits à la fois, et l'on voit alors des serpents de feu courir partout, ce qui forme un spectacle prestigieux. Souvent aussi pareil incendie leur sert pour rabattre le gibier, qu'ils chassent ainsi vers des pièges, trappes dissimulées ou nœuds coulants où vont se jeter les animaux. Il faut d'ailleurs se méfier, pendant la marche, de ces pièges, qui coûtèrent la vie à plus d'un homme déjà.

— A ce propos, avez-vous rencontré beaucoup de fauves?

— On nous a souvent montré des traces de lions, mais nous n'avons jamais vu les animaux eux-mêmes. Les indigènes en ont une terreur folle. Un soir, nous campions dans un endroit où, la veille, une femme, étant sortie la nuit, avait été enlevée par un lion. Jamais nos porteurs ne nous firent un aussi beau brasier que ce soir-là et jamais ils ne le gardèrent aussi étroitement. Le lion ne parut d'ailleurs point.

» Les léopards, eux, sont extrêmement nombreux et font beaucoup de mal. Ils n'attaquent pas toujours cependant. Un jour, un d'eux se trouvait arrêté au milieu de la route que nous suivions. Quand nous fûmes à quelque soixante mètres, il sauta dans la brousse et disparut. Nous rapportons la très belle peau d'un léopard qui, une nuit, avait surpris une négresse dans sa case. Il l'avait dévorée à moitié, puis il avait laissé là le reste du cadavre. La nuit suivante, un blanc s'embusqua près de là, supposant bien que le fauve viendrait achever son repas. Il y vint en effet, mais une balle le tua net.

» Dans le Katanga, il faut le répéter, on a souvent de la peine à se procurer des vivres frais. Des agents parcourent le pays raflant les vivres disponibles pour les travailleurs des mines et du chemin de fer. Il y a là, dès à présent, des exploitations fructueuses à créer pour satisfaire aux besoins immédiats.

» L'approche des villages, dans le Katanga, se signale toujours par la présence d'immenses champs de millet ou de sorgho. On y voit aussi d'énormes termitières, qui servent de postes d'observation à des femmes et des enfants guettant tout ce qui approche. Malheureusement, les indigènes n'y regardent point à abandonner leur village pour une raison quelconque et aller le reconstruire ailleurs, et cette mobilité des agglomérations, embrouillant les indications des cartes, rend souvent la marche bien difficile.

La caravane se dirige de l'Étoile-du-Congo vers le lac Mcero, sans faire le crochet vers Kambove : le Prince a visité déjà à l'Étoile-du-Congo une exploitation minière toute pareille à celle qu'il pourrait voir à Kambove.

Il gagne ainsi six jours sur l'ordre de marche prévu. Il en gagnera encore quatre dans la suite, par la rapidité de son allure, si bien qu'il arrivera à Boma avec une avance de dix jours.

Le 21 mai, on est à Lukafu. Les populations de cet endroit avaient été signalées comme peu sûres : or, il n'advint absolument rien d'anormal. Près de chaque village, les femmes accourent au-devant de la caravane, en se frappant la bouche ouverte au moyen de la paume de la main, ce qui est, paraît-il, le témoignage d'une joie toute particulière. A Lukafu même, énorme concours de monde. Des villages situés à plusieurs jours de marche, tous les chefs sont venus : il y a la cheffesse Kamfua, il y a Mukembe, Lukuku, Maemena, Makepo, il y a surtout Mokanda-Bantu, le fils du fameux Msiri, avec qui l'État eut tant de fil à retordre. Mokanda a tenu à venir affirmer au Prince son attachement à la cause de la civilisation. Pour donner plus de poids à sa démarche, il a amené sa femme favorite... qui était aussi la femme favorite de son père.

Le 29 mai, on atteint le lac Moero à Kilwa. Une superbe nappe d'eau, ce lac : 110 kilomètres de long sur 40 de large, avec des rives très peuplées. Le Prince va sur un petit vapeur jusqu'à Lukonzolwa, localité charmante, qui est aussitôt baptisée le Lucerne congolais... On marche alors depuis un mois : cela vaut bien trois jours de repos. Il faut attendre d'ailleurs les porteurs, qui arrivent par la « voie ordinaire ». Repos actif : visite des environs et notamment de la magnifique ferme modèle, avec son superbe bétail.

On continue la navigation sur le Mcero jusqu'à Pweto et l'on fait une marche d'après-midi pour arriver à Mutela. Elle est terrible, la marche d'après-midi, sous ces latitudes. Mais il faut bien un peu goûter de toutes les sensations du pays noir ! Ici encore, on avait été mis en garde contre les populations. Or, l'accueil des indigènes fut particulièrement enthousiaste.

Alors commence la descente vers le fleuve Congo, ou plutôt vers la Lufua, un des embranchements qui formeront plus tard le Congo. Cette région est, hélas ! infestée de tsétsé palpalis aussi bien que de tsétsé morsitans, si bien que la maladie du sommeil décime autant les hommes que le bétail.

Voici Kiambi et le bief de 312 kilomètres qui va conduire, par eau, à Kongolo. Le Prince voyage en pirogue et ceci est extrêmement pittoresque. Ses vingt-quatre pagayeurs sont, en son honneur, vêtus de bleu et coiffés d'un fez jaune. On a certainement choisi les meilleurs chanteurs de l'endroit, car inlassablement ils scandent leurs coups de pagaie des plus belles mélodies de leur répertoire. D'ailleurs, dès que leur zèle semble se ralentir, le tam-tam est là pour les remettre en train.

Kongolo est atteint le 16 juin. C'est le point terminus du chemin de fer des Grands-Lacs ; mais si les terrassements sont faits jusque-là, le bout du rail est encore à Kasongo, soit à 126 kilomètres. Ceux-ci sont franchis pédestrement en six jours.

Kasongo est un des endroits où subsiste un noyau arabe. Mais l'influence arabe ne s'y fait plus guère sentir que dans le type et dans les coutumes des arabisés. Les

dames de l'endroit ne témoignent pas leur amitié en se frappant la bouche, mais en jetant aux voyageurs des poignées de riz. Or, comme les voyageurs sont cette fois de qualité exceptionnelle, ils sont bombardés avec la plus belle vigueur. Les hommes, eux, s'avancent en dansant et en lançant aux voyageurs des écharpes qu'ils tiennent par un bout et retirent ensuite avec une prestesse curieuse.

Le 24 juin donc, on arrive au bout du rail. Le kilomètre 164 vient d'être achevé et c'est le Prince lui-même qui entame le kilomètre 165 en enfonçant tout seul un tire-fonds, alors que d'ordinaire il faut deux nègres pour faire semblable travail. Gros succès : du coup, le prestige du futur souverain se trouve solidement boulonné dans la région.

La période de marche est finie : elle a duré cinquante-cinq jours. On prend maintenant le chemin de fer des Grands-Lacs et le voyage y est particulièrement agréable : un wagon plat a été attelé devant la locomotive et le Prince a ainsi un excellent observatoire pour admirer le pays... Kindu... Navigation de 320 kilomètres jusqu'à Ponthierville, enfin chemin de fer jusqu'à Stanleyville, où l'on arrive le 29 juin et où l'on rencontre le comte de Turin, cousin du roi d'Italie. Le comte de Turin traverse l'Afrique en voyage de chasse et il a forcé ses étapes tout exprès pour rencontrer le Prince. Stanleyville organise une réception enthousiaste : de nombreux villages ont envoyé leur population presque au complet. Il y a une retraite aux flambeaux, il y a une nuit vénitienne sur le fleuve...

Enfin, c'est la dernière partie du voyage, la descente vers la côte, dont les détails sont connus.

— Et le résultat le plus clair de tout cela, conclut le Prince en riant, c'est qu'en trois mois d'Afrique active, j'ai gagné trois kilogrammes!

## III

Si indiscreète soit-elle, la question se pose forcément : — Le Prince n'a-t-il pas fait un peu un voyage à la Catherine II? A-t-il pu voir partout les choses telles qu'elles sont en réalité?

— Il a vu le Congo tel qu'il est, me répond très nettement un « Congolais », retour de la colonie. D'abord, croyez bien que si l'on peut arranger certaines choses, de-ci de-là, en vue d'une visite, il est totalement impossible de « maquiller » un itinéraire traversant entièrement le Congo. Ensuite, l'avance de dix jours que le Prince a prise en cours de route eût bouleversé tous les préparatifs. Enfin et surtout, la documentation extraordinairement minutieuse dont Son Altesse Royale s'était armée avant le départ — nous avons tous constaté qu'elle était au courant de maints détails que nous croyions totalement inconnus en Europe — eût rendu vaines la plupart des tentatives de dissimulation.

» Croyez-moi, le Prince a bien vu le Congo; et croyez aussi que si l'œuvre accomplie l'a enthousiasmé, il a fort bien remarqué et noté çà des modifications, des perfectionnements, des initiatives nouvelles sont possibles pour l'avenir. Il nous a laissé à tous l'impression d'un futur souverain ayant par-dessus tout l'ardent désir de bien faire, la volonté absolue de réaliser toutes les destinées d'une œuvre qui permet tous les espoirs.

» Et ce qu'il y a peut-être de meilleur dans tout ceci, c'est la leçon d'énergie donnée par le Prince à son pays. On n'est pas un héros parce qu'on va au Congo, c'est entendu. Mais quand on accomplit le superbe raid que le Prince vient de terminer sans une défaillance, on est un homme... »



MATADI.



*(Photographie Lenthic.)*

S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER LÉOPOLD DE BELGIQUE.

## LE VOYAGE DU PRINCE LÉOPOLD

C'est le 21 avril 1925 que le duc de Brabant, conduit à Anvers par le Roi, la Reine et la princesse Marie-José, s'embarqua sur l'*Anversville* pour aller faire un long voyage d'études dans notre colonie du Congo. Il partit comme un modeste voyageur, accompagné simplement du major Raquez, officier d'ordonnance du Roi.

Une courte escale à Casablanca, sur la côte du Maroc, avec visite à Rabat où il fut l'hôte du maréchal Lyautey. Une deuxième à Ténériffe, où il fut salué au nom du roi d'Espagne par le capitaine général des îles Canaries de Heredia Delgado. D'autres à Dakar, où il fut reçu par le gouverneur général de l'Afrique occidentale française, M. Carde; à l'île de San Thomé, dont il parcourut les magnifiques plantations de

cacaoyers, Et le Prince arriva le 10 mai à l'embouchure du Congo.

A Banana, l'*Anversville* entra dans l'estuaire du fleuve, large à cet endroit de douze kilomètres. Le fort de Shinkakasa le salua de trente-trois coups de canon. Le navire passa à proximité de l'île de Mateba, où la Compagnie des Produits élève d'importants troupeaux de bovidés pour la boucherie, et après quatre heures de navigation atteignit Boma. La garnison tout entière était rangée sur la rive et rendait les honneurs. Le gouverneur général, M. Rutten, avec un groupe compact de fonctionnaires, attendait le débarquement de l'héritier du trône. Tous les Européens étaient là, et la foule des indigènes était énorme.

### BOMA ET LE MAYUMBE

Après les présentations, le Prince monta à Boma-Plateau. Le lendemain, il s'initia aux divers services gouvernementaux non transférés encore à Léopoldville, la nouvelle capitale de la colonie, et il alla visiter l'hôpital pour les Européens, les cabinets de consultation dirigés par le Dr Rhodain, l'hôpital pour les indigènes, qui dénote le désir de contribuer dans la plus large mesure au soulagement de ceux-ci. Mais il faut bien reconnaître que, sur l'immense territoire, le personnel des médecins et le matériel médical sont très insuffisants.

Le Prince visita aussi les écoles, notamment l'établissement d'instruction pour indigènes, construit par les Frères de la Doctrine chrétienne, le fort de Shinkakasa, le camp de la force publique. Le 13 mai, il partait pour le Mayumbe, accompagné du major Raquez et, aussi, du docteur Mouchet, rencontré à Banana et qui le suivit dans tout son voyage.

Le chemin de fer du Mayumbe se dirige perpendiculairement au fleuve Congo, dans la direction

sud-nord. Il a 144 kilomètres de longueur et l'on s'est décidé à l'améliorer, car la forêt du Mayumbe, presque aussi grande que toute la Belgique, est d'une incomparable richesse. On y exploite le palmier élaïs, qui donne l'huile de palme. Sous son merveilleux couvert, elle protège des caféiers, des cacaoyers... Le long de la voie, des factoreries, des colons se sont installés.

Au kilomètre 32, la Compagnie sucrière européenne et coloniale débute dans ses essais de mise en valeur de 10,000 hectares de forêt, constituant son domaine. Un superbe bois, appelé « limba », s'y rencontre en abondance; l'utilisation en a été prescrite récemment par l'administration des Chemins de fer belges pour le plaquage des voitures. Les parties de forêt déboisées seront reboisées au moyen de caféiers et de palmiers à huile. Il faut citer encore les plantations de la Luki et de la Société forestière et agricole du Mayumbe.

Au kilomètre 56, on trouve celles de la Mambika, où un ancien fonctionnaire du service agricole dirige d'importantes cultures de caféiers et

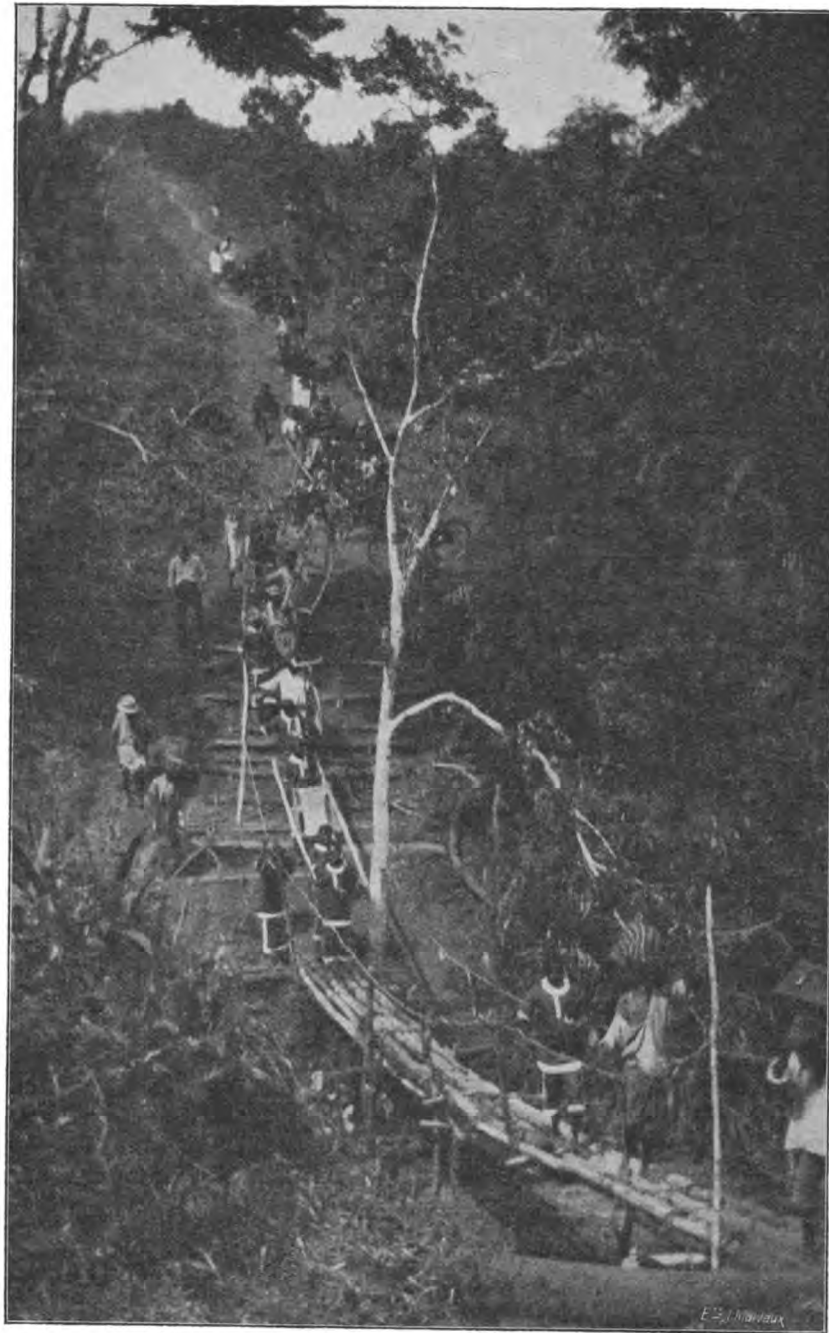
de cacaoyers. A proximité, la Société d'agriculture et de plantations occupe une belle pro-

Au kilomètre 87, les deux frères Egger, sujets suisses, anciens agronomes de l'Etat, ont demandé une petite concession, y ont investi leurs économies, une trentaine de mille francs, et ont débuté en installant une modeste usine pour le traitement de l'huile de palme; ils obtiennent journellement une tonne d'huile. Ils traitent les régimes récoltés dans les peuplements naturels, mais ils ont établi aussi des plantations rationnelles, plantant 250 élaïs par hectare.

Entre le kilomètre 103 et le kilomètre 111, se développe le domaine de 4,000 hectares de l'Urselia. Il y a environ 2,000 hectares de plantations de cacaoyers en rapport. Les centres de culture de Benza Masola et de Bangula, créés en 1900 et en 1905, comportent des habitations, des magasins et des usines pour le traitement des produits, le tout en maçonnerie.

Enfin, du kilomètre 140 au kilomètre 144, on trouve autour de Tshela les vastes domaines de la Société forestière et commerciale, le domaine des Princesses... Et une route de six lieues va être construite entre Tshela et Ganda Sundi, centre de cultures créé par l'Etat.

Le Prince qui, logeant à l'Urselia, avait vu tout cela, retourna le 15 mai au kilomètre 100, pour visiter la mission catholique de Kangu, où les missionnaires de Scheut s'occupent de l'éducation des jeunes indigènes. On y trouve, dans diverses classes, près de deux cents enfants, dirigés par des Frères assistés de quelques moniteurs indigènes. Les Dames chanoinesses de Saint-Augustin s'occupent des fil-



EN CARAVANE DANS LA RÉGION DES CATARACTES (BAS CONGO).

priété, riche en caféiers, cacaoyers et vanilliers.

Au kilomètre 80, la Société des palmeraies congolaises s'occupe de l'exploitation des palmiers à huile et de l'étude des bois.

lettes. Avec un grand dévouement, elles dirigent, en outre, un dispensaire, où, plusieurs fois par semaine, des centaines d'indigènes arrivent des villages environnants pour être soignés et aussi

pour recevoir les inoculations contre la maladie du sommeil.

Après avoir passé encore par Kiniati et par Temvo, centres agricoles intéressants, le Prince

rentra à Boma, alla excursionner vers le bas fleuve et visita les criques et le poste de Banana.

Le 18, il s'embarquait pour Matadi, à bord du yacht l'*Hirondelle*.



CHUTES GUILLAUME (KWANGO).

### MATADI-THYSVILLE

Le Prince fut reçu à Matadi par M. Bousin, directeur général du Chemin de fer du Bas-Congo.

Matadi est le terminus de la navigation maritime. On accoste au pier, ouvrage métallique sur pieux en acier, ayant 500 mètres de long, dont l'extrémité sera allongée de 150 mètres environ, ce qui permettra à trois bateaux de grand tonnage d'accoster en même temps.

Avec ses habitations assez nombreuses, éparpillées sur les versants des monts de Cristal, la localité est très animée. La Compagnie des chemins de fer des Cataractes y a ses installations, et, d'accord avec la Société de manutention ou « Manu-congo », s'occupe du transport des marchandises arrivant d'Europe et destinées au haut Congo ou à l'exportation. Les bureaux des diverses compagnies, de la Banque du Congo belge, les factoreries sont bien aménagés. Le Prince visita les installations du chemin de fer et du port, en voie de transformation et d'extension.

Il se rendit aussi à l'hôpital de Kinkanda, situé

sur un plateau en aval de la cuve de Matadi. Kinkanda date de la construction du chemin de fer du Bas-Congo, ainsi que la mission de Matadi, créée pour les Sénégalais catholiques occupés à ces travaux. Des prêtres du diocèse de Gand y furent envoyés alors par Mgr Stillemans. Quand l'évêque rappela ses prêtres, la construction terminée, les Rédemptoristes se chargèrent de l'œuvre, avec l'aide des Sœurs de la Charité de Gand.

Le 19 mai, un train spécial conduisit le Prince de Matadi à Thysville. En cours de route, le train s'arrêta à Lukula où se trouve une importante cimenterie, et à Tumba, où existe une mission fondée par les Rédemptoristes.

Les indigènes sont formés au métier de tailleur, de cordonnier, de menuisier, de maçon; on leur apprend la culture potagère et l'entretien de plantations d'orangers, de caféiers, de cotonniers, d'eucalyptus, de pommes de terre, de tabac. A Tumba, il y a un atelier d'imprimerie et un atelier de reliure.

Après une journée de voyage, on arriva à Thys-

ville. Elle possède un hôtel où les voyageurs passèrent la nuit.

Le Prince visita les missions catholiques et protestantes de Thysville et des environs. A

Sona Bata existe notamment une mission desservie par l'*American Baptist Foreign Missionary Society*.

Le 21 mai, on partit pour Kisantu.

### LA « CAPITALE DES MISSIONS »

Kisantu, où le Prince fut reçu par Mgr Stanislas Devos, préfet apostolique du Kwango, est la « capitale » des missions des Jésuites au Congo.

Les archives de la Compagnie de Jésus font remonter à l'an 1547 le premier départ d'enfants de Saint-Ignace pour le royaume d'un souverain congolais du nom de Diego, et les excursions apostoliques de ces Pères portugais les auraient menés jusqu'au Stanley-Pool. Leur action cessa en 1758. Elle reprit de nos jours quand Léopold II fit appel aux Jésuites, comme aux Pères Blancs et aux Pères de Scheut. Leurs premiers missionnaires arrivèrent en 1893 à Kimuenza, près de Léopoldville, où ils ouvrirent une colonie scolaire pour jeunes esclaves libérés par l'État et qui entraient ensuite, pour la plupart, dans la force publique; c'était une école de pupilles. A Kisantu fut fondé, en 1894, un véritable centre d'évangélisation, dont l'influence s'étend aujourd'hui sur une partie des deux districts du Bas-Congo et du Kasai et sur le district du Kwango, avec une population de plus d'un million d'habitants. Les Jésuites ont créé un millier d'écoles rurales, une vingtaine d'écoles primaires, des écoles professionnelles, une école normale à Kisantu et un petit séminaire à Lemfu pour la formation d'un clergé indigène.

Les écoles rurales, qui ont remplacé les fermes-chapelles, sont établies dans les villages où le chef se montre disposé à recevoir les missionnaires et sont placées sous la direction d'un catéchiste noir, qui enseigne les éléments de religion et donne des notions d'écriture et de lecture. A l'école primaire, pendant six mois, le nègre reçoit une instruction plus soignée et se prépare au baptême, et aussi au mariage avec une négresse baptisée; ils retournent dans leur village fonder un foyer chrétien. L'école normale de Kisantu, parfaitement outillée, prépare les sujets les mieux doués à devenir des employés, des artisans, des catéchistes-instituteurs. Les

écoles professionnelles initient les nègres à un métier qui leur permettra de gagner leur vie. Toutes ces écoles comptent actuellement, ensemble, vingt-trois mille élèves.

Kisantu est situé sur un vaste plateau de deux kilomètres de longueur. Le chemin de fer roule en contrebas, dans une vallée où paissent des bêtes à cornes, où s'étendent des rizières labourées au moyen de charrues attelées de six paires de bœufs, où se trouve aussi le Jardin botanique du Frère Gillet, célèbre dans tout le monde colonial. Son créateur, un Ardennais, que le Prince félicita chaleureusement, a réussi, par un labeur patient de trente années, à acclimater ici les essences tropicales les plus diverses. Des plantes d'agrément et des plantes vivrières venues de tous les coins du globe reçoivent, par les soins du Frère Gillet, une culture appropriée dans un sol abondamment arrosé d'une eau courante amenée par un savant système d'irrigation.

Le Prince déjeuna à la résidence du préfet apostolique, Mgr Devos, résidence qui est comme une grande abbaye moderne au milieu d'un parc tropical. Il y a là, d'une part, la maison des Pères, avec l'école des catéchistes, les ateliers de menuiserie, de charronnerie, la forge, l'imprimerie, la brasserie, les dortoirs des garçons, les magasins à provisions; d'autre part, le couvent des Sœurs de Notre-Dame, avec son pensionnat-école où cinq cents jeunes filles et fillettes sont éduquées, son atelier de couture, sa pharmacie, sa consultation de nourrissons. Plus de cinquante bâtiments en briques roses ont été construits par les noirs, sous la direction des Frères coadjuteurs, les techniciens chargés de l'éducation professionnelle, et s'adossent à des massifs d'eucalyptus. Une allée ombragée de palissandres mène à l'église, qui peut contenir 1.500 personnes.

Pendant plusieurs jours, le Prince voyagea par étapes dans la région de la rivière Inkissi, pour se



rendre compte des forces hydrauliques et des possibilités d'électrification de cette région. Puis, il partit pour Léopoldville, la nouvelle capitale

du Congo belge, où il arriva le 26 mai. Le vice-gouverneur, M. Engels, l'attendait, entouré de toutes les autorités du Stanley-Pool.

### LÉOPOLDVILLE. KINSHASA

L'agglomération urbaine de Léopoldville s'étend sur trois plateaux, disposés en hémicycle au fond de la dernière crique du Stanley-Pool, en aval du port de Kinshasa. La gare, terminus du chemin de fer de Matadi au Pool, est située sur le premier plateau. La mission des Pères de Scheut, l'église paroissiale et les écoles primaires et professionnelles des Frères de la Doctrine chrétienne, sont installées sur la deuxième éminence, dominée par les bâtiments de la Croix-Rouge. La ville officielle, résidence des fonctionnaires et siège des services administratifs, est établie dans les bouquets de verdure accrochées aux flancs de la troisième colline.

Le 27 mai, le Prince fut reçu à la cathédrale par le vicaire apostolique Mgr Van Ronslé. Peu après, il signait le Livre d'or du district urbain.

Après avoir posé la première pierre de la Chambre de commerce, le Prince visita durant quatre jours les hôpitaux, les écoles, la Banque du Congo, le camp militaire, le port, les installations des Huileries du Congo belge, de l'« Unatra », de l'« Interfina », (ces indications abrégées sont très à la mode pour les sociétés : celles-ci désignent l'Union

Nationale des transports fluviaux et l'Intertropicale commerciale et financière). Il alla déposer des fleurs au pied du monument élevé aux aviateurs, et dans l'ancien cimetière de Léopoldville comme hommage à la mémoire des pionniers tombés pour l'œuvre africaine.

La ville arborait, avec le drapeau belge et le drapeau du Congo, les armoiries que venait de lui octroyer le Roi et qui évoquent tout à la fois l'œuvre superbe du Congo, son royal fondateur et le fleuve qui a fait déjà la prospérité de Léopoldville, qui lui apportera dans l'avenir d'incalculables richesses. Elles se blasonnent ainsi : D'azur à la fasce ondulée d'argent à la lettre initiale L sommée d'une couronne royale, brochant sur la fasce et le champ de l'écu et accostée en chef de deux étoiles à cinq rais, le tout d'or. Devise : *Opes advecat amnis* (« Le fleuve apporte la richesse »).

Le 30 mai, le Prince fit une excursion aux chutes de Stanley-Pool; il assista à une garden-party et le soir à une fête militaire. Le lendemain, il se rendit à Brazzaville; le gouverneur général du Congo français lui en fit les honneurs.

### KWAMOUTH-COQUILHATVILLE

Le 1<sup>er</sup> juin, le duc de Brabant était à Kwamouth, dont le port est constitué par des hangars et quelques maisonnettes blanches et vertes construites à flanc de coteau sur la pointe rocheuse faisant coin au confluent des deux grands fleuves : le Congo et le Kasai. En face, la rive montagneuse du Congo français.

Puis, par Bolobo, le poste français de Mossaka et Irebu, il arriva, le 7, à Coquilhatville, chef-lieu de la province de l'Équateur, où il fut reçu par M. le gouverneur Duchesne.

Le Prince passa en revue les troupes massées pour rendre les honneurs. Il offrit aux autorités un déjeuner à bord du steamer *Luxembourg*, et se rendit ensuite à l'église des Pères Trappistes, vaste

temple en briques dont le porche s'encadre de deux hautes tours.

Il alla visiter également la mission des Trappistes à Bamania, fondée en 1895 et remarquable par ses cultures, ainsi que le célèbre Jardin botanique d'Eala.

Revenu à Coquilhatville, il parcourut toute la ville, s'arrêtant longuement dans les écoles, à l'hôpital, à la prison, au marché indigène, dans les établissements industriels et au camp, où une fête sportive et militaire avait été organisée.

Le Prince ne quitta Coquilhatville que le 10 juin. Il s'arrêta à Bolengi, où il y a une mission protestante desservie par les *Disciples of Christ*, puis, le 12, il partit de Lukolela, en caravane, vers le lac Léopold II.

### AU LAC LÉOPOLD II ET DANS LE KASAI

Après avoir traversé à pied la forêt équatoriale, le voyageur princier arriva le 21 juin au lac Léopold II.

Pendant plusieurs jours, il visita Inongo, Nioki, Mongobebe, Mushie, avec leurs belles plantations de palmiers et d'arbres à caoutchouc, puis il remonta le Kasai, s'arrêtant à Bokala, à Bandundu,

groupe plus de trois mille chrétiens et plus de cent catéchistes. Les honneurs lui en furent faits par le supérieur, le Père Handekyn, qui est l'auteur d'opuscules en langue tshitetela.

Après avoir reçu à Bena Dibebe les chefs batetelas, le duc de Brabant se dirigea vers Ilebo, où il arriva le 14. C'est un poste en formation, qui



SUJETS DU CHEF GONGO-MOSENGERÉ. — LA FEMME PORTE UN COLLIER DE CUIVRE MASSIF DE 4 A 5 KILOS (DISTRICT DU LAC LÉOPOLD II).

à la mission de Womboli dirigée par les Jésuites, à Dima, à Brabanta où la Société des huileries du Congo belge a érigé un poste. Le 2 juillet, il arrivait à Basongo, au confluent du Sankuru et du Kasai. Près de la rive, il y a quelques factoreries. Sur le plateau qui se prolonge dans le pays, on trouve le poste de l'État avec un camp de travailleurs, et des cultures bien entretenues.

Le 7 juillet, le Prince se trouvait à Bena Dibebe. Il visita l'usine de la Compagnie commerciale belgo-africaine (la « Combelga », comme on dit plus brièvement). Il fit en automobile une excursion à Lodja, sur la rivière Lukanie, où les Pères de Scheut ont une mission fondée en 1916 et qui

sera la tête de ligne du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga. La rive est encombrée de matériaux destinés à la construction du railway. L'établissement de la voie se poursuit normalement, sous la direction de M. l'ingénieur Odon Jadot.

Le 20 juillet, Son Altesse Royale abordait la région diamantifère à Charlesville, ville qui est le centre de transit de la Société internationale forestière et minière du Congo. Il y existe un poste de l'État et un village de travailleurs. Quelques maisons de commerce y sont également installées. Sur la rive gauche du Kasai s'élève une mission protestante avec école primaire et ateliers; parmi les dix missionnaires de cette mission, il y a

des Scandinaves, des Anglais et des Américains. Sur la rive droite de la Lubi et en aval du confluent de cette rivière avec le Kasai, se trouve le camp de la force publique, avec quatre cents hommes.

Sous la conduite de M. Doyle, représentant

coquettes maisons. Les Pères de Scheut y ont ouvert une école primaire où enseignent des instituteurs noirs, sous la direction d'un missionnaire.

Sur l'autre rive de la Lulua s'élève la vieille maison des Presbytériens américains. Là aussi, il



TATOUAGES DE FEMME BAKWA-M'PUTU  
(DISTRICT DU SANKURU).



VILLAGE BALUBA AU MILIEU DE PALMIERS BORASSUS  
(DISTRICT DU LOMAMI).

général de la « Forminière » en Afrique, le Prince visita quelques mines de la région de Tshikapa et il put étudier toutes les installations de la société. Celle-ci s'est attachée surtout à améliorer les moyens de transport, à réduire la main-d'œuvre par l'emploi des machines chaque fois que la chose est possible, à créer des villages pour les travailleurs et les agriculteurs; et elle entretient dans le Kasai des troupeaux de quelques milliers de têtes de bétail destinés à l'alimentation des blancs et des noirs.

Le Prince alla admirer les chutes de Mai Munene, puis partit pour Luebo, où il arriva le 26.

Luebo est un très joli petit poste, avec de

y a une œuvre scolaire importante avec de nombreuses annexes pour l'enseignement professionnel (vannerie, cordonnerie, travail du bois, etc.) dans tout le Kasai, une grande imprimerie, un hôpital avec salle d'opérations.

Après avoir passé par Luluabourg, centre d'une région où la population indigène de Balubas est saine et assez abondante, le Prince arriva le 30 à Lusambo.

Lusambo est le chef-lieu du district du Sankuru, qui produit principalement du riz, du coton, du tabac, de l'huile de palme, du copal, de l'ivoire. La ville, aux avenues bien plantées, compte de nombreuses factoreries. Des routes carrossables

mènent à Pania Mutombo et à Luluabourg. Le Prince visita l'école industrielle des Frères de la Charité, l'hôpital, l'usine de la Compagnie coto-

nière congolaise, le marché indigène et les environs de Lusambo, puis il partit pour Kabinda, dans le Katanga.

### AU KATANGA

L'accueil de la population fut très chaleureux. Un grand nombre de chefs indigènes, en vêtements d'apparat, vinrent rendre hommage à l'héritier du

Les travaux de terrassement atteignent le kilomètre 380, en territoire de Kanda Kanda. De ce village, le duc de Brabant se rendit à Lulamba,



DANS LES PAPYRUS DU HAUT LUALABA.

trône; parmi eux se trouvait Basonge Yakamunou, fils de ce Lumpungu qui fut pour nous un allié fidèle dès l'occupation du pays par les Dhanis, les Gillain, les Michaux.

Le Prince quitta Kabinda le 8 août, pour commencer, en automobile, une randonnée de plus de 700 kilomètres, qui lui permit, tout en faisant quelques crochets vers les installations intéressantes, de voir les travaux du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

centre d'élevage de la Forminière, et à Thielen-Saint-Jacques, où les Pères de Scheut ont établi une mission. Il passa ensuite par Kaniama (au kilomètre 320 du chemin de fer), et par Mato, poste gouvernemental situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de ce tracé. Enfin, il arriva à Kamina (au kilomètre 141), desservi par le railway depuis plusieurs mois.

C'est en draisine et en chemin de fer que le voyage vers Elisabethville allait se poursuivre.

De Kaminā, le Prince se rendit à la limite extrême du railway qui atteignait à ce moment le kilomètre 237; il y prit grand intérêt au travail de la pose du rail exécuté avec une ardeur joyeuse par des équipes parfaitement dressées de ces Balubas qui, il n'y a pas longtemps, fuyaient encore devant l'Européen.

Le même jour, on partit pour Bukama, où l'arrivée se fit à la nuit naissante, aux lueurs d'une

illumination féerique sur le grand pont jeté en travers du Lualaba.

Après une tournée rapide dans la cité naissante de Bukama et une revue attentive des travaux de construction du pont définitif, eut lieu le départ pour Elisabethville, dans un train spécial équipé par le Chemin de fer du Katanga, dont le directeur général, M. Charles Janssen, avait tenu à faire lui-même les honneurs.

### SÉJOUR A ELISABETHVILLE. — L'UNION MINIÈRE

L'arrivée dans le chef-lieu de la province du Katanga eut lieu le 14 août, à dix heures du matin. Elisabethville s'était entièrement pavoisée.

Le Prince y passa une dizaine de jours, en visita tous les établissements publics, les missions, les écoles, les ateliers du chemin de fer, les usines, les fermes des colons de la banlieue, inaugura un nouvel hôpital, et assista à de nombreuses fêtes organisées en son honneur, notamment à une fête militaire au cours de laquelle il remit un drapeau aux Anciens combattants du Katanga. C'est un comité de dames, présidé par M<sup>me</sup> Heenen, femme du commissaire général, qui avait pris l'initiative de cet hommage rendu aux combattants de la guerre mondiale.

En même temps, le duc de Brabant commençait la visite des mines et des usines de la grande industrie moderne implantée dans le Sud du Congo (dans cette région où, il y a vingt ans, n'étaient exploités que quelques gisements de cuivre) par l'Union minière du Haut-Katanga et célèbres aujourd'hui dans le monde

entier : les mines de l'Étoile-du-Congo et de Ruashi, de Kipushi (maintenant Prince-Léopold), de Luishia, de Likasi, les installations de l'usine

de concentration de Panda. De Panda, il se rendit à la mine de cuivre de Kambove, aux carrières de Kakontwe, au fameux gisement de minerai d'uranium de Shinkolobwe.

L'extraction — monopole belge — de ce précieux minerai de radium, dont la richesse dépasse de beaucoup celle des minerais américains, se fait en carrière. Les indigènes suivent le filon (de couleur jaune d'or, vert ou noir), et, après un triage rapide, chargent le minerai dans des wagonnets remontés au niveau du sol par plan incliné. Ce minerai est mis en sacs et expédié à Panda où il est analysé, emballé soigneusement et envoyé en Europe pour être traité à l'usine d'Oolen, en Campine.

C'est le gisement de Shinkolobwe qui assure à la Belgique, ainsi que nous l'avons dit dans un autre chapitre, la prééminence sur le marché mondial du radium.



UN GROUPE D'ÉLÉGANTES CHEZ LES BALUBAS.

Le départ de Panda eut lieu le 26 août, au soir. A partir de ce moment, le Prince et sa suite reprirent place dans le train spécial qui s'arrêta aux endroits les plus intéressants du parcours; cela permit de visiter les fermes des frères Goethals, à Kando et Kapiri, le camp de Ngule, le centre d'élevage de Katentania, la mission de

main-d'œuvre. L'activité agricole doit marcher de pair avec l'activité industrielle. Si l'Union minière a pu réaliser son programme de politique indigène, c'est grâce à l'essor qu'elle a su donner aux cultures vivrières, et dans la région minière même et dans les autres districts de la province du Katanga, notamment au Lomami et dans la zone



CHUTES DE LA LUBUDI (KATANGA).

Kansenia, les cimenteries de Lubudi et le charbonnage de Luena.

Avant de quitter la contrée, le Prince exprima son admiration pour les efforts déployés par l'Union minière et le Comité spécial du Katanga afin d'assurer aux ouvriers un service médical efficace, un logement salubre et un ravitaillement convenable. « Le développement de toute grande industrie, a-t-on écrit justement, surtout dans un pays neuf et naguère encore désert, pose d'emblée un redoutable problème : le ravitaillement de la

des Laes, où la fertilité du sol et les conditions du climat générales favorisent le travail des colons. C'est l'apport des vivres fournis par l'agriculture de ces régions qui assure la subsistance du Katanga industriel. »

Le 30 août, le duc de Brabant, accompagné par M. Grandry, directeur de la Compagnie des chemins de fer des Grands-Laes, s'embarquait à Bukama, à bord d'un bateau appartenant à cette compagnie. Après avoir fait une excursion en pirogue au lac Kisali et avoir vu les pêcheries,

voisines, du lac Upamba, il arriva à Kabalo, d'où, le 3 septembre, par chemin de fer, il partit pour Albertville, s'arrêtant en route pour visiter

à Niemba le camp militaire, à Makala les charbonnages exploités par la Compagnie géologique et minière — la « Géomines ».

### ALBERTVILLE ET BAUDOINVILLE

C'est à Albertville, à l'embouchure de la Lukuga, que le troisième tronçon du chemin de fer des Grands-Lacs atteint le lac Tanganika. Ce terminus est aussi un centre de la navigation. Il y a un service hebdomadaire Albertville-Kigoma, en correspondance avec le train Kigoma-Dar es Salam, c'est-à-dire avec l'océan Indien. Il y a des services pour Usumbura et l'Urundi, pour Bismarckburg et l'ancienne colonie allemande de l'Est africain tous les quinze jours.

On trouve à Albertville des chantiers de construction navale et des ateliers de réparations, des forges, des menuiseries, une usine électrique, de nombreuses exploitations commerciales et des factoreries. Au quartier administratif sont érigées quelques belles habitations. Il y a aussi une mission des Pères Blancs, nouvellement construite, avec une école primaire pour garçons et pour filles, où enseignent des instituteurs et des institutrices indigènes.

A Albertville, le Prince s'embarqua sur le steamer *Duc de Brabant*, qui le conduisit à Baudouinville; il y fut reçu par Mgr Roelens, vicaire apostolique du Haut-Congo, et par son coadjuteur, Mgr Huys. Baudouinville est le siège de la grande mission des Pères Blancs. C'est Mgr Roelens, alors simple missionnaire, qui en jeta les bases. Elle se trouve à une lieue et demie du Tanganika, sur un plateau surélevé de 500 mètres au-dessus de ce lac. En bas, sur les rives, s'étend une belle plaine, le plateau de Marungu. Le capitaine Joubert, ce vétéran de l'Afrique et ouvrier de la première heure, défenseur des nègres contre les hordes esclavagistes des Arabes, y était installé. Une

population nombreuse était venue se placer sous sa garde, lui demandant aide et protection. Vers 1910, la terrible maladie du sommeil força le capitaine Joubert et ses protégés à aller chercher un refuge dans l'intérieur du pays.

Dans l'entre-temps, la nouvelle mission de Baudouinville commençait à prendre son essor. En 1897, on posa la première pierre de l'église. Cet édifice en style gothique, avec ses trois nefs, ses colonnes élégantes, ses voûtes hardies, fait l'admiration de tous les visiteurs. Autour de cette église vinrent se ranger un nombre imposant d'autres bâtiments, comme la maison pour les missionnaires, divers ateliers, les locaux d'école et une ferme modèle. Plus tard, on y érigea aussi un grand séminaire.

Le Prince visita avec un vif intérêt la mission de Baudouinville, puis se rembarqua pour Kigoma sur l'autre rive du Tanganika, qui est le terminus du chemin de fer de l'océan Indien, traversant toute l'ancienne colonie allemande de l'Est africain. Il parcourut la localité, vit à Udjiji le manigui qui rappelle le séjour de Livingstone et sa rencontre avec Stanley en 1871, et partit pour Usumbura, où il s'arrêta le 6 septembre et fut reçu par M. Marzorati, commissaire royal belge dans les territoires de l'Urundi et du Ruanda.

Le 7 septembre, le Prince arriva à Uvira, le chef-lieu du territoire du Tanganika dans le district du Kivu, sur la rive gauche du lac, en face d'Usumbura. C'est d'Uvira que, en caravane, il partit pour la fameuse région des volcans du Kivu, connue depuis trente ans à peine et une des plus curieuses, des plus pittoresques qui soient.

### LE KIVU

Le duc de Brabant atteignit Bukavu le 12 septembre. Il visita la mission des Pères Blancs de Nyagesy et plusieurs installations de colons.

Le Prince traversa ensuite le lac Kivu, situé

à 1,440 mètres au-dessus du niveau de la mer. Lorsqu'on marche vers le nord, on s'élève jusqu'à 2,000 mètres près de la mission de Tongres-Sainte-Marie, qui marque à peu près la crête du barrage



ARCHERS BAIUTUS DU CHEF N'DÉSÉ, DANS LE KIVU.



SUR LE BORD DU CRATÈRE DU TSHANINAGONGO.



volcanique; mais plus loin, à Rutshuru, l'altitude n'est plus que de 1,277 mètres.

Après cette traversée, le Prince arriva à Kisenyi, qui, dans le coin nord-est du lac Kivu et dominé par des montagnes rocheuses, est un poste très bien organisé où les avenues sont bordées d'eucalyptus, de figiers sauvages et de palmiers. Il y a une plage de gros sable parsemé de petits éclats de mica, et l'on peut prendre des bains dans le lac, car le Kivu ne recèle point de crocodiles. Les maisons sont entourées de bananiers, de citronniers, et les installations sont spacieuses.

A Kisenyi, se trouve un laboratoire vétérinaire chargé de la délivrance des sérums nécessaires au traitement du bétail, et l'on préparait la création d'une école d'assistants vétérinaires noirs.

De Kisenyi, le duc de Brabant se rendit en caravane à Kibati, visita le cimetière de cette localité, où reposent une dizaine d'Européens, et fit l'ascension du volcan Tshaninagongo (3,400 mètres). Il partit ensuite pour Lulinga et fit une visite à la

mission de Tongres-Sainte-Marie, où il reçut les chefs indigènes.



CHUTES DE LA RIVIÈRE RUZIRI (LAC KIVU).

Puis, il gagna Rutshuru, chef-lieu du district du Kivu.

#### DANS LE RUANDA-URUNDI

De Rutshuru, le Prince arriva le 21 septembre dans le Ruanda.

On sait que le Ruanda et l'Urundi sont des

territoires conquis par les Belges sur les Allemands pendant la guerre mondiale et dont l'administration leur a été confiée par mandat de la Société des



TYPE D'HABITATION BATUA.



COIFFURE DES HOMMES CHEZ LES BATUTSIS.



TYPES D'INDIGÈNES BATUTSIS (RUANDA).



DANSEURS BATUTSIS DU ROI MUSINGA.

Nations. Le gouvernement belge respecte l'autorité des deux rois du pays : Musinga à Nyanza et Mwambutsa à Gitega; il se borne à une politique de tutelle et de contrôle.

Le Prince visita la mission protestante belge de Lubengeru et le poste agricole de Kabgaye, où les Pères Blancs ont établi un séminaire; cinq prêtres de race nègre en sont déjà sortis.

Puis, il se dirigea vers la résidence du roi du Ruanda, Musinga, qui vint à sa rencontre avec sa Cour.

Le Prince retourna ensuite vers le lac Kivu, d'où, par Shangugu, il revint à Usumbura. Il y reçut la visite de Mwambutsa, roi de l'Urundi. Le 14 octobre, il quittait la ville pour se rendre à Albertville.

### DE KONGOLO A STANLEYVILLE

D'Albertville, le duc de Brabant gagna Kongolo, un ancien poste du Comité spécial du Katanga, qui s'est développé considérablement depuis qu'il est devenu le point terminus du deuxième tronçon du chemin de fer des Grands-Lacs et aussi un point important de transit.

une forêt à « étage ». Le sol est couvert d'un épais tapis d'herbes qui atteignent la hauteur d'un homme et qui sont parsemées d'arbrisseaux. Plus loin, ce sont des prairies marécageuses, de la savane plus ou moins boisée. Plus loin encore, c'est la forêt avec ses fourrés impénétrables.



DANSEURS BAKUMUS (DISTRICT DE STANLEYVILLE).

La Société des chemins de fer, outre sa gare, y possède un atelier de réparations, un atelier de menuiserie, un slip pour le radoubage des bateaux. Les Pères Blancs y ont établi une école professionnelle. Et il y a un grand camp d'instruction militaire.

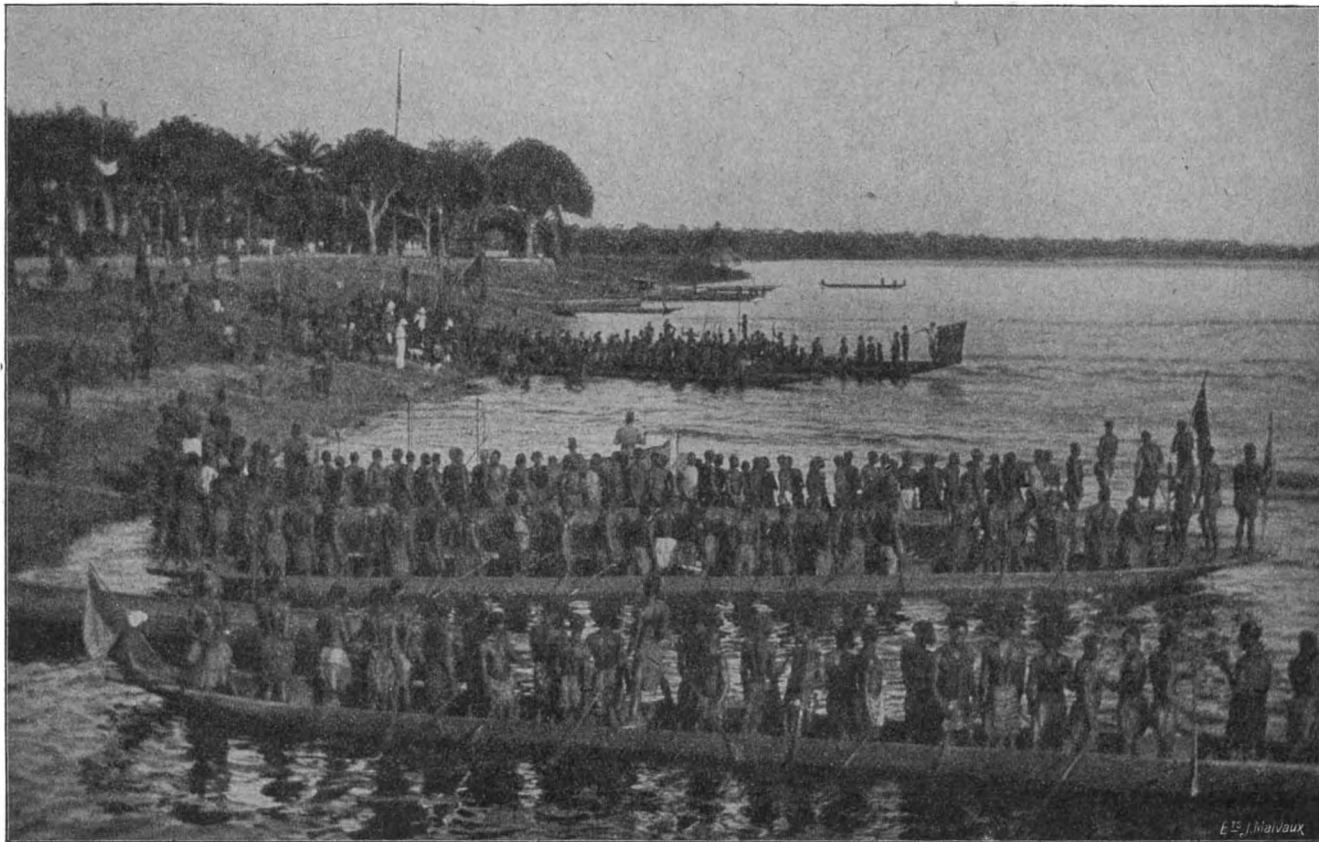
En quittant Kongolo, le chemin de fer traverse

Au kilomètre 300, il y a l'hôpital de Lubunda avec des pavillons pour une douzaine de blancs et pour une cinquantaine de noirs.

Le Prince visita la mission des Pères du Saint-Esprit, où il fut reçu par Mgr Lempereur, préfet apostolique du Katanga septentrional. Cette mission, dite de Braine-l'Alleud-Saint-Joseph, s'élève



LE CHEF DE LA TRIBU DES MULENGOLAS EN PIROGUE SUR LA RUEKI  
(DISTRICT DE STANLEYVILLE.)



WAGENIAS ALLANT DISPUTER UNE COURSE SUR LE FLEUVE A STANLEYVILLE.

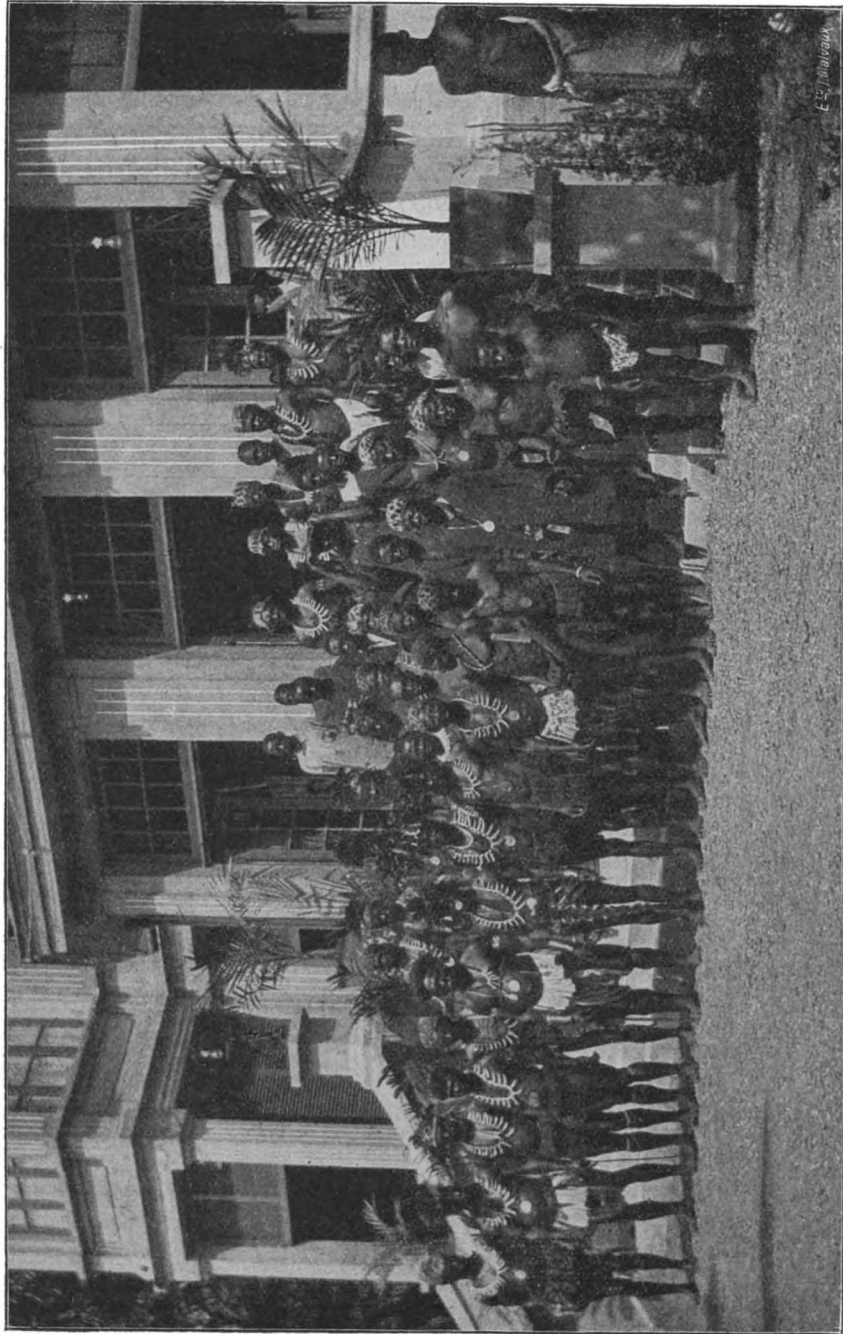
près de l'hôpital de Lubunda qui est desservi par des Filles de la Croix. Les Pères du Saint-Esprit le vétéran des missionnaires catholiques. Il a soixante-dix ans et quarante années d'Afrique. Il



EN PIROGUE SUR LA LINDI.

sont appelés les Pères Noirs, par opposition aux Pères Blancs, à cause de la couleur de leur soutane. C'est là que réside le Père Callewaert,

est né à Marcke, près de Courtrai, et dès 1885 il se trouvait à l'embouchure du Congo. Il a été le maçon et le charpentier de son église et de sa mission.



GROUPE DE CHEFS LOKELES DEVANT LA RÉSIDENCE A STANLEYVILLE.

Nommé préfet apostolique en 1911, il démissionna en 1922, mais continua à résider à Lubunda.

Près de Kindu, le Prince parcourut les exploitations forestières de la Société des chemins de fer des Grands-Lacs. Kindu est la tête de ligne du

tropicale qui forme sur les deux rives des écrans de verdure.

Après des arrêts à Lowa, à Kirundu, à Ponthierville, après avoir visité les grandes plantations de café de Lula, le duc de Brabant arriva le 22 octobre



CHIEFS LOKELÉS (STANLEYVILLE).

deuxième tronçon du chemin de fer et le point terminus du deuxième bief navigable du fleuve Lualaba. Il y a un quartier commercial très développé et de bonnes installations maritimes, avec un grand atelier de réparations.

Le Prince s'embarqua le 19, à bord du *Baron Delbeke*. On navigua à travers la grande forêt

à Stanleyville, la plus belle cité de l'Afrique centrale, où il reçut un accueil enthousiaste et où il resta huit jours, parcourant longuement la ville et les villages d'arabisés qui l'entourent, étudiant dans les moindres détails l'organisation locale, prenant plaisir à assister à une audience du tribunal indigène.

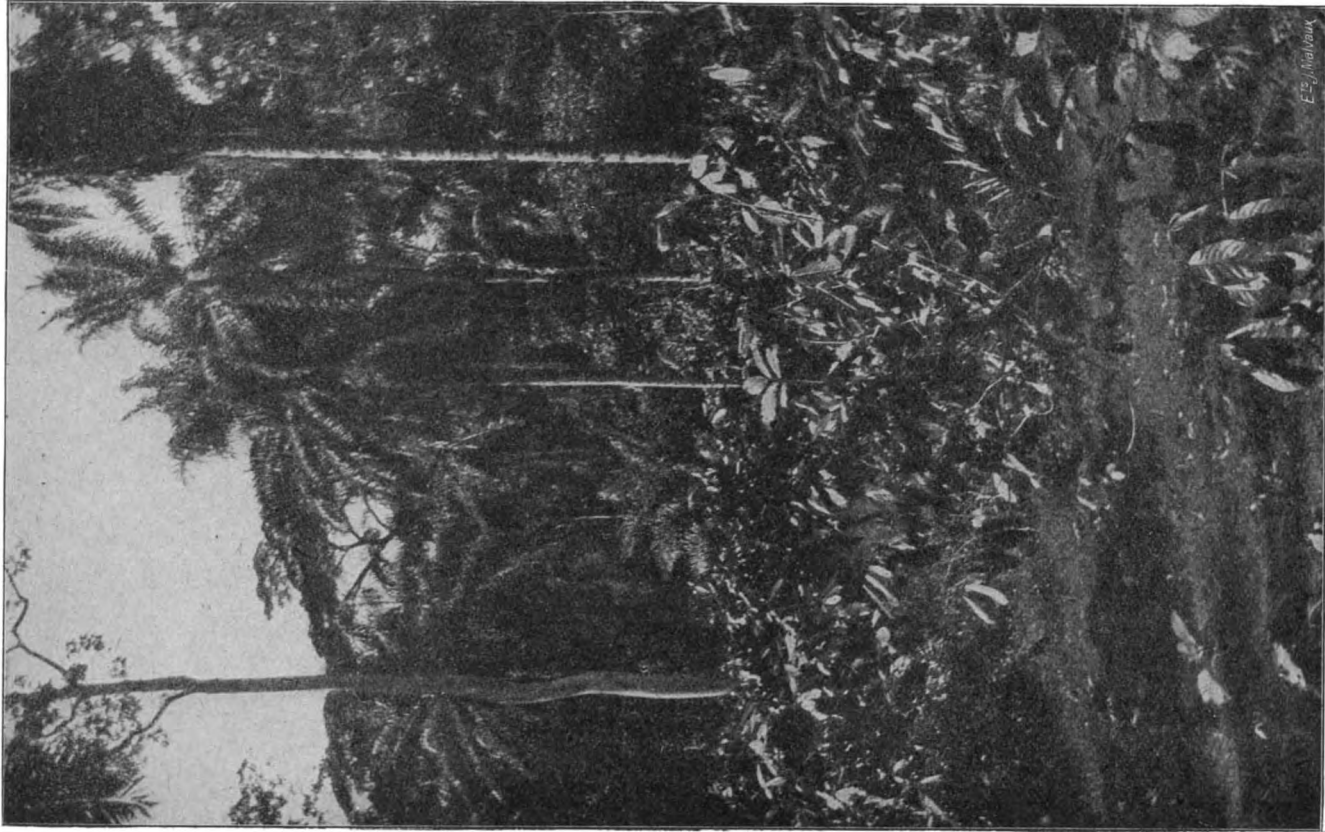
#### LA PROVINCE ORIENTALE

Le Prince quitta Stanleyville le 30 octobre, par le fleuve.

Il passa d'abord à Elisabetha, centre d'une des régions où les huileries sont florissantes. Le Prince

vit les nombreuses maisons édifiées pour travailleurs noirs, il visita la nouvelle école en construction et l'hôpital.

Puis, il s'arrêta à Basoko, chef-lieu du district



CACAoyERS ET PALMIERS ÉLAIS DANS LA PLANTATION DE BARUMBU  
EN FACE DE BASOKO.



VANNIER BANGALA TRESSANT UN PANIER SOUS UN PAPAYER.

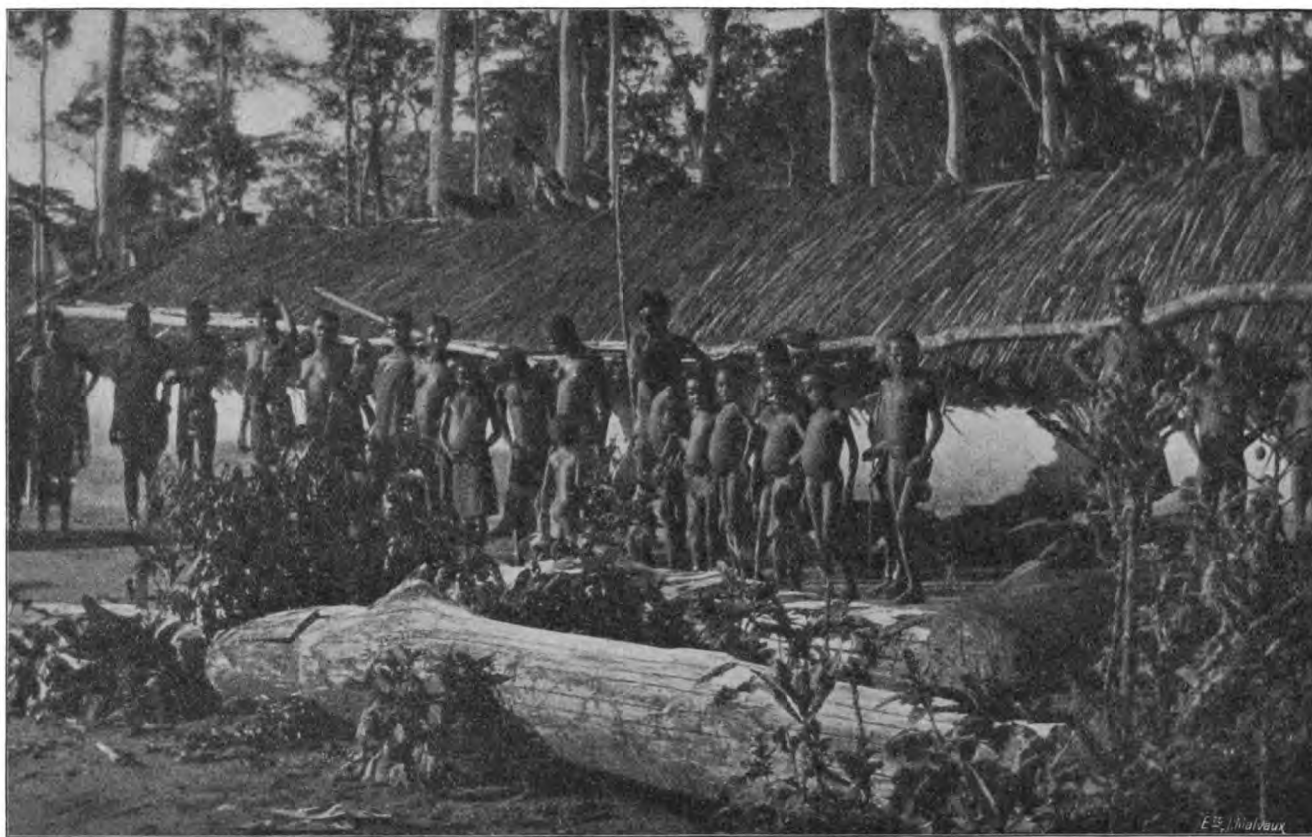


de l'Aruwimi, qui possède beaucoup de factoreries, une école pour garçons dirigée par les Pères du Sacré-Cœur et une école pour filles dirigée par les Sœurs franciscaines.

Retournant pour quelques jours dans la province de l'Équateur, il visita Alberta où la Société anonyme des huileries du Congo belge a de grandes palmeraies d'élaïs, d'une superficie de 2,000 hec-

militaire. Puis, après une excursion au nord de la ville, dans le district des Bangalas, il reprit le chemin de la Province Orientale.

Le 5 novembre, il arriva à Bumba, important centre de transit et tête de ligne pour l'Itimbiri et l'Uele. Remontant la première de ces rivières, il visita Ibembo, où ont été établis un poste d'observation pour la maladie du sommeil et un lazaret



GRUPE D'INDIGÈNES DANS UN VILLAGE CHEZ LES BANGALAS.

tares, traversées par un chemin de fer de 25 kilomètres. Les missionnaires de Scheut ont établi dans cette localité une école professionnelle, que fréquentent assidûment les enfants des travailleurs. Chaque année, des artisans et des commis sortis de cette école sont utilisés dans l'industrie privée, nous libérant ainsi peu à peu de l'immigration d'éléments étrangers.

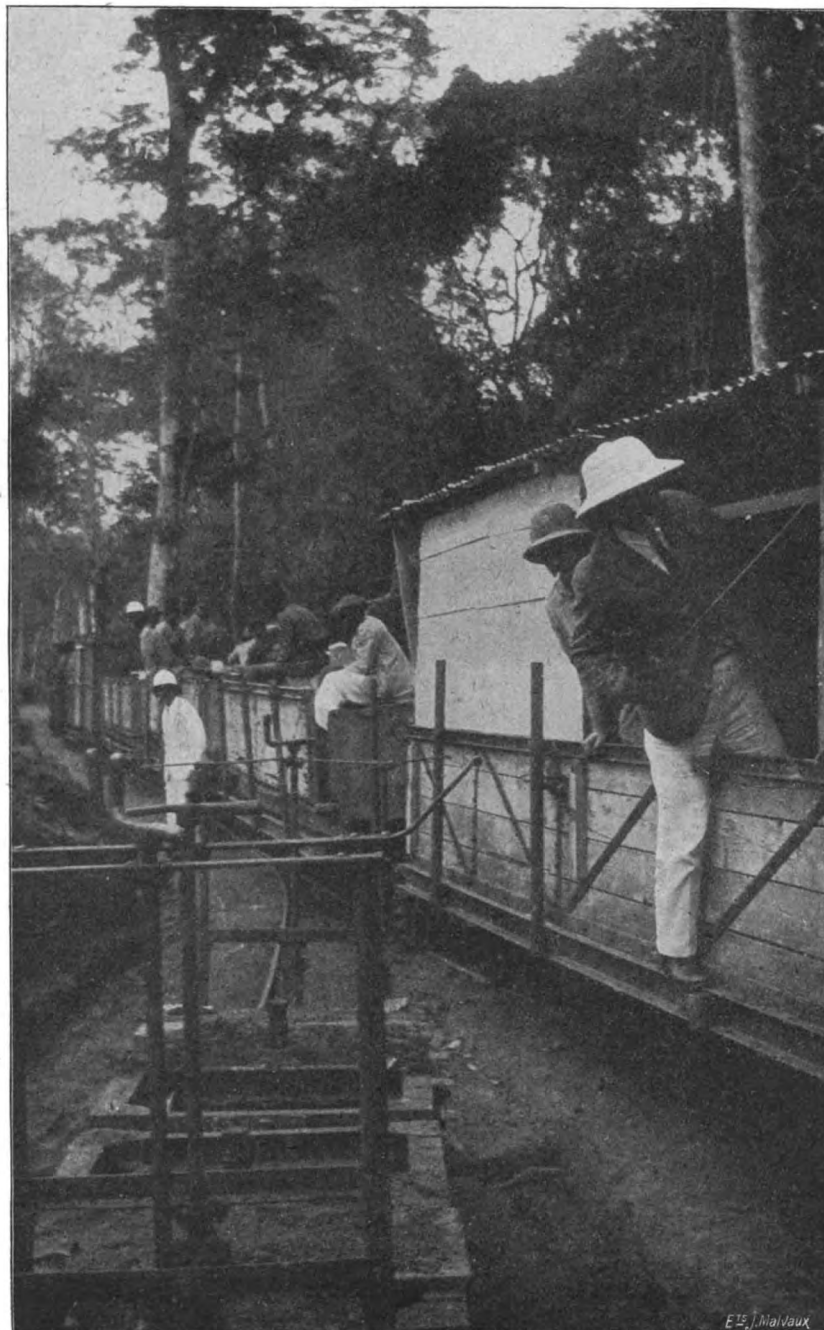
Le Prince visita aussi Lisala, avec son école d'armuriers et de comptables, la mission des Pères de Scheut, l'hôpital pour les noirs, le camp

desservi par les Sœurs de Berlaer. Et après quelques excursions, notamment une descente en pirogue de l'Uele qui dura deux jours, il s'arrêta à Buta, chef-lieu du district du Bas-Uele.

Buta est la porte de sortie vers le fleuve du remarquable réseau de routes établi en un temps très court par le gouverneur de la Province Orientale, le général De Meulemeester. Ce réseau comprend plus de 2,000 kilomètres de routes, dont la plupart sont empierrées au moyen de la limonite, que l'on trouve en petits cailloux arrondis dans

toute la contrée; elles sont excellentes pour les chariots et les automobiles.

tion et le perfectionnement de tous les moyens de transport. Une station de dressage d'éléphants

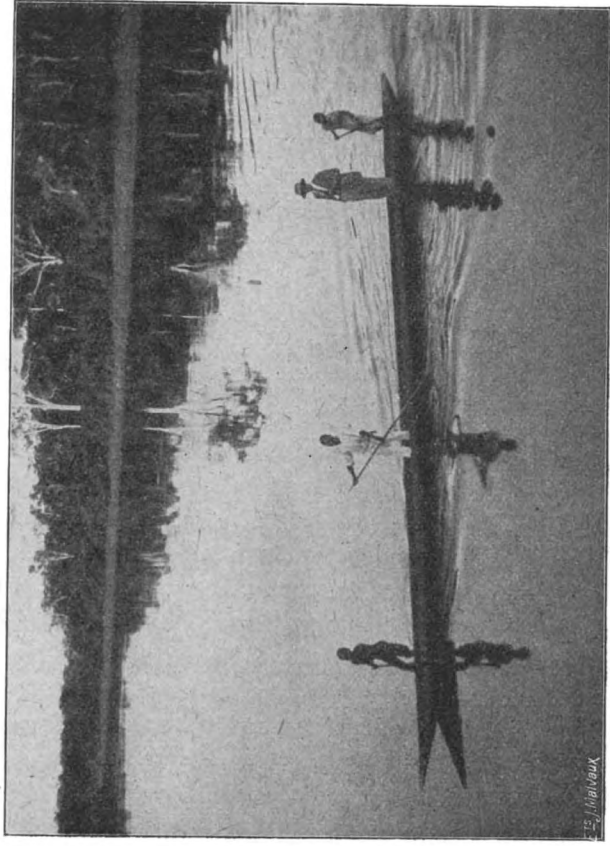


CHEMIN DE FER VICINAL D'AKETI A DJAMBA (BAS UELÉ).

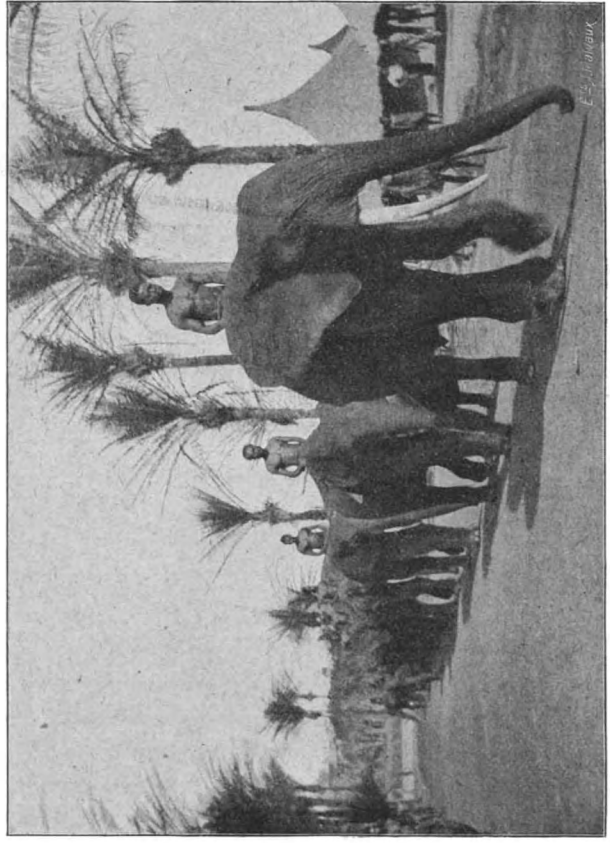
D'autre part, grâce à M. De Meulemeester, la culture du coton a pris un grand développement, et l'abondance des produits a nécessité l'utilisa-

a été établie, et une vingtaine de ces animaux transportent le coton ou d'autres marchandises.

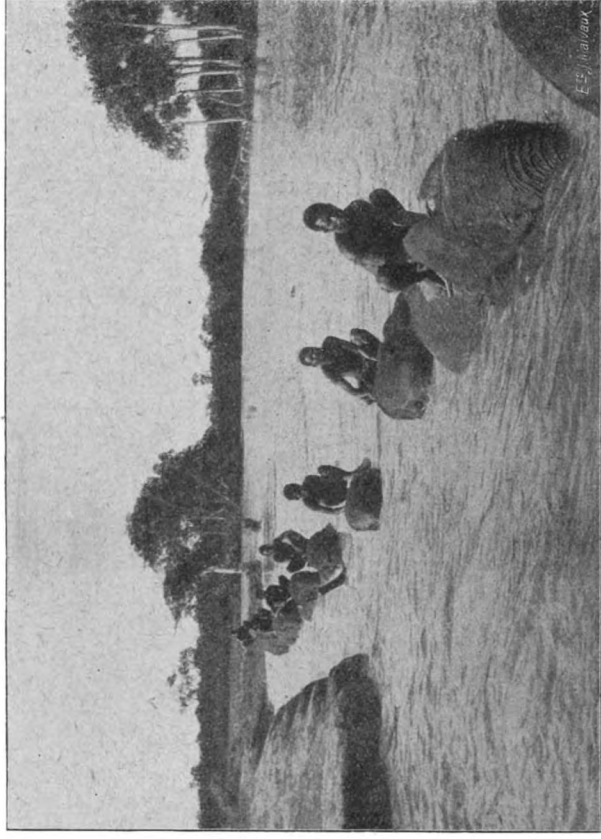
Le poste de Buta est un des plus beaux du Congo.



LE PRINCE EN PIROGUE SUR L'ITIMBIRI.



ÉLÉPHANTS DE LA STATION D'ÉLEVAGE D'API (BAS UHIE).



ÉLÉPHANTS AU BAIN (STATION D'ÉLEVAGE D'API).

Les Prémontrés y ont une résidence, une superbe église et se livrent à l'élevage. Les Frères Maristes y dirigent des écoles, notamment un établissement destiné aux fils de chefs ou d'indigènes notables.

Le Prince visita la ville et les environs, les missions, les écoles, l'hôpital, le camp militaire... Puis, le 11, il partit pour Bambili et Bambesa, où les usines d'égrenage du coton de la Compagnie cotonnière congolaise l'intéressèrent vivement. Par le pays des Makeres et Zobia, il se rendit ensuite à Niangara, chef-lieu du district du Haut-Uele, où il arriva le 18.

Vers Niangara convergent les belles routes de l'Uele, par lesquelles sont transportées une foule de marchandises. Une partie des produits du Haut-Uele s'écoulent vers le Soudan; ce sont notamment l'ivoire et le café cultivé par les indigènes. Le général De Meulemeester a fait éduquer à la station de Lula, près de Stanleyville, un certain nombre de moniteurs noirs, qui ont été chargés d'enseigner dans toute la contrée la culture du tabac.

De Niangara, le Prince alla voir à Wamba quelques exploitations privées, puis il revint au chef-lieu pour se diriger de là vers Dungu.

### AUX MINES D'OR

Il y a 230 kilomètres de Niangara à Dungu et Faradje. C'est de Faradje, d'où une route continue vers Aba et jusqu'au Nil, que partit le duc de Brabant pour descendre sur Watsa, le centre des mines d'or de Kilo-Moto. Voici près d'un quart de siècle que les premiers gisements d'or furent découverts dans ces parages. Exploités d'abord par l'État, qui en 1919 créa la « régie industrielle des mines de Kilo-Moto », ils le sont maintenant par une société congolaise à responsabilité limitée, autorisée le 8 février 1926.

Le Prince arriva le 24 novembre à Watsa, où se trouve la direction des mines, et, piloté par les ingénieurs de la régie, il visita les camps miniers. Puis, il alla faire, en caravane, une excursion à la source du Bomokandi, affluent de gauche de l'Uele : le voyage dura douze jours, dans une partie de la forêt équatoriale où bien

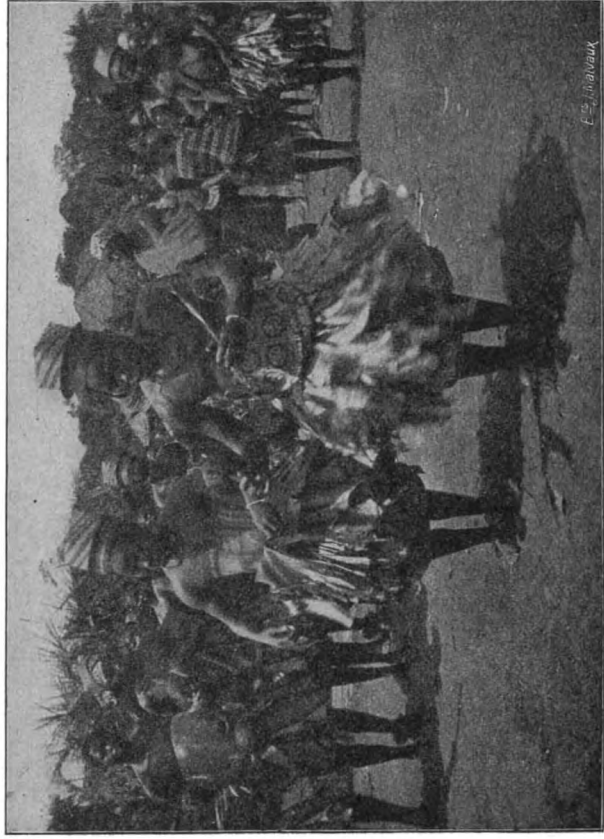
peu de blancs ont pénétré et où vivent les pygmées, — que le duc de Brabant rencontra d'ailleurs.

Revenu à Watsa le 6 décembre, le Prince en repartit bientôt pour aller visiter la grande ferme expérimentale de l'État. C'est à Nioka, à 1,500 mètres d'altitude, qu'elle a été établie en 1923. Elle a à son programme l'amélioration de l'élevage du gros bétail, des chèvres et des moutons, l'introduction de l'élevage du cheval, de l'âne et du porc, l'acclimatation des cultures européennes (froment, seigle, sarrasin, pommes de terre, etc.) sur les hauts plateaux de l'Ituri, le perfectionnement des cultures de maïs et de haricots actuellement pratiquées par les indigènes. La ferme de Nioka participe aussi à la lutte

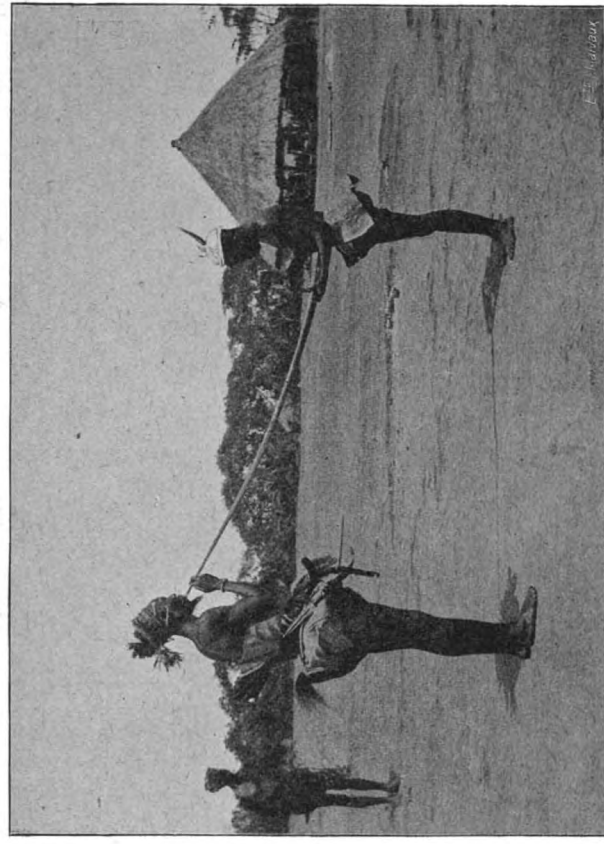
contre les maladies épidémiques : un laboratoire y a été annexé pour fournir du vaccin animal contre la variole.



UN PYGMÉE (MAMBUTI) DE LA FORÊT DE L'ITURI  
ENTRE DEUX MAMVUS.



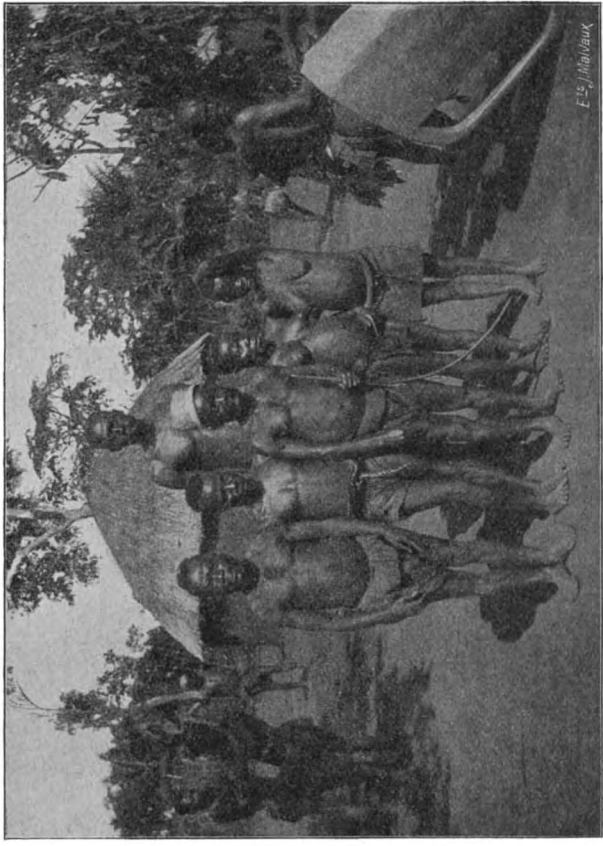
DANSEUSES BABUAS (BAS-UELE).



CHEF BAMBA FUMANT SA PIPE. LE TUYAU DE LA PIPE EST LA NERVURE PRINCIPALE D'UNE FEUILLE DE BANANIER (HAUT UELE).



PASSAGE EN PIROGUE DU NEPOKO (DISTRICT DE L'ITURI).



GROUPE DE MAMBUTIS (NAINS) DANS LA FORÊT DE L'ITURI.



DANS LA FORÊT ÉQUATORIALE (ITURI).



DANS LA FORÊT ÉQUATORIALE.  
LES TRONCS ET LES BRANCHES SONT RECOUVERTS DE MOUSSE, PAR SUITE  
DE L'HUMIDITÉ CONSTANTE DE L'ATMOSPHÈRE.

Le Prince, reprenant la visite des mines, arriva le 11 décembre à Kilo. Il en étudia les installations, assista à toutes les opérations de la recherche, de

vaux-vapeur. Enfin, il descendit par Bunia vers Irumu et Bogoro.

De Bogoro, on a une vue superbe sur le pays,



ÉLÉPHANT ABATTU DANS LA FORÊT DE L'ITURI.

l'analyse, du traitement de l'or. Puis, il alla voir la centrale hydro-électrique de Soleniamama, à 50 kilomètres au sud-est de Kilo; elle fonctionne depuis 1924 et possède une puissance de 1,500 che-

vaux. Le lac Albert, terme du voyage du duc de Brabant à travers notre colonie, s'étale à 800 mètres en contre-bas des falaises. Il fut atteint le 16 décembre.

### LE RETOUR

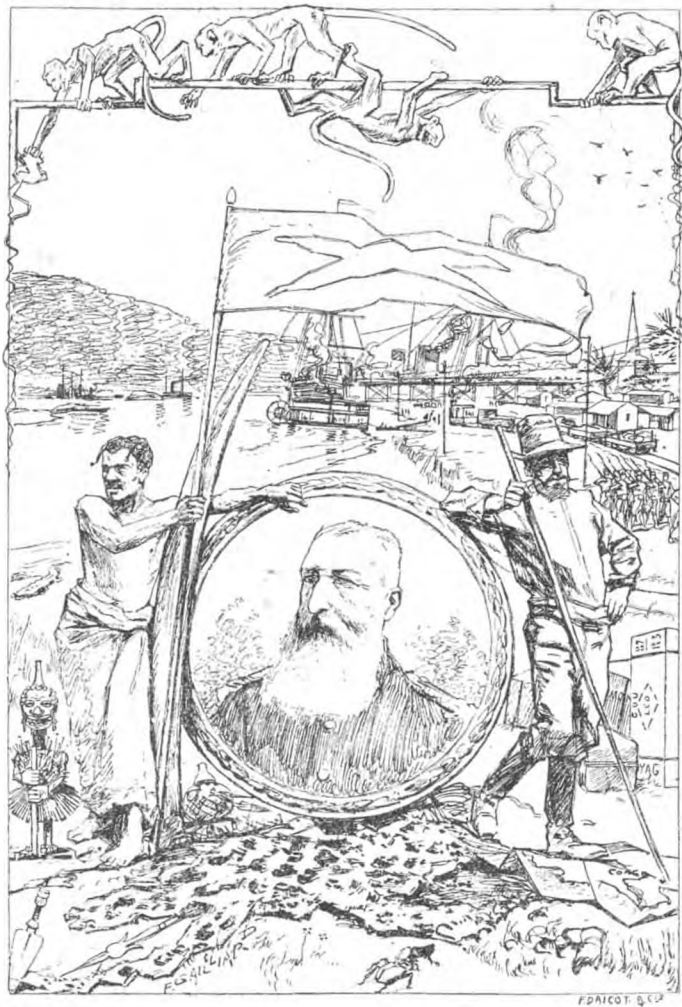
Le Prince s'embarqua le jour même, à Kasenyi, à bord d'un petit vapeur qui fait le service entre ce port belge de la rive occidentale du lac et le port anglais de Butiaba sur la rive orientale. De là, une route automobile gagne, par Masindi, Entebbe, sur le lac Victoria, qu'on traverse pour débarquer à Kisumu. La voie ferrée conduit de Kisumu, en passant par Nairobi, à Mombasa, port de l'océan Indien. C'est là que le Prince prit passage, le 30 décembre, sur un navire français, l'*Amiral Pierre*, pour rentrer en Europe.

Après un court séjour à Marseille et dans la capi-

tales de la France, le duc de Brabant quitta Paris le 21 janvier 1926, au matin. Une réception lui fut faite à Mons; le Roi et la princesse Marie-José allèrent à sa rencontre jusqu'à Casteau; et d'enthousiastes manifestations saluèrent son retour à Bruxelles.

Le voyage du Prince avait duré exactement neuf mois. Le duc de Brabant rapportait du Congo des spécimens de la flore, de la faune et un lot considérable de photographies (dont beaucoup sont publiées ici). Il en rapportait surtout une connaissance complète de la colonie, de ses ressources et de ses besoins.







## LES JOURNÉES COLONIALES

Le 9 avril 1853, le prince qui devait régner plus tard sous le nom de Léopold II, rappelait un jour dans l'*Éventail* M. A. Boghaeit-Vaché, prononçait au Sénat son premier discours, et il disait :

« Une nationalité jeune comme la nôtre doit être hardie, toujours en progrès et confiante en elle-même. Nos ressources sont immenses ; je ne crains pas de le dire, nous pouvons en tirer un parti incalculable. Il suffit d'oser pour réussir. »

Dans un discours beaucoup plus long, du 17 février 1860, il exprimait complètement sa pensée :

« Je sens avec une conviction profonde l'étendue de nos ressources, et je souhaite passionnément que mon beau pays ait la hardiesse nécessaire pour en tirer tout le parti qu'il est possible, selon moi, d'en tirer.

» Je crois que le moment est venu de nous étendre au dehors. Je crois qu'il ne faut plus perdre de temps, sous peine de voir les meilleures positions, rares déjà, successivement occupées par des nations plus entreprenantes que la nôtre.

» Si la politique que je recommande au pays pour l'avenir avait prévalu dans le passé, nous aurions déjà de belles possessions d'outre-mer. »

La Belgique ne comprit point...

\* \* \*

Mais Léopold II réalisa son rêve. C'est à sa demande que se réunit à Bruxelles la Conférence géographique fameuse de 1876, et la fondation de l'État Indépendant du Congo, préparée par tant

d'expéditions au cœur de l'Afrique, fut son œuvre personnelle. Il sut la faire reconnaître par toutes les nations : le 1<sup>er</sup> juillet 1885, on proclamait solennellement, à Boma, l'entrée du nouvel Etat dans la vie internationale.

Au début des expéditions, nous a révélé le baron Descamps, quand il s'était agi de choisir le drapeau de l'Association Internationale Africaine, née de la



A L'ÉTUDE.

Conférence de Bruxelles, un délégué avait proposé de camper au milieu de l'étendard bleu un sphinx, emblème de la séculaire énigme qu'on allait tenter de résoudre. Le Roi préféra, au symbole du doute, l'étoile, signe de direction lumineuse et de radieuse espérance. C'est que lui ne doutait point, résolu qu'il était à mettre une indéfectible énergie au service de l'idée.

Et le 3 juin 1906, il pouvait affirmer fièrement, dans un document historique :

« J'ai entrepris l'œuvre du Congo dans l'intérêt

de la civilisation et pour le bien de la Belgique. C'est la réalisation de ce double but que j'ai entendu assurer en léguant en 1889 le Congo à mon pays. »

La Belgique allait comprendre enfin.

\* \* \*

En 1908, l'État Indépendant du Congo devenait colonie belge.

Depuis, cette colonie s'est admirablement développée. Elle est aujourd'hui une des mieux organisées, une des plus riches du monde. Et au lendemain d'une guerre désastreuse même pour les vainqueurs, elle offre à la mère patrie d'incalculables ressources.

Mais il faut que nos industriels, que nos commerçants fassent l'effort nécessaire pour lutter contre leurs concurrents étrangers, lesquels inondent le Congo de leurs marchandises. Il faut qu'ils s'habituent à demander au Congo toutes les matières premières que celui-ci peut leur donner, au lieu de les acheter très cher à l'étranger. Par-dessus tout, il faut qu'on développe chez tous les Belges, le sentiment colonial, qu'on l'éveille parmi la jeunesse en lui montrant les avantages des carrières d'Afrique.

C'est le but principal des Journées coloniales, dont le major G. Vervloet a fait l'histoire dans une intéressante brochure de vulgarisation et de propagande, destinée surtout aux écoles.

\* \* \*

Elles datent de 1920, ces journées. La première fut organisée par un groupe de coloniaux, à la suggestion de M. J. Habig, pour commémorer le trente-cinquième anniversaire de la fondation de l'État Indépendant du Congo.

Les promoteurs avaient constitué, dès le mois d'avril, un comité exécutif dont voici la composition : président, le major Vervloet; secrétaire général, M. Habig; secrétaire adjoint, M. Derauw; trésorier général, M. Dever; membres, les colonels Dacnen et Bertrand, le lieutenant Pirsch, MM. Cerf, Fontainas, Lagouge, Sauvage; délégués à la

Presse, MM. Ern. Henrion et W. Van Cauteren; délégués du ministère des Colonies, M. Van Cauwenberghe et le lieutenant Laude; délégué du ministre de la Défense nationale, le major Tasnier. Et donnant une belle extension à l'idée primitive, ils s'étaient imposé ce programme :

1<sup>o</sup> Faire une propagande active pour implanter l'esprit colonial dans tout le royaume;

2<sup>o</sup> Recueillir les ressources nécessaires à l'activité de l'œuvre et en verser le reliquat à des organismes s'occupant, en matière coloniale, de philanthropie et de propagande;

3<sup>o</sup> Obtenir des Chambres législatives une loi décrétant le Premier Juillet jour de fête légale.

Le Roi accorda à l'œuvre son haut patronage, et un comité d'honneur fut formé, composé des lieutenants généraux baron Wahis, Gillain, baron Jacques de Dixmude, de MM. Francqui, Arnold et Mahieu.

Le succès de cette première Journée coloniale fut considérable. Les souscriptions, organisées dans toutes les communes importantes de la Belgique, permirent, malgré les frais énormes de premier établissement, de clore l'exercice avec un boni de 57,000 francs. Et partout, des comités locaux, des comités provinciaux se constituèrent, dont l'appui, à l'avenir, allait être infiniment précieux.

En 1921, les fêtes organisées dans le pays entier à l'occasion de la deuxième Journée coloniale eurent pour complément, dans la capitale, une exposition d'œuvres d'artistes coloniaux qui attira au palais d'Egmont un public très nombreux. Le solde bénéficiaire se chiffra par 130,000 francs.

La coopération de l'armée et de toutes les classes de la société donna à la Journée coloniale de 1922 un caractère impressionnant. Et le résultat financier fut aussi beau que le résultat moral : un bénéfice de 115,000 francs put être réparti, dans les conditions prévues au programme du Comité, entre quatorze organismes.

La Journée coloniale de 1923, avec son grand cortège historique et allégorique, celles de 1924, de 1925 et de 1926 ont consacré cette véritable institution nationale désormais solidement établie.



## TABLE DES GRAVURES

	PAGES		PAGES
Carte du Congo d'après Filippo Pigafetta (1591)...	3	La sultane de Konko.....	27
Burton et Speke.....	4	Vue générale de la station de l'Équateur.....	28
Le docteur Livingstone.....	4	Un coin de la station de l'Équateur.....	28
Tippo-Tip.....	5	Un marché au Tanganika.....	29
Hippopotames sur la plage de Karéma.....	6	Marché des pêcheurs Wafipas.....	30
Le capitaine Cambier et ses briquetiers.....	8	Marché de Tabora.....	30
Le quartier général de Vivi et la montagne de Castel	8	Des potiers.....	31
Le capitaine Cambier, fondateur de Karéma.....	9	Le sous-lieutenant Grang, sous-chef de la station	
Le capitaine Crespel.....	9	de Léopoldville.....	32
Le lieutenant Wauthier.....	9	Le capitaine Hanssens, chef de l'expédition au	
Mirambo.....	10	Kwilu et au haut Congo.....	32
Soldats haousas.....	11	Le sous-lieutenant Janssen, chef de la station de	
Le steamer démontable le <i>Stanley</i> quittant la jetée		Msuata.....	32
de Vivi.....	12	Le sous-lieutenant Parfonry, chef de la station	
Le Congo vis-à-vis d'Isangila.....	12	d'Isangila.....	32
Le capitaine Popelin.....	13	Le Dr Allart, directeur du sanatorium de Boma.....	32
Le Dr Vanden Heuvel.....	13	M. Courtois, pharmacien adjoint à Léopoldville...	32
M. Roger.....	13	Le lieutenant Harou, chef de la station de Manyanga	32
Le colonel Strauch.....	13	Le lieutenant Liebrechts.....	33
Le lieutenant Braconnier.....	13	Le capitaine Hanssens et le sous-lieutenant Orban	34
Traversée du Mpalanga par l'expédition Stanley...	14	Indigènes Nyamwézis.....	34
Construction d'un village.....	14	Les lieutenants Becker, Durutte, Dubois et Dhanis	35
Ascension d'une pente dans la gorge de Mpagassa..	16	Le steamer <i>En Avant</i> sur le lac Léopold II.....	36
La pointe de Ngoma, après la construction de la route	16	Une cataracte tumultueuse.....	36
Le capitaine Ramaeckers.....	17	Atelier de menuiserie de Matéba.....	37
A.-B. Swinburne, chef de la station de Kinshasa...	18	Goyave.....	38
Stanley, en danger de mort, fait ses adieux aux com-		Mission de Mpala. Fruits du Congo.....	38
pagnons de ses travaux.....	18	Oranges.....	38
Savorgnan de Brazza.....	19	Ananas.....	38
Léopoldville en 1882.....	20	Bambou.....	39
Une chasse à l'éléphant (éléphant femelle proté-		Une palmeraie.....	40
geant son petit de son corps).....	20	Le jardin botanique à Kala.....	40
Groupe d'indigènes : hommes, femmes, adolescents.	21	Le palmier clacis.....	41
Employés noirs de l'Association Internationale		Plantation de bananiers à Léopoldville.....	41
Africaine.....	22	Palmier Phoenix.....	42
Camp dans la savane entre les fleuves Mpalanga		Arbre à copal.....	42
et Lulu.....	24	Cacaoyer à Temvo.....	43
Paysage du haut Congo (à l'est de Stanleyville)...	24	Poissons du Congo.....	44
Le lieutenant Storms, chef de la quatrième expé-		Faune du Congo.....	45
dition.....	25	Pêcheries aux Stanley-Falls.....	46
Le lieutenant Van Gèle.....	25	Le bétail à Luluabourg.....	46
Le lieutenant Coquilhat.....	25	Autruches dans l'Uele.....	46
Noirs au défrichage.....	26	Troupeau de bétail dans la plaine de Sembki.....	46
Indigène en costume de guerre.....	26	L'adjutant, le marabout du poste.....	47
Le maniement du fusil chez les indigènes.....	26	Vue des cataractes de la région du bas Congo.....	48

	PAGES		PAGES
Un chasseur indigène aux aguets .....	49	E. Baert et C. Vandenplas, comptables à Léopoldville	78
Femmes indigènes sur la place du marché, à Léopoldville .....	50	Le Stanley-Pool entrevu du haut des collines de l'intérieur .....	79
Hache .....	51	Piège à gros gibier .....	79
Masse tenant lieu de marteau .....	51	Stanley-Falls (port tranquille) .....	80
Couteau de champ .....	51	Du Niger à Ostende .....	80
Herminette .....	51	Plan de la direction des vents à Léopoldville .....	80
Soufflet de forge .....	51	L'entonnoir du bas Congo .....	80
Houe .....	51	Le bras du Congo devant la station d'Iboko .....	81
Femmes et enfants des indigènes au service de l'ancien État indépendant du Congo .....	52	Le Congo, vue prise à l'embarcadère de Vivi .....	82
Au bain à Dungu, à l'entrée des rapides (haut Uele) .	52	Les rives du bas Congo .....	82
Vue du Congo et de la factorerie de Boma en 1885 . . .	54	Le Congo en aval de Vivi .....	82
Le pont du ravin du Sommeil .....	55	Le Congo, vue prise à Kimpoko .....	82
Construction d'un pont de chemin de fer (grands lacs) .....	56	Les cascades de Mpalanga .....	83
Vue de Nokki, sur le Congo .....	57	Une des îles du bas Congo .....	84
Types zanzibarites .....	58	Le haut Congo se jetant dans le Stanley-Pool .....	84
Coiffures Bayanzis .....	58	La station de Mpozo, vue prise à Vivi .....	84
Indigènes Bayanzis .....	58	Vue de Landana .....	84
La végétation à Kongo .....	59	Entrée du lac Léopold II .....	85
Armes et objets divers .....	60	Un paysage africain en temps de Kipoi (saison sèche).	86
Armes diverses .....	60	Même paysage en temps de Massika (saison humide) .....	86
Une rue à Iboko .....	61	Grande cataracte du Zambèze (vue prise en amont de la chute) .....	88
Fétiches du Banza Uvana .....	62	Cours supérieur de la Monoko-Yo-Bubuka .....	88
Types Balubas .....	63	Nègre à l'affût .....	89
Entrevue de Stanley et du chef d'Uangata .....	64	Vue de Banana .....	90
Le lieutenant Coquilhat assistant à une palabre . . .	64	La flottille de l'expédition internationale à la pointe de Banana .....	90
Roche granitique au lac Victoria Nyanza .....	65	Marchands d'arachides .....	91
Couvre-chefs Bayanzis .....	66	Porteur et sa charge .....	91
Poterie Équateur et Bangalas : marmite, flacon pour l'huile de palme, jarre masanga, poêle pour pirogue, pot pour boisson .....	66	Caravane d'ivoire se chargeant à Léopoldville pour le bas Congo .....	92
Pipes du haut Congo .....	66	Porteurs d'ivoire .....	92
Instrument de musique du haut Congo .....	66	Gens de caravane .....	92
Rasoirs du haut Congo .....	66	Marchand de volaille indigène .....	93
Pagaies : Bayanzis, Équateur, Bangalas .....	66	Caravane traversant une rivière .....	94
Sièges : Bayanzis, Équateur, Bangalas .....	67	Le tembé du Dr Vanden Heuvel .....	94
Calebasses du Congo .....	67	Le lieutenant Becker passant une inspection des armes .....	95
Visite du chef de l'Usavira aux voyageurs blancs . . .	67	Vendeurs indigènes au fort Léopold .....	96
Nègres au service de l'État .....	68	La station des Bangalas en août 1885. Au fond, les villages indigènes (croquis à vol d'oiseau) .....	96
Indigène Bangala .....	68	La plage de Bagamoyo .....	97
Indigène d'Inganda .....	68	Expédition arrêtée sur les récifs devant les Stanley-Falls .....	98
Indigène Basoko .....	68	Une partie du personnel de la station de Luluabourg .	98
Sacrifice funéraire .....	69	La gare et les magasins de Matadi .....	100
Le festin des funérailles .....	70	Un aspect de Léopoldville .....	100
Indigène de Msuata .....	70	Henry Morton Stanley .....	101
Femme Angola parée d'étoffes européennes .....	70	Une ancienne vue de Boma .....	102
Sur le lac Tanganika .....	72	Le bateau le <i>Stanley</i> , amarré devant la station des Bangalas .....	102
Campement sur les rives de l'Ugalla .....	72	Le quai de Zanzibar .....	103
L'expédition Stanley attaquée par les cannibales aux cataractes du Congo .....	74	Emin Pacha .....	104
Les chutes de Yellala .....	76	Guerrier de l'Ugogo .....	105
La crique voisine de la station de Stanley-Falls . . .	76	Forêt vierge du Maniema .....	106
A. Delcommune .....	77	Expédition attaquée par les naturels de Ngoma . . .	106
Le lieutenant Dhanis .....	77		
Le capitaine Bia .....	77		

TABLE DES GRAVURES

183

	PAGES		PAGES
Ascension du mont Nyongena par l'expédition Stanley .....	107	Cimetière dans le bas Congo.....	143
Le Congo au-dessus de son confluent avec la Lualaba .....	108	Abatage de la forêt à Kitobola (bas Congo).....	144
Sur la Mfidi.....	108	Les chutes Kiombo sur la Lufira (Katanga).....	146
Le sous-lieutenant Destrain.....	109	La Lukuga en aval d'Albertville (Katanga).....	147
Vue générale de Vivi, d'après un croquis de M. Naet	109	Matadi.....	149
Baobab au bord du Kwilu.....	110	S. A. R. le prince héritier Léopold de Belgique.....	150
Types d'indigènes .....	111	En caravane dans la région des cataractes (bas Congo) .....	152
Danse des Bangalas.....	111	Chutes Guillaume (Kwango).....	153
Types d'employés nègres.....	112	Sujets du chef Gongo-Mosengeré. — La femme porte un collier de cuivre massif de 4 à 5 kilos (district du Lac Léopold II).....	156
Le lieutenant Coquilhat et Mata-Buiké, chef des Bangalas.....	113	Tatouages de femme Bakwa-M'Putu (district du Sankuru) .....	157
N'Joko, neveu de Mata-Buiké.....	113	Village Baluba au milieu de palmiers borassus (district du Lomami).....	157
Employés recrutés sur la côte occidentale.....	114	Dans les papyrus du haut Lualaba.....	158
Pont suspendu sur le Lukuga .....	115	Un groupe d'élégantes chez les Balubas .....	159
La colonie des enfants indigènes (Nouvel-Anvers)	116	Chutes de la Lubudi (Katanga).....	160
Travaux du fort de Shinkakasa.....	116	Archers Bahutus du chef N'Désé, dans le Kivu.....	162
Le <i>Stanley</i> sur le Congo.....	116	Sur le bord du cratère du Tshaninagongo.....	162
Le Congo à Bayneston.....	116	Chutes de la rivière Ruziri (lac Kivu) .....	163
Un rapide.....	117	Type d'habitation Batua.....	163
Les sœurs de Notre-Dame à Ki-Kwenza.....	118	Coiffure des hommes chez les Batutsis.....	164
Notables de Kissanga.....	118	Types d'indigènes Batutsis (Ruanda).....	164
L'ancienne station de Karéma à vol d'oiseau.....	119	Danseurs Batutsis du roi Musinga.....	164
Chef Upoto.....	120	Danseurs Bakumus (district de Stanleyville).....	165
Chef Malanga.....	120	Le chef de la tribu des Mulengolas en pirogue sur la Rueki (district de Stanleyville).....	166
La cuisine au campement.....	120	Wagenias allant disputer une course sur le fleuve à Stanleyville.....	166
Indigène Sakara .....	120	En pirogue sur la Lindi.....	167
Indigène Bangala.....	120	Groupe de chefs Lokelés devant la résidence à Stanleyville .....	168
Indigène Wangata.....	120	Chefs Lokelés (Stanleyville).....	169
Le poste d'Ishangi.....	120	Cacaoyers et palmiers élaïs dans la plantation de Barumbu en face de Basoko .....	170
Sacrifices humains, autrefois, chez les Wakutis, près de la station de l'Équateur .....	122	Vannier Bangala tressant un panier sous un papayer .....	170
Le steamer <i>Florida</i> .....	122	Groupe d'indigènes dans un village chez les Bangalas .....	171
Le steamer <i>Flandre</i> .....	122	Chemin de fer vicinal d'Aketi à Djamba (bas Uele)	172
Renier, capitaine Jacques, Docquier, capitaine Joubert .....	123	Le prince en pirogue sur l'Itimbiri.....	173
Tambour battant le réveil, à l'intérieur d'un poste ..	124	Eléphants de la station d'élevage d'Api (bas Uele) ..	173
Types du bas Congo .....	124	Eléphants au bain (station d'élevage d'Api).....	173
Ancien personnel noir de la station de Bolobo.....	126	Un pygmée (Mambutu) de la forêt de l'Ituri entre deux Mamvus.....	174
Les premiers soldats de la force publique.....	126	Danseuses Babuas (bas Uele).....	175
Type des habitations des stations.....	127	Chef Bamba fumant sa pipe. Le tuyau de la pipe est la nervure principale d'une feuille de bananier (haut Uele).....	175
Léopold II, roi des Belges.....	129	Passage en pirogue du Nepoko (district de l'Ituri) ..	175
Carte du Congo belge.....	130	Groupe de Mambutis (nains) dans la forêt de l'Ituri	175
Une caravane dans le Ruanda.....	131	Dans la forêt équatoriale (Ituri).....	176
Ponthierville.....	132	Dans la forêt équatoriale.....	176
Un transatlantique devant Matadi.....	133	Eléphant abattu dans la forêt de l'Ituri.....	177
L'avenue Royale à Boma.....	134	A l'étude.....	179
Albertville. — Gare et port.....	135		
S. M. le roi Albert.....	136		
L' <i>Armada</i> <i>Castle</i> .....	137		
Sur le Lualaba (Katanga).....	138		
La Lukafu tombant du plateau des Kundelungu.....	139		
Indigènes de Kissignie (Stanleyville).....	140		
Huttes primitives à Eala.....	142		
Ecurie dans le Mayumbe.....	143		



## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES		PAGES
PRÉFACE .....	1	Une séance de féticheur.....	73
Les débuts de l'œuvre congolaise .....	3	Le folklore congolais.....	75
L'expédition Crespel-Cambier.....	9	Le haut Congo et ses principaux explorateurs .....	77
L'expédition Popelin.....	13	Géographie. Orographie. Hydrographie.....	81
L'expédition Ramaeckers .....	17	Une chasse à la panthère au Congo.....	87
Vie d'un chef de poste belge au Congo.....	21	Commerce .....	91
L'expédition Storms.....	25	Au temps de l'esclavage (achat d'un petit captif)...	97
Un marché au Congo.....	29	Henry Stanley et Savorgnan de Brazza.....	101
L'expédition Hanssens... et les suivantes.....	33	Ce qu'il faut cultiver au Congo.....	109
La flore du Congo.....	39	Unités monétaires indigènes. — Monnaies du Congo	
La faune du Congo.....	45	belge .....	121
Une « réserve » : le Parc Albert.....	49	Les antiesclavagistes au Tanganika (la campagne	
Les richesses souterraines.....	51	arabe) .....	123
Organisation du gouvernement de l'État indé-		Testament du Roi-Souverain mettant l'État indé-	
pendant .....	53	pendant à la disposition de la Belgique.....	127
Voies de communications .....	55	Notre colonie .....	131
La race nègre.....	59	Comment le roi Albert vit le Congo.....	137
Aptitudes du nègre. Main-d'œuvre.....	65	Le voyage du prince Léopold.....	151
Enterrement d'un notable au Congo.....	69	Les Journées coloniales.....	179

---

Nous écrivions à la page 134 : « Le ministre des Finances est aussi le ministre des Colonies, mais il y a un administrateur général pour celles-ci. » Pendant l'impression des dernières pages de ce volume, un ministère des Colonies complètement distinct du ministère des Finances a été rétabli.









